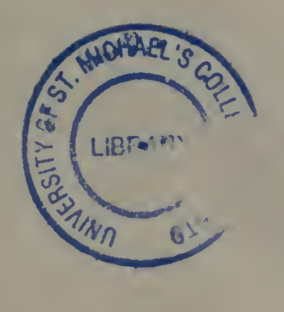
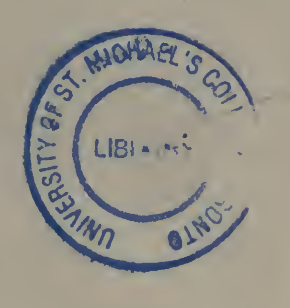






L'APOTRE

SAINT JEAN





PROPRIÉTÉ DE

OUVRAGES DE Mgr BAUNARD

La Vénérable Louise de Marillac (Mlle Le Gras), fondatrice des Filles de la Charité de Saint-Vincent de Paul. 4e mille. In-8e écu avec portrait. . . . . 5 »

Le Cardinal Lavigerie, archevêque d'Alger et de Carthage, primat d'Afrique. 6e mille. 2 vol. in-8e écu, avec 2 portraits et 3 cartes. 9 fr. — *Franco* 10 »

Le général de Sonis, d'après ses papiers et sa correspondance. 48e édition. In-8e écu, avec portrait . . . . . 4 fr. — *Franco*. 4 80

Dieu dans l'École.

Tome I. *Le Collège chrétien*. Instructions dominicales : Les autorités de l'École. La journée de l'École. L'École et la Famille. 2e édition. In-8e écu. . . . . 5 »

Tome II. *Le Collège chrétien*. Instructions dominicales : L'Ame de l'École. L'Œuvre de l'École. La Sortie de l'École. 2e édit. In-8e écu . . . . 5 »

Espérance. Un réveil de l'idée religieuse en France. 2e édition revue et augmentée. In-18 jésus 2 50

Le Livre de la première Communion et de la Persévérance. Édition de luxe, plié en portefeuille ou broché. Gr. in-16 carré. 8 »

Le même ouvrage, édition ordinaire. 6e édit. Grand in-32 carré. 3 »

Le Doute et ses victimes dans le siècle présent. 9e édit. In-18 jésus. 3 75

La Foi et ses victoires. Conférences sur les plus illustres convertis de ce siècle.

Tome I. In-8e, 4e édition. 6 » — In-18 jésus, 6e édition . . . 3 75

Tome II. In-8e. . . . . . 6 » — In-18 jésus, 4e éd. (*En prép.*) 3 75

Histoire de saint Ambroise. 3e édition.

Histoire de la vénérable Mère M.-S. Baral, fondatrice de la Société du Sacré-Cœur. 3e édit. 2 vol. in-8e avec portrait. *Net*. 10 50

Franco 12 50

Le même ouvrage. 6e édition. 2 volumes in-18 jésus . . . . 5 »

Histoire de Madame Duchesne, fondatrice de la Société des Religieuses du Sacré-Cœur en Amérique. In-8e, avec autographe et carte. 6 25

Le même ouvrage. 2e édition. In-18 jésus . . . . 3 »

Le vicomte Armand de Melun, 2e édition revue. In-8e écu, avec portrait. . . . . 4 50 — *Franco*. 5 25

Histoire du cardinal Pie. 5e édit. 2 vol. in-8e, avec portrait . . 15 »

Panégyrique de sainte Thérèse. In-8e . . . . » 75

Le cardinal Lavigerie. Oraison funèbre prononcée à Lille en l'église Notre-Dame de la Treille, le 7 décembre 1892. In-8e écu. 1 »

Autour de l'Histoire : Scènes et récits. 4e mille. In-12. . . . 3 50

Le même ouvrage. In-8e écu. . . . . 4 »

Reliques d'histoire. (*Sous presse.*)

Lettre à NN. SS. les Évêques et à MM. les directeurs de Séminaires sur l'utilité de l'instruction scientifique dans le clergé. 2e édition, augmentée. In-8e raisin. . . . . » 75



ARY SCHEFFER PINX^T MUSÉE GOUPIL & CIE

LE CHRIST ET S^T JEAN

L'APOTRE

SAINT JEAN

PAR

Mgr BAUNARD

RECTEUR DE L'UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LILLE

Discipulus ille quem diligebat Jesus.
Jean était le disciple que Jésus aimait.
(S. Jean, XXI, 7.)

SIXIÈME ÉDITION
(16e mille)

PARIS
LIBRAIRIE CH. POUSSIELGUE
RUE CASSETTE, 15

1899

PRÉFACE

Il y a peu d'années, je me trouvais à Rome dans les jours de la semaine sainte. Le matin du Jeudi saint j'étais sorti de la ville, fuyant la multitude trop grande des pèlerins qui assiégent Saint-Pierre, et je m'étais dirigé vers la basilique de Saint-Jean-de-Latran [1]. La solitude était complète dans les vastes espaces, semés de plantes et de ruines, qui séparent Sainte-Marie-Majeure et Sainte-Croix-de-Jérusalem. Rome fuyait dans le lointain. Seule la coupole de Saint-Pierre dominait et rayonnait brillante dans le ciel.

[1] Cette basilique, reine de toutes les églises, est dédiée aux deux saints Jean-Baptiste et Jean l'Évangéliste, comme le porte l'inscription de sa façade : SALVATORI IN HONOR. SS. JOHAN. BAPT. ET EVANGEL.

C'était la première fois que je visitais le sanctuaire du bien-aimé Disciple. Quelques rares fidèles y priaient çà et là. Les chanoines y célébraient avec solennité la messe du jour. A côté de l'autel, enchassée dans l'or et entourée de lumières une table de bois était exposée aux hommages. On me dit que c'était la table de la dernière cène où le Seigneur s'était assis à côté de saint Jean. Un diacre lut l'Évangile : c'était celui où Jean dit que *Jésus ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin.* Dans la longueur de la nef, douze grandes statues de marbre blanc, dressées sur deux lignes, représentaient les apôtres qui avaient communié à côté du Disciple. Tout le Cénacle était là, magnifique et immense, comme celui que le Seigneur avait commandé à Pierre et à Jean de préparer, *Cœnaculum grande, Cœnaculum stratum.* Je retrouvais partout le disciple comme vivant dans son temple ; et au dehors, près de là, au premier plan de cette campagne romaine sereine et solennelle, s'ouvrait la porte Latine, où il avait souffert pour Jésus-Christ sans avoir obtenu le bonheur de mourir.

Ce fut à la lumière de ce lieu et de ce jour

que la physionomie céleste de cet apôtre s'anima devant moi pour la première fois. Je croyais le voir ; je voulus l'entendre : je pris son Évangile, et je demeurai longtemps dans la méditation de ces pages divines. J'eus là une demi-journée dont je prie le Ciel de me garder éternellement le souvenir ; et le soir même j'écrivais à mes amis de France que, si Dieu m'en donnait la force, je serais heureux d'essayer une histoire de saint Jean, et de revenir un jour en déposer l'hommage au même lieu.

De ces promesses je remplis la première. Il ne tiendra pas à moi que je ne remplisse la seconde.

Il m'a semblé, d'ailleurs, qu'il ne pouvait y avoir, dans nos jours de refroidissement et de ténèbres, d'histoire plus actuelle que celle de ce cœur ardent et de ce génie lumineux. Elle répond aux questions les plus vitales de notre temps comme au besoin le plus religieux des âmes : la question de la vérité, et le besoin de la charité.

Jean est d'abord le témoin le plus considérable, comme le mieux informé, de la vérité du christianisme. Les ennemis de Jésus-Christ, même les plus opposants à sa divinité, ne le

contestent pas : l'Évangile de saint Jean est décisif touchant le dogme du Verbe fait chair; et c'est pourquoi il est, depuis Julien l'Apostat, le champ clos sur lequel les sophistes ont juré de vaincre ou de mourir.

Tout le débat porte donc sur son autorité, que sans doute je n'ai pas à démontrer ici : l'histoire n'est pas faite pour ces discussions. Mais elle peut les éclairer, et c'est ce que nous espérons de ce récit sincère. Il fera mieux comprendre le saint livre, en faisant connaître l'auteur. La physionomie véritable du Disciple, comme noyée sous le nimbe, reprenant dans cette étude le caractère pleinement historique de ses traits, illuminera les faits dont il a écrit l'histoire; et la vie et l'écrit s'appuyant l'un sur l'autre, recevront l'un de l'autre leur confirmation.

Ainsi quand, ayant d'abord suivi le Disciple à l'école de Jean-Baptiste, on le verra ensuite apporter à l'école de Jésus-Christ cette virginité, cette magnanimité, cette courageuse tendresse et cette fidélité qui l'ont fait appeler le disciple de choix, *quem diligebat,* on comprendra premièrement que telle, en effet, devait avoir été, sous l'action de ces deux maîtres, la

formation surhumaine de l'évangéliste de la charité.

Quand de là on le verra à la suite de Jésus, confident le plus intime des paroles de vie, se tenir suspendu aux lèvres de son divin Maître, le plus proche de sa gloire au Thabor, de son cœur à la Cène, de sa croix au Calvaire, on comprendra comment l'évangéliste a le droit de s'appeler excellemment le temoin de la Vérité.

Quand enfin, suivant saint Jean aux rives Ioniennes, on le trouvera parmi les gnostiques de l'Orient, à l'ombre des écoles de la savante Éphèse, mêlé aux sectes mystiques et aux théosophies de l'Asie et de l'Égypte, prolongeant sa vieillesse dans cet antagonisme contre de brillantes erreurs, écrivant dans un siècle également curieux de science et de merveilles, on comprendra que tel devait être le langage de l'évangéliste du Verbe et du théologien de sa divinité.

Ces conditions diverses d'âge, de pays, de temps, seront une explication aussi naturelle que simple des particularités remarquées dans l'Évangile. Ce sera le témoin venant expliquer lui-même son témoignage par l'expression et l'identité de ses traits. Et le disciple de Jean-

Baptiste, l'apôtre aimé de Jésus, l'initié intime de sa prédication, de sa passion et de sa gloire, le fils adoptif de Marie, l'évangéliste du Verbe, le prophète de Patmos, le pasteur d'Éphèse, le missionnaire de l'Ionie, se fondant dans une seule et harmonieuse personnalité, il faudra bien convenir, quand même il n'eût pas signé son Évangile, que *Jean a écrit ces choses, et que son témoignage est véritable.*

Mais ce n'est pas seulement à reconquérir pour l'histoire cette existence complète que j'ai consacré ce travail. J'ai voulu de plus présenter dans cette figure de Jean, à côté du témoin et du docteur de la vérité, le modèle de la charité, de la vraie charité; de celle qui se donne dans l'amour, qui déborde dans le dévouement, qui se consomme dans le sacrifice.

J'ai dit le sacrifice, car on se tromperait, en effet, si on ne voyait en saint Jean que le type d'une tendresse spéculative et mystique, comme pourraient le faire croire certaines peintures et légendes. On le défigure de cette sorte. On se rappelle qu'il s'est nommé le Disciple bien-aimé; on oublie trop que Jésus l'appela le *fils du Tonnerre.* On regarde pieusement en lui

l'évangéliste de l'Agneau ; on oublie que cet Agneau fut la sanglante victime, et que l'aimer c'est le suivre jusqu'à l'immolation. On se souvient que Jean demandait une place d'honneur à la droite de son Roi ; on oublie qu'alors même il s'engageait à boire son calice d'amertume, et qu'il a tenu parole. On le voit à la Cène qui se penche sur le cœur de Jésus ; on ne le voit pas assez debout sur le Calvaire et au pied de la croix. Qu'on ne s'y méprenne donc point, l'amour que Jean représente, ce sont les surnaturelles énergies de la passion dont lui-même disait : *La charité ne craint rien. La charité parfaite n'est pas avec la crainte ; et craindre, ce n'est pas aimer dans la perfection*[1] *!*

La perfection, pour lui, n'était pas de contempler, mais d'agir et de souffrir. La glorieuse montagne de la Transfiguration, où il suivit Jésus, ne fut que le marchepied de celle de la crucifixion. S'il repose dans l'extase sur le sein de son Maître, il ne s'y endort pas. *Levez-vous, et marchons !* C'est à marcher au Calvaire, à marcher au combat que son Seigneur l'appelle ; et plus tard nul apôtre n'en a soutenu ni com-

[1] I Joan. IV, 18.

mandé de plus glorieux que lui. Il a réfuté la gnose, détesté le nicolaïsme, anathématisé Cérinthe et ses erreurs ; il a souffert pour la justice, et haï l'iniquité ; il a maudit Rome enivrée de voluptés et de sang ; il a montré suspendue sur la tête des nations la coupe des fléaux divins, repris de leur tiédeur les Églises d'Asie, et dénoncé des taches jusque dans leurs anges. Écrivant à la jeune chrétienté qu'il a fait naître, saint Jean la félicite avant tout d'être forte. Il ne parle que de luttes, de triomphes et de victoires. Il a traversé le feu, il a supporté l'exil, il désire la mort : *Venez, Seigneur Jésus, venez !* car, pour montrer qu'il aime, c'est trop peu de souffrir s'il ne peut mourir.

Cette âme et cette existence, telle que je viens de les esquisser, pourront-elles être dignement reproduites dans ce livre? Ce serait folie de l'espérer. « Ah ! disait Augustin à ses chrétiens d'Hippone, dans son explication de l'Évangile de saint Jean, moi qui vous parle ici, puis-je oublier qui je suis, et quel sujet je traite ? Je traite des choses divines, et je ne suis qu'un homme. Je traite des choses de l'esprit, et je suis dans la chair. Je traite des choses éternelles, et je ne suis qu'un mortel. Mes bien-

aimés, loin de moi la vaine présomption de sonder ces mystères [1]. »

« Mais, ajoutait ce grand homme, les leçons que je vous présente, je les prends d'abord pour moi. Peut-être est-il téméraire de vouloir scruter ainsi les paroles de Dieu. Mais, si nous ne pouvons pénétrer à la source, buvons ensemble au ruisseau [2]. »

— « Venez donc, disait à son tour saint Chrysostome au peuple d'Antioche, venez, car ce n'est point un artiste, un athlète ou un rhéteur fameux que je vais vous faire entendre. C'est un homme dont la voix retentit comme celle du tonnerre dans le ciel. L'univers a été captivé par cette voix que la grâce inspirait ; car, bien qu'elle remplisse le monde, elle est pleine d'une inénarrable harmonie. Cet enfant du Tonnerre, que Jésus a aimé, qui est une des

[1] Et ego qui suscepi vobis loqui, cogitandus sum qui susceperim à vobis, et quid susceperim. Suscepi enim tractanda divina homo, spiritualia carnalis, æterna mortalis. Etiam a me longè sit vana præsumptio, etc. (S. Aug. *in Joan. Tract. XVIII*, cap. v, col. 1536.)

[2] Sed pro modulo meo capio quod vobis appono ; ubi aperitur, pascor vobiscum ; ubi clauditur, pulso vobiscum.

Et si nondum penetramus ad fontem, de rivulo bibamus. (Id., ibid., et *Tract.* XXI, xii, col. 1571.)

colonnes de l'Église de la terre, qui a bu au calice de Jésus, qui a vu le ciel s'ouvrir, et qui s'est reposé avec une grande douceur sur le sein de son Maître, vient aujourd'hui parmi vous. Un grand spectacle va s'ouvrir : tout le ciel en est la scène, toute la terre en est le théâtre, tous les anges en sont les spectateurs ; et avec eux, les hommes qui sont ou qui désirent être semblables aux anges. Cependant Jean est un homme sans science et sans lettres, un pêcheur de Bethsaïde, le fils de Zébédée ! Que va pouvoir nous dire cet homme de Galilée, qui ne connaît que sa pêche ? Ne va-t-il point nous parler de filets et de poissons ? Non, il ne nous parlera que des choses célestes ignorées avant lui. Ce philosophe a puisé toute sa sagesse dans les trésors du Saint-Esprit, et elle va faire pâlir toutes les pensées sublimes de Pythagore et de Platon [1] ! »

Le grand évêque concluait son discours en demandant d'apporter à l'étude du saint évangéliste la droiture d'intention et la pureté du cœur. Sans avoir les mêmes titres, je demande pour la lecture de ce livre à la fois de doctrine et de piété les mêmes dispositions.

[1] Chrysost. *in Joan. Homil. I.*

C'est un livre de doctrine, je l'adresse à tous ceux qui désirent s'instruire de la vérité. La vérité n'a point d'école supérieure à celle de l'Évangile, et nulle part elle ne se fait voir plus profonde et plus belle que dans l'Évangile de saint Jean.

C'est un livre de piété, je l'adresse aux chrétiens, — aux prêtres : le sacerdoce n'a point de personnification plus haute que saint Jean ; — aux vierges : Jean était vierge ; — aux mères : il mérita d'être donné pour fils à la mère de Dieu ; — aux jeunes gens : il fut le plus jeune des apôtres ; — aux vieillards : c'est le nom qu'il se donne dans ses épîtres. Je l'offre aux âmes souffrantes : il était à la croix ; aux âmes contemplatives : il était au Thabor ; à toutes les âmes qui veulent se donner à leurs frères et les aimer en Dieu : la charité ne peut avoir de plus pur idéal que l'ami de Jésus.

Je voudrais qu'un tel livre pût n'être pas inutile dans la bibliothèque de l'homme qui doute et qui cherche. Mais je serais heureux particulièrement qu'il prît place sur le prie-Dieu, entre le crucifix et l'image de la Vierge.

Les fidèles qui le liront y trouveront, dans le Disciple que Jésus aimait, la triple prédilection

de la sainte Église spécialement en ce temps : le culte de l'Eucharistie, celui du sacré Cœur, et celui de Marie.

Voilà ce qu'il y a d'actuel dans ce volume. Voilà aussi, j'espère, ce qui pourra s'y trouver d'utile pour les hommes et d'agréable à Dieu.

Orléans, ce jeudi saint, 25 mars 1869.

Sixième édition (16e mille). Lille, mai 1899.

L'APOTRE
SAINT JEAN

CHAPITRE I

LES COMMENCEMENTS DE SAINT JEAN

I

A quelques lieues au-dessus du bourg de Nazareth, sur un monticule qui domine le lac de Tibériade, les voyageurs observent une longue jonchée de ruines parallèle à la côte. De grands blocs de lave et de pierre brute y font reconnaître, par leur disposition, l'enceinte d'une ancienne ville. Deux débris plus remarquables émergent de ces décombres. L'un est un édifice de petite dimension situé près de la plage, présentant des sculptures, des colonnes, des pilastres plus anciens que ses murs. L'autre est un monument d'une grande étendue dont il ne reste plus que deux murailles croulantes; mais semé de

beaux fragments, de chapiteaux corinthiens, de frises mutilées gisant confusément et cachées dans les herbes

La place de ces belles ruines est désolée et morte. Le lac baigne tristement les pierres entassées ou éparses sur la rive. Seulement deux magnifiques colonnes de syénite parfaitement conservées et reliées ensemble, se dressent dans le ciel comme pour marquer, par un majestueux emblème, le berceau des deux frères qui furent indivisiblement unis dans la foi et dans l'apostolat de Notre-Seigneur Jésus.

C'est là, en effet, qu'était la ville de Bethsaïde, patrie de l'apôtre Jean et de Jacques son frère. Ce nom de Bethsaïde ne lui est pas resté : les Turcs aujourd'hui ne connaissent cet endroit que sous le nom de Tell-Houm[1].

Il serait bien difficile à l'historien de reconstruire la ville galiléenne à l'aide de ces débris; mais il est plus facile d'en déterminer le site. Suspendue sur le golfe le plus septentrional de la mer de Galilée, du côté de l'occident, *Beth-Tsaida* embrassait les deux plus grands aspects dont Dieu ait fait l'image de l'infini : les montagnes et les eaux. Les montagnes formaient, des cimes de Gelboé aux premières rampes du Liban, un vaste amphithéâtre s'entr'ouvrant çà et là pour montrer plus de ciel. Le lac, qui n'a guère

[1] M. de Saulcy, *Voyage autour de la mer Morte et dans les terres bibliques*, t. II, p. 502 :

« Je maintiens, avec une entière confiance, l'identification de la Beth-Saïda-Julias avec la Bethsaïda des Évangiles, et de celle-ci avec les ruines de Tell-Houm. »

que douze milles de tour, est au pied de ces collines. Ses eaux célèbres baignaient autrefois Tibériade, Corozaïn, Capharnaüm, autant de noms historiques qui élèvent la pensée, autant de noms bénis qui émeuvent le cœur. Dix villes étaient semées sur ce rivage, formant ce que les anciens appelaient la Décapole. Enfin, comme dernier plan de cette grande scène, du côté de l'orient, le désert s'étendant dans l'Iturée, l'Abilène et la Trachonitide; au midi, le Jourdain, sortant du lac pour descendre dans la vallée d'Ennon; à l'occident, la plaine d'Esdrelon et le Thabor, où chaque soir le soleil se repose et disparaît, forment le cadre de ce tableau.

Une magnificence d'un ordre plus élevé était dans ce temps-là réservée à cette terre, que Dieu allait consacrer par sa sainte présence, et qui fut la patrie de son grand évangéliste[1].

L'historien Josèphe nous raconte que Philippe, tétrarque de Galilée, avait donné à ce bourg de tels accroissements, qu'il pouvait facilement passer pour une ville[2]. Par le caractère tout profane de ces em-

[1] L'Évangile ne nomme point la patrie de saint Jean; mais toute la tradition la place à Bethsaïde. Il suffira de citer:

S. Chrysostom. *in Joan. Homil.*, t. VIII, p. 31: « Hic illiteratus, rudis, ex Bethsaidâ, Zebedæi filius. »

Theodoret. *Comm. in Psalm.* LXVII. Édit. Sirmund., t. I, p. 659: « Petrus autem et Andreas, et Jacobus, et Joannes, et Philippus, ex vico Bethsaidæ fuerunt. »

[2] Le texte grec porte βηθσαιδάν. Cette dernière forme nous donne la signification de ce nom, dans lequel il faut chercher les deux mots *Beit*, maison, et *Saindoun*, pêche. Bethsaida avait donc reçu son nom de l'industrie de ses habitants.

C'était une ville, puisque saint Jean (Joan. I, 45) et saint

bellissements, il voulait l'accommoder aux mœurs des nations; et, pour qu'elle ne gardât rien de son origine judaïque, le prince courtisan lui avait imposé le nom de Julias, en l'honneur de Julie, petite-fille d'Auguste[1]. Ainsi transformée, assise sur le grand chemin de Syrie en Égypte, Bethsaïde s'était vue peu à peu envahir par la contagion romaine. Les riches, en très-grand nombre, y avaient leurs villas, les péagers leurs comptoirs : c'était un rendez-vous d'affaires et de plaisirs. Mais, derrière cette multitude flottante et abaissée, un peuple primitif, austère, laborieux, protestait énergiquement contre les nouvelles idées et les nouvelles mœurs. Cette population se recrutait surtout parmi les pêcheurs du lac, dont la vie se passait plus séparée des hommes, plus rapprochée de Dieu.

Ce fut parmi ces gens de travail et de foi que Dieu daigna choisir les deux frères qu'il destinait à être ses apôtres.

Le chef de cette famille s'appelait Zébédée[2]. Quelques-uns ont avancé que Zébédée était de la parenté de Joseph, père adoptif du Seigneur[3]. Ce

Luc (Luc. IX, 10) lui donnent le titre de Πόλις. Pourtant saint Marc (Marc. VIII, 23) l'appelle simplement bourg : ἔξω τῆς κώμης. Saint Epiphane (*Adv. Hæres.* lib. II, p. 437) nous dit que Capharnaüm et Bethsaïde étaient deux *villes* peu éloignées l'une de l'autre. (V. M. de Saulcy, *Voyages dans les terres bibliques*, t. II, p. 510.)

1 Joseph. *Antiq. Jud.* lib. XVIII, III, n° 762.

2 Du mot Zabdaï on a fait en grec Ζεϐεδαίος, que nous avons rendu par Zébédée. Ce nom se trouve au second livre d'Esdras.

3 Pseudo-Julianus *in Adversariis*, n° 60 : « Zebedæus pater

n'est là qu'une supposition de laquelle on chercherait en vain le fondement; et, en dehors de ce que l'Évangile a dit de lui, il ne faut pas s'inquiéter de trouver une histoire et une illustration au père de notre saint apôtre.

Zébédée était pêcheur. On ne doit pas oublier que, chez les Juifs, le métier était en religieux honneur. Les mœurs nationales et l'enseignement rabbinique faisaient un devoir pour tous du travail manuel, auquel ne dédaignaient pas de s'employer les grands et les savants d'entre le peuple[1].

Zébédée possédait une barque sur le lac; il en était le patron. Quelquefois il s'associait avec une famille de gens de son métier dont le chef était Jona, père de Simon et d'André[2]. Il paraît que dès lors une grande union régnait entre ces deux familles, que l'apostolat va rendre désormais inséparables. D'autres fois Zébédée se faisait aider dans sa pêche par des gens qu'il payait[3].

C'est dans cette circonstance et quelques autres

Joannis et Jacobi, erat frater Cleophæ et Josephi sponsi genitricis Dei. » (Apud Bolland., XXV[a] die Julii, in festo S. Jacobi Majoris.)

1 Les anciens rabbins, comme Scemahia et Althalion, veulent que tous les lettrés sachent un métier manuel, *quo victum quærerent*. Rabbi Gamaliel, dans son livre appelé *Huod*, l'ordonne également. L'illustre rabbin Jochanna apprenait le métier de tailleur; le maître Juda était pêcheur. C'était dans l'ancien Orient une loi et un usage. (V. Baron. *Annal. Eccl.*, t. I, p. 406.)

2 Jacobus et Joannes qui erant socii Simonis. (Luc. v, 10.)

3 Et relicto patre suo Zebedæo in navi cum mercenariis secuti sunt eum. (Marc. I, 20.)

analogues que des observateurs attentifs de l'Evangile ont voulu reconnaître, chez cette famille de pêcheurs, le signe d'une certaine aisance[1]; mais, en somme, leur travail était leur plus grande ressource. Dieu ne cherche pas la fortune dans ceux qu'il daigne convier à la prérogative de son apostolat. Sans doute il n'en exclut ni les riches ni les grands; mais d'ordinaire ses prédilections sont ailleurs[2]. Et s'il y a quelque part, dans le secret d'une pauvre maison d'ouvrier, au détour d'une rue, dans un village perdu derrière la montagne ou dans le fond des bois, un foyer modeste investi d'honnêteté et de décence, c'est là, de préférence, que Dieu daignera choisir le plus petit de sa tribu, pour répandre sur sa tête l'onction qui le sacrera prophète et roi des âmes.

Deux fils de Zébédée exerçaient avec lui le métier de pêcheur, passant la nuit sur le lac, y travaillant rudement, parfois y essuyant de dangereuses tempêtes, et le jour descendant ensemble sur le rivage, afin d'y déposer leur poisson et d'y réparer leurs filets.

[1] Voici de quelles raisons on prétend le déduire. La mère de Jean était du nombre des saintes femmes qui pourvoyaient aux besoins du Seigneur et de ses apôtres. Elle acheta des aromates pour la sépulture de Jésus. Jean lui-même était de la connaissance du pontife, et l'Évangile nous dit qu'il reçut Marie, sa mère d'adoption, dans sa maison et ses biens, εἰς τὰ ἴδια.

Origène semble relever Jacques et Jean un peu au-dessus de Pierre et d'André. Ceux-ci ne sont que des pêcheurs, ἁλιεῖς. Les fils de Zébédée sont des maîtres bateliers, ναύτας.

[2] Concil. Trid. (Sess. XXIII. De Reformat.) « Pauperum filios præcipuè eligi vult ad sacerdotium. »

L'aîné des frères s'appelait Jacques, ou mieux Jacob; et on le désigne sous le nom de Jacques le Majeur, afin de le distinguer d'un autre Jacques, fils d'Alphée, et surnommé le Juste. Le plus jeune se nommait Jean : c'est celui dont j'entreprends de raconter l'histoire. Ce nom de Jean ou Johanan, dans la langue hébraïque, signifie grâce divine, bienfaisance, beauté[1]. D'autres personnages d'Israël l'avaient déjà porté; mais il était réservé au fils de Zébédée de le rendre immortel[2].

En dehors de l'instruction religieuse que les Juifs recevaient dans la synagogue, où le rabbin expliquait au peuple la loi de Dieu, il ne paraît pas que Jean ait été initié, par des études libérales, aux connaissances humaines. Saint Luc, parlant de lui aux Actes des apôtres, l'appelle « un homme du commun, un homme sans littérature » aussi bien que saint Pierre[3].

[1] Joannes, sive hebraicè *Iochannan*, à gratiâ nomen habet à radice *chanan*, quæ nihil aliud est quam charitas Dei diffusa in cordibus nostris.

[2] Joan. v, 35.

[3] Videntes Petri constantiam et Joannis, comperto quod homines essent *sine litteris et idiotæ*, admirabantur. (Act. iv, 13.)

C'est sur l'autorité de ce texte que saint Chrysostome va jusqu'à déclarer que Jean était un parfait ignorant, lequel ne sut jamais ni lire ni écrire. (*Homil.* I *in Joan.*)

Il est vrai que ce Père avance, en un autre endroit, que c'est de parti pris qu'il aime à rabaisser l'instruction des apôtres, afin de faire ressortir le miracle de leur prédication et la divinité de leur mission dans le monde. (*Homil.* III, n. 4, *in Ep. I ad Corinth.*, t. X, 20.)

Item S. Basil. *in Regulis fusius disputatis*, Regula 8, t. II, d. 545.

Saint Chrysostome exige que l'on prenne à la lettre ce passage de l'Écriture; saint Basile, saint Hilaire, saint Pierre Chrysologue sont dans la même pensée; et les textes des Pères, unanimes sur ce point, nous fournissent le témoignage que la culture scientifique faisait entièrement défaut au futur évangéliste du Verbe incarné.

La langue des Galiléens était le syro-chaldaïque, lequel avait prévalu, depuis la captivité, dans toute la Palestine. Toutefois le grec était passé tellement en usage dans la « Galilée des nations » que Jean put dès lors l'entendre et même le parler. Ce n'était pas certes le grec des écoles savantes, plein d'art et de nuances exquises, tel qu'on le cultivait à Athènes et à Alexandrie; c'était la langue « commune », ainsi qu'on la nommait, un grec « sentant le barbare », plus simple, plus populaire, étrangement mêlé de locutions locales, chargé de formes étrangères; singulier composé de la force hébraïque et de la splendeur hellénique. Un jour ces éléments bruts, mis en fusion par le feu sacré de la Pentecôte, couleront une image immortelle de la figure divine de Jésus-Christ; et cet idiome, fécondé par l'inspiration, deviendra la langue de l'Évangile de saint Jean[1].

Origen. *in Celsum* lib. I, p. 48.

S. Hilar. *De Trinitate* lib. II, p. 10.

Jean Lami, dans son docte traité *de Eruditione Apostolorum* (Florence 1778, in-8°), a curieusement rassemblé les passages des saints Pères où le défaut de toute instruction profane est reconnu en termes très-énergiques.

1 Johannes legem quidem discere potuit puer, ut mos erat

La mère de Jean était cette généreuse Salomé, que nous verrons plus tard s'attacher aux pas de Jésus pendant sa prédication[1]. Il n'est nullement prouvé, comme le veulent certains auteurs, que Salomé, mère de Jean, était une parente ou même une sœur de Marie mère de Dieu[2]. Seulement l'Évangile nous fait assez connaître que du moins leurs âmes étaient bien de la même famille; et deux traits

Hebræis; cæterùm nullâ tinctus fuit aut Hebraicâ aut Græcâ litteraturâ... Quarè quicquid ei ad apostolici muneris functionem fuit necessarium supplevit Dei Spiritus. Hinc fit ut suprà cæteros apostolos magna sit in Johannis dictione simplicitas; et sermo Græcus quidem sed planè adumbratus ex Syriaco illius sæculi, etc. etc. (*Grotius*, apud criticor. sacror. tom. VI, annotata in IV Evangel. In Johan., col. 36.)

V., sur la langue du Nouveau Testament et de saint Jean, M. Berger de Xivrey, *Étude sur le texte et le style du N. T.*

1 Voici comment on le déduit du rapprochement des textes: Saint Matthieu et saint Marc parlent de trois femmes présentes à la visite du tombeau divin.

De ces trois femmes, saint Matthieu en nomme deux, savoir: Marie-Madeleine et Marie, mère de Jacques le Juste. Quant à la troisième, il la désigne sous le nom de mère des fils de Zébédée. (Matth. XXIX, 56.) Or cette troisième femme, mère de Jacques et de Jean, est appelée par saint Marc du nom de Salomé. (Marc. XVII, 1.)

V. Origen. *in Matth. Tract.* XXXV, in finem.

2 Adricomius soutient que Salomé était sœur de Marie. Eckius déclare que l'opinion contraire est opposée au torrent de la tradition. Sainte Brigitte appelle saint Jean: *Sororium Christi.* Saint Bernard, dans sa complainte de la sainte Vierge, fait dire à N.-S. du haut de sa croix: « Interim Joannes, qui est *nepos tuus*, reputabitur filius tuus, curam habebit tui, et erit solatium tibi. » Mais Bellarmin doute fort que cette pièce soit authentique.

V. aussi sur ce point Cornelius à Lapide, *in Matth.*, édit. in-4°, p. 337.

des saints livres marquent profondément la physionomie diverse de cette femme. — Quand elle y apparaît pour la première fois, ce n'est encore que la mère telle que la nature l'a faite, ambitieuse par amour, toute de flamme pour ses enfants, formant pour eux des rêves de grandeur humaine, sollicitant pour eux une double place d'honneur auprès du roi d'Israël. — Elle reparaît plus tard sur la montagne du sacrifice; mais à cette heure suprême c'est déjà une mère chrétienne. Elle a reconnu que le trône véritable du Roi de douleurs c'est une croix, et elle admire comment Jésus l'a exaucée, en voyant Jean, son fils, au pied de ce trône sanglant, à la place première qu'elle avait demandée pour lui. Elle-même a gravi courageusement le Calvaire, et elle s'y tient jusqu'au bout, à côté de l'apôtre, compatissant avec lui, s'encourageant par lui; comme lui, gardant à Jésus la fidélité la plus généreuse de toutes, celle qui survit à la mort, et qui reste éplorée auprès du tombeau.

Ainsi une petite naissance, une bourgade pour patrie, un homme de métier pour père, une femme généreuse mais obscure pour mère, pour toute science son métier, pour toute fortune une barque: voilà, dans l'existence dont nous esquissons le tableau, la part de la nature. Il n'en faut pas davantage à Dieu pour faire son œuvre, et c'est de ce néant qu'il va faire jaillir une merveille de beauté telle, que lui, le Dieu des anges, la trouvera digne de toutes ses complaisances.

II

Cependant un autre Jean, le précurseur de Jésus, le fils de Zacharie et de sainte Élisabeth, prêchait le baptême de la pénitence sur les bords du Jourdain. Il n'y tenait pas école de philosophie humaine, inconstante, livrée à tout vent de doctrine « comme les roseaux du rivage ». Il n'y étalait pas le faste arrogant des cours, « comme ceux qui habitent dans la maison des rois. » Mais sa vie était rude, sa nourriture chétive, son vêtement grossier, sa morale pénitente, et sa personne encore plus austère que ses discours.

Les merveilles de sa naissance avaient marqué Jean-Baptiste du signe d'une consécration divine; et ses yeux s'étaient ouverts aux premières lueurs de cet « Orient » qu'avait salué son père, en le recevant en ce monde[1]. La main de Dieu l'avait de bonne heure poussé au désert désolé et grandiose qui s'étend au-dessus de la mer Morte. Là, entre le lac Maudit et la ligne sévère des montagnes de Moab, en face des majestés terribles de ce pays foudroyé, il s'était préparé, sous le regard de Dieu, au ministère des prophètes dont sa voix devait clore le concert inspiré. Le Fils de Dieu même lui a rendu

[1] Visitavit nos Oriens ex alto. (Luc. I, 78.)

ce témoignage qu'entre les fils de la femme nul ne fut plus grand que lui.

Aussi dès que « la voix de celui qui criait dans le désert » eut retenti, un grand nombre d'Israélites étaient venus à lui pour entendre ses discours et confesser leurs péchés. Mais, en outre de ces multitudes empressées, Jean-Baptiste avait encore auprès de lui « ses disciples », selon le nom donné par l'Évangile aux auditeurs plus fidèles et plus assidus qui s'étaient attachés à la personne du prophète, et qui même l'assistaient dans son ministère sacré, en baptisant les foules. Le Précurseur les formait à la vie de sainteté, leur apprenant à prier, les initiant aux dernières profondeurs de la foi, et les préparant ainsi aux prochaines révélations du royaume des cieux.

Jean fils de Zébédée fut un de ces disciples. C'est son Évangile lui-même qui le désigne comme tel, à des signes certains que les Pères ont signalés, et auxquels il n'est pas possible de se méprendre. Le jeune Galiléen n'avait quitté pour cela ni son père ni sa barque. Seulement dans cette année de la prédication de Jean-Baptiste au Jourdain, qui précisément était une année sabbatique ou de repos universel, il se rendait, avec André, aux leçons du saint Maître. Plus tard, devenu apôtre, puis évangéliste, nous le verrons ouvrir le récit de la vie de Jésus par son magnifique chapitre du « Témoignage de Jean » : ces scènes préliminaires des rives du Jourdain, si circonstanciées et si minutieusement exposées dans son livre, ne pouvaient être racontées avec plus

d'autorité et de fidélité que par celui qui en avait été le témoin[1].

La première science que le fils de Zébédée apprit à l'école du Précurseur, fut la connaissance de Jésus-Christ Fils de Dieu. Les autres historiens de la prédication de Jean ne nous ont fait connaître que la partie morale de ses instructions : ses invectives à la foule des pharisiens hypocrites, des publicains cupides, des soldats violents, enfin à cette multitude accourue, dit l'Évangile, de « toute la région du Jourdain, vers cet homme qui venait dans la vertu d'Élie ». Ils sont, pour ainsi dire, les historiens du dehors. Jean, pénétrant plus avant dans l'enseignement de son Maître, a surtout retenu les réponses que ce Maître faisait à ses disciples, sur celui qui devait être le Rédempteur d'Israël.

En effet, le Baptiste déclarait que, pour lui, il n'était qu'un *Précurseur,* pareil à ces coureurs qui, dans l'Orient, avaient coutume de précéder les souverains pour écarter tout obstacle sur la voie royale. Il déclarait encore n'être que le paranymphe qui se tient au second plan, à côté de l'époux pour l'honorer et le servir dans la fête nuptiale. Voici d'ailleurs en quels termes il parlait de Celui qui l'avait visité et fait tressaillir dès le sein de sa mère. En rapportant ces choses, Jean nous fait assez voir

[1] Voyez, sur la présence de Jean fils de Zébédée à l'école de Jean-Baptiste, tous les Pères cités ci-après, p. 18.

Les commentateurs anciens et modernes, catholiques et protestants, sont unanimes sur ce point, rendu évident par la suite de l'Évangile.

comment son propre cœur fut dès lors préparé à l'adoration de Celui qui devait venir.

Vous savez bien que j'ai dit : Je ne suis pas le Christ, mais seulement l'envoyé qui marche devant Lui. Il faut que Lui grandisse et que moi je diminue; car Celui qui vient d'en haut est au-dessus de tous.

Celui qui vient de la terre est de la terre, il ne peut parler que de la terre; mais Celui qui vient du ciel est supérieur à tous.

Car il dit ce qu'il a vu, ce qu'il a entendu; et celui qui entend sa parole a la preuve que Dieu est vérité.

Celui qui est envoyé de Dieu dit les paroles de Dieu. Car le Père chérit le Fils; il ne lui a pas mesuré l'intelligence, mais il lui a remis toutes choses entre les mains.

Celui donc qui croit au Fils a la vie éternelle[1].

Telles étaient les révélations que le futur évangéliste du Verbe recevait dès lors touchant la divinité du Messie d'Israël, avant même qu'il eût vu la beauté de sa face. Ceux qui, émerveillés de la lumière divine qui jaillit de son Évangile, se sont demandé dans quelle école philosophique de l'Orient, de l'Égypte ou de la Grèce savante, Jean était allé prendre cette haute doctrine, auraient dû simplement se souvenir qu'il était le disciple du Précurseur. Jean l'Évangéliste l'a reçue de Jean le prophète; Jean le prophète l'avait apprise à l'école de

[1] Joan. III, 27-36.

celle qui, le portant en son sein, avait dit à Marie : *D'où me vient cette gloire que la mère de mon Seigneur descende jusqu'à moi*? L'école de saint Jean, ce n'est donc pas l'école d'Athènes ou d'Alexandrie, de Platon ou de Philon; c'est l'ecole de Jean-Baptiste, l'école d'Élisabeth, l'école de Marie, l'école de l'Ange de l'Annonciation, l'école du Ciel même.

CHAPITRE II

ÉLECTION ET VOCATION DE SAINT JEAN

I

Il y avait un an que Jean-Baptiste prêchait, annonçant les grandeurs plus qu'humaines de Celui « qui était au milieu des hommes, mais que les hommes ne connaissaient pas encore ». Quant à lui, il l'avait précédemment reconnu sur le bord du Jourdain; et il en rendait témoignage en disant : *J'ai vu l'Esprit-Saint descendre du ciel sous forme de colombe et demeurer sur lui. Je l'ai vu de mes yeux, et je rends témoignage qu'il est le Fils de Dieu*[1]. Le fils de Zébédée ne l'avait pas vu encore; mais tout ce qu'il entendait dire de ce Maître surhumain enflammait de plus en plus son désir de le connaître, et allumait en lui les premières ardeurs de cette charité, dont le nom va devenir inséparable du sien.

1 Joan. I, 32-34.

En même temps qu'elle était une école de doctrine supérieure et toute céleste, l'école de Jean-Baptiste était pour son disciple le noviciat d'une vie saintement pénitente. Comme son maître, il embrassa le nazaréat, institut de perfection dans lequel les Juifs se consacraient à Dieu plus particulièrement, s'engageant par vœu à s'abstenir de toute liqueur fermentée, et à laisser pousser leur chevelure intacte[1]. On ne peut guère douter qu'il n'ait reçu aussi le baptême du Précurseur. Mais ce rit tout extérieur n'était que le signe de la pureté spirituelle, et du renouvellement moral que le grand Prophète demandait comme préparation au baptême de Celui qui devait baptiser dans le feu et l'Esprit. Le disciple l'avait compris; il avait préparé en lui les voies du Seigneur et rendu droits ses sentiers : le Seigneur pouvait venir.

Ce fut la quinzième année de l'empire de Tibère, la trentième de l'ère vulgaire, et, selon le calcul de savants chronologistes, au commencement du printemps, que Jésus-Christ, Fils de Dieu, descendit en Judée sur les rives du Jourdain.

Il y avait sur cette rive un lieu nommé par les Hébreux « Bethabara », et que l'Évangile appelle aussi « Béthanie » ou « la maison des vaisseaux ». C'était en cet endroit que les Hébreux avaient autrefois traversé le Jourdain sous la conduite de Josué; et on avait coutume d'y faire stationner les barques de passage. Comme cette plage était extrêmement

[1] Num. vi, 1–21.

fréquentée à cause du péage, Jean, fils de Zacharie, y donnait son baptême.

Ce jour-là, Jean-Baptiste n'avait auprès de lui que deux de ses disciples[1]. L'évangéliste saint Jean dit que l'un d'eux était André, le frère de Simon. Il ne nomme pas le second; mais, comme on l'a remarqué, « ce silence de l'historien, lorsqu'il nomme tous les autres, et que l'on connaît sa manière de parler de sa personne, le désigne suffisamment[2]. » Pourquoi le nom de l'autre disciple ne se trouve-t-il pas ici? se demande saint Chrysostome. C'est que cet autre est celui-là même qui a fait ce récit et qui suivit Jésus[3].

Saint Jean en a retenu toutes les circonstances. C'était, raconte-t-il, à la dixième heure après le lever du soleil, correspondant environ à notre quatrième ou cinquième heure du soir. Cette heure, observe Bossuet, était celle où les prêtres du temple de Jérusalem, immolant un agneau, offraient le

1 Alterâ die iterùm stabat Joannes, et ex discipulis ejus duo. (Joan. I, 35.)

2 M. Wallon, *de la Croyance due à l'Évangile*, ch. V, p. 196. *Item* Dr Reithmayr, traduit par M. de Valroger, *Introduction aux livres du Nouveau Testament*, t. II, p. 88 et 96.

L. Stolberg, *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, t. I, ch. I, p. 166.

3 S. Chrysostom. *in cap.* I *Ev. Joan. Homil.* XVIII, p. 116: « Quarè alterius nomen non ponitur? Quia ipse est qui scribit Joannes: Διὰ τὸ εἶναι τὸν γράφοντα τὸν ἠκολουθηκότα. »

Itâ ferè omnes scriptores sacri: S. Epiphan. — S. Cyrill. — Euthymius. — Theophylact. — Alcuin. — S. Thomas Aquin. — Beda, apud Maldonat. *in Joan.*, cap. I, 40. — Cornelius à Lapide, *ibid.* — *Nicol. de Lire, Glossa* t. V, col. 1037.

sacrifice du soir[1]. Le Précurseur, voyant venir le divin Sauveur Jésus, en prit occasion pour le désigner aux deux disciples, par cette seule parole : *Voici l'Agneau de Dieu*[2] *!*

Tel est le nom par lequel Jean fils de Zébédée apprit à connaître Jésus pour la première fois. Il ne l'oubliera plus : cette appellation sacrée se retrouvera plus tard sous la plume de l'Évangéliste et du prophète de Patmos. Ce sera même là une particularité de sa langue et de son style; et on y reconnaîtra un souvenir de ce grand jour et un emprunt à Jean-Baptiste, son premier maître[3].

Il était impossible, en effet, de donner au Fils de Dieu fait homme un nom qui éclairât sa personne d'une plus pleine lumière.

Jésus-Christ est l'Agneau, c'est-à-dire le *Saint* de Dieu, selon le sens de cette parole dans la langue sacrée[4]. Il n'y a pas de tache en lui; en lui seul l'innocence est une réalité; et cette chose pure, absolument pure, qui, depuis la souillure originelle n'était plus en ce monde qu'un regret et un souvenir, venait de descendre parmi nous du sein de Dieu.

1 Bossuet, *Élévations sur les mystères,* XXXIVe semaine, IVe élévation.

2 Et respiciens Jesum ambulantem, dicit : Ecce Agnus Dei. (Joan. I, 37.)

3 Joannes in Apocalypsi gaudet Christum vocare *agnum*, quasi qui hoc nomen audierit et imbiberit à magistro suo Joanne Baptistâ. (Cornel. à Lapide *in Joan.* I, 37.)

4 Iste enim singulariter dicitur *agnus,* solus sine peccato : non cujus maculæ abstersæ sunt, sed cujus macula nulla fuerit. (S. Aug. *in Joan. Tract.* VI.)

L'Agneau, qui est la sainteté, est aussi la *douceur*. Le voici! Il est venu, non point dans l'esprit de terreur qui jadis ébranlait le sommet du Sinaï. Ce n'est plus la loi de crainte, c'est la loi de grâce; ce n'est plus le lion de Juda, c'est le doux « Agneau de Dieu[1] ».

Il vient inaugurer le règne de la charité, et comme il n'y a pas de plus grande charité que le don de sa vie, voici que ce nom d'Agneau, symbole de sainteté, emblème de douceur, signifiera de plus et excellemment la victime du sacrifice. Il la fallait si pure! Il y avait tant de siècles que ce monde coupable demandait à la vertu, à la jeunesse, à la beauté, à toutes les grâces de l'âme, de l'âge et de la vie, un sang immaculé qui payât sa rançon, et qui satisfît à Dieu! La rançon sera payée: *Ecce qui tollit peccatum mundi.* Et le sacrifice cette fois sera digne de Dieu, car la victime est Dieu : *Agnus Dei.*

Or il n'y aura plus désormais d'autre sacrifice sur les autels de la terre. Quand Dieu sera irrité, quand les hommes souffriront, quand les cœurs mourront de faim et appelleront la vie, ce sera la même victime qui apaisera Dieu, ce sera la même hostie qu'on distribuera aux hommes avec la même parole : *Ecce Agnus Dei.*

Enfin, il n'y aura pas non plus d'autre sacrifice offert sur les autels du ciel. Et quand, le ciel s'ouvrant sur la tête de saint Jean, l'apôtre put voir

[1] Quandò venit tempus ut misereretur Deus, venit Agnus, et sanguine Agni victus est Leo. (S. Aug. *in Joan. Tract.* VII, cap. I, 6.)

quelque chose des fêtes éternelles, ce qui lui fut montré dans son Apocalypse, ce fut ce même Agneau, cette même sainteté, cette même douceur, cette même victime offerte dès le commencement, qu'il avait rencontrée sur le bord du Jourdain, qu'il avait vue souffrir sur le Calvaire, et que l'Ange lui montrait couronnée dans la gloire : *Ecce Agnus Dei* [1].

Sans doute les deux disciples, entendant cette parole du divin Précurseur pour la première fois, n'en purent entièrement approfondir le mystère. Ils comprirent seulement qu'il s'agissait du Messie, et ils se mirent aussitôt à suivre ce nouveau Roi [2].

Ils marchaient derrière lui, observe saint Jean lui-même, le long du fleuve sacré. Il est croyable, ajoute ici saint Chrysostome, que, se connaissant encore si simples et si grossiers, ils craignaient de l'aborder, et se tenaient à distance par timidité et par respect [3]. Mais Jésus se retournant et venant au-devant d'eux : *Que cherchez-vous?* leur dit-il. La bonté, la beauté, la majesté de la face adorable du Christ, qui leur apparaissait pour la première fois, les conquit aussitôt. Jésus leur demandait quelle chose ils cherchaient; mais quelle est

1 Apoc. xxiv, 1 et seq.

2 Et audierunt eum duo discipuli loquentem, et secuti sunt Jesum. (Joan. I, 37.)

3 Credibile erat eos subvereri et formidare cùm se rudes intelligerent, et tantum de illo magistri accepissent testimonium. (S. Chrysost. *Homil. in Joan.* cap. I, 38.)

la chose au monde qui peut tenter encore quand on a vu Jésus? Ils ne voulaient plus que lui, et d'un même élan ils répondirent aussitôt: *Maître, où demeurez-vous?* Ce nom de maître était déjà un premier engagement à lui appartenir[1].

Toutefois Dieu ne veut pas que l'on tranche aussi vite la question de la vie et de l'éternité. C'est dans un mûr conseil qu'on doit se donner à lui; une épreuve est nécessaire: *Venez et voyez,* dit-il. Ils vinrent donc. Ils virent où habitait Celui qui n'avait pas une pierre où reposer sa tête, et *tous deux demeurèrent avec lui ce jour-là*[2].

« Mais qu'avaient-ils donc vu, qu'avaient-ils donc saisi dans celui qu'ils rencontraient? se demande saint Augustin. O disciples, quelle couleur vous est donc apparue? Quelle forme, quelle beauté du corps? Rien de tout cela; et d'où vient que vous êtes attirés? C'est que la beauté divine s'est manifestée à vous dans un de ses rayons. Est-ce quelque beauté qui puisse frapper les yeux? Non, c'est l'incorruptible beauté de la justice, de la sainteté, de la vertu; beauté que l'œil intérieur peut toujours aper-

1 Conversus autem Jesus et videns eos sequentes se, dicit eis: Quid quæritis? Qui dixerunt ei: Rabbi, ubi habitas? (Joan. I, 38.)

Theophylact.: « Interrogat eos: *Quid,* non *quem* quæritis? ut mercedem habeant respondentes. Hic rem ostendit, illi personam respondent. » (Apud: Glossa ordin., t. V, col. 1035.)

Beda: « Quandò dicunt *Rabbi,* id est magister, et sequuntur eum, utique magistrum sequuntur et dicunt. »

2 Dicit eis: Venite et videte. Venerunt et viderunt ubi maneret, et apud eum manserunt die illo. (Joan. I, 39.)

cevoir, et qui le frappe d'autant plus qu'il est pur[1]. »

Or saint Jean était pur.

D'après l'estimation la mieux fondée des docteurs, il avait à cette époque environ vingt-cinq ans, l'âge où l'homme se donne pour être prêtre ou soldat[2]. L'iconographie chrétienne lui prête d'ordinaire les traits de la jeunesse. Mais c'était une autre grâce plus intérieure, plus rare et tout immatérielle, qui avait attiré sur lui le regard de Jésus. Tous les Pères l'ont répété, et toute l'Église le proclame, ce jeune homme était vierge. Sous le règne de Tibère et dans le pays d'Hérode, dans cette Galilée païenne que l'on nommait « Galilée des nations », toute pleine de délices et d'entraînements vainqueurs, Jean était demeuré chaste[3].

1 S. Aug. *de divers. Sermon.*, XXVII, c. 6.

2 Tillemont, *Mém. pour servir à l'hist. ecclés.*, t. I, p. 607, note XV, et p. 608.

3 Tertullian. *Lib. de Monogamia*, cap. XVII, p. 688.

S. Aug. *in Joan. Homil.* CXXIV, CXIX. — *De Virginibus*, cap. XLIX.

S. Hieronym. *In Isaiam*, cap. LVI, 4. — *In Jovinian.* lib. I, cap. XIV, 26. — *Epistol. ad Princip.*, XCVI. Op. t. IV, p. 780.

S. Ambros. *de Institutione Virgin.*, cap. VII, p. 423.

S. Ignat., martyr, *ad Philadelph.* : Ο ἀγαπητὸς μαθητὴς ἐν ἁγνείᾳ ἐξέλθε τοῦ βίου.

Theophylact. *in Joan. Prooemium.* Op. t. I, p. 554.

S. Epiphan. *Hær.* LXXVIII, cap. XVIII, p. 491.

Je citerai seulement le texte de saint Jérôme, qui résume les autres :

« Joannes unus ex discipulis, qui minimus ætate traditur fuisse inter apostolos, quem fides Christi virginem repererat, virgo permansit. Et ideò plus amatur à D mino et recumbit super pectus ejus.

« Exposuit virginitas quod nuptiæ scire non poterant. Et ut

Or on ne comprendra jamais quelle profonde affinité existe entre la pureté, la virginité de l'homme et l'inviolable perfection de cet Être tout esprit qui, loin de notre matière, entend des myriades d'êtres spirituels comme lui, lui dire éternellement qu'il est le Saint des saints. *Heureux sont les cœurs purs, parce qu'ils verront Dieu*[1]. Ces paroles sont un pacte conclu à tout jamais entre Dieu et les âmes uniquement éprises de son idéale beauté. Nous venons de lire comment, entre les futurs apôtres, celui-là, en effet, l'avait vu le premier, qui était le plus pur. Le disciple avait obéi à cette attraction de la virginité qui est la loi du temps et qui est aussi la loi de l'éternité : « Dans le ciel, dit saint Jean, *les vierges suivront l'Agneau partout où il ira*[2]. »

L'Église catholique en a fait la loi du sacerdoce; et la virginité, qui avait déjà reçu dans la femme, par l'exaltation de Marie, une consécration presque divine, allait recevoir dans le prêtre, par saint Jean, une glorification plus surprenante encore. « L'incorruption, a dit le livre de la Sagesse, nous approche de Dieu[3]. » C'est par elle que chaque jour le prêtre et l'Agneau divin peuvent se rencontrer à l'heure du sacrifice, marcher le long des mêmes fleuves de

brevi sermone cuncta comprehendam doceamque cujus privilegii sit Joannes : A Domino virgine mater virgo virgini discipulo commendatur. » (*Contrà Jovin.*, cap. I, 26.)

[1] Beati mundi corde, quoniam ipsi Deum videbunt. (Matth. v, 8.)

[2] Apoc. XIV, 4.

[3] Incorruptio facit esse proximum Deo. (Sap. VI, 20.)

grâce purifiante, vivre sous le même toit, s'asseoir à la même table, et ne se séparer ni le jour ni la nuit. Telle est la condition première de notre force; et si le sacerdoce tient encore en ses mains les promesses de la vie, c'est à ces énergies de grâce continente qu'il est redevable de ses conquêtes : « Qu'elle est belle dans sa gloire la génération chaste! dit le Sage des livres saints. Sa mémoire est immortelle. Elle est en honneur auprès de Dieu et des hommes. Elle marche couronnée, elle triomphe, et remporte le prix des plus purs combats[1] ! »

L'Évangile continue : Il se faisait déjà soir. *Les disciples et le maître demeurèrent ensemble le jour entier;* ce qui, dans la manière de compter des Hébreux, comprend aussi la nuit. La nuit continua donc les communications de la journée qui s'achevait. Elle se passa tout entière, ajoute saint Augustin, dans des entretiens intimes où Jean et son ami purent entrevoir le mystère du royaume des cieux[2].

Et Bossuet commentant admirablement tout cet endroit : « Heureuse journée, heureuse nuit, que l'on passe avec Jésus-Christ dans sa maison! Sci-

[1] O quam pulchra est casta generatio cum claritate! Immortalis est enim memoria illius : quoniam et apud Deum nota est, et apud homines; et in perpetuum coronata triumphat, incoinquinatorum certaminum præmium vincens! (Sap. IV, 1 et 2.)

[2] Quam beatum diem duxerunt, quam beatam noctem! Quis est qui nobis dicat quæ audierint illi à Domino? (S. Aug.)

Chrysostomus, Cyrillus, Theophylact. et Euthymius non obscurè significant non tantùm horas reliquas hujus diei, nempè duas, sed per totam noctem apud Jesum, ejus doctrinæ gustum capiendo, mansisse. (Maldonat. *in Joan.* cap. I, num. 216, col. 1295.)

gneur, où habitez-vous? Dites-moi où vous habitez, afin que j'y aille aussi fixer ma demeure... Je ne veux m'attacher qu'à vous. « O venez! ô voyez! ô demeurez! » Que ces paroles sont douces! et qu'il est doux de savoir où Jésus habite[1]! »

C'était déjà, de la part de Notre-Seigneur, un premier mystère d'élection. *Il nous a aimés le premier!* devait dire un jour saint Jean. Merveilleuses avances, prévenances mystérieuses que connaîtront les hommes résolus de chercher Dieu et de se donner à lui.

Saint Jean s'en souvenait dans ses dernières années, rapporte saint Irénée, qui fut de son école et presque de son temps. « Tous les anciens, dit-il, qui, en Asie, se sont groupés autour de Jean, le disciple du Seigneur, attestent qu'il racontait comment Jésus se montra et enseigna les hommes à l'âge de trente ans. Quelques-uns l'ont appris, non-seulement de Jean lui-même, mais des autres disciples, qui en portent témoignage. A qui donc ici faut-il croire de préférence? A de tels témoins, ou à un Ptolémée, qui n'a pas vu les apôtres et n'a pas, même en rêve, suivi la trace d'aucun d'eux[2]?

1 Bossuet. (*Élévations sur les mystères*, XXIVe semaine, IVe élévation.)

2 Quam habens ætatem triginta annorum Dominus noster docebat, sicut Evangelium et omnes seniores testantur, qui in Asiâ apud Joannem discipulum Domini convenerunt, id ipsum tradidisse Joannem.

Πάντες οἱ πρεσβύτεροι μαρτυροῦσι, οἱ κατά τὴν Ἀσίαν Ἰωάννῃ τῷ τοῦ κύριου μαθητῇ συμβεβληκότες, παραδεδωκέναι ταῦτα τὸν Ἰωάννην. (S. Irenæi *adv. Hær.* lib. II, cap. xx, p. 148; édit. D. Massuet, Paris, 1772.)

II

Quelques événements se placent entre cette mystérieuse élection de saint Jean et sa vocation à l'apostolat de Jésus-Christ. Seul, entre les évangélistes, Jean les a racontés, parce qu'il en fut le témoin : ils sont de son histoire comme de celle de son divin Maître.

Ces événements s'accomplirent dans la Galilée. La nouvelle de la rencontre que les deux disciples de Jean-Baptiste avaient faite du Sauveur, ne tarda pas à se transmettre parmi les autres pêcheurs du lac de Génésareth. André, compagnon de Jean dans l'heureuse journée passée avec Jésus, ne peut taire ce bonheur; et à peine est-il de retour, que, rencontrant Simon : *Nous avons trouvé le Messie*, lui dit-il. Puis il amène son frère à ce nouveau Maître[1].

Le lendemain, c'est Philippe, comme eux de Bethsaïde, que le Seigneur aborde et détermine à le suivre. Une fois conquis, Philippe rencontre lui-même, à son tour, son ami Nathanaël. Philippe lui apprend qu'il vient de reconnaître celui qu'ont annoncé Moïse et les prophètes. Nathanaël hésite : *Que peut-il donc sortir de bon de Nazareth?* Mais Jésus avait vu ce bon Israélite lorsque celui-ci était

[1] Invenit hic (Andreas) primùm fratrem suum Simonem, et dicit ei : Invenimus Messiam (quod est interpretatum Christus). (Joan. I, 14.)

encore sous le figuier. Il lui en rappelle l'heure, la circonstance, et peut-être les secrets. Il le subjugue par l'amour non moins que par la lumière, et le disciple vaincu adore en lui *son Maître, le Fils de Dieu et le Roi promis à Israël*[1].

Tel est le récit de saint Jean; tels sont les souvenirs de sa première vie passée à côté de Jésus, au sein de sa bourgade, au milieu de ses frères et de ses compagnons convertis comme lui. Mille détails personnels, des allusions locales, une simplicité de tableau, une vérité d'accent vraiment inimitables, y jettent cet intérêt et ce charme de sincérité que la présence du témoin donne aux mémoires intimes. Au lieu que les autres historiens se contentent de raconter la vocation définitive de ces pêcheurs du lac à l'apostolat de l'Évangile; saint Jean, témoin des faits, nous reporte préliminairement à leur conversion, et nous montre d'abord en eux les disciples de Celui dont ils devaient plus tard devenir les apôtres. Ainsi, avec lui, nous remontons au berceau même de la foi; il en est l'historien, parce qu'il en a été la première conquête; et c'est de lui, c'est d'André; c'est d'abord de Béthanie, puis c'est de Bethsaïde qu'est parti l'ébranlement des ondes lumineuses qui atteindront bientôt tous les rivages du monde[2].

La première réunion de ces disciples de Jésus, et

[1] Respondit ei Nathanael, et ait: Rabbi, tu es Filius Dei, tu es Rex Israel. (Joan. I, 49.)

[2] Ipse Johannes circumstantias loci et temporis describit quasi ille qui præsentialiter vidit. (Nicol. de Lire in cap. I. Joh. Glossa, t. V, col. 1037.)

la première révélation qu'il leur donna de sa gloire, est de la même époque, et elle est racontée par le même témoin. Nathanaël, à qui Jésus venait de se montrer, habitait le village de Cana, le moderne Kafr-Kenna, à peu près à trois milles romains de Nazareth, et à une petite distance de Bethsaïde [1]. Dans une famille de ce pays, peut-être dans la sienne, comme quelques-uns l'ont cru, on célébra des noces où furent conviés Jésus, sa mère, et les pêcheurs qui étaient ses disciples. Ils n'étaient encore que six, tous du même pays, tous d'humble condition, une petite intimité qui renfermait en germe l'universalité de l'Église chrétienne.

Il n'est pas vraisemblable, comme quelques-uns l'ont dit, que saint Jean fût l'époux de ces noces miraculeuses, desquelles le divin Maître l'aurait appelé à l'honneur de la virginité [2].

Pour justifier les traits circonstanciés de son récit de cette fête, il suffit, comme tout ici l'indique, qu'il en ait été l'invité et le convive.

Là eut lieu la seconde rencontre préparatoire de Jésus avec ses humbles ministres, bien inconscients

[1] M. de Saulcy, *Voyage dans les terres bibliques*, t. II, p. 452.

[2] S. Augustin avait dit : « Joannem Dominus de fluctivagâ nuptiarum tempestate vocavit. »

Cornelius à Lapide l'explique : « Intellige nuptiarum non initarum, sed ineundarum, seu quas inire potuisset. » (*In Joan.* cap. II, 2, p. 277.)

Bède a mal compris saint Augustin, et bâtit cette fable : « Dominus vocavit Joannem de nuptiis, et ipse reliquit conjugem et secutus est eum. Et propter hoc amavit eum Jesus plus omnibus discipulis, quia traxit eum de amore mulieris, et castus permansit. » (*Varii Serm.*, p. 353. — De S. Joanne Evangel.)

encore de l'œuvre qui se préparait. Point d'éclat, point de discours, point de bruyants manifestes à la manière des hommes. Un repas de famille inaugure le nouveau règne, comme un repas d'adieu devait le couronner. Jésus a commencé par changer l'eau en vin, comme un jour on le verra changer le vin en son sang. Mais déjà, dit Bossuet, d'après saint Augustin, ce miracle figure et inaugure le changement de l'eau de l'ancienne loi en ce vin évangélique qui va enivrer les âmes dans des noces divines[1]. Voici même que ces âmes commencent à s'enflammer pour lui : *Ce fut le commencement des signes de Jésus, dit saint Jean ; sa gloire se manifesta, et ses disciples crurent en lui*[2].

Là finit la vie privée de Jésus de Nazareth. Là s'arrête également le récit de cette préparation dans l'Évangile de saint Jean. Dans sa première rencontre avec Jésus-Christ sur la rive du Jourdain, Jean l'avait admiré et aimé comme un maître. Dans cette seconde « manifestation de sa gloire » aux noces de Cana, Jean *croit en lui,* et déjà l'adore comme son Dieu. Il est subjugué, conquis, à la vie, à la mort.

Le temps était venu d'organiser la conquête. Si Jésus n'eût consulté que le plus simple rudiment de la prudence terrestre, il se fût souvenu ou des rois qu'il avait prosternés devant sa crèche, ou des

1 Bossuet, *Sermon pour le deuxième dimanche après l'Épiphanie,* 1er point.

2 Hoc fecit initium signorum Jesus in Canâ Galilææ. Et manifestavit gloriam suam, et crediderunt in eum discipuli ejus. (Joan. II, 11.)

sages qu'il avait étonnés dans le temple; et lui, qui n'avait qu'à parler à son Père pour que des légions d'anges descendissent du ciel, ne fût pas allé chercher ses collaborateurs sur des bateaux de pêche. L'œuvre eût été alors celle d'une sagesse humaine : mais elle n'eût pas été celle d'une tendresse infinie et d'une force divine. C'est pourquoi le Seigneur ne se souvint que des simples, des pauvres et des petits. Il se souvint surtout de ceux qui l'avaient aimé. Laissant donc derrière lui les palais et les écoles, il descendit sur la plage de la mer de Galilée.

Jésus, marchant le long du lac, vit deux frères : Simon, plus tard surnommé Pierre, et son frère André, qui jetaient le filet, car ils étaient pêcheurs.

Et il leur dit : Suivez-moi, et je vous ferai pêcheurs d'hommes[1].

Dans l'ordre de l'appel à son apostolat, et dans le choix qu'il fait des princes de son Église, c'est à la barque de Pierre que Jésus marche premièrement. Cela fait, et le rang de la suprématie fixé dès le premier jour, Jésus vient à Jean :

Et de là s'avançant, Jésus vit deux autres frères : Jacques, fils de Zébédée, et Jean, qui se trouvaient aussi dans une barque, raccommodant leurs filets, et il les appela.

Ceux-ci quittèrent aussitôt leur père et leurs filets, et suivirent Jésus[2].

[1] Marc. I, 16-18.

[2] Et progressus indè pusillùm, vidit Jacobum Zebedæi et

Jean quitta ses filets : *relictis retibus*. C'était la loi, l'exemple et la consécration de l'esprit du renoncement et de la pauvreté dans l'Église future. On avait bien pu voir, dans les sociétés antiques, le même homme être à la fois prêtre, prince du peuple, gouverneur d'un grand État, et même chef des armées. Tel ne sera point l'esprit du sacerdoce nouveau; et ce n'est pas assez que, par un premier mouvement, l'apôtre se soit élevé de terre par la virginité, si par un second élan il ne se soulève au-dessus de la région infime où la foule cherche ses proies d'orgueil et de fortune. « *Excelsior cœlis*, plus élevé que les cieux, » c'est la définition du prêtre dans saint Paul. Ainsi Dieu l'a voulu, ainsi le conçoivent les hommes; ainsi élevé de terre, cet homme, dégagé de tout, attirera tout à lui. Saint Bernard le savait bien : « La pauvreté, disait-il, est comme une grande aile qui nous emporte rapidement vers le royaume des cieux[1]. »

L'évangéliste ajoute que Jean quitta son père : *relicto patre*. C'est le second abandon, celui de la famille, et c'est le plus douloureux. Vouer sa vie à la tâche de consoler tout le monde, sans garder auprès de soi personne qui vous console, qui vous seconde, qui vous relève; renoncer au foyer de

Joannem fratrem ejus, et ipsos componentes retia in mari. Et statim vocavit illos. Et relicto patre suo Zebedæo cum mercenariis, secuti sunt eum. (Marc. I, 19-20.)

Illi autem statim, relictis retibus et patre, secuti sunt eum. (Matth. IV, 21-22.)

[1] S. Bern. *Sermo IV de Adventu.*

l'avenir comme du passé; et s'en aller ainsi, par une vieillesse solitaire, à une tombe qui n'aura pas reçu les os de nos aïeux : l'apostolat nouveau demandait ce sacrifice : *Celui qui aime son père et sa mère plus que moi n'est pas digne de moi. Celui qui aime son fils ou sa fille plus que moi n'est pas digne de moi*[1]. Tout quitter, tout briser, tout immoler à Dieu : il y a tout cela, et plus que cela encore dans ce *relicto patre,* qui serait un mot barbare si l'Évangile n'ajoutait tout de suite le mot divin : *Relicto patre, secuti sunt Jesum.*

Il nous reste donc Jésus, et les âmes et le ciel ! L'Église le savait bien. Elle savait qu'à la parole de l'héroïque renoncement : « Voici, Seigneur, que nous avons tout quitté pour te suivre, » elle pouvait répondre sans tromper un seul cœur : « Quiconque aura quitté sa maison, ses frères, ses sœurs, son père, sa mère, ses fils, ses champs, pour moi et pour l'Évangile, retrouvera en ce temps même, dès ici-bas, cent fois plus : des frères, des sœurs, des mères et des fils, avec des persécutions, il est vrai, mais aussi avec la vie éternelle et le siècle à venir[2]. » Elle pouvait donc sans inquiétude, je dirais sans

[1] Matth. x, 37, 38.

[2] Et cœpit ei Petrus dicere : Ecce nos dimisimus omnia, et secuti sumus te.

Respondens Jesus ait : Amen dico vobis, nemo est qui reliquerit domum, aut fratres, aut sorores, aut patrem, aut matrem, aut filios, aut agros, propter me et propter Evangelium,

Qui non accipiat centies tantùm, nunc in tempore hoc, domos et fratres, et sorores, et matres, et filios, et agros, cum persecutionibus, et in futuro sæculo vitam æternam. (Marc. x, 28-30.)

scrupule et sans remords, demander à ses ministres un renoncement qu'elle se sentait si capable de récompenser.

Voilà l'élection, voilà la vocation.

Premièrement, de la part de Dieu, une préparation lointaine, celle de la famille, de la patrie, de l'école de son prédestiné. Puis une première avance miséricordieuse, une question adressée à notre liberté, et subordonnée à notre assentiment; une attente prudente, un délai pour l'épreuve; puis, le choix fait, l'heure venue, un appel décisif qui brise tous les liens.

Secondement, de la part de l'homme, une disposition religieuse et vertueuse, une inclination vers ce qui est pur et beau, une vigilance jalouse autour de ces trésors; pour cela, la solitude, le silence, le désert; l'apprentissage secret des luttes intérieures, et le baptême de la pénitence; puis une grande attention à Jésus-Christ qui passe; l'oreille ouverte à toute voix qui le nomme, la fidélité à le suivre, l'amour de sa maison, le désir de s'y recueillir quelque temps avec lui. Enfin la générosité, l'attente courageuse de ses ordres, quels qu'ils soient; et, dès son premier mot, le renoncement à tout pour n'être plus qu'à lui seul. De combien d'âmes tout cela allait devenir l'histoire, et quel règne Jésus-Christ inaugurait sur les hommes!

CHAPITRE III

L'ÉDUCATION DIVINE DE L'APÔTRE SAINT JEAN

I

Jésus, ayant choisi et appelé Jean et Jacques, les attacha difinitivement à sa personne. Salomé ne voulut pas se séparer de ses fils. Nous la voyons, avec quelques femmes fidèles de la Galilée, suivre les pas de Jésus, pourvoyant, ainsi qu'elles, à la subsistance du Maître, et recueillant ses leçons avec les deux apôtres ses enfants[1].

L'apostolat auquel venait d'être appelé le fils de Salomé devait être l'instrument du salut de l'uni-

[1] Magna laus mulieris quæ ipsa reliquerat virum suum, et secuta fuerat Christum; quia ille sine istâ vivere poterat, ista autem sine Christo salva esse non poterat. (S. Chrysost. *in Matth.* cap. xx.)

Saint Chrysostome suppose, un peu plus loin, que Salomé ne s'attacha à suivre les pas de Jésus-Christ que lorsqu'elle eut perdu Zébédée son époux, faisant de Notre-Seigneur l'appui de sa vieillesse : « Quia fides nunquàm senescit et religio fatigationem non sentit. (*In Catenâ aureâ*, p. 216.)

vers. Mais il fallait auparavant faire subir aux rudes pêcheurs qui en étaient honorés une transformation dont nous allons étudier et admirer le travail dans saint Jean.

En effet, fonder l'Église, lui constituer un esprit qui est la charité, un enseignement infaillible qui est la vérité, et une hiérarchie qui est l'autorité; puis, cette société une fois constituée à l'image divine, lui donner les nations pour son héritage, et la laisser fonctionner, sous une assistance invisible, jusqu'à la fin des siècles : tel se montre, dans l'Évangile, le dessein de Jésus.

Ce dessein, évidemment, n'était pas d'accomplir directement par lui-même l'œuvre surnaturelle de la conversion du monde. Le Pasteur, durant sa vie, n'eut pas d'autre troupeau que quelques rares brebis du bercail d'Israël; et trente ans d'existence, trois ans de prédication, d'exemples et de miracles, aboutissant à réunir autour d'un tel Maître seulement douze apôtres et soixante-douze disciples, attestent qu'il ne fut pas, et qu'il ne voulut pas être, pendant son passage en ce monde, le conquérant des âmes. Comme lui-même l'explique, il ne moissonne pas, il sème. Il sème, et ensuite, à sa divine manière, sûr de lui-même et de l'avenir, il laisse au temps le soin de faire éclore les germes. Dans cette seconde création, comme dans la première, il se contente de créer les types premiers des choses, puis il leur dit : « Croissez et multipliez-vous ! » Ce n'est qu'après son ascension, au jour de la Pentecôte, que commencera la prédication générale, universelle.

Ce sera le travail des apôtres : celui de Jésus-Christ est de choisir, d'élever et de former en eux les princes de son peuple et les futurs ministres du royaume de Dieu.

Il les constitua d'abord en une puissance enseignante, infaillible comme lui, immortelle comme lui, assistée par lui jusqu'à la consommation des siècles : *Qui vous écoute m'écoute, qui vous reçoit me reçoit, qui vous méprise me méprise. Comme mon Père m'a envoyé, de même je vous envoie.* Et, de fait, sitôt qu'il eut recruté cette petite milice, et qu'il l'eut armée de son autorité, le Seigneur en voulut faire comme un premier essai en envoyant dès lors ses apôtres deux à deux vers les brebis de la maison d'Israël.

Cette mission de quelques semaines lui fournit l'occasion de résumer ses instructions sur l'esprit du ministère confié à ces étranges conquérants de l'univers. Ce devait être d'abord un ministère de pauvreté et d'abnégation : ils recevaient le conseil de ne posséder ni or ni argent, ni deux tuniques, ni bâton, mais de donner pour rien ce qu'ils avaient reçu gratuitement. Ce devait être, en second lieu, un ministère de charité : ils étaient envoyés pour guérir les malades, délivrer les possédés, ressusciter les morts, et apporter la paix de Dieu dans chaque maison dont ils franchiraient le seuil. Ce devait être enfin un ministère d'immolation, et Jésus insistait sur ce caractère à la fois douloureux et fécond de leur apostolat. Ils seront donc « traduits devant les Conseils, fouettés dans

les synagogues, traînés devant les juges, haïs et mis à mort pour le nom de Jésus. » Ce Jésus qui demande leur sang, il leur faudra « l'aimer plus que leur père, plus que leur mère, plus que leur épouse, plus que leurs fils, il faudra prendre sa croix pour être digne de lui ». Ainsi, s'oublier, aimer et souffrir : telles sont en trois paroles les instructions que le grand Roi donne à ses lieutenants; tel est, en résumé, le divin manifeste de la conquête des âmes.

C'était peu de l'énoncer : il fallait le faire pénétrer dans l'esprit et la vie de ces gens « lents à comprendre ». L'enseignement général n'y aurait pu suffire. Un autre était nécessaire, et à côté de l'école publique du Seigneur il n'est pas difficile de distinguer ce que nous appellerons l'école intime ou apostolique de Jésus.

L'école publique était celle que le Maître ouvrait aux foules, sur la grève des lacs, au penchant des collines de la Galilée, dans le désert immense, ou sous les galeries du temple de Jérusalem. L'école intime de Jésus n'avait point cet éclat. — L'ombre descend, le soir se fait, la foule guérie et bénie s'en retourne dans ses bourgades, le Maître reste seul, entouré de ses apôtres : « Maître, lui disent ceux-ci, qu'est-ce que signifie pour nous cette parabole ? » Jésus ouvre les lèvres : — plus de voiles, plus de nuages; c'est la vérité pure, c'est la vérité pleine qui coule de sa source : « O Maître, nous voyons clair, *nous voyons bien maintenant que vous*

êtes le Fils de Dieu[1]. » Telle est l'école intime du Maître de la vérité.

L'école de la charité était plus particulière encore. Ici ce n'est plus le spectacle de plusieurs milliers d'hommes rassasiés d'un pain miraculeux sur le faîte d'une montagne. Ce n'est plus l'éclatante guérison des infirmes le long des grandes routes, à la stupéfaction des multitudes, ou la résurrection d'un adolescent dont Jésus arrête souverainement le cercueil dans la solennité d'un cortége funèbre. Mais c'est un père qui vient timidement prier le Maître de descendre en sa maison où quelqu'un va mourir; c'est un homme qui craint d'exposer aux regards son fils épileptique; c'est encore une pauvre femme qu'on ne peut, dans sa fièvre, présenter au médecin céleste. Alors Jésus fait écarter la foule. Les apôtres eux-mêmes ne sont pas tous admis au privilége d'être les témoins du miracle. Quelques-uns, trois d'entre eux, les meilleurs et sans doute aussi les plus aimés, sont seuls initiés au miséricordieux secret de ce bienfait : telle est l'école intime de la charité.

Au sein de cette intimité, il y a une place à part pour l'apôtre saint Jean. Dans le saint Évangile deux figures prédominent et se détachent des autres par le relief de leur sainte originalité : c'est saint Pierre et saint Jean. Tous deux sont les amis du Maître,

[1] Dicunt ei discipuli ejus : Ecce nunc palam loqueris, et proverbium nullum dicis.

Nunc scimus quia scis omnia, et non opus est tibi ut quis te interroget : in hoc credimus quia à Deo existi. (Joan. XVI, 29, 30.)

mais dans leur amitié il y a une nuance, observe un ancien auteur : « Alexandre disait de deux de ses amis, que l'un aimait Alexandre et que l'autre aimait le roi. Ainsi pourrait-on dire en parlant des deux apôtres, que Pierre est l'ami du Christ, et Jean l'ami de Jésus[1]. » Jésus avait pour Jean la même prédilection. Jean n'est pas simplement le disciple de l'école intime; il est le *disciple aimé,* suivant le nom qu'il se donne lui-même dans l'Évangile. Dieu l'honore de ses confidences ; dans ses miracles les plus secrets, Jean est admis auprès de lui pour y puiser l'exemple de la charité; dans ses leçons les plus élevées ou dans ses entretiens les plus mystérieux, Jean est encore présent pour y puiser la doctrine de la vérité et en recueillir la preuve de la divinité : déjà l'apôtre vierge « suit l'Agneau en tout lieu ».

Ainsi se forma-t-il à l'école de Jésus; et si l'éducation du plus petit enfant, faite par la main d'un homme, est déjà une chose si excellente, je ne puis dire s'il existe un plus digne sujet de contemplation que Dieu lui-même s'appliquant à façonner son apôtre, le taillant dans le marbre de la virginité, l'animant de son souffle, l'échauffant sur son sein, et l'élevant graduellement vers cette ressemblance

[1] C'est la fine et délicate remarque de Grotius : « Quod olim Alexandrum de amicis suis dixisse memorant, alium esse φιλαλέξανδρον (amicum Alexandri), alium φιλοβασιλέα (amicum regis), putem ad duos Domini Jesu apostolos sic posse aptari, ut Petrum dicamus maximè φιλόχριστον (amicum Christi), Joannem maximè φιλιησοῦν (amicum Jesu.) » (Grotius, *apud Crit. sacr.*, t. VI, annotata in Joan., col. 36.)

divine, dont l'antiquité profane elle-même avait fait l'idéal de la perfection[1].

II

Ce fut en Galilée que Jean et les disciples reçurent les premières révélations de l'Évangile; et ce fut à ses amis qu'il réserva, avec les prémices de ses bienfaits, les premières leçons de sa charité divine.

Nous lisons aux premières pages du récit évangélique que le Seigneur se rendit au bourg de Capharnaüm, qui était un de ses séjours de prédilection. Pierre, qui était marié, y avait sa belle-mère, et elle était malade. *Jésus,* dit l'Évangile, *prit alors avec lui Jacques et Jean, et descendit dans la maison de Simon et d'André*[2]. Ainsi s'ouvre pour eux l'école intime de la charité. Ce fut en leur société que, s'approchant du lit où gisait cette femme, dévorée de la fièvre, il lui tendit la main et lui commanda de se lever. Au même instant la malade fut guérie, elle se leva, et servit un repas où Jésus-Christ s'assit entre le double couple des frères. Le Seigneur avait mis sa puissance au service de son amitié, et c'est par de tels liens que sa bénignité

1 Ad similitudinem Deo propiùs accedit humana virtus quàm figura. (Cicer., *de Nat. Deor.* I, 84.)
Item, Platon, *Theæt.* cap. xxv.

2 Marc. I, 29-31. — Matth. VIII, 14.

attachait à son char ce « quadrige des pêcheurs », comme saint Jérôme l'appelle.

Toutefois ce n'était encore là qu'un prélude; Jean ne tarda pas à être le confident d'une plus admirable manifestation de la divine charité de son Maître.

En ce temps-là, c'est-à-dire dans cette première année de sa prédication, Jésus était près du lac quand un homme vint à lui. Il s'appelait Jaïre, et il était le chef de la synagogue de Capharnaüm. Jaïre se jeta aux pieds du Médecin céleste, car sa fille se mourait, et cette mourante était une enfant de douze ans !

Jésus se rendit chez lui : mais seuls, trois privilégiés devaient avoir le spectacle du miracle qu'il préparait; or ce fut Jean, le disciple de sa prédilection, que le Maître appela, avec Pierre et Jacques, à le suivre auprès de la jeune fille agonisante[1]. Ils apprirent en chemin qu'elle venait de mourir. Déjà, autour de la maison, retentissait la musique funèbre qui, selon l'usage, entourait d'enchantements l'âme qui venait de partir : et on prévint le Maître de ne pas aller plus loin, car il était trop tard. Mais les heures désespérées sont les heures de Dieu. Jésus, Pierre, Jacques et Jean, entrèrent seuls dans la demeure, à la suite du père et de la mère de l'enfant. Toutes les puissances du ciel, toutes les tendresses de la terre se penchèrent sur l'innocente ; et saint Jean entendit

[1] Et non admisit quemquam se sequi, nisi Petrum et Jacobum et Joannem fratrem Jacobi. (Marc. v, 37.)

le Seigneur prononcer cette parole de vie et d'immortalité, qu'il devait entendre plus tard auprès de la tombe de Lazare : *Elle n'est pas morte, elle dort; jeune fille, lève-toi!* Elle se leva, en effet, elle marcha, elle mangea; le Seigneur la remit vivante entre les mains de son père.

Jésus avait voulu donner à ses apôtres un grand enseignement : d'abord l'enseignement de sa divinité; et les Pères ont remarqué que s'il a de préférence admis à ce miracle ses trois apôtres de choix, c'est que tous trois devaient plus tard particulièrement porter le témoignage de cette divinité du Maître de la vie. Jean devait l'attester, dans son Évangile, par sa doctrine sur le Verbe; Pierre, dans l'Église, par sa parole infaillible; Jacques, dans le martyre, dont, le premier entre les apôtres, il reçut la couronne.

Puis la seconde leçon qui ressortait de là était celle de la charité. Jean apprenait qu'à l'exemple de Celui qui avait commencé par *faire* avant de *dire*, l'Évangile devait être une consolation, une guérison, un bienfait, une grâce, afin de pouvoir devenir une prédication. Il apprenait avec quelles immortelles espérances le ministre de Jésus-Christ pouvait s'approcher des pères inconsolables et des maisons en deuil. L'idée primordiale que nous avons de Dieu est celle de la bonté; la conception première de la religion divine est celle d'une charité miséricordieuse; et voilà pourquoi le Dieu bon, voulant former un prêtre selon son cœur, ne le conduisit pas aux Académies et aux Portiques; il le

mena à l'école de sa respectueuse et compatissante tendresse : le lit d'une malade, le lit d'une expirée, qui était une enfant.

III

On comprend quel saint enthousiasme le disciple conçut pour un tel Maître, et on voit ce sentiment éclater dans quelques paroles de lui que citent les Évangiles. Mais alors cet enthousiasme n'était pas complétement pur, ni ce culte dégagé de tout alliage terrestre. Comme tous ceux qui aiment véritablement, Jean voulait que l'Être aimé fut uniquement grand, uniquement honoré, de sorte que tout hommage, toute gloire attribuée à un autre qu'au Maître, lui paraissait un outrage et une usurpation. Puis les apôtres, heureux de la faveur dont le Seigneur les entourait, et fiers de ses promesses, livraient entrée dans leurs âmes à des pensées d'orgueil et de domination, dont Jean n'était pas exempt.

Un jour, raconte l'Évangile, ils se posaient en leurs cœurs cette question secrète, à savoir lequel était le plus grand parmi eux. Jésus, voyant leurs pensées, prit un petit enfant qu'il mit à côté de lui, et prononça ces paroles : *Si vous ne devenez semblables à ce petit enfant, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. Celui qui est le plus petit entre vous tous, est le plus grand*[1].

[1] Luc. IX, 46-48.

Jean intervint alors. Ayant vu que certains disciples, quoique n'étant pas de la famille apostolique, se permettaient cependant de délivrer les possédés au nom de Jésus-Christ, son cœur en prit ombrage, comme d'un larcin sacrilége fait au droit des apôtres et à l'honneur de Dieu.

Maître, dit-il à Jésus, *nous avons vu quelqu'un qui se sert de votre nom pour chasser les démons. Comme il n'est pas des nôtres, nous l'en avons empêché.*

— *Gardez-vous de l'empêcher,* répondit le Seigneur; *car celui qui n'est pas contre vous est pour vous*[1] *!*

Si Jean savait aimer, il ne savait donc pas encore l'art beaucoup plus difficile de s'oublier, de s'effacer devant ceux qui veulent le bien avec sincérité, quand même ils le feraient concurremment avec nous et autrement que nous.

Ce que l'Évangile ajoute immédiatement nous montre que Jean, dans son zèle pour la gloire de Dieu, n'avait pas davantage l'esprit de douceur, qui doit animer un ministre du Prince de la paix.

Dans ce même temps, est-il dit, Jésus affermit sa face en prévision des outrages qu'il allait endurer,

[1] Respondens autem Joannes dixit : Præceptor, vidimus quemdam in nomine tuo ejicentem dæmonia, et prohibuimus eum.

Et ait ad illum Jesus : Nolite prohibere; qui enim non est adversùm vos, pro vobis est. (Luc. IX, 49, 50.)

Saint Ambroise fait sur ces textes cette délicate remarque : « Joannes plurimum diligens et ideò redamatus plurimùm excludendum putat beneficio eum qui non utatur obsequio. »

et il se mit en route pour Jérusalem. Le chemin le plus court pour se rendre à la ville sainte était de traverser la terre de Samarie; et l'on y découvre encore les traces de l'ancienne voie qui reliait entre elles ces deux provinces de la Palestine. Mais les Samaritains, peuplade à demi païenne, composée en partie de colonies étrangères, étaient les ennemis des Juifs.

Le Seigneur députa deux de ses disciples pour leur demander le passage. L'un de ces disciples était Jean; l'autre était Jacques, son frère. Mais les Samaritains leur fermèrent leurs portes, refusant à Jésus l'entrée de leur province. Ce fut alors que Jacques et Jean se mirent dans une grande colère; et se rappelant qu'autrefois cinquante-deux serviteurs du roi Ochosias, envoyés de Samarie pour prendre le prophète Élie, avaient été consumés par la foudre, ils revinrent dire à Jésus : *Seigneur, ne voulez-vous pas que nous commandions au feu du ciel de descendre sur ces hommes, et de les consumer*[1]*?*

Jésus se retourna vers eux, dit l'Évangile, et avec l'accent d'un reproche sévère il leur fit cette réponse : *Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes. Le Fils de l'homme n'est pas venu pour tuer les hommes, mais pour les sauver*[2].

1 ... Jacobus et Joannes dixerunt Jesu : Domine, vis dicimus ut ignis descendat de cœlo et consumat eos? (Luc. IX, 51.)

2 Et conversus increpavit illos dicens : Nescitis cujus spiritus estis.

Filius hominis non venit animas perdere, sed salvare. (Luc. IX, 52.)

Quel est donc cet esprit que saint Jean ignorait, qu'il devait posséder plus tard mieux que tout autre, et qui allait devenir l'esprit apostolique?

Il y avait l'esprit ancien, l'esprit juif, absolu, répressif, donnant à la justice sa sanction dans ce monde; sévissant rigoureusement contre les dissidents, et prenant en main, contre eux, la vengeance de Dieu : « Ne voulez-vous pas, ô Maître, que nous fassions descendre sur eux le feu du ciel? » L'esprit chrétien, au contraire, l'esprit apostolique sera par-dessus tout un esprit de douceur. « La vertu parfaite ne connaît pas la vengeance, a écrit saint Ambroise. Il n'y a pas d'emportement là où se trouve la plénitude de la charité. Il ne faut pas repousser l'infirmité humaine, mais lui tendre la main. L'indignation est loin du cœur vraiment religieux; et le désir de se venger n'entre pas dans l'âme magnanime[1]. » Aussi, ni la violence, ni le fer, ni le feu, n'opèreront la conversion du monde: saint Jean le verra bien. « Paix à cette maison! » Cette parole est la seule que l'apôtre devra dire quand il viendra frapper à la porte des cœurs. Que si cette porte se ferme, il n'y aura qu'une sorte de représailles permise: ce sera de secouer la poussière de ses pieds, d'attendre, de repartir, ou de

1 Non habet ultionis studium perfecta virtus; nec ulla fit iracundia ubi plenitudo est charitatis. Nam nec excludenda est infirmitas, sed juvanda. Procul sit à religiosis indignatio, procul à magnanimis cupiditas ultionis.

Nonnunquam ampliùs prodest clementia, tibi ad patientiam, lapso ad correctionem. Samaritani citiùs crediderunt à quibus hoc loco ignis arcetur. (S. Ambros.)

prier en pleurant sur la cité aveugle qui n'aura pas connu le jour de la visite divine.

IV

Jésus avait montré à Jean qu'il fallait aimer, qu'il fallait s'oublier. Il lui apprit aussi qu'il fallait s'immoler : ce fut la troisième leçon qu'il réserva à l'apôtre.

Nous avons vu que les disciples, jusqu'au temps de la passion, s'étaient fait du royaume de Dieu une idée fort grossière, se le représentant comme l'empire d'un prince terrestre considérable, étendant ses frontières d'une mer jusqu'à l'autre : c'est ce qu'ils appelaient la reconstitution du royaume d'Israël. Jésus leur répétait vainement que son règne n'était pas de ce monde, qu'il devait endurer les maux prophétisés à l'Homme de douleurs, et que les siens ne devaient prétendre qu'au rude honneur de porter leur croix à sa suite : il n'était pas entendu, et en ceci l'esprit de Jean était lent à comprendre, comme celui des autres. Il paraît même qu'étant l'ami de ce grand roi et le plus proche de son cœur, il s'était figuré qu'il devait être aussi le plus proche de son trône, dans cet empire merveilleux que saluaient toutes les espérances de la nation.

Telle était du moins la pensée de Salomé sa mère. Se souvenant des préférences marquées que ses deux fils n'avaient partagées qu'avec Pierre, en-

couragée elle-même par le zèle avec lequel elle n'avait cessé de s'attacher aux traces et au service de ce Maître débonnaire, elle profita du temps où le Seigneur descendait de la Galilée pour se rendre à Jérusalem, la ville antique des rois. Elle croyait que le Seigneur allait y prendre enfin possession de son trône[1]. L'heure était donc urgente, et, abordant Jésus avec Jacques et Jean, cette mère ambitieuse insinua d'abord sa demande en ces termes : *Maître, quelle que soit la chose que nous vous demandions, nous voudrions que vous l'accordassiez à nos prières*[2].

— *Que voulez-vous?* dit Jésus.

Alors Salomé se prosternant devant lui : *Ordonnez,* lui dit-elle, *que mes deux fils que voici soient, l'un à votre droite et l'autre à votre gauche, dans votre royaume*[3].

C'était, en effet, la coutume que dans le conseil souverain de la nation juive, au-dessous du siége principal occupé par le *nasi* ou prince du Sanhé-

1 Putavit mulier Dominum esse regnaturum, et aviditate fœmineâ præsentia cupit, immemor futurorum. (S. Chrysost. *in Matth.* xx, in Catenâ aureâ, p. 216.)

Videtur Salome hanc fiduciam concepisse ex eo quod nulla aliorum apostolorum mater Christum ità perpetuò sectaretur, eique tàm sedulò inserviret, etc. (Grotius in cap. xx Matth., *apud Critic. sacr.,* t. VI, col. 703.)

2 Marc. x, 35.

3 Tunc accessit ad eum mater filiorum Zebedæi cum filiis suis, adorans et petens aliquid ab eo.

Qui dixit ei : Quid vis? — Ait illi : Dic ut sedeant hi duo filii mei, unus ad dexteram tuam et unus ad sinistram in regno tuo. (Matth. xx, 20, 21.)

drin, il y eût deux places d'honneur, appelées la place du Père et la place du Sage.

L'entendant solliciter l'honneur de cette préséance, Jésus daigna détromper l'intelligence abusée qui se méprenait ainsi sur la nature de son règne.

Vous ne savez pas ce que vous demandez, dit-il. *Pouvez-vous boire le calice que je dois boire? Pouvez-vous être baptisés du baptême dans lequel je dois être plongé*[1]*?*

C'était offrir sa croix. Les deux frères ne comprirent pas tout le sens de ces paroles; mais soupçonnant toutefois que c'était un appel à leur générosité: *Nous le pouvons*, reprirent-ils[2].

Le Seigneur agréa leur bonne volonté, et de son regard divin pénétrant jusqu'au jour où Jacques et Jean souffriraient pour son nom, il ne refusa pas de leur promettre cette gloire, bien supérieure aux grandeurs terrestres qu'ils avaient convoitées[3].

La coupe que je dois boire, vous la boirez en effet, et vous serez aussi baptises de mon baptême. Mais d'être assis à ma droite ou à ma gauche,

1 Respondens autem Jesus dixit: Nescitis quid petatis. Potestis bibere calicem quem ego bibiturus sum? Dicunt ei: Possumus. (Matth. xx, 22.)

Et Marc. x, 38: Et baptismo quo ego baptizor baptizari?

Le texte arabe porte: « Et être teint dans le bain dont je serai baptisé. » — « Hæc tinctura fuit sanguinis quâ purpuratus est Christus, » dit un Père.

2 At illi, qui jam martyrii libertatem constantiamque retinebant, bibituros se pollicentur. Undè sequitur: Dicunt ei: Possumus. (S. Hilar. *Can.* xx.)

3 Dominus eis prophetat magna bona, id est martyrio dignos efficiendos. (S. Chrysost. *Homil.* LXVI *in Matth.*)

ce n'est point à moi de vous conférer cet honneur : c'est le partage de ceux à qui mon Père l'a destiné[1].

La leçon évangélique avait son complément. Aimer Dieu, servir les hommes, c'était déjà beaucoup; s'oublier, c'était mieux; mais le comble de la charité c'était de se sacrifier librement et de souffrir. Quelle belle forme Jésus-Christ donnait au sacerdoce! Comme il en faisait monter de degré en degré le sublime idéal dans l'âme de son apôtre, et le faisait s'avancer lui-même dans l'amour! C'était l'amour bienfaisant; puis l'amour dépouillé; bientôt l'amour crucifié; car il faut que l'amour ait son épreuve douloureuse, et le don suprême que présente au disciple et à l'apôtre ce Maître mort en croix, c'est un calice de douleur. Mais nous savons que ce calice il l'a bu le premier : *meum calicem;* et qu'en y portant ses lèvres, notre grand Dieu en a adouci l'amertume. « Comme un médecin compatissant, a écrit saint Bernard, il a commencé par boire le breuvage qu'il réservait à ses amis, c'est à-dire sa passion et sa mort. Ainsi en a-t-il fait, pour l'Église et pour nous, le salutaire breuvage de l'immortalité. A son invitation, nous pouvons boire de confiance la coupe où il a versé la santé et la vie[2]. »

1 Ait illis : Calicem quidem meum bibetis. Sedere autem ad dexteram meam vel sinistram, non est meum dare vobis, sed quibus paratum est à Patre meo. (Matth. xx, 23.)

2 Ipse Christus, tamquàm pius et laudabilis medicus, prius bibit potionem quam parat suis, id est passionem et mortem sustinuit, et sic sanitatem immortalitatis accepit, docens suos ut confidenter biberent potionem quæ generat sanitatem et vitam. (S. Bern. *Serm.* II, ex parvis.)

Le divin Maître d'ailleurs ne devait pas tarder à donner à son apôtre une première entrevue de ce qu'il réserve à ceux qui savent ainsi l'aimer jusqu'à l'immolation. Jean fut un des disciples privilégiés admis à la Transfiguration du Seigneur. « Jésus, dit Jean Damascène, voulait donner ce témoignage particulier et éclatant de sa divinité à celui qui devait être l'organe le plus élevé de la science de Dieu, afin qu'ayant contemplé la gloire éternelle et divine du Fils, il pût faire retentir cette grande parole : « Au commencement était le Verbe[1] ! » Puis il convenait encore qu'il rendît témoins de sa gloire ceux qu'il devait plus tard rendre témoins de ses douleurs au jardin des Olives.

Il prit donc avec lui Pierre, Jacques et Jean, son frère, les mêmes qui avaient précédemment assisté à la résurrection de la fille de Jaïre, et laissant les autres disciples dans la vallée, il conduisit ses trois confidents à l'écart sur une haute montagne. Suivant une tradition qui remonte aux temps apostoliques, c'était la montagne conique qui dresse du sein de la plaine d'Esdrelon sa tête revêtue d'ombrages et de verdure, et que le soleil, inondant chaque soir d'un doux éclat, a fait nommer *Tabor* ou *lit de la lumière.* S'étant mis en prières, le Seigneur apparut tout à coup transfiguré ; et Jean eut dès lors, de l'immortelle beauté de son adorable

1 Joannem assumpsit tamquàm theologiæ purissimum organum, ut, visâ gloriâ Filii Dei, quæ non subjacet tempori, insonet illud : In principio erat Verbum. (S. Joan. Damasc. *Orat. de Transfig.*)

Maître, une première vision qu'il ne devait plus retrouver qu'à la fin de ses jours dans l'île de Patmos. La face de Jésus devint resplendissante comme le soleil, ses vêtements éclatèrent d'une lumière blanche et vive comme celle de la neige : image de sa résurrection future et de la nôtre. Moïse et Élie, la loi et les prophètes, toute l'ancienne alliance et le monde du passé se montrèrent auprès de lui, tandis qu'au-dessous, les apôtres représentaient le sacerdoce et l'Église de l'avenir. Mais, afin que là encore, et au sein même de cette gloire, la Victime, l'Agneau de Dieu ne disparût pas, et que l'immolation volontaire et amoureuse eût son éloquent souvenir, Moïse et Élie s'entretenaient avec Jésus des souffrances qu'il devait endurer dans la ville de Jérusalem, comme de l'objet de son allégresse et de son désir le plus ardent.

Les apôtres étaient ravis. En même temps qu'un éclair de la vision intuitive leur laissait entrevoir la splendeur sans voiles de l'humanité sainte, la béatude, laissant couler dans leurs âmes ses premières ivresses, leur arrachait ce cri, qui sera l'action de grâces de toute l'éternité : *Nous sommes bien ici, faisons-y trois tentes!* En cet instant, le ciel s'ouvrit, Dieu lui-même entra en scène, et une voix descendit de la nuée, qui disait : *Celui-là est le Fils aimé, dans lequel je me complais éternellement. Écoutez-le!*

C'en était trop pour les organes de la frêle humanité. Jean et ses compagnons, terrassés d'épou-

vante, étaient gisants, la face prosternée contre terre. Jésus les releva; la vision disparut, et les apôtres reçurent l'ordre de ne révéler à personne ce qu'ils venaient de voir, jusqu'au jour où le Fils de l'homme serait ressuscité d'entre les morts.

Ils en parlèrent après comme du plus grand souvenir de leur vie évangélique. Saint Pierre écrivait dans sa deuxième Épître :

Nous avons été témoins de la grandeur de Jésus-Christ, notre Maître, lorsqu'il reçut de Dieu son Père honneur et gloire, et que la voix, descendant sur lui du sein de la splendeur divine, prononça ces paroles : « Celui-ci est mon Fils aimé, en qui je me suis complu; ecoutez-le! »

Et cette voix, nous-mêmes nous l'avons entendue venir du ciel quand nous étions avec Jésus sur la montagne sainte[1].

Quant à Jean, c'est sans doute à cette manifestation et à cette même voix qu'il se reporte quand, dès le début de son Évangile, ayant annoncé la divinité du Verbe et son incarnation, il ajoute : *Et il a habité parmi nous, et nous avons vu sa gloire, la gloire du Fils unique du Père, en qui réside toute grâce et toute vérité.*

C'est ainsi que le rayon céleste du Tabor illumina l'intelligence de Jean et embrasa son cœur. C'est ainsi que graduellement Notre-Seigneur donnait à son plus cher apôtre l'éducation de la foi et celle de l'amour. Dans les leçons et les scènes que nous avons

[1] S. Pierre, Épître II, 16-18.

rappelées, il lui avait démontré la doctrine de sa divinité par le spectacle de ses miracles; il lui avait appris les œuvres et l'esprit de la charité chrétienne et apostolique, la bonté et la douceur, le dévouement aux autres et l'oubli de soi-même. Ces vérités, sans doute, resteront lettre morte dans son intelligence, jusqu'à ce que l'Esprit-Saint vienne les vivifier, *et remettre en sa mémoire tout ce que le Maître aura dit.* Ces vertus, elles aussi, ne sont encore que le bois préparé pour l'holocauste. Mais plus tard il se consumera pour Dieu. Un jour le feu de la Pentecôte y allumera une flamme toute surnaturelle, et le vent du cénacle la portera en tout lieu.

CHAPITRE V

SAINT JEAN TÉMOIN FIDÈLE DE LA VIE DE JÉSUS

I

L'éducation de l'apôtre nous a été racontée par les trois premiers Évangélistes. Ils nous ont assez fait voir, dans les événements que nous venons d'exposer, le rôle de saint Jean, et la prérogative dont il fut honoré. Maintenant c'est lui-même que nous allons entendre; et son propre témoignage va justifier ce nom de Disciple bien-aimé et de contemplateur de la divinité qui le caractérise particulièrement.

On verra, par l'examen des faits tels qu'il les raconte, que ses récits ne sont que ses propres *Souvenirs*, selon le nom donné par saint Justin martyr aux quatre Évangiles. Si, dans l'histoire de Jésus, Jean se dérobe lui-même sous un voile discret, ce voile reste transparent. Une âme vivante tressaille, un cœur ému palpite sous l'écorce des lettres. Mille particularités de lieu, de temps, de style, décèlent la présence personnelle du témoin, tandis que des réflexions ou ardentes ou profondes trahissent le

cœur de l'ami particulier de Jésus. *Ce que nous avons vu, ce que nous avons entendu, ce que nous avons touché du Verbe de la vie, nous vous l'annonçons,* devait-il écrire un jour. La preuve qu'en effet il a vu ce qu'il raconte, il nous la donne sans cesse dans son Évangile, en nous faisant voir à nous-mêmes, en nous faisant entendre et toucher avec lui ce Verbe véritablement vivant dans son récit. Partout le disciple apparaît derrière l'Évangéliste : on l'y suit, pour ainsi dire, au rayonnement de son âme et à la trace de ses pas.

La première fois que Jean se laisse apercevoir ainsi dans la vie publique de Jésus, c'est à Jérusalem, où le Seigneur était descendu pour la Pâque, suivi de ses premiers disciples. Arrivé dans la ville, Jésus monta au temple pour en prendre possession au nom de Dieu, son Père. Il en trouva l'entrée occupée, obstruée par des marchands de toute sorte. Parmi ceux-ci, le fidèle compagnon de Jésus remarque les vendeurs de bœufs, de moutons et de colombes, qui pourvoyaient de victimes et d'offrandes les Juifs venus pour sacrifier. Jean y distingue aussi les changeurs de monnaie; car l'impôt de deux drachmes prélevé pour les frais du culte, doit être payé en monnaie juive, à l'exclusion des pièces païennes frappées à l'effigie d'idoles ou d'emblèmes interdits dans le temple saint.

A cette vue, le Fils de Dieu, s'armant d'un fouet de cordes, chasse les vendeurs sacriléges, et renverse les tables des changeurs avec une majesté et une autorité qu'il déclare tenir de Dieu même : *En-*

levez cela, et ne faites pas de la maison de mon Père une caverne de voleurs! Jean admire, dans ce zèle, l'indignation sacrée du nouveau Phinéès : *Les disciples,* dit-il, *se souvinrent alors de ce qui est écrit : Le zèle de votre maison m'a dévoré, Seigneur*[1] *!* Quant aux chefs d'Israël, indignés de l'audace de Jésus, ils lui demandent de quel droit il ose parler et agir ainsi? Jesus, pour toute réponse, invoque ses miracles; et déjà il en appelle au plus grand de tous ceux qu'il doit accomplir : sa résurrection : *Abattez ce temple*, dit-il, *et en trois jours je le relèverai!* Les Juifs ne comprirent pas ces dernières paroles, ou ils n'y virent qu'un sujet d'accusation capitale; Jean les comprit ensuite, ainsi qu'il nous l'explique : *Or, c'était du temple de son corps qu'il parlait. Quand il fut ressuscité, ses disciples firent réflexion que c'était ce qu'il leur disait, et ils ajoutèrent foi à l'Écriture et à ce que leur avait dit Jésus*[2]. Ici encore l'évangéliste marque assez sa présence; c'est bien un des disciples qui parle pour les autres.

Cependant les miracles jaillissaient des mains de Jésus, et Jean observe que, devant les *signes* de sa mission, comme il appelle ces prodiges, les Juifs se partageaient en deux camps opposés. Les uns croyaient en lui, les autres se mettaient en défiance

[1] Recordati sunt vero discipuli ejus quia scriptum est : Zelus domus tuæ comedit me. (Joan. II, 17.)

[2] Cum ergo resurrexisset a mortuis, recordati sunt discipuli ejus quia hoc dicebat et crediderunt scripturæ et sermoni quem dixit Jesus. (Joan. II, 22.)

contre son influence naissante, principalement les chefs de la hiérarchie, qui y voyaient une menace contre leur puissance propre.

Toutefois une exception a été remarquée et racontée en saint Jean. On voit apparaître ici pour la première fois un docteur de la loi, que le saint apôtre va suivre dans chacune des phases de sa lente conversion et de son existence. Il s'appelait Nicodème : sous ce nom grec, que le savant Israélite avait pris, selon l'usage d'alors, l'histoire retrouve sans peine celui du docteur Niqdam, lequel était, en effet, un sage fort en vogue du temps de Jésus-Christ[1]. Conformément aussi aux habitudes du temps, Jean lui donne le nom de Prince, que s'attribuaient à eux-mêmes les savants de la nation. « Il y a trois couronnes, disaient ces orgueilleux : la couronne de la loi, la couronne du pontife, et celle du souverain ; mais celle du rabbin est au-dessus de celle du roi [2]. » Nous sommes donc au cœur même des habitudes, des mœurs et de l'histoire judaïques.

Homme droit, mais craintif, Nicodème vint trouver Jésus pendant la nuit, pour ne pas compromettre sa dignité de docteur par une entrevue publique avec un Galiléen. *Maître*, lui dit-il, *nous savons que vous êtes un Docteur envoyé de Dieu, car nul ne pourrait faire les miracles que vous faites, si Dieu n'était avec lui*[3].

La réponse de Jésus est, dans l'Évangile de saint

1 V. le Talmud, cité par le docteur Sepp. *Vie de Jésus.*
2 *Le Livre des Principes*, Talmud, p. 488, 511.
3 Joan. III, 2.

Jean, le type de tous les discours qu'il tiendra désormais à Jérusalem, en présence et à l'adresse de la classe savante. Tous les questions agitées alors dans les écoles et dans les synagogues, la purification par le mystère de l'eau, la renaissance spirituelle, les dons et les vertus des « hommes de l'Esprit », comme s'appelaient ces sages[1], tous ces problèmes sont résolus par le Maître divin, qui de là bientôt s'élève à la révélation de plus grands mystères dont lui-même est l'objet. C'est le mystère de l'Incarnation : le mystère du Dieu fait homme, et descendu du ciel pour parler à la terre : *Le Fils de l'homme, qui était dans le ciel, est descendu du ciel. En vérité, en vérité je vous le dis, nous disons ce que nous savons, nous attestons ce que nous avons vu; et pourquoi ne recevez-vous pas notre témoignage*[2]*?* C'est le mystère de l'amour divin et de la vie éternelle, exprimé par Jésus dans cette belle formule que nous retrouverons si souvent en saint Jean : *Il a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais possède la vie éternelle*[3]. Enfin, c'est le mystère de l'incrédulité et de l'iniquité, perpétuellement connexes, et s'engendrant l'une l'autre : *La lumière est venue dans le monde, et les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, parce*

[1] V. M. Le Hir, *les Trois Témoins célestes.*

[2] Amen, amen dico tibi, quia quod scimus loquimur, et quod vidimus testamur. (Joan. III, 11.)

[3] Sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret; ut omnis qui credit in eum non pereat, sed habeat vitam æternam... (Joan. III, 16.)

que leurs œuvres étaient mauvaises. Car celui qui fait le mal hait la lumière qui condamne ses œuvres, celui qui fait la vérité arrive à la lumière[1].

Ce langage simple et profond n'appartient pas à l'homme, c'est celui de Dieu même : *non mortale sonans*. Les paroles échangées pendant cette nuit célèbre entre le docteur de la loi et le Dieu de l'Évangile, marquent la transition entre les deux Testaments. C'est l'Église qui supplante déjà la Synagogue. Une nouvelle religion, plus haute, plus complète, plus spirituelle, était désormais fondée, et le docteur juif venait d'entendre le premier et le dernier mot de cette religion de l'avenir, dans ce nom qui va remplir l'Évangile de saint Jean : la Charité, l'amour ; l'amour de Dieu pour l'homme et l'amour de l'homme pour Dieu.

Sans doute tout ce chapitre, si admirable qu'il soit, n'est que le court résumé d'un grand entretien. Mais ce résumé condense en un foyer lumineux les rayons de toute la doctrine du Christ. Comment, se demande-t-on, Jean l'a-t-il pu connaître, puisque cette entrevue demeura secrète, et cette conversation toute confidentielle ? Quels rapports particuliers avec ce Juif qui, devenu chrétien, le mirent à même par la suite de pénétrer ce secret ? Nous le verrons plus tard, et nous aurons ainsi une nouvelle preuve de la fidélité du témoignage de Jean.

[1] Joan. III, 19.

II

Les fêtes étant passées, et les chefs des Juifs commençant à s'irriter de l'ascendant de Jésus, le Seigneur se décida à retourner en Galilée, où saint Jean le suivit. Il avait pris sa route par la Samarie. C'est sur ce chemin que le Fils de Dieu eut, avec une femme samaritaine, le sublime entretien dont le fidèle compagnon a noté le lieu, l'instant et les incidents, avec une précision qui marque l'empreinte de ses pas sur les pas de Jésus.

Après une route aride, le Seigneur arriva dans une ville de la Samarie, qui s'appelait Sichar, ou autrement Sichem. Sichem, aujourd'hui Naplouse, était un lieu cher aux souvenirs des Juifs. Abraham y avait élevé un autel, en descendant de son pays de Mésopotamie. Jacob y avait acheté une terre pour son fils Joseph, et y avait creusé un puits que saint Jean appelle, comme ses contemporains, du nom de puits de Jacob. C'est là, au bord de ce puits conservé jusqu'aujourd'hui, et dont l'œil peut encore mesurer la profondeur, que Jésus-Christ s'assit.

Il était fatigué de la route, dit saint Jean; car, de Jérusalem à la ville de Sichem, il y a trois journées de marche, par des sentiers ardus, et sous les brûlantes chaleurs du soleil de Syrie. Il avait faim et soif; envoyant donc ses disciples, Jean avec eux, chercher quelques vivres à la ville, il se reposait en

ce lieu quand une femme arriva portant son urne sur la tête, à la manière orientale, et venant la remplir à la fontaine de Jacob. *C'était à la dixième heure,* observe le témoin, l'heure correspondant à celle de midi, l'heure brûlante du jour; et Jésus, voyant cette femme qui venait puiser de l'eau, lui demanda à boire.

Jean n'a pas personnellement entendu l'entretien qu'il a si bien rapporté. Mais nous verrons plus tard comment, mieux que tout autre, il fut à même de l'apprendre des Samaritains eux-mêmes, chez qui il ira, dès le lendemain de la Pentecôte, porter l'effusion du Saint-Esprit et les premières ardeurs de son apostolat.

D'ailleurs, la Sichemite le racontait à chacun avec l'enthousiasme d'une femme qui retrouve la grâce avec la vérité. De l'indifférence railleuse pour ce Juif inconnu, qui osait braver les préjugés de sa nation en s'entretenant avec une étrangère, elle avait tout à coup passé à l'étonnement et à la docilité, en l'entendant parler d'une eau vive et spirituelle, seule capable d'étancher la soif dont souffrent les âmes. Elle était une de ces âmes flétries, mais altérées de réhabilitation; elle s'entendit humblement redire les fautes de sa vie par cet homme inspiré, et elle lui confessa sa longue et multiple prévarication.

Ayant bientôt reconnu en Jésus un prophète, elle lui soumit la grande question débattue entre son peuple et les Juifs : *Où faut-il adorer?* Est-ce à Jérusalem? Est-ce sur une des montagnes de l'Hébal et du Garizim? Du lieu où elle parlait, on

voyait se dresser, sur ce dernier sommet, le temple samaritain, dont il reste encore des ruines.

Le Verbe de Dieu daigna l'instruire. Cette pauvre femme dégradée, méprisée, reçut de lui la sublime révélation du caractère spirituel de la religion nouvelle : *Le temps va venir, il est même venu, où les véritables adorateurs adoreront le Père en Esprit et en Vérité*[1]. Enfin, un instant après, le Messie se dévoila à elle. *C'est moi qui le suis*, dit Jésus, *moi qui vous parle*[2]. Elle devint son disciple, puis immédiatement elle se fit son apôtre; et, laissant là son urne, elle s'en fut l'annoncer elle-même dans la ville. Cette ville était proche, et, du puits de Jacob, on aperçoit les toits plats de Sichem qui étincellent à travers le feuillage pâle et grêle des oliviers. Nulle part la fidélité du témoin oculaire ne se justifie mieux que dans ce lieu, dans ce dialogue et dans ces circonstances.

Cependant les disciples étant revenus de la ville avec les aliments, Jean constate leur étonnement et le sien, quand ils virent le Maître converser avec cette femme schismatique. Ils ne furent pas moins surpris de lui voir refuser la nourriture qu'ils avaient apportée. Dans quelques mots rapides, échangés confidentiellement et surpris par saint Jean, ils se demandaient entre eux : *Quelqu'un lui aurait-il apporté à manger?* Mais Jésus ne voyait que son Père et les âmes, et il leur répondit : *Ma*

[1] Venit hora et nunc est quando veri adoratores adorabunt Patrem in spiritu et veritate. (Joan. IV, 23.)

[2] Ego sum qui loquor tecum. (IV, 26.)

nourriture est de faire la volonté de mon Père et d'accomplir son œuvre [1].

Cette grande œuvre était celle de la conversion du monde. Tout autour de Sichem, les épis se balancent dans des campagnes fertiles, observent encore les voyageurs. Montrant donc aux apôtres ces riches promesses de récoltes, Jésus-Christ leur disait allégoriquement : *Levez les yeux, et voyez comme déjà la moisson blanchit dans les campagnes! D'autres ont semé dans les champs où vous moissonnez* [2]. D'heureux germes, en effet, venaient d'être déposés dans cette terre de Samarie, dont les habitants, émus des paroles de la pécheresse, vinrent prier Jésus de séjourner chez eux. Il y fut, il y demeura, et plusieurs crurent en lui. Plus tard, nous verrons ces peuples de la Samarie baptisés par le diacre Philippe; ensuite ce sera saint Jean, qu'on députera vers eux pour les confirmer. Il sera un de ces moissonneurs réservés à recueillir la récolte spirituelle dans ce champ arrosé des sueurs de son Maître.

III

Après deux jours passés dans la ville de Sichem, Jésus reprit sa route vers la Galilée, où il se rendit à Cana et à Capharnaüm. Ici, Jean laisse la plume

[1] Meus cibus est ut faciam voluntatem ejus qui misit me, et perficiam opus ejus. (Joan. IV, 34.)

[2] Levate oculos vestros, et videte regiones quia albæ sunt jam ad messem. (Joan. IV, 35.)

aux autres Évangélistes, et nous ne le retrouvons plus à côté de son Maître qu'à la fête suivante, de retour dans la Judée et à Jérusalem. On observe, en effet, que Jean fut principalement l'historien des actions de Jésus en Judée. Les miracles accomplis et les discours prononcés dans cette province et en cette ville sont presque exclusivement l'objet de son récit.

La fête qui rappelait Jésus à Jérusalem était, selon les uns, la solennité pascale; c'était la fête des Purim, dans l'opinion des autres. Immédiatement l'arrivée du Seigneur s'y révéla par des bienfaits. Il y avait en cette ville une piscine fameuse, dont il reste des traces, et que Jean nous fait toucher par sa description. Elle s'appelait en hébreu Bethesada, c'est-à-dire maison de miséricorde. Elle était près d'une porte de la cité, nommée Porte-des-Brebis; et, comme on y menait s'abreuver les troupeaux, on lui avait donné le nom grec de Probatique, à cause de cet usage. *Elle avait cinq portiques,* remarque le disciple qui nous y mène avec lui. Les décombres qui en restent permettent encore, en effet, d'y reconnaître la trace d'une galerie circulaire, d'où l'on descendait au bassin par des degrés de marbre. Là un pauvre perclus, délaissé sur un banc, attendait que l'ange fût venu remuer l'eau pour qu'elle eût sa vertu guérissante; mais personne n'était là pour y plonger l'infirme, qui souffrait de son mal *depuis trente-huit ans*, remarque le narrateur, avec l'exactitude ordinaire de sa narration.

Jésus passa par là, il le vit étendu, et sachant qu'il était malade depuis longtemps : *Voulez-vous être guéri?* lui dit-il; et aussitôt : *Levez-vous, prenez votre lit et marchez! — A l'instant l'homme fut guéri, prit son lit et marcha*[1].

L'amour avait fait son œuvre, la haine commença la sienne. Le jour de cette guérison était, — Jean s'en souvient, — un jour de sabbat. Or la fidélité à observer le repos de ce jour consacré était devenue, dans ce temps-là, sous le nom de sabbatisme, une étroite et aveugle superstition. L'exil était la peine portée indistinctement contre l'idolâtrie, le meurtre, et la violation de ce repos religieux. « Dieu pardonne tout à celui qui garde le sabbat, » disait un texte du Talmud, et l'on estimait que la pleine observation de deux sabbats eût sauvé Israël[2].

Ce fut donc un déchaînement contre celui qui venait si miséricordieusement de se mettre au-dessus de cette prescription, pour rendre la santé à une créature immortelle de Dieu. L'hypocrisie des pharisiens s'en prit et au malade et à celui qui venait de le guérir miraculeusement. A leurs reproches perfides, Jésus n'oppose qu'un mot : *Mon Père agit toujours; et moi aussi.* C'est-à-dire il y a un sabbat que Dieu ne connaît pas, c'est le sabbat du bien. — Mais quoi! disent les pharisiens, *appeler Dieu son Père, c'est se faire l'égal de Dieu !* Sur cette affirmation audacieuse, inouïe, absolument péremp-

1 Joan. v, 1-9.

2 Voy. le Talmud, p. 521.

toire, un long débat s'engage, et nul détail de lieu, de mœurs, de temps et de caractère n'est omis dans ce drame de la bonté aux prises avec la violence et la duplicité; il y a là un regard qui a tout considéré, une oreille attentive qui a tout entendu, un cœur qui a tout retenu : c'est le regard, c'est l'oreille, c'est le cœur de saint Jean.

Mais l'exaspération des pharisiens devenant chaque jour plus menaçante, il fallut pour un temps quitter Jérusalem et revenir en Galilée. Jean y suivit son Maître; nous retrouvons dans son récit le lac, Capharnaüm, les barques et les pêcheurs, la foi simple des foules et leur enthousiasme à suivre Jésus-Christ jusque dans le désert. C'est là aussi qu'il rapporte la multiplication miraculeuse des pains, les voyages sur les flots, les entretiens sublimes de Jésus dans la synagogue, l'émotion en sens divers des assistants; enfin, la divine promesse de l'Eucharistie, que nous exposerons plus loin, parce qu'elle demande une place toute particulière dans l'étude de la vie et de la théologie de l'apôtre saint Jean[1].

IV

Cependant « la fête des Tabernacles, qui est une fête des Juifs, approchait ». Elle se célébrait en

[1] Voy. ci-après, ch. VI.

octobre; c'était une des plus aimables solennités judaïques. En souvenir du séjour des Hébreux dans le désert, le peuple élevait, dans les rues et sur les places de la ville, des tentes de branchages où il demeurait pendant sept jours. On faisait des sacrifices, et les Juifs, défilant en longues processions, des palmes à la main, montaient rendre grâces à Dieu vers le temple de Sion.

Les parents de Jésus le pressaient de se rendre à cette solennité, pour s'y faire connaître. Mais le Seigneur laissa d'abord partir devant lui le cortége de ses familiers; puis lui-même se rendit plus tard, et en secret, dans la ville où déjà il faisait l'objet de tous les entretiens.

Saint Jean fait revivre la scène de surprise et d'admiration qui émut la ville sainte quand, à l'heure où on le croyait encore en Galilée, le Seigneur apparut tout à coup dans le temple. On l'entoure, on l'écoute, on s'étonne de l'inexplicable éloquence de sa parole : *Comment peut-il parler de cette sorte, lui qui n'a pas étudié*[1]*?* L'impression d'étonnement que ses discours produisaient sur ses auditeurs d'alors, c'est encore celle que nous fait éprouver l'Évangéliste qui nous les a transmis. Car, il faut le rappeler, les discours que Jésus prononçait en Judée, n'étaient plus les simples et faciles paraboles dont avaient retenti les collines de la Galilée. Ceux à qui le Maître s'adressait maintenant sous les portiques du temple, étaient ces docteurs savants, qui avaient

1 Quomodo hic litteras scit quum non didicerit? (Joan. VII, 15.)

pour maxime que « le rabbin devait s'absorber entièrement dans la science sacrée, laquelle a la clef du ciel et rend semblable à Dieu[1] ». C'étaient ces scribes, à qui il avait fallu franchir le triple degré de l'initiation avant d'obtenir le droit de s'asseoir dans la chaire des prophètes. C'étaient ces Juifs hellénistes, venus des brillantes cités d'Athènes, de Rome, d'Éphèse et d'Alexandrie. Le langage tenu à ces esprits polis et curieux de profondeurs, ne pouvait être celui qui convenait aux rudes et simples riverains du lac de Génésareth. Si donc les discours du Maître recueillis en saint Jean diffèrent beaucoup par la forme de ceux qu'ont rapportés les autres Évangélistes, c'est que le disciple nous transmet principalement l'enseignement de Jésus dans la ville capitale des princes, des prêtres et des chefs d'Israël.

Les scribes se demandaient donc : « Où a-t-il appris cela ? » C'était là un miracle de l'ordre intellectuel, non moins extraordinaire que ceux de l'ordre physique, et duquel ils demandaient une explication. Jésus donne toujours la même : c'est qu'il est Dieu. Sa science n'est pas une science humaine et laborieuse; elle ne vient pas de l'étude, elle vient de sa nature; elle ne vient pas de l'homme, mais de Celui qui l'envoie : *Ma doctrine n'est pas la mienne, mais de Celui qui m'a envoyé. Si quelqu'un veut faire sa volonté, il connaîtra que cette doctrine est de Dieu.*

[1] Talmud, *Livre des Principes*, t. II, p. 513-527.

Cette parole d'autorité, appuyée par les œuvres, ébranlait les esprits, et Jean nous place bien au milieu de la fluctuation de cet auditoire si divers. Le peuple volontiers prendrait parti pour le prophète; mais le peuple veut de l'éclat et de l'illustration dans ceux à qui il se donne, et celui-ci est un ouvrier de Nazareth! *On sait trop d'où il vient!* Cette objection va se dresser vingt fois contre Jésus. « Vous savez d'où je viens? » reprenait le Maître avec son calme auguste : *Vous savez d'où je suis?* Et à ces hommes terrestres il montrait le sein du Père d'où il était descendu, et où il devait remonter après un peu de temps: *Vous me chercherez alors, et vous ne me trouverez plus,* ajoutait-il, *parce que là où je suis, vous ne pourrez venir*[1].

« Le dernier jour de la fête, qui en est le plus grand, était venu, » dit saint Jean. En chacun de ces jours-là le prêtre descendait de la montagne sainte, portant une urne d'or, et il descendait puiser de l'eau à la fontaine de Siloé. Puis il remontait de là escorté par le peuple, au son des cantiques et des trompettes; après quoi, entrant dans le temple, il y versait cette eau sur l'autel, en mémoire de Moïse, faisant jaillir du rocher une onde miraculeuse. Jésus, prenant occasion de cette cérémonie, offrait une eau meilleure aux âmes haletantes. Il criait d'une voix forte: *Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive. Si quelqu'un croit en moi,*

[1] Et me scitis et unde sim scitis? Et a me ipso non veni... Quæretis me, et non invenietis; et ubi ego sum vos non potestis venire. (Joan. VII, 28 et 34.)

des fleuves d'eau vive couleront de son sein, selon que dit l'Écriture[1] *!* Le Fils de Dieu se révélait comme la source de la vie. Ces grandes images constituaient un nouveau genre de paraboles, empruntées à d'autres lieux et faites pour d'autres esprits. Quelle sublime réalité le Sauveur donnait ainsi aux symboles anciens, et quels torrents de vie allaient, en effet, descendre dans les âmes !

Dans cette même fête encore, on tenait allumés sur les hauteurs de Sion deux candélabres immenses, qui projetaient leur clarté sur tout Jérusalem. C'était un mémorial de la nuée lumineuse, qui autrefois avait guidé les enfants d'Israël dans les nuits du désert. Réalisant en lui-même cette figure expressive, Jésus-Christ reprenait son discours, en disant : *Je suis la lumière du monde. Celui qui me suit ne marche pas dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie!* Affirmations hardies dont Jean ne pouvait voir encore l'accomplissement historique, mais qu'il enregistrait avec sa sereine confiance. Un autre que Jésus-Christ aurait pu proclamer : Je suis la lumière du monde ; mais Jésus lui seul a éclairé le monde.

Sur ce texte aussitôt s'engage une discussion, violente d'un côté, calme et sublime de l'autre. Jésus-Christ affirme de nouveau sa filiation divine, sa sainteté, qui défie toute accusation, sa génération éternelle, précédant non-seulement la naissance

[1] Si quis sitit, veniat ad me, etc. (Joan. VII, 37.)

[2] Ego sum lux mundi; qui sequitur me, non ambulat in tenebit; sed habebit lumen vitæ. (Joan. VIII, 12.)

d'Abraham, mais précédant toutes choses : *Je suis avant toutes choses, je suis le commencement, moi qui vous parle*[1]. Parole de Dieu qui plus tard fournira à saint Jean le prologue de son Évangile: « Au commencement était le Verbe... » Devant une affirmation si claire, si réitérée de sa divinité, il n'y avait plus pour les auditeurs de Jésus que deux réponses à faire : ou tomber à ses pieds comme aux pieds d'un Dieu, ou le lapider comme un blasphémateur. *Sur cela*, dit saint Jean, *les Juifs prirent des pierres pour les lui jeter ; mais Jésus se cacha et sortit du temple*[2].

V

Ce qui irritait ces hommes de violence et d'orgueil, c'était moins peut-être encore sa grandeur surhumaine et sa sereine bonté, que la sagesse supérieure avec laquelle il venait de confondre leur ruse et leur méchanceté. Ce jour-là, en effet, après une nuit passée en adoration sur le mont des Oliviers, Jésus-Christ s'était montré de bonne heure dans le temple. Saint Jean, qui, comme toujours et plus que jamais peut-être, nous place ici avec lui en présence des faits, nous montre le Seigneur entrant dans le parvis attenant à la salle du conseil, et qu'on appelait le

[1] Principium qui et loquor vobis. (Joan. VIII, 25.)
[2] Joan. VIII, 29.

Trésor, parce qu'en ce lieu se trouvaient les coffres d'airain destinés à recevoir les aumônes.

Là les pharisiens amènent aux pieds de Jésus une femme surprise en adultère : ils lui demandent insidieusement de prononcer la sentence de cette malheureuse, condamnée par la loi. L'occasion était belle pour eux de faire parade de leur propre justice, et de mettre dans son tort ce prophète et ce juste, en le convainquant ou de cruauté homicide, s'il condamnait la pécheresse à la lapidation, ou de violation flagrante de la loi, s'il la renvoyait absoute.

L'esprit pharisaïque est pris ici sur le fait. La scène tout entière palpite, pour ainsi dire, dans les mémoires de Jean; et je ne sais sous quels prétextes on a pu mettre en doute son authenticité[1]. Le disciple voit tout. Il voit le Maître silencieux se courber et écrire de son doigt sur la poussière. Qu'écrit-il? Jean ne le dit pas. Il voit seulement Jésus qui, pressé de se prononcer, se redresse un instant, et pour toute réponse jette aux méchants cette parole : *Que celui d'entre vous qui est sans péché lui lance la première pierre!* Puis Jésus écrit encore; et comme sans doute les mots tracés par le juge profond de la conscience humaine gênaient ces hypocrites, Jean observe qu'ils *se retirent les uns après les autres, les plus vieux les premiers,*

[1] V. sur l'authenticité de cet épisode, M. Wallon, *de la Croyance due à l'Évangile.*

M. l'abbé Deramey, *le Quatrième Évangile,* 3e partie, art. III, p. 366.

de sorte qu'il ne resta que Jésus et la femme qui était au milieu.

« C'était, dit Augustin, qui avait connu ces pardons, c'était la misère en présence de la miséricorde. » Celle-ci eut raison de l'autre; et Jésus se redressant: *Femme, où sont les gens qui vous avaient accusée? Personne ne vous a-t-il condamnée? — Non, personne, Seigneur. — Et moi non plus, je ne vous condamnerai pas. Allez, et ne péchez plus*[1]. Cette dernière injonction, en réservant le droit de la justice réparatrice, tempérait l'indulgence du pardon divin. Le Dieu souverainement bon se montrait aussi le Dieu juste et sage; les orgueilleux étaient en fuite; l'humble était relevée, mais relevée pour marcher dans des voies de vertu arrosées de ses larmes. Que voilà bien le Dieu! sa bonté ne le révèle pas moins que sa puissance, et ses miséricordes non moins que ses merveilles. « Personne n'est bon que Dieu seul, » disait-il un jour. Oui, et ce qui nous prouve que Jésus-Christ est Dieu, c'est que jamais personne ne fut bon comme lui.

Puis, de même que Jésus est peint en cet endroit dans la pleine vérité de sa personne divine, de même les pharisiens sont représentés au vif dans la réalité historique de leurs mœurs. Jésus-Christ pouvait leur dire que « leurs œuvres étaient mauvaises, et que le diable était leur père » : l'histoire justifie l'invective divine. Les livres prétendus sacrés dictés

[1] Joan. VIII, 11.

par ces hypocrites font au rabbin une loi de « s'avancer lentement, un peu courbé, penchant la tête, revêtu d'habits sombres, couvert d'un voile noir, affectant de ne jamais parler à une femme[1] ». C'est « le dehors de la coupe », mais le dedans est plein de poison; et le même livre autorise les turpitudes secrètes que ces hommes de mensonge pourront dérober aux yeux. Jean les a donc bien connus : ces vieillards sont démasqués par une main plus sûre que ne l'avaient été leurs infâmes devanciers par celle de Daniel; le Disciple est au cœur même des choses de son temps.

VI

La guérison de l'aveugle-né déchaîna de nouvelles tempêtes contre Jésus. Le tableau que Jean a tracé de ce drame est le miroir même des choses. Il s'ouvre par un débat sur l'origine du mal, soulevé entre les disciples; cette manière de faire entrer en scène les disciples au début de ses récits, est pour l'historien l'indication voilée de sa propre présence : *Qui a péché*, se demandent-ils; *est-ce cet aveugle ou les siens? — Non*, répond le divin Maître, *ce n'est pas qu'il ait péché, ni lui ni ses parents, mais c'est afin que l'œuvre de Dieu se fasse en sa personne... Tant que je suis dans le monde, je suis la Lumière du monde!* répète-t-il magnifiquement; et tout de suite il en donne la preuve et le symbole en guérissant

[1] V. Gfrœrer, *Fahrhundert des Heils*, ch. II, p. 166, 167.

l'aveugle avec un peu de terre détrempée de salive, dont il lui touche les yeux. A ces humbles détails, on reconnaît l'exactitude de saint Jean.

Allez, dit ensuite Jésus au mendiant, *descendez vous laver à la fontaine de Siloé*. Or Siloé était, selon l'antique prophétie, l'emblème de la grâce divine : « Parce que, dit le Seigneur parlant à Isaïe, parce que mon peuple a quitté les eaux de Siloé qui coulent en silence, je ferai rouler sur lui le fleuve d'Assyrie. » Une source plus élevée de vérité et de grâce était ouverte aux esprits; et que d'aveugles allaient y retrouver la vue!

Le miracle ainsi accompli est aussitôt contesté. Jean, témoin de la discussion, en rapporte tous les incidents, pour mettre en pleine lumière la divinité de Jésus, qui est le grand objet de son Évangile.

Ce sont d'abord les voisins de l'aveugle qui, en voyant guéri l'homme qu'ils rencontraient chaque jour assis devant le temple et demandant l'aumône, n'en peuvent croire leurs yeux. *C'est lui*, disent les uns. — *Non, c'est seulement quelqu'un qui lui ressemble*, disent les autres. Mais lui répondait : *C'est moi!*

Après le peuple, c'est le Sanhédrin qui, à son tour, s'émeut et qui prépare une enquête. L'aveugle comparaît, raconte le fait simplement, l'affirme énergiquement; le conseil, confondu, s'agite en sens divers : *Celui qui n'observe point le sabbat*, disent les uns, *ne peut venir de Dieu*. — *Cependant*, objectent les autres, *comment un pécheur peut-il faire de pareils miracles?* C'était embarrassant; et

dans leur trouble voici qu'eux, les docteurs du peuple, demandent son avis à cet homme du peuple. *Et toi, que penses-tu de celui qui t'a guéri? — Moi, je pense que c'est un prophète,* répond-il nettement.

Sans doute, plus d'un docteur présent était forcé de le croire comme lui. Ils étaient donc divisés. — Mais peut-être ce mendiant n'était-il pas aveugle? Il faut s'en assurer. — Aussitôt les parents du témoin sont cités et confrontés avec lui : *Est-ce là votre fils? — C'est lui. — Était-il né aveugle? — Oui. — Mais comment voit-il maintenant? — Cela, nous ne le savons pas,* disent ces pauvres gens, intimidés et sous le coup de la mise hors la loi. *D'ailleurs, interrogez-le,* ajoutent-ils, *il a l'âge de répondre lui-même*[1]. Ici, la fidélité du témoignage se justifie par sa naïveté.

On rappela le mendiant; il fallait à tout prix détruire le crédit de Jésus, en arrachant un désaveu à ce témoin importun de sa puissance divine. *Rendez gloire à Dieu,* lui crient les hypocrites; et c'est en ce nom sacré qu'ils l'adjurent de mentir, en ajoutant ce blasphème : *Nous savons que cet homme est un pécheur !* Mais rien n'est plus redoutable au sophisme tortueux que la droiture d'un cœur simple. Celui-ci leur répond : *S'il est un pécheur, je ne sais; ce que je sais seulement, c'est que j'étais aveugle et que maintenant je vois !* Il n'y a plus qu'une ressource, c'est de voir si son témoignage

[1] Joan. IX.

ne se contredira pas dans un nouveau récit: *Que t'a-t-il fait? comment t'a-t-il ouvert les yeux?* A cette demande, le mendiant, impatienté, leur lance finalement ce trait d'une ironie vengeresse: *Je vous l'ai déjà dit; pourquoi voulez-vous l'entendre une seconde fois? Et vous aussi, voulez-vous être ses disciples?*

Eux, disciples du Galiléen! Ils s'irritent, ils protestent qu'ils sont les disciples de Moïse, et que pour celui-ci, ils ne savent de quelle part il vient. *C'est étonnant*, répond le mendiant avec sa redoutable et intrépide candeur, *c'est étonnant que vous, vous ne sachiez de quelle part il vient, et qu'il m'ait ouvert les yeux!* Puis, las d'entendre traiter de pécheur et de méchant le prophète son bienfaiteur, il leur oppose cet argument à jamais invincible: *Nous autres, nous savons que Dieu n'exauce pas les pécheurs. Mais si quelqu'un honore Dieu, c'est celui-là que Dieu exauce! Depuis le commencement du monde on n'a pas entendu dire que quelqu'un ait ouvert les yeux à un aveugle de naissance. Si celui-ci ne venait de Dieu, il ne pourrait rien faire*[1].

C'était la vraie conclusion; mais plus elle était juste, plus elle était irritante. La colère éclata: *Toi, tu n'es que péché, et tu nous fais la leçon!* On prononça contre lui l'exclusion de la synagogue. Mais Jésus le consola à sa manière divine, comme il sait consoler ceux qui ont souffert pour lui, en

[1] Nisi hic esset a Deo, non poterat facere quidquam. (Joan. IX, 33.)

donnant à son âme une lumière plus haute que celle qu'il venait de rendre aux yeux de son corps. Le mendiant ne connaissait encore son bienfaiteur que comme un grand prophète; le Seigneur se révéla à lui comme son Dieu. *L'ayant rencontré, Jésus lui demanda : Croyez-vous au Fils de Dieu? — Mais qui est le Fils de Dieu, afin que je croie en lui? — Vous le voyez*, dit Jésus; *c'est celui qui vous parle. — Je crois, Seigneur*, dit le pauvre; *et, se jetant à ses pieds, il l'adora*[1].

« Et moi aussi, je crois, écrivait un illustre converti après la lecture de cette page incomparable; et moi aussi, je vous adore, adorable auteur et du récit et du miracle, qui l'un et l'autre sont de Dieu. Moi aussi, j'étais aveugle, non pas de naissance, mais d'orgueil, et vous avez eu pitié de moi; et vous m'avez ouvert les yeux! Ne permettez pas, je vous en conjure, qu'ils se referment jamais après avoir vu votre lumière, ni que les malédictions de l'impiété ferment jamais ma bouche, après que vous lui avez permis de vous confesser, tout indigne quelle en fût toujours. — Le ton de ce récit tout divin, et de tous ceux du même livre, ajoute le même écrivain, est vraiment inimitable. C'est le langage de la vérité vivante, prise sur le fait, et dont il faut redire la parole du prophète : *Les témoignages du Seigneur sont vrais et se justifient par eux-mêmes*[2]. »

[1] Dixit ei Jesus : Tu credis in Filium Dei? — Quis est, Domine, ut credam in eum? — Et dixit ei Jesus : Et vidisti eum, et qui loquitur tecum ipse est. (Joan. IX, 35-37.)

[2] La Harpe, *Apologie de la Religion.*

VII

Cependant la vie de Jésus n'était plus en sûreté parmi ces pharisiens, qu'irritaient tous les jours davantage chaque preuve et chaque témoignage de sa divinité. Il dut repasser le Jourdain, nous raconte saint Jean, et se retirer, pour quelque temps, dans la province de Pérée, qui s'étend sur la rive orientale du fleuve, du pied du mont Hauran jusqu'aux confins du désert, au sud de la mer Morte.

Il était là, au sein de populations heureuses de posséder à leur tour le grand prophète d'Israël, et qui lui présentaient leurs infirmes à guérir, leurs enfants à bénir, lorsque la maladie, puis la mort de Lazare, le ramena en Judée pour un miracle plus grand que tous ceux qu'il avait faits. Si jamais et le regard et le cœur de Jean marquent leur place quelque part, c'est bien dans ce tableau, non moins saisissant de vérité et de vie que de majesté et de tendresse. Devant nous, comme devant lui, va s'ouvrir la bourgade bénie de Béthanie, située, comme Jean le précise, *à quinze stades de Jérusalem*. C'est celle dont les blanches maisons s'étagent encore sur les flancs du mont des Oliviers, cachées dans le feuillage, enveloppées par les hauteurs qui la dérobent au monde : asile de paix, retraite religieuse, où le Seigneur avait trouvé le seul vrai bien de la terre, des cœurs qui le comprenaient et qui répondaient au sien.

Or *Béthanie était le bourg de Marie et de Marthe, sa sœur.* Le disciple ne nous fait pas connaître autrement la famille au sein de laquelle il nous introduit. Mais se reportant à un épisode raconté par les autres Évangélistes, celui de la première onction de Jésus par cette femme fidèle, *Marie*, dit-il, *est celle qui répandit sur le Seigneur une liqueur odoriférante, et qui lui essuya les pieds avec ses cheveux, et c'est son frère Lazare qui était malade.* Telle cette âme nous est montrée dans saint Matthieu et saint Marc, ardente et contenue, entièrement tournée vers la contemplation, silencieuse aux pieds du Maître, telle nous la retrouvons ici sous le fidèle pinceau de celui qui l'a vue, cette fois encore, abîmée dans un sentiment unique, ne sachant que pleurer, se tenant assise au logis, ne se levant de ce lieu qu'à l'approche de son Dieu et pour aller se jeter à ses pieds adorés, trop lents à venir la consoler. *Or Marthe et sa sœur, et Lazare*, dit saint Jean, *étaient aimés de Jésus*[1]. C'est tout dire. Aimés de Jésus, ils devaient l'être de Jean, dont le récit nous communique sa compassion de frère pour ce malade chéri du Dieu de charité.

Selon la coutume de ceux qui disent leurs souvenirs, Jean nous reporte d'abord au moment où l'annonce de la maladie de Lazare le surprit, lui et ses frères, et aux impressions diverses qu'ils se communiquèrent entre eux. Le message envoyé par Marthe et Marie était court : il ne portait que ces paroles :

[1] Diligebat autem Jesus Martham et sororem ejus Mariam et Lazarum. (Joan. XI, 5.)

Seigneur, voici que celui que vous aimez est malade [1]. Elles ne lui demandaient pas de revenir en Judée, à cause des menaces des Juifs; elles se contentaient de faire appel à ce cœur qui leur était connu. Elles ne se trompaient point, car aussitôt Jésus-Christ dit à ses disciples: *Cette maladie de Lazare n'a pas pour fin sa mort, mais la gloire de Dieu; il faut que par elle le Fils de Dieu soit glorifié* [2]. Ici, comme naguère pour l'aveugle-né, le miracle est annoncé d'avance; il est promis. Toutefois Dieu est le maître des temps, et ce n'est que deux jours après (saint Jean l'a remarqué) que *Jésus dit à ses disciples : Retournons en Judée.* Mais aller en Judée c'est courir à la mort. — *Maître, il y a si peu de jours que les Juifs voulaient vous lapider, et vous retournez là!* Cependant il le faut; car dans l'intervalle Lazare a succombé, et Jésus l'apprend aux siens par cette parole d'une immortelle et divine espérance: *Notre ami s'est endormi!* — *S'il dort, il ira bien,* répondent les disciples. Ils se trompaient, Jean l'avoue, sur le sens de ce sommeil, jusqu'à ce que Jésus les éclairant enfin: *Lazare est mort*, dit-il, *allons à lui!* C'en était fait, il n'y avait plus qu'à le suivre, et c'est alors que Thomas prononça cette parole, que Jean nous rapporte avec admiration: *Allons-y aussi nous, et mourons avec lui!*

Après ce prologue, qui se passe dans la Pérée,

1 Domine, ecce quem amas infirmatur. (Joan. XI, 3.)

2 Infirmitas hæc non est ad mortem, sed pro gloria Dei, ut glorificetur Filius Dei per eam. (*Ibid.*, XI, 4.)

l'action se transporte dans la bourgade de Béthanie. Là, les disciples s'effacent, et saint Jean avec eux. Il n'est plus que le spectateur attentif, attendri, et le rapporteur fidèle de ce drame que son récit fait mouvoir sous nos yeux, tour à tour voilés de larmes et éblouis de lumière.

Marthe se présente la première, agissante, impétueuse, accourant au-devant du Maître, lui adressant d'abord une parole, où le reproche est noyé dans l'amour : *Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort!* puis une parole de foi : *Mais je sais que d'ailleurs tout ce que vous demanderez à votre Père, il vous l'accordera*[1]. — *Votre frère ressuscitera*, dit le Maître! A cette promesse, elle l'adore, elle l'invoque comme « le Fils du Dieu vivant, qui est venu dans ce monde ». Puis elle court trouver Marie, qui est restée au logis, et lui dit tout bas l'arrivée du Seigneur.

Vient alors le tour de Marie la contemplative. Elle parle moins, mais elle pleure. Jésus-Christ pleure aussi, et saint Jean n'est nulle part plus émouvant qu'en cet endroit : *Jésus la voyant pleurer, elle et les Juifs qui étaient venus avec elle, il eut un frémissement intérieur, et s'émut en lui-même. Puis il dit : Où l'avez-vous mis? — Seigneur, répondirent-ils, venez et voyez! et Jésus pleura. Sur quoi les Juifs dirent : Voyez comme il l'aimait*[2]. Ce sont là de ces choses qu'il ne faut lire qu'à ge-

[1] Joan, XI, 22, 23.

[2] Et lacrymatus est Jesus. Dixerunt ergo Judæi : Ecce quomodo amabat eum !

noux, et qui font de l'Évangile de saint Jean le livre le plus humain comme le plus divin. La sèche antiquité avait écrit que « pleurer n'est pas d'un philosophe », Jean fait voir que pleurer est chose digne d'un Dieu.

Jésus se rendit au sépulcre : saint Jean nous y conduit : *C'était*, observe-t-il, *un endroit creusé dans le roc, et l'on avait placé une pierre par-dessus.* Il y avait quatre jours qu'elle couvrait le cadavre, lequel répandait déjà une odeur de mort. La pierre est soulevée. D'une voix haute et puissante, le Verbe de Dieu, qui est résurrection et vie, » commande au mort de se lever : *Lazare, sortez dehors!* Lazare sort à l'instant; il a encore les bandelettes dont on enveloppait les corps chez les Orientaux ; le suaire couvre encore sa face. *Déliez-le, dit* Jésus, *et laissez-le aller!* Chaque détail de ce miracle, chaque impression des assistants, chaque démarche des deux sœurs, chaque parole de Jésus, sa prière, ses yeux au ciel, son frémissement, son ton de voix, tout ce qu'un proche témoin a pu voir et entendre, est demeuré ineffaçable dans la mémoire de saint Jean. C'est la mémoire du cœur, et l'on n'oublie rien, absolument rien quand on aime.

Un grand nombre de Juifs, conclut ce contemplateur de la vie de Jésus, *venus pour voir Marie et Marthe, ayant été témoins de ce que Jésus avait fait, crurent en lui*[1]. Il fait la même remarque à la suite de chacun des grands miracles de son

[1] Joan. xi, 45.

Maître; car c'était là le fruit que le Sauveur du monde en voulait recueillir, comme c'est encore celui que produit, dans toute âme droite, le témoignage de Jean, en nous mettant en présence des mêmes réalités.

« Voilà une de ces pages de l'Évangile dont Rousseau disait : « Mon ami, ce n'est pas ainsi qu'on invente. » On y sent le témoin qui a vu, l'observateur attentif et ému sur lequel cette scène a fait une impression ineffaçable, et qui n'en a pas oublié un détail. La bonté et l'autorité du Maître, la franchise des disciples et leur noble dévouement, ce commerce affectueux de sentiments et de pensées qui existait entre Jésus et les siens, la différence de caractère de Marthe et de Marie se révélant dans la différence de leur conduite; tout cela pris sur le fait, saisi au vif, révèle le témoin et forme la première preuve de la vérité intime de cette scène.

« Mais ce qu'on y sent, plus encore que l'observateur attentif et profond qui a vu, c'est le peintre devant lequel a posé quelqu'un de plus grand que lui. Ni avec son génie, pas même avec son cœur, saint Jean n'aurait pu concevoir une physionomie semblable : elle le dépasse absolument. Ce Jésus, il est homme; comment donc a-t-il pu ressusciter Lazare? Il est Dieu, et le voilà qui se trouble, qui pleure : il le ressuscite en pleurant... Comment associer ces traits si différents, si opposés? Demandez-le à saint Jean. Il n'en sait rien. Il a vu, il a peint; il n'en peut dire davantage.

« Et tous ces traits, opposés en effet, dont la pre-

mière vue est étrange, se résolvent dans la plus parfaite unité. L'humain et le divin se confondent harmonieusement et nous font voir, dans un seul acte, la totale beauté du Christ. Il est homme, en effet, vrai homme par les joies, les inquiétudes, les troubles et les tendresses de l'amour. Mais en même temps il est Dieu, et l'amour arme son bras de toutes les forces divines. Cela ne s'était jamais vu, et ne se reverra plus sur cette terre des ombres, où, près de ceux que nous aimons, qui souffrent, qui nous appellent à leur aide, on désire tant et on fait si peu[1] ! »

Comme lui-même nous l'apprend, Jean n'a pas raconté tous les miracles qu'il a vus. Omettant d'abord ceux qui ont été mentionnés par les autres Évangélistes, il a choisi ensuite, entre les faits dont il fut le témoin oculaire, ceux dont l'éclat, la grandeur et la notoriété mettent en pleine évidence la divinité de Jésus[2]. Ces faits choisis, il en reproduit le spectacle sobrement et simplement, mais cependant d'une manière si vraie et si vivante, qu'on y assiste avec lui. Il se répète parfois, il se reprend et revient sur ce qu'il a avancé, pour donner de nouveaux détails, comme fait un narrateur peu versé dans l'art d'écrire, mais qui raconte les choses comme elles se rappellent à lui, et qui tient à ne rien omettre de ce qu'il a pu voir. C'est ainsi que l'impression qui résulte du

[1] Mgr Bougaud, *Jésus-Christ,* 2e édit. in-12, p. 446.

[2] C'est la remarque de saint Jean Chrysostome : « Non enim studuit (Joannes) universa annuntiare, sed ex multis magna et pauca. » (Chrysost. *Homil.* XLI *in Joan.*)

livre est celle d'une certitude et d'une vérité telle que la simple lecture, faite de bonne foi, en dit plus en faveur de son authenticité que toutes les apologies. En présence de ce tissu surhumain de faits naïfs, de préceptes sublimes, de simples paraboles, de miracles incontestables et d'exemples saints, présenté avec une si inimitable candeur, on ne songe plus à discuter. On croit alors, on croit tout; on se dit à la fin, avec l'Évangéliste : *Jean a écrit ces choses, et nous savons que son témoignage est véritable.* L'âpre critique elle-même se sent désarmée, et elle laisse tomber, parmi d'étranges contradictions, ces aveux décisifs et ces apostrophes émues :

« Pharisiens rigoristes, qui vous laviez les mains avec tant d'onction, scribes pédants, prêtres doucereux et hautains, sadducéens sceptiques et moqueurs, démoniaques furieux, ne pouvant résister à l'ascendant du Saint de Dieu, péagers convertis, pauvres pécheresses trop heureuses d'arroser de vos larmes les pieds de votre saint Ami..., femme de Béthanie au vase d'albâtre plein d'une huile odoriférante...; et toi, Madeleine, à peine délivrée des sept démons qui te possédaient, toi, la dernière près de la croix, la première au tombeau de ton Libérateur! Vous tous, êtres charmants ou sombres, vous toutes, figures touchantes ou terribles, venez donc dire à nos rêveurs modernes que vous avez vécu, que vous aviez de la chair sur vos os et du sang dans vos veines; qu'il n'est pas de puissance plastique au monde capable de forger arbitrairement des créatures

aussi palpablement réelles que vous! Est-ce donc que la terre n'était habitée autrefois que par des ombres, qu'on a voulu vous réduire à l'état d'êtres fantastiques, éclos, on ne sait comment, dans la vision de la première Église? Et comment donc fût-elle née, cette Église elle-même, si vous ne l'aviez fondée, vous, par vos haines, vous, par vos amours[1]? »

[1] Cette page est de M. Alb. Réville. — V. *Revue des Deux Mondes* (juin 1866).

CHAPITRE V

LA PERSONNE DIVINE DE JÉSUS-CHRIST, DANS SAINT JEAN

I

La grande conclusion qui ressortait du spectacle des miracles de Jésus était la divinité de Celui qui disait : *Si vous ne croyez pas aux paroles que je dis, croyez aux œuvres que je fais.* Jésus tirait lui-même cette conclusion dans de sublimes discours apologétiques, qui suivaient régulièrement chaque prodige qu'il opérait, et qui, dans les souvenirs de son fidèle auditeur, occupent une place première. Évidemment pour saint Jean, Jésus est, avant tout, le Verbe, c'est-à-dire la parole substantielle qu'il voyait se répandre, « pleine de grâce et de vérité, » sur les esprits rebelles ou sur les foules ravies.

Mais il ne suffisait pas à Jésus de proclamer qu'il était le Fils de Dieu; il fallait que tout son être l'affirmât pour lui. Or, Jésus-Christ est-il véritablement Dieu dans l'Évangile de saint Jean? Se montre-t-il Dieu dans toute sa personne,

sa parole et sa vie? A-t-il soutenu ce titre simplement, constamment et naturellement? Et ne peut-on trouver, dans sa physionomie reproduite d'après nature par son plus cher disciple, je ne dis pas seulement l'affirmation, mais comme la mise en œuvre et le spectacle même de la Divinité?

Il faut s'arrêter à voir comment il en est ainsi. Il faut contempler en Jésus l'intelligence, le courage, l'amour. Il faut considérer comment, chacune de ces facultés étant absolument parfaite et infinie, saint Jean a dû conclure que c'était l'infinitude et la perfection de Dieu.

D'abord, l'*intelligence* de Jésus, en saint Jean, possède une souveraineté qui dépasse toute limite et défie toute comparaison avec l'esprit de l'homme.

Nous, hommes, nous ne possédons que l'intelligence contingente, et Jean entendait le Maître se nommer l'intelligence *substantielle* et par essence : « *Je suis* la vérité[1]. *Je suis* la lumière du monde[2]. Moi, *je suis* le principe[3] ! »

Tandis que l'exercice de l'intelligence, chez nous, procède en grande partie de l'éducation humaine, Jésus proclame, en saint Jean, que son intelligence était du ciel, et qu'il la tenait de Dieu : *Je dis les choses célestes? car c'est du ciel que je descends. Je ne parle pas de moi-même, mais selon*

1 Ego sum veritas. (Joan. XIV, 6.)
2 Ego sum lux mundi. (*Ibid.*, VIII, 12.)
3 Principium qui et loquor vobis. (*Ibid.*, VIII, 25.)

ce que j'entends... Ma doctrine n'est pas mienne; c'est celle de mon Père, par qui je suis envoyé. Le Père aime le Fils, il lui montre tout ce qu'il fait. Je ne dis au monde que ce que j'ai appris de Dieu. Je ne fais rien de moi-même; mais, comme mon Père m'a enseigné, ainsi je parle [1].

Enfin, tandis qu'en nous toute science, même celle qui nous vient de la révélation de Dieu, est une science réflexe et transmise, elle est personnelle et directe en Jésus. Nous en avons le rayon, Jésus en possède le foyer; nous buvons au ruisseau, Jésus en est la source : *Mes jugements sont vrais, parce que je ne suis pas seul. Il y a moi et celui par qui je suis envoyé. Je suis dans mon Père, et mon Père est en moi* [2]*!* C'est la science immanente, perpétuelle, intuitive : *Celui qui m'envoie demeure en moi. Celui qui me voit voit celui qui m'a envoyé. Moi et mon Père nous ne sommes qu'un* [3]*!*

En effet, entendez Jésus-Christ : comme il parle !

1 Joan. III, 12, 13, 31.

2 Ego ex meipso non sum locutus, sed qui misit me Pater... Quæ ego loquor, sicut dixit mihi Pater, sic loquor. (Joan. XII, 49.)

Doctrina non est mea, sed ejus qui misit me. (*Ibid.*, VII, 16.)

Pater enim diligit Filium, et omnia demonstrat ei quæ ipse facit. (*Ibid.*, V. 20.)

A me ipso facio nihil, sed sicut docuit me Pater, hæc loquor. (*Ibid.*, VIII, 28.)

Ego quod vidi apud Patrem meum loquor. (*Ibid.*, VIII, 38.)

3 Et si judico ego, judicium meum verum est, quia solus non sum, sed ego et qui misit me Pater... Non creditis quia ego in Patre, et Pater in me est? (*Ibid.*, VIII, 16.)

Pater in me est, et ego in Patre. (*Ibid.*, X, 38.)

Son éloquence est sublime parce que le fond en est naturellement divin. C'est le Verbe de Dieu épanché au dehors. Aussi ne trouvez-vous point dans la parole de Jésus la vive excitation qui inspirait aux prophètes leurs brûlantes ardeurs et leurs images audacieuses, quand l'Esprit divin, les prenant sur ses ailes, les transportait au sein des visions surhumaines. Rien en Jésus qui sente l'exaltation momentanée d'une heure d'exception : l'Esprit de Dieu ne le transporte pas, mais il habite en lui; il n'est pas possédé par un être supérieur, il se possède lui-même. L'éclair ne l'éblouit pas; car il est la lumière. Il ne lui faut point d'effort pour atteindre les cimes, parce que là est le lieu de son âme, et qu'il est au sein même du mystère qu'il révèle.

Voilà pourquoi cette parole est toujours aussi simple qu'elle est naturelle et haute. « Les fils de roi, dit Bossuet, nés au sein des grandeurs, parlent sans nulle emphase des sceptres et des couronnes. » Jésus ne discute pas, ne raisonne pas, ne pérore pas. Il ne prouve même pas; car, pour se démontrer, la lumière a-t-elle autre chose à faire qu'à se montrer? « Cela est ou n'est pas; » voilà tout le discours, tel que le voulait Jésus. *En vérité, en vérité,* voilà toute l'argumentation de Jésus-Christ en saint Jean. Par lui la parole est semée comme le grain dans les campagnes, avec profusion, car il en a le trésor; avec sérénité, car il en est le maître; avec simplicité, car il peut s'abaisser sans rien perdre de sa grandeur; avec confiance enfin, car il sait l'heure et le jour de la moisson. Lui-même avait un jour défini

l'éloquence, l'écoulement du cœur : *Ex abundantiâ cordis os loquitur*. N'était-elle pas ici le profond écoulement de l'âme même de Dieu ?

Puis notre intelligence, à nous, est limitée; Jean montre en Jésus-Christ l'intelligence *infinie*.

Il a la science profonde qui lit au fond des âmes : *Il sait ce qui est dans l'homme sans que nul homme le lui dise*[1]. Et la Samaritaine ne peut s'étonner assez de ce que son divin regard ait sondé toute sa vie.

Il a la science immense. — Elle perce le passé : *Celui qui vient à moi, je lui révèlerai les choses qui sont cachées depuis la constitution du monde*[2]. — Elle devance l'avenir : *Voici la crise du monde, voici que le prince de ce siècle sera jeté dehors*[3]. Puis il disait encore : *Levez les yeux, voyez ces vastes champs où commence à blanchir la moisson !* Il entendait sonner l'heure de la résurrection générale des peuples. Il voyait se soulever les morts de toute sorte pour venir à la lumière. Il voyait se dresser dans le lointain le nouveau culte en esprit et en vérité. Prophète pour lui-même, il se voyait mourir et tomber dans le sépulcre comme le grain tombe en terre, mais pour monter en épi. Il disait que son sang serait son baptême, que sa passion serait sa gloire, que son gibet serait le levier qui sou-

[1] Opus ei non erat ut quis testimonium perhiberet de homine. Ipse enim sciebat quid esset in homine (Joan. II, 25.)

[2] Matth. XIII, 35.

[3] Joan. XII, 31, suprà cit.

lèverait le monde; que tout serait consommé enfin dans l'unité, qu'il n'y aurait plus alors qu'un troupeau et qu'un pasteur. Tout ce que nous avons vu de plus miraculeux depuis dix-huit cents ans, tout ce que l'humanité empruntera de lumières fécondes à l'Évangile jusqu'à la fin des âges, Jésus le prédisait, et son disciple pouvait lui rendre ce témoignage: *O Maître, vous savez tout, et il n'est plus besoin que l'on vous interroge: vous êtes venu de Dieu*[1].

C'est une autre faiblesse de l'intelligence de l'homme d'hésiter et de fléchir; c'est une troisième puissance de l'intelligence de Jésus de ne point connaître le doute, et de demeurer *certaine* et maîtresse d'elle-même. Cette double protestation de Jésus: « En vérité, en vérité je vous le dis, » formule particulière à l'Évangile de saint Jean, est l'affirmation de la vérité nette qui se possède dans le calme, et qui dit ce qu'elle voit.

Cette certitude sereine ne quitte jamais le Maître. On repousse sa parole, il en appelle aux œuvres. On veut surprendre son secret: *Jusques à quand*, lui dit-on, *nous tiendrez-vous en suspens? et que ne dites-vous ouvertement si vous êtes le Fils de Dieu*[2]*?* Mais le mot intime ne diffère pas de la parole publique: Dieu ne peut se désister de sa

[1] Nunc scimus quia scis omnia, et non est opus ut quis te interroget. In hoc credimus quia à Deo existi. (Joan. XVI, 30.)

[2] Quousque animam nostram tollis? Si tu es Christus, dic nobis palàm. (*Ibid.*, X, 24.)

divinité. On la discute, il la soutient; on la nie, il la confirme. On ose lui objecter qu'il ne sait pas les lettres; il répond qu'il est lui-même la Sagesse de Dieu. On ne veut voir en lui que le fils de Joseph, que l'ouvrier dont on connaît la famille à Nazareth; il assure tranquillement que Dieu même est son Père, et qu'il est venu de Dieu. Que son discours surprenne, il ne s'en émeut point; que son langage scandalise, il ne le réforme pas; que sa parole semble dure, il n'en rabattra rien. Que les incrédules le quittent à cause de sa doctrine, il plaint les dissidents, mais il les laisse partir : la défection des siens ne change pas ce qui est, et, à chaque étonnement sur ses assertions, le Verbe de vie répond par une affirmation plus positive encore.

Si, comme on l'a définie, l'éloquence est une vertu, l'éloquence en Jésus c'est la vertu divine. Fénelon a dit d'elle : « Au lieu que la parole de l'homme signifie ce qu'il fait, la parole de Dieu fait elle-même ce qu'elle dit. » C'est la parole créatrice par qui tout a été fait, la parole de vie par qui seule tout subsiste. Elle participe à tous les attributs divins : la puissance, la bonté, la fécondité, la simplicité, l'immortalité enfin, et l'on verra passer le ciel et la terre avant que passe et périsse une seule syllabe tombée des lèvres de Jésus.

II

Le *courage* de Jésus, son indomptable force et sa grandeur d'âme portent ce cachet divin avec non moins d'éclat. Quand l'a-t-on vu reculer dans la défense de sa foi et de la vérité? Lorsque les Juifs rient de lui, et que leur dédain renvoie à sa province de Galilée ce prophète de campagne, Jean le montre qui du haut des portiques du temple, en présence des foules, annonce qu'il est le Christ[1]. On le traite de blasphémateur; Jean l'entend qui répond : *Je glorifie mon Père, et mon Père n'a pas de gloire plus haute que celle-là.* On le traite de contempteur de la loi du sabbat; il répond qu'il fait ce qu'il voit faire à son Père, le créateur infatigable, dont il est l'envoyé. On lui suggère une sentence contre une femme coupable; il écrit sur le sable la sentence mystérieuse des dénonciateurs.

Au moins lui demanderait-on d'atténuer ses reproches, d'avoir avec les puissants des ménagements de personnes, et avec l'orgueil des compromis de doctrine. Il ménage les humbles, il pardonne aux pécheurs; mais il démasque les hypocrites, il confond les superbes, parce qu'il est la vérité, et qu'ils sont le mensonge. Saint Jean le remarquait : c'étaient des aveugles volontaires, c'étaient des cœurs en-

[1] Clamabat Jesus de templo docens, etc. (Joan, VII, 28.)

durcis, c'étaient des lâches à qui les pharisiens faisaient peur, et qui *préféraient la gloire des hommes à celle de Dieu*[1].

Mais Jésus n'est soucieux que de la gloire de Dieu, et il va la soutenir contre la violence, comme il l'a défendue contre la contradiction.

On en veut à sa vie, il ne l'ignore pas : *Vous voulez me faire mourir*, dit-il, *parce que mon discours ne prend point en vous*[2]. Mais est-ce que l'on pourra tuer la vérité?

On envoie des valets pour mettre la main sur lui : il plaint ces pauvres gens, il leur dit qu'il sait bien quel dessein les amène; mais, loin de se dédire, il annonce que bientôt il montera en un lieu où ils ne pourront le prendre[3]. Ceux-ci tombent sous le charme de ce Maître divin, qui se fait ainsi des disciples de ses persécuteurs.

On complote sa mort : Jésus marche au-devant. *Maître*, lui disent avec Jean les disciples effrayés, *hier encore les Juifs voulaient vous lapider, et voici que vous pensez à retourner chez eux*[4]*?* Il répète

[1] Dilexerunt gloriam hominum magis quam gloriam Dei. (Joan. XII, 43.)

Quomodò vos potestis credere, qui gloriam ad invicem accipitis, et gloriam quæ à solo Deo est non quæritis? (*Ibid.*, XII, 44.)

[2] Quæretis me interficere quia sermo meus non capit in vobis. (*Ibid.*, VIII, 37.)

[3] Quæritis me, et non invenietis; et ubi sum ego, vos non potestis venire. (*Ibid.*, VII, 34.)

Quo ego vado, vos non potestis venire. (*Ibid.*, VIII, 21.)

[4] Rabbi, nunc quærebant te Judæi lapidare, et iterùm vadis illuc? (*Ibid.*, XI, 8.)

qu'il est la lumière du monde, et qu'il l'éclairera jusqu'à ce que vienne la nuit.

Cette nuit ne l'effraie point; car la vérité en aura une plus belle aurore: *Lorsque vous aurez élevé le Fils de l'homme au-dessus de la terre, vous saurez qui je suis*[1].

C'est pour la vérité que saint Jean l'a vu vivre, c'est pour la vérité qu'il le verra mourir: *Je suis venu dans le monde,* disait au Procurateur romain le divin accusé, *je suis né afin de rendre témoignage à la vérité*[2].

Enfin, quand il n'eut plus qu'un souffle sur la croix, il voulut encore, d'un dernier et tranquille regard, s'assurer que toute vérité avait été accomplie. Puis, *Tout est consommé,* dit-il en expirant.

Voilà ce que Jean a vu, voilà ce qu'il devait redire : une telle force de caractère, une telle magnanimité était-elle chose humaine? et « si la vie et la mort de Socrate sont d'un homme, la vie et la mort de Jésus ne sont-elles pas d'un Dieu? »

III

Enfin l'*amour* en Jésus, la bonté de Jésus ont dans l'Évangile de Jean des profondeurs telles, que l'infini divin s'y montre de toutes parts.

[1] Quum exaltaveritis Filium hominis, tunc cognoscetis quia *ego sum.* (Joan. IX, 28.)

[2] Ego in hoc natus sum et ad hoc veni in mundum ut testimonium perhibeam veritati. (*Ibid.*, XVIII, 37.)

C'était l'amour immense, et tandis que notre amour, borné dans son objet, s'enferme dans un petit cercle, l'amour de Jésus-Christ déborde sur « tout le monde ». *O mon Père*, disait-il, *je ne vous prie point uniquement pour ceux-ci, mais pour ceux encore qui, dociles à la parole, croiront en moi; afin que tous soient unis dans l'unité, comme vous, mon Père, vous êtes en moi et moi en vous, afin qu'eux tous ne soient qu'un en nous*[1].

C'était l'amour absolu, se donnant tout entier, sans acception de personne. Au lieu que, chez nous, le cœur ne veut qu'un noble objet de sa prédilection, la prédilection de Jésus est pour les petits, les pauvres, les déchus, les misérables, laissant le troupeau au désert pour la brebis blessée, qu'il charge sur ses épaules et rapporte au bercail. Il a passé sur terre loin des princes et des grands. Il a appelé à lui les ignorants et les pécheurs. Il a aimé les petits jusqu'à s'agenouiller pour leur laver les pieds. Il y avait en Samarie une femme dont l'âme souffrait sous le poids du péché: Jésus-Christ s'est lassé à l'aller chercher chez elle, au milieu de son peuple. Il y avait en Judée une femme pécheresse devenue le jouet des gens; Jésus, l'ayant pardonnée, l'a conduite à sa croix, où elle a tant pleuré, que les cieux eux-mêmes admirèrent sa douleur. Enfin il a confié

1 Non pro eis autem rogo tantùm, sed et pro eis qui credituri sunt per verbum eorum in me.

Ut omnes unum sint, sicut tu, Pater, in me et ego in te, ut et ipsi in nobis unum sint.

Ut sint unum sicut et nos unum sumus. (Joan. XVIII, 20.)

son Église très-sainte à un pêcheur vulgaire; et, quand il lui voulut conférer cette puissance, il ne lui demanda pas ce qu'il avait, ce qu'il savait, mais il s'assura que cet homme savait aimer, et qu'il savait mourir.

Puis, c'est l'amour généreux et désintéressé. Quand songe-t-il à lui? Il multiplie le pain pour la foule affamée; mais lui-même vit d'aumônes et jeûne dans le désert. Il change l'eau en vin aux noces de Cana; mais il demande un verre d'eau à une femme étrangère. Au lieu que tout dévouement exige le retour, l'amour de Jésus-Christ ne fait pas de condition; et celui qui le trahit peut redevenir son ami comme celui qui le tue. Enfin, au lieu que l'homme aime parcimonieusement, et que les meilleurs dons de soi ne sont que des dons à demi, c'est lui-même tout entier que Jésus nous donne. C'est sa *Vie* qu'il nous livre avec surabondance[1]: il n'y a pas en saint Jean d'expression plus familière à Jésus que celle-là.

C'était l'amour perpétuel, intarissable, immortel. Jean le nommait ainsi : *Ayant aimé les siens, qui étaient dans le monde, Jésus-Christ les aima jusqu'à la fin,* et cette fin se perd dans l'éternité même, au sein de laquelle Jésus nous veut auprès de lui.

Or l'amour est le trait le plus caractéristique de la Divinité : *Deus charitas est.* L'antiquité le savait.

[1] Ego veni ut vitam habeant, et abundantiùs habeant. (Joan, x, 10.)

Quand elle gravait le nom de Dieu sur le frontispice des temples, elle faisait passer le nom de la bonté avant celui de la grandeur : *Optimo Maximo*. Les barbares eux-mêmes ne pensaient pas d'autre sorte; et si, comme le disait un Scythe à Alexandre, être Dieu c'est être bon, qui s'est montré plus Dieu que le très-bon Jésus?

« Vous représentez-vous, a dit un écrivain, la plus parfaite harmonie vitale qui fut jamais au service de la plus grande âme, du plus généreux cœur et du plus vigoureux courage? Vous représentez-vous cette vie héroïque et sacrée, toujours émue d'inspiration, toujours prête à la mort, toujours recueillie dans la paix, affermie dans la certitude, dans la sérénité royale, dans cette joie pleine que donne l'union à Dieu, et à tout l'univers et à tous les esprits en Dieu?... Vous représentez-vous toutes ces forces splendides, rassemblées, ordonnées; cet abrégé de l'univers, cette vie universelle constamment gouvernée en Jésus par l'amour et par la bonté? Vous représentez-vous Jésus en face des pauvres hommes abattus de douleur, des pauvres corps souffrants, des pauvres cœurs navrés, et des pauvres esclaves, possédés, enchaînés[1]? »

C'est dans cette perfection et beauté souveraine que Jean avait vu l'Homme-Dieu levant les yeux au ciel, invoquant son Père, posant ses mains sacrées sur la tête du malade qui l'appelle avec foi, versant de profondes larmes sur le sépulcre d'un ami ; et de

[1] Voy. le P. Gratry, *les Sophistes et la Critique*, p. 362.

son âme et de ses mains faisant ruisseler la vie, faisant ruisseler la grâce dans les corps et les âmes de ces êtres bien-aimés. Il l'avait vu, d'un mouvement tranquille de sa main, dominant la nature, éclairant sa parole par la vérité de son geste, par le mouvement de ses lèvres, par l'accent de sa voix, par la lumière de sa face. Il avait lu dans ce regard dont parle l'Évangile, dont un seul rayon suffisait à conquérir un apôtre, à transformer un homme, à ravir des âmes pour toujours. Ce spectacle à lui seul était une autre éloquence, une autre révélation de la divinité. On se sentait en « société avec le Père et le Fils ». On était avec Dieu aussi réellement qu'on y sera dans le ciel.

Tel est le portrait que Jean a tracé de son Maître. Je ne cite rien qu'il n'ait dit; il n'a rien écrit qu'il n'ait vu. C'est l'irrémédiable infirmité humaine, que toute grandeur touchée de près y perd de son prestige. Trois ans au moins passés dans la familiarité de l'âme de Jésus n'avaient fait qu'accroître l'éclat de sa beauté morale aux yeux de son Disciple.

Qui de vous me convaincra de péché? disait le Juste. Il y a dix-huit cents ans que l'Évangile ne cesse de porter le même défi au monde. Le monde l'a-t-il démenti? Les siècles ont-ils trouvé une seule obscurité, une seule défaillance, une ombre dans cette justice? Aucune beauté a-t-elle éclipsé celle-là? Aucune a-t-elle prétendu l'égaler? L'Évangile du Verbe fait chair a-t-il tenu ses promesses? Or l'Évangéliste aurait-il pu créer ce portrait surhumain, si le modèle n'avait point posé devant lui? On ne

crée pas un Dieu, car « l'inventeur ici serait plus grand que le héros ». Ç'aurait été pour Jean une tâche impossible, si Jésus n'eût été qu'un homme; mais c'était, au contraire, la plus simple des tâches si Jésus était Dieu : car, pour en reproduire une image divine, il ne fallait que l'avoir vu, se souvenir et raconter.

Or voilà ce que Jean a vu, ce qu'il a entendu et ce qu'il a touché du Verbe de la vie. Quel auditeur Jésus s'était donné de sa parole! Quel contemplateur de ses œuvres! Quel disciple de sa doctrine!

« O contemplateur spirituel! ô chérubin ailé, lui chantaient les vieux chrétiens, vous avez entrevu la face même de Dieu[1]! »

[1] Speculator spiritalis,
Quasi cherubim sub alis
Dei videns faciem.
(*Hymni latini medii ævi*, t. II, apud F.-J. Mone).

CHAPITRE VI

LA PROMESSE ET LA DOCTRINE DE L'EUCHARISTIE EN SAINT JEAN

I

Si la personne divine que Jean nous a montrée dans son Évangile ne s'était laissé voir sur la terre pendant quelques années, que pour aller s'éteindre ensuite irrévocablement dans la mort, en ne laissant que le souvenir historique d'une beauté morale incomparable, mais à jamais disparue, c'eût été pour les hommes l'objet d'une religieuse mais inconsolable admiration. Nous eussions estimé singulièrement heureuse et privilégiée la génération à qui aurait été accordé le spectacle d'un Dieu venu parmi elle, mais notre amour jaloux se fût demandé pourquoi, dans cette universelle et immortelle famille de Jésus-Christ, seuls les hommes d'une petite contrée et d'une époque lointaine avaient joui de l'honneur de sa société divine. Il semble même que cela n'eût pas été conforme aux conseils et à l'amour de Celui

« dont les présents sont sans repentance », selon l'expression de Bossuet, et qui, nous ayant donné son Fils, se devait de nous le donner d'une manière permanente et digne de lui.

La présence de Jésus, pain de vie, dans la communion, allait répondre à ces questions et satisfaire ce besoin et de Dieu et de l'homme. Jean nous l'a enseignée avec les développements recueillis des lèvres mêmes de ce Dieu vivant et présent parmi nous jusqu'à la fin des temps. Les trois autres historiens des actions de Jésus nous ont raconté uniformément l'institution qu'il fit de l'auguste Sacrement, mais c'est uniquement en saint Jean qu'on en lit la promesse, la nature et la merveilleuse efficacité.

Pour entendre cette nouvelle révélation de l'amour, et en embrasser le mystère dans son ensemble, il faut reprendre le récit du Disciple au miracle de la multiplication des pains, qui fut, pour le Seigneur, le texte et l'occasion de ces instructions divines.

C'était pendant le dernier séjour de Jésus en Galilée. Toute cette province, à l'exception de Nazareth, avait fait un accueil reconnaissant au Maître et aux disciples. Toutefois, désirant soustraire quelque temps ses apôtres aux douceurs de ce séjour, et les préparer, dans une retraite recueillie, à de nouvelles luttes, Jésus s'était fait passer de l'autre côté du lac, dans une contrée solitaire qu'on nommait le désert, et qui était voisin de la ville de Bethsaïde appelée aussi Julias.

A peine y était-il arrivé, qu'à sa suite afflua une

multitude avide de sa parole et surtout de ses miracles. Le désert est borné vers le septentrion par une montagne aux pentes douces. C'est là que Jésus-Christ s'assit pour instruire le peuple et guérir les malades. Il fit aussi asseoir près de lui ses disciples, dit saint Jean, qui, dès le début, marque sa place par ce mot, et donne à son témoignage une première garantie d'authenticité. *La fête de Pâque était proche*, ajoute le même témoin. Or les heures se passaient dans la bienheureuse audience de cette journée céleste; personne n'avait songé aux besoins de la vie; et comme, le soir arrivant, il se faisait trop tard pour repasser le lac afin de prendre des vivres, le Seigneur, ému de compassion, s'inquiéta de trouver de quoi faire subsister une si grande foule.

Ce fut alors que Jésus inaugura, par un miracle, ce perpétuel prodige de la charité chrétienne, qui multiplie les pains pour tous les affamés. Fidèle à ses souvenirs, saint Jean ouvre cette scène par un prologue intime dans lequel le maître et les disciples se communiquent leurs pensées. Les autres évangélistes n'indiquent ceux-ci que vaguement et généralement; Jean, témoin oculaire, les désigne nommément et individuellement. C'est d'abord à Philippe que le Seigneur demande : *Où achèterons-nous du pain, pour que ces gens puissent manger?* Celui-ci s'effraie; ni le maître ni les disciples ne sont riches, et « deux cents deniers de pain ne suffiraient pas à en donner tant soit peu à chacun », répond Philippe. Cette remarque, en montrant l'impossibilité de nourrir tout ce peuple, garantit par avance le caractère

surhumain du fait qui se prépare. C'est encore là une des attentions habituelles des récits de saint Jean.

Un autre disciple se présente; il est également nommé : c'est André frère de Simon. Il annonce qu'un enfant apporte quelques provisions: cinq pains d'orge et deux poissons. — *Mais qu'est-ce que cela pour tant de monde?* observe-t-il lui aussi. Jésus, qui autrefois changea les pierres en pain, fait asseoir le peuple sur l'herbe; car elle était épaisse en ce lieu, observe saint Jean, qui se souvient de tout. Cinq mille hommes prennent place; les aliments sont bénis par la main de Celui qui d'un grain de froment fait sortir une moisson; tout le peuple est rassasié; les restes sont recueillis, et douze corbeilles sont remplies des morceaux qui sont restés[1].

Saint Jean n'a donc rien omis de ce qui fit alors

[1] Ce lieu célèbre est encore visité aujourd'hui.

« Nous approchions de Tibériade, raconte M. de Saulcy, lorsque nous tournâmes sur le bord d'un ravin où quelques roches basaltiques s'élevaient un peu au-dessus des hautes herbes : « *Chouf,* me dit le musulman, regarde, ces pierres sont les pierres des cinq pains. »

« Là donc, pour les musulmans comme pour les chrétiens, s'est accompli le miracle de la multiplication des pains. Au reste, il serait difficile de s'arrêter pour une prédication en un lieu d'où la vue des auditeurs pût se promener sur un plus magnifique panorama. Et si la tradition est vraie, ce que je veux croire, le Christ avait choisi, pour répandre sa parole vivante, un des plus beaux sites qu'il y ait au monde. »

(*Voy. autour de la mer Morte et des terres bibliques*, t. II, p. 461.)

son admiration. Mais, ni ici ni ailleurs, cette admiration n'éclate par aucune parole d'enthousiasme ni d'étonnement. C'est le fil tout seul du récit qui se déroule sous la main d'un témoin ingénu. Il ne plaide pas, il rapporte; et sa narration n'est que le sublime procès-verbal de ce qui fut sous ses yeux.

II

Cependant ce miracle n'était que la figure d'un plus haut mystère, et il allait fournir le texte à des discours d'une doctrine sublime.

Ravie de ce qu'elle venait de voir, la foule voulait enlever son bienfaiteur pour le faire roi. Mais celui-ci s'était retiré dans la montagne; puis, profitant de la nuit, il était descendu secrètement vers la mer; et, malgré le grand vent qui soulevait les flots, il marchait sur le lac où il fut rencontré par la barque de ses apôtres, *à trente stades du rivage, vers la quatrième veille*. Ces précisions sont de saint Jean, qui avait pratiqué ce lac dès son enfance[1]. Ils le reçurent à leur bord, le descendirent sur la plage, et allèrent avec lui jusqu'à Capharnaüm.

Le peuple s'y était rendu de tous les alentours, s'obstinant à le reconnaître pour Roi d'Israël. La multiplication des pains particulièrement confirmait

[1] Joan. vi, 19.

leur croyance; car c'était chez les Juifs une tradition reçue que le Messie, comme Moïse, devait faire descendre une nourriture céleste[1].

Faisant donc allusion à cette opinion commune, quelques-uns dirent à Jésus : *Nos pères ont mangé la manne dans le désert, et il est écrit : Il leur a donné à manger le pain du ciel. Faites-nous donc voir quelque signe comme celui-là, afin que, le voyant, nous croyions en vous[2]!*

Mis en demeure de donner un pain surnaturel, à l'exemple de Moïse, Jésus-Christ commença par se proposer lui-même comme l'aliment spirituel de la vie divinisée qu'il apportait au monde : *Je suis le pain de vie. Celui qui vient à moi n'aura plus faim jamais, celui qui croit en moi n'aura plus soif[3].*

Mais, jusqu'à cet endroit, il ne parlait encore que de la nourriture des âmes par la foi, comme lui-

1 Dans le *Midrasch Cohéleth*, ou *Exposition de l'Ecclésiaste*, un des premiers ouvrages qu'aient écrits les Juifs après le temps du Christ, on lit formellement : « Tel a été le premier Goël ou Libérateur, tel sera le second. Le premier Libérateur a apporté la manne du ciel, selon qu'il est écrit : « Je ferai pleuvoir du « pain sur vous du haut du ciel. » De même le dernier Goël fera descendre la manne des cieux. »

Schœttgen, *Horæ hebraicæ et talmudicæ*, t. I, p. 359; Dresde et Leipzig, 1733.

2 Dixerunt ergo (Judæi) : Quid ergò tu facis signum, ut videamus et credamus tibi? Quid operaris?

Patres nostri manducaverunt manna in deserto, sicut scriptum est : Panem de cœlo dedit eis manducare. (Joan. vi, 30.)

3 Ego sum panis vitæ. Qui venit ad me non esuriet, et qui credit in me non sitiet unquam. (*Ibid.*, vi, 35.)

même l'explique : *En vérité, en vérité je vous le dis, celui qui croit en moi a la vie éternelle*[1].

Ce pain de la croyance n'avait point d'analogie avec la nourriture toute matérielle de la manne donnée par Dieu à Moïse. Jésus ne répondait donc pas encore à la demande que lui faisaient les Juifs; il ne remplissait pas l'espérance des foules.

C'est pourquoi tout à coup, à une certaine reprise bien marquée du discours, il s'élève à la promesse d'un autre Pain de vie, supérieur au premier. Jean constate un nouveau et étrange langage sur un plus haut sujet[2]. Le Maître ne propose plus seulement de *venir à lui* ou encore de *croire en lui*, mais de le *manger* lui-même[3]. Ce pain, ce n'est plus abstractivement la foi, ce pain c'est *sa chair!* Et non pas, certes, une chair symbolique et en image ; Jésus-Christ l'explique : La chair que nous devrons manger, c'est *la chair véritable qu'il va bientôt livrer*

1 Nemo potest venire ad me nisi Pater, qui misit me, traxerit eum.

Omnis qui audivit à Patre et didicit, venit ad me.

Amen, amen dico vobis : Qui credit in me habet vitam æternam. (Joan. VI, 44-47.)

2 C'est au verset quarante-huitième que commence ce changement. Outre tous les catholiques, Calixtus, Hackspan, Grünembert et l'Anglais Jeremy Taylor, ainsi que beaucoup d'autres protestants distingués, s'accordent à y voir la promesse de l'Eucharistie.

V. surtout les dissertations décisives de Mgr Wiseman, *De la Présence réelle.* Dissert. I, dans les *Démonstrations évangéliques.*

3 Hic est panis de cœlo descendens : ut si quis ex ipso *manducaverit*, non moriatur. (Joan. VI, 50.)

pour la rédemption du monde[1], la même dont saint Jean disait que *le Verbe s'est fait chair*. Cette participation à sa chair divine est non-seulement un précepte, mais une condition expresse de vie et de salut.

Puis, comme si cette injonction de manger sa chair n'était pas assez formelle, Jésus la complète par celle de *boire son sang*, plus formelle, plus inouïe, plus allégoriquement inexplicable encore[2] !

Ainsi plus de figures, plus de symboles possibles. Jésus prenait le soin de les désavouer d'avance : *C'est véritablement que ma chair est nourriture, c'est véritablement que mon sang est breuvage*[3]. Il lui a plu tout à l'heure d'interpréter l'image qu'il présentait de la foi; ici il n'explique plus rien, parce que rien n'est figuré; et la pleine assurance d'une présence réelle de son corps, de son sang, de son humanité, de sa divinité, revient à chaque phrase plus nette, plus distincte et plus insistante.

Au lieu que tout à l'heure, parlant du pain de la foi, Jésus ne demandait aux hommes que de « venir à lui, attirés par le Père »; il déclare maintenant que cet autre pain c'est lui-même, qui va *demeurer en nous comme nous serons en lui*[4]. Tout à l'heure,

[1] Et panis quem ego dabo, caro mea est pro mundi vitâ. (Joan. vi, 52.)

[2] Nisi manducaveritis carnem Filii hominis et biberitis ejus sanguinem, non habebitis vitam in vobis. (*Ibid.*, vi, 54.)

[3] Caro enim mea verè est cibus; et sanguis meus verè est potus. (*Ibid.*, vi, 56.)

[4] Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem in me manet, et ego in illo. (*Ibid.*, vi, 57.)

préconisant le pain de la divine parole, il en parlait comme d'un présent déjà donné et possédé : « Le pain de Dieu, disait-il, *est descendu* du ciel. « Il *donne* la vie au monde; » mais le pain qui est sa chair, n'est qu'une promesse encore : « Le pain « que je *donnerai*, répète-t-il, c'est ma chair pour « la vie du monde[1]. » Il n'avait pas encore institué la Cène; il l'annonce : ce devait être le don de l'avenir.

Qui pouvait s'y tromper? que pouvait-on dire de plus net? Et en même temps sous quelles plus solennelles formules pouvait-on proclamer un plus divin mystère?

C'était premièrement une *affirmation*, l'affirmation persistante de la réalité du corps et du sang divins, présents dans l'Eucharistie, pour être l'aliment du monde.

C'était ensuite un *serment*, le serment solennel de la Vérité qui ne peut jurer que par elle-même : *En vérité, en vérité, je vous le dis!*

C'était une *loi* précise, une loi universelle, capitale : *En vérité, en vérité je vous le dis, si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie!*

C'était enfin une *protestation* énergique contre les obstinations de l'incrédulité : Jésus-Christ la maintenait en face des dissidents. Et comme à ce miracle il fallait quelque gage qui en devînt la preuve,

1 Panis enim Dei est qui de cœlo descendit et *dat* vitam mundo. (Joan. VI, 33.)

Panis quem ego *dabo*, caro mea est pro mundi vitâ. (*Ibid.*, VI, 52.)

le Seigneur en appelait au jour où les Juifs verraient cette même chair ressuscitée, affranchie des lois de la matière grossière, remonter triomphante à la droite du Père, sans cesser de demeurer vivante sur les autels : *Cela vous scandalise? Que direz-vous lorsque vous verrez le Fils de l'homme s'élever dans le ciel d'où il est descendu*[1]?

Voilà par quelle invention de puissance et de tendresse le Roi de l'Église et des âmes allait fixer sa présence au cœur de son empire, sans renoncer cependant à remonter dans la gloire du Royaume des cieux. Jésus-Christ allait vivre non-seulement avec nous, il allait vivre en nous.

Ainsi l'entendaient les Juifs pour qui cette doctrine était en même temps si nette dans sa formule, et si mystérieuse dans son sens, que, ne pouvant la nier ni ne pouvant la comprendre, ils prirent le parti de lui tourner le dos et de quitter Jésus[2].

Ainsi l'entendait le Maître qui les plaint, qui les aime, mais qui les laisse s'éloigner plutôt que de se rétracter, parce qu'il ne peut transiger avec la vérité, ni dire ce qui n'est pas.

Ainsi l'entendait saint Jean, en qui le souvenir de l'entretien divin avait laissé une si pure et si pleine lumière. Auditeur intime de la doctrine de Jésus, on a pu remarquer qu'il s'en fait aussi l'in-

[1] Hoc vos scandalizat?
Si ergo videritis Filium hominis ascendentem ubi erat prius? (Joan. vi, 62.)

[2] Ex hoc multi discipuli ejus abierunt retrò; et jam non cum illo ambulabant. (*Ibid.*, vi, 67.)

terprète, lorsqu'il en fut besoin. Surtout il a pris soin, afin de corriger les méprises des Juifs, de déterminer le sens des termes figurés dont se servait son Maître. Quand le Seigneur disait : « Voici que notre ami Lazare est « endormi », saint Jean l'interprétait du sommeil de la mort. Quand Jésus parlait de rebâtir le Temple de Dieu en trois jours, Jean l'interprétait du temple de son divin corps. Mais ici nul commentaire n'éclaire ni n'atténue la parole du Maître. Comme les Juifs, Jean voit bien que *cette parole est dure;* mais elle est si positive, qu'il n'y a qu'à l'adorer. *Et à qui irions-nous, ô notre bon maître?* disait Pierre; *vous avez les paroles de la vie éternelle*[1].

III

Tandis qu'il nous donnait cette pleine et assurée révélation du mystère, Jésus nous apprenait, dans les mêmes paroles, quels biens en découleraient sur le monde divinisé. Cette efficacité de l'Eucharistie et de la communion se résumait pour saint Jean dans un mot qui dit tout, qu'il répète sans cesse, et ce mot c'est « la Vie ».

La vie ainsi entendue, la vie surnaturelle, n'était pas autre chose qu'une participation à la vie même de Dieu : *Comme m'a envoyé mon Père qui est*

[1] Domine, ad quem ibimus? Verba vitæ æternæ habes! (Joan. vi, 69.)

vivant, et comme je vis dans mon Père, de même celui qui me mange viva lui-même en moi[1]. Voilà pourquoi ce pain s'appelle *le pain céleste, le pain descendu des cieux,* la terre n'étant pas capable de nous fournir un aliment qui nous procurât cette vie. Elle avait dépéri en nous depuis la chute, comme une séve tarie qui ne donne plus de fruits. Plus de lumière, plus d'amour, plus de force; c'était « la mort », selon l'expression ordinaire de saint Jean.

Or la manne nouvelle venait conférer à l'âme, dans chacune de ses puissances, une vitalité supérieure et immortelle. — Vie de l'intelligence, l'Eucharistie contenait une révélation pleine de la vérité sur Dieu, sur le monde et sur nous. — Vie du cœur, l'Eucharistie offrait à l'amour l'objet réel et idéal à la fois, commençant à apaiser par la communion cette profonde soif d'aimer qui ne sera étanchée que dans le royaume des cieux. — Vie de la volonté; l'Eucharistie était l'aliment de cette force qui allait faire les saints, les vierges et les martyrs. C'était le Christ tout entier qui passait dans les âmes avec cette triple beauté d'intelligence, de courage et de fécond amour que Jean avait vue en lui : *Celui qui se nourrit de ma chair demeure en moi, et je demeure en lui. — Je vis, vous vivrez de même*, répétait-il ailleurs.

Nous n'avions ici-bas que la vie fragmentaire ;

[1] Sicut misit me vivens Pater, et ego vivo propter Patrem; et qui manducat me, et ipse vivet propter me. (Joan. vi, 58.)

V. les développements de cette doctrine en saint Augustin *in Evang. S. Joan. Tract. XXVI*, cap. vi, col. 1612.

l'Eucharistie nous donnait en Jésus la plénitude, « l'exubérance de la vie, » comme lui-même disait.

Nous n'avions ici-bas que la vie séparée; le pain divin nous donnait la participation à la vie rassemblée, en nous unissant non-seulement réellement et substantiellement à Dieu, mais moralement à toutes les âmes fraternelles qui se nourrissent de lui.

Nous n'avions ici-bas que la vie ébauchée; Jésus nous faisait entrer dans la vie achevée, perpétuée, éternelle : *Celui qui mange de ce pain vivra éternellement.*

Enfin le corps lui-même, vivifié par ce pain, allait lui emprunter un germe de résurrection qui devait finalement le sauver du néant, et faire éclore la vie du sein même du tombeau : *Vos pères mangeaient la manne, et néanmoins ils mouraient... Celui qui mange ma chair, celui qui boit mon sang a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour.*

C'était donc une renaissance complète de tout l'être, et saint Jean pouvait pousser ce cri d'enthousiasme et d'action de grâces : *Pour nous, nous savons que nous avons passé de la mort à la vie.*

IV

Ayant ainsi appris le dogme de l'Eucharistie à l'école du Maître, pour nous le redire ensuite, ayant connu aussi le bienfait de l'Eucharistie, saint Jean

remonte à sa source; et de même qu'il en avait résumé l'efficacité dans un seul mot: *la vie,* il nous en découvrit le principe fécond dans un autre mot: *l'amour.*

Jean n'a pas été l'historien du Sacrement: il en a été le philosophe et le théologien. Le rit, les circonstances de son institution avaient été racontés avant lui. Mais en étant venu dans son récit à cette heure où le Seigneur *Jésus allait passer de ce monde à son Père*, en nous laissant ce grand gage, Jean rappela seulement que, *ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, Jésus-Christ les voulut aimer jusqu'à la fin*[1]. La sainte Eucharistie était pour lui cette fin, c'est-à-dire, ainsi que l'explique saint Augustin, cet achèvement et ce terme absolu de l'amour[2].

C'était, en effet, l'amour poussé aux limites extrêmes, tel que l'homme peut le rêver, mais tel qu'il ne peut être réalisé que par Dieu.

C'était l'amour allant aux limites du temps par la perpétuité; car, au lieu qu'en ce monde tous les plus beaux nœuds se rompent, l'ami divin s'engageait à demeurer notre hôte jusqu'à la fin des siècles.

C'était l'amour allant aux dernières extrémités de l'étendue comme à celles de la durée; et au lieu

1 Antè diem festum Paschæ, sciens Jesus quia venit hora ejus ut transeat ex hoc mundo ad Patrem, quum dilexisset suos qui erant in mundo, in finem dilexit eos. (Joan. XIII.)

2 S. Aug. *in Evang. Joan. Tract. LIV,* col. 1785. « Semper et sine fine nos dilexit. »

que chez nous c'est l'infirmité de l'amour d'être prisonnier de l'espace, et de languir tristement de l'irrémédiable mal de la séparation, l'amour de Dieu avait trouvé le secret d'être partout, en personne, tout entier, se donnant à chacun des enfants dispersés de son immense famille.

C'était l'amour vainqueur des barrières des corps, pénétrant et unissant les âmes ; et, au lieu que nos alliances n'atteignent de l'être humain que ce qu'il a d'infime; au lieu que les formules de langage qui représentent une vie confondue avec une autre vie, ne sont qu'une métaphore et une belle poésie, la communion avec Jésus était si réelle et si profonde qu'elle ressemblait à celle des trois Personnes divines ne faisant qu'un seul Dieu.

Ainsi présence réelle, présence perpétuelle, communion, sacrifice, tout ce qui nous confond, tout ce qui nous ravit, tout ce qui étonne l'esprit, tout ce que le cœur appelle, trouve sa raison d'être dans le mot de saint Jean : *In finem dilexit;* l'Eucharistie c'était l'infini dans l'amour.

L'homme livré à lui-même était-il capable d'atteindre à cette doctrine? Même tout autre disciple que le Disciple aimé l'aurait-il recueillie aussi complète et vivante sur les lèvres de Dieu? Les Pères ne l'ont pu croire. Ils ont dit qu'une science si haute et si intime de la Divinité n'avait pu être puisée qu'à sa source même. Alors ils se sont rappelé la soirée mystérieuse où saint Jean avait reposé sur le sein de son maître, et ils ont estimé que, si les grandes pensées

viennent du cœur, les pensées divines ne pouvaient venir que du cœur de Dieu[1].

Approchons-nous de ce cœur, remontons à cette source, racontons cette soirée.

[1] S. Ambros. *Ep.* CI, II, ep. LXV. « In Christi pectore recumbebat Joannes, ut de principali illo secretoque sapientiæ fonte hausisse divina proderetur mysteria. »

S. Chrysost. *de Incomprehensibili Homil. IV,* n. 3.

S. August. *de Consensu Evangelior.* I, IV.

Dans une hymne des bords du Rhin on chantait à saint Jean :

Jesu cum recubuisti
Suprà pectus, ebibisti
Dicta evangelica.

A Venise on lui disait :

Tu sopr'el sacro pecto se discerno
Di Jhesu possendo'l tesor gustasti
De gran secreti, che son nel ciel superno.

(*Hymni latini medii ævi,* Fr. Jos. Mone, t. I, p. 120.)

CHAPITRE VI

SAINT JEAN A LA CÈNE

I

Depuis trois ans saint Jean n'avait pas quitté son Maître. Il en avait gravé les paroles dans son esprit, et fixé les traits dans son âme. Il en avait également partagé les souffrances. Aussi les outrages des Juifs, la haine des pharisiens, la jalousie des prêtres contre le Fils de Dieu n'ont nulle part une histoire plus suivie et plus émue que dans saint Jean.

Mais, dans ces derniers temps, l'apôtre constatait que ces colères, sourdes d'abord, éclataient de jour en jour en menaces plus sinistres. On en venait déjà aux premières violences[1]. Un jour les pharisiens avaient envoyé des gens pour mettre la main sur

[1] Quærebant eum Judæi interficere. (Joan. IV, 18.)
Quærebant ergo eum apprehendere. (*Ibid.*, VII, 30.)
Ab illo ergo die cogitaverunt ut interficerent eum. (*Ibid.*, XI, 53.)

Jésus[1]. Un autre jour ils avaient voulu le lapider[2]. Jean savait que, dans un conseil, on avait décrété que le Juste devait mourir[3]. Il l'avait vu s'échapper de leurs mains déicides[4]. Enfin les disciples, ainsi qu'il nous l'apprend, avaient dû suivre le Maître en une sorte d'exil, dans la ville d'Éphrem, à côté du désert, et y vivre dans le secret pour se dérober aux maux extrêmes prêts à fondre sur cette tête sacrée[5].

Cependant, la fête de Pâque l'ayant ramené à la ville, l'enthousiasme populaire éclata à son entrée par un tel élan de reconnaissance, que les ennemis du Sauveur résolurent d'en finir, et Jean présagea de tristes événements.

Longtemps Jésus avait dit: *Mon heure n'est pas venue*[6]. Le Disciple l'entendait qui disait maintenant :

L'heure est venue où le Fils de l'homme va être glorifié.

Je vous dis, en vérité, qu'il faut que le grain de

1 Miserunt principes et Pharisæi ministros ut apprehenderent eum. (Jean. VII, 32.)

2 Tulerunt ergò lapides ut jacerent in eum. (*Ibid.*, VII, 59.)

3 Collegerunt ergo Pontifices et Pharisæi concilium, etc. (*Ibid.*, XI, 47.)

4 Quidam ex ipsis volebant apprehendere eum; sed nemo misit super eum manus. (*Ibid.*, VIII, 44.)

Hæc locutus est Jesus, et abiit, et abscondit se ab eis. (*Ibid.*, XII, 36.)

5 Jesus jàm non palam ambulabat apud Judæos, sed abiit in regionem juxtà desertum, in civitatem quæ dicitur Ephrem, et ibi morabatur cum discipulis suis. (*Ibid.*, XII, 54.)

6 Meum tempus nondùm impletum est. (*Ibid.*, VII, 8.)

froment soit enseveli en terre pour qu'il porte son fruit.

Celui qui tient trop à la vie la perdra; il vaut mieux la mépriser dans ce monde, afin de pouvoir la conserver pour l'autre[1].

Or, remarquait le Disciple, *c'était de sa mort prochaine qu'il parlait de la sorte*[2].

Jésus répétait aux foules que bientôt la Lumière leur serait retirée[3]: mais jamais cette lumière n'avait brillé aux yeux d'un éclat plus divin. L'âme semblait déjà pleine du ciel, où elle touchait; et Jean, qui la suivait dans cette phase suprême, en pouvait augurer que le temps était venu de plus hautes révélations et de plus grandes choses.

C'était la dernière semaine de la vie du Fils de Dieu. Le quatrième jour, s'étant rendu dans le parvis du temple, il avait proposé au peuple une double parabole. Ayant dit premièrement le crime des méchants vignerons qui mettent à mort le fils du maître de la vigne, il avait parlé ensuite d'un grand souper qu'un roi prépare pour les noces de son fils, et auquel il invite les petits et les pauvres. « Venez,

1 Jesus autem respondit eis, dicens : Venit hora ut clarificetur Filius hominis.

Amen, amen dico vobis : Nisi granum frumenti cadens in terram mortuum fuerit, ipsum solum manet; si autem mortuum fuerit, multum fructum affert.

Qui amat animam suam perdet eam; et qui odit animam suam in hoc mundo, in vitam æternam inveniet eam. (Joan XII, 23.)

2 Hoc autem dicebat, significans quâ morte esset moriturus, (*Ibid.*, XII, 33.)

3 Adhuc modicum lumen in vobis est, etc. (*Ibid.*, XII, 35.)

car tout est prêt. » Il avait également représenté son royaume sous l'emblème de vierges qui viennent, avec leurs lampes, aux noces de l'époux pour le banquet nuptial. Ainsi, dans cette approche de son *exaltation*, comme il appelait sa mort, deux choses préoccupaient également son cœur : l'Eucharistie et la croix, le don de soi dans l'amour et l'immolation dans le sacrifice.

Le lendemain de ce jour, le treizième du mois de nisan, qui était un jeudi, et le premier des jours auxquels les Juifs avaient coutume de manger le pain sans levain, Jésus s'était retiré hors de la ville, probablement à Béthanie, dans la maison de Lazare, qu'il voulut visiter pour la dernière fois. « Le Seigneur, dit Bossuet, sortait tous les soirs de Jérusalem, et se cachait à Béthanie, d'où il revenait tous les matins faire ses fonctions. En quittant la ville chaque nuit, il échappait à ses ennemis, qui n'eussent pas osé s'emparer de lui en plein jour, à cause du peuple[1]. »

C'est là que les disciples lui vinrent dire : *O Maître, où voulez-vous que nous allions disposer ce qu'il faut pour manger ensemble l'agneau de la pâque[2]?*

Mais cette pâque ne devait pas être une pâque ordinaire. Jésus, voulant lui donner une solennité toute particulière, choisit deux de ses disciples, et

[1] Bossuet, *Médit. sur l'Évangile*, XIXe jour, p. 496.

[2] Accesserunt discipuli ad Jesum, dicentes : Ubi vis paremus tibi comedere pascha? (Matth. XXVI, 17.)

les plus grands de tous, pour en faire les apprêts. L'un d'eux était saint Jean. *Il choisit Pierre et Jean,* raconte l'Évangile, *et il les envoya, leur disant : Allez nous préparer la pâque que nous mangerons*[1]. »

Ainsi Jean commençait-il à prendre, dans le cénacle, cette place et ce beau rôle qu'il ne quittera plus. Il convenait que celui qui précédemment avait été initié le plus intimement aux profondeurs du mystère, en fût le premier ministre quand était venue l'heure de sa consommation.

Ayant donc pris à part les deux apôtres, Jésus leur donna certaines instructions plus précises encore :

Allez à la ville, dit-il, *vous trouverez aux portes un homme portant une cruche pleine d'eau.*

Vous direz à cet homme : Le Maître nous a dit que son temps était proche, et il veut faire sa pâque chez vous avec ses disciples. Où est le lieu où il pourra manger l'agneau pascal?

Il vous montrera alors un grand cénacle bien orné. C'est là que vous devrez disposer ce qu'il faut[2].

L'intérêt particulier donné par Jésus-Christ à cette solennité, ces détails domestiques devenus tout à coup dignes du souci d'un Dieu, et cette recherche de splendeur dans celui qui avait daigné naître dans

[1] Et misit Petrum et Joannem, dicens : Euntes parate nobis pascha, ut manducemus. (Luc. XXII, 8.)

[2] Et ipse ostendet vobis cœnaculum magnum stratum, et ibi parate. (*Ibid.*, XXII, 12.)

une étable, vivre dans une boutique, et qui allait demain mourir sur une croix, étaient pour les apôtres l'annonce des grandes choses que préparait Jésus, et Jean pouvait entendre que l'on touchait déjà aux manifestations suprêmes de l'amour.

Il obéit au Maître. Les interprètes ont dit qu'un des disciples, Jean Marc, fut celui qui eut l'honneur de prêter sa maison pour le repas de la Cène. Pierre et Jean y disposèrent, selon les instructions formelles de Jésus, une salle grande et belle, montrant, dans cette grandeur et dans cette solennité du premier sanctuaire chrétien, le caractère propre du culte de l'avenir[1].

[1] Hors de la ville de Jérusalem, à trois cents pas de la porte de Sion et sur la pente de la montagne, était un bâtiment isolé à deux étages appelé depuis le *Cénacle* du Seigneur. Au rez-de-chaussée, la première salle, garnie de tapis, suivant l'usage de l'Orient, servait de salle à manger. Dans la seconde, moins grande, Jésus-Christ lava les pieds des apôtres. La même distribution régnait à l'étage supérieur, où les disciples se renfermaient. C'est là que le Seigneur fit la dernière pâque et institua le sacrement de l'Eucharistie; c'est là qu'il apparut à ses disciples le jour de la résurrection; c'est là que le Saint-Esprit descendit sur les apôtres... Enfin le saint cénacle devint le premier temple chrétien que le monde ait vu, et ce fut de ce lieu que les apôtres partirent, pauvres et nus, pour monter sur tous les trônes de la terre. V. M. de Chateaubriand, *Itinér. de Paris à Jérusalem.*

II

Tout étant disposé, et le soir étant venu, Jésus entra dans le cénacle, avec ses douze apôtres, pour le souper légal, le souper des azymes.

L'Exode avait prescrit aux Israélites que chacun mangeât la pâque avec ceux de sa famille; ils prenaient ce repas debout, les reins serrés et le bâton à la main, comme des voyageurs, en souvenir de leur sortie miraculeuse de l'Égypte.

Mais le Seigneur pensait à un plus grand voyage; et les paroles d'adieu commençaient à se mêler aux paroles d'amour : *J'ai désiré d'un grand désir de manger cette pâque avec vous avant de souffrir; car, je vous déclare, je ne ferai plus d'autre pâque jusqu'à celle que je ferai dans mon royaume, afin que tout soit accompli*[1].

L'ancienne Pâque, dont Jésus rappelait le souvenir, avait été le passage de l'idolâtrie égyptienne à l'unité de Dieu proclamée dans le désert : « Je suis Celui qui suis. » La Pâque nouvelle, dont il préparait l'avénement, était le passage de la foi au Dieu vivant des Juifs, à la foi du Dieu présent au milieu des hommes, jusqu'à la fin des siècles : « Voici « que je suis avec vous ! »

On mangea donc l'agneau, que les disciples se

[1] Luc. XXII, 15.

partagèrent, parmi des entretiens remplis d'espérance et de crainte. Ces adieux du Maître, cette annonce de ses souffrances en présence de cette chair immolée, pouvaient déjà éclairer, dans l'esprit de Jean, le sens prophétique de ce nom de victime, le premier qu'il avait entendu donner au Rédempteur : « Voici l'Agneau de Dieu ! »

Mais c'est de lui-même maintenant qu'il faut apprendre des choses dont chaque trait révèle la présence de ses souvenirs, et l'impression profonde qu'en a gardée son cœur.

La Pâque légale achevée, *Jésus se leva de table*, raconte le Disciple, pour accomplir bientôt un mystère plus grand que l'action figurative qu'il venait de terminer. Comme, dans quelques instants, il allait faire succéder un autre sacrifice et un nouvel autel à l'ancien sacrifice et à l'ancienne Pâque, il se sentit saisi d'un respect divin pour ces pêcheurs, ces simples, ces pauvres et ces petits, appelés à l'honneur d'être prêtres pour lui. Il se leva donc devant eux comme devant des princes, se ceignit pour les servir, versa l'eau dans le bassin, prenant la forme et le ministère d'esclave; et lui, le Dieu créateur, fut vu à genoux, lavant les pieds de ces hommes, et les essuyant ensuite dans une humilité dont ils étaient stupéfaits[1].

[1] Surgit à cœnâ, et ponit vestimenta sua; et cùm accepisset linteum, præcinxit se.

Deindè mittit aquam in pelvim, et cœpit lavare pedes discipulorum, et extergere linteo quo erat præcinctus. (Joan. XIII, 4 et sq.)

Ce n'était pas chose rare, dans ce temps et dans ce pays, qu'on lavât les pieds de ses hôtes avant l'heure du festin. Mais que signifiait ce rit, quand la cène était faite? Quelle autre cène plus grande que la manducation de l'Agneau pascal allait donc se célébrer? Les apôtres s'étonnaient, raconte encore saint Jean, Pierre se récriait. Ils ne pouvaient comprendre pourquoi un tel honneur était déféré à des hommes. Mais ce n'était pas l'homme que vénérait en eux le Seigneur humilié, c'était Dieu, dont ils allaient devenir les ministres et le temple. Parce que dans un instant Jésus allait leur dire : « Faites cette consécration en mémoire de moi; » maintenant il leur disait : *En vous lavant les pieds, je vous donne l'exemple, afin que ce que j'ai fait, vous le fassiez vous-mêmes les uns aux autres*[1].

Grandeur et humilité, dignité et charité du divin ministère : Jésus-Christ apprenait aux apôtres que ces deux choses devaient être désormais des choses inséparables, et que, si leur mission éminente, surhumaine, est de consacrer l'hostie et de pénétrer les cieux, il y en a une autre qui les prosterne à terre. C'est celle qui les dévoue à servir, à pardonner, à purifier, à absoudre; à laver tous les pieds que la terre a souillés, guérir tous les pieds que l'épine a blessés, et à les essuyer dans une charité patiente que rien ne rebute : *Vous m'appelez Maître et Seigneur, vous dites bien, car je le suis.*

[1] Exemplum enim dedi vobis, ut quemadmodùm ego feci vobis, ità et vos faciatis. (Joan. XIII, 15.)

Si donc moi, votre Maître, je vous ai lavé les pieds, vous devez vous les laver pareillement les uns les autres[1].

La leçon de la pureté et de la charité étant ainsi donnée, Jésus se remit à table. Le repas recommença. C'est ce que les interprètes appellent la seconde cène. Quelque chose de plus solennel, dans les Évangélistes, annonce ici l'heure sacrée et l'approche du mystère. Pour ce souper auguste, les disciples, suivant la coutume de l'Orient, nous sont montrés à demi couchés sur des lits de table. Les convives y reposaient d'ordinaire trois par trois, et ces lits de festin s'appelaient *triclinia*, à cause de cet usage et de cette disposition[2]. C'est ce qu'indique saint Jean dans l'endroit où il marque qu'il avait le visage incliné vers la poitrine et la face de son Maître[3]. Pierre était de l'autre côté de ce *triclinium*, comme la suite le fera voir; Jésus entre les deux. La place du jeune disciple était celle qu'on appelait « le sein du père de famille », et l'Évangile y fait quelque allusion. Elle avait de plus ici une signification mystique; et Origène compare le repos sacré de Jean sur le sein du Verbe au repos du Verbe lui-même dans le sein de son Père[4].

1 Vos vocatis me magister et Domine, et benè dicitis.

Si ergò ego lavi pedes vestros, Dominus et magister, et vos debetis alter alterius lavare pedes. (Joan. XIII, 13.)

2 V. Mauduit, *Analys. de l'Évang.*, t. IV, dissertation XXXIV, p. 620.

3 Le texte grec porte : Ἦν δέ ἀνακείμενος εἷς ἐκ τῶν μαθητῶν αὐτου ἐν τῷ κόλπῳ τοῦ Ιησοῦ. (Joan. XIII, 23.)

4 Existimo hoc symbolum denotare Joannem recubuisse in

C'est là, dans le silence d'une heure recueillie, que Jésus consomma le plus étonnant miracle qu'ait imaginé l'amour. Après cette première parole de saint Jean : *Le Verbe s'est fait chair,* la plus surprenante fut celle que saint Jean entendit en cet instant prononcer par Jésus : *Mangez, ceci est mon corps; buvez, ceci est mon sang.*

Alors il se rappela tout le discours tenu aux Capharnaïtes. Ce que Jésus lui présentait, c'était ce pain promis, « ce pain vivant, ce pain du ciel « qui donne la vie au monde; » c'était « cette chair, ce sang qui nous fait demeurer en Dieu, et demeurer Dieu en nous ». La promesse était fidèle, la prophétie accomplie, Jésus-Christ était perpétué, l'incarnation continuée, et le mystère de l'Agneau de Dieu définitivement dévoilé à saint Jean.

« Il faut observer, remarque un saint religieux, que les apôtres, au Cénacle, ne ressentent plus l'horreur qu'ils avaient éprouvée, lorsque Notre-Seigneur leur avait annoncé, pour la première fois, qu'il leur donnerait sa chair à manger et son sang à boire. Il y a une si grande délicatesse dans ce moyen choisi de cacher son corps et son sang sous les espèces du pain et du vin! C'est seulement de l'étonnement, l'étonnement de la reconnaissance ravie d'un si grand bienfait. Voilà donc le besoin le plus profond du cœur de l'homme satisfait à jamais! Besoin de la vérité et de l'amour, de l'amour

sinibus Verbi Dei, perindè ac ipsum Dei Verbum est in sinibus Patris, juxtà illud : Unigenitus qui est in sinu Patris. (Origen. *in Joan.*)

devenu sensible, de la vérité devenue palpable, de la vie en nous, de l'union à la vie qui est Dieu même. Et quand l'apôtre aura à distribuer aux hommes la vérité et la vie, il n'aura, pour ainsi dire, qu'à la prendre en lui-même pour la leur inoculer, puisque la parole vivante, l'amour vivant, sont descendus en lui et y font leur demeure[1]. »

En même temps l'intimité du maître et du disciple recevait sa consommation dans une union si profonde, que la pensée de l'homme n'eût pas osé le concevoir. A peine consacrée, la coupe du sang divin était remise à Jean; puis de ses mains elle passait dans les mains de ses frères. Elle a passé ensuite du cénacle aux catacombes, des catacombes aux basiliques, des mondes civilisés aux régions barbares, des nations qui finissent aux peuples qui renaissent. Elle est venue jusqu'à nous; elle s'en ira de même jusqu'au bout de la terre; elle ne s'arrêtera pas qu'elle n'ait atteint ainsi la consommation des siècles. Et les merveilles de pureté, de courage et de charité qu'en ce jour elle produisit dans l'âme de saint Jean, elle les renouvelle encore, et ne cessera de les renouveler dans tout cœur altéré qui, las de s'être abreuvé à la coupe du monde, aura le courage de venir boire à la coupe de Dieu !

Le sacerdoce était, en effet, institué pour perpétuer le mystère : « Faites cela en mémoire de moi ! » Jean était communié, Jean était ordonné prêtre. Jésus l'avait véritablement « aimé jusqu'à la fin ».

[1] P. Olivaint., *Retraite de* 1866, p. 53.

III

Cependant Jésus souffrait. Judas était près de lui, non loin de Jean, puisque le perfide pouvait mettre la main au même plat que son Maître. Le Seigneur savait son dessein; il voyait son malheur: c'est ce qui le contristait.

Il semble que la croyance en la présence réelle du Fils de Dieu dans l'hostie avait déjà été pour ce malheureux une première pierre de scandale. Quand Jésus-Christ avait promis ce pain divin aux Juifs de Capharnaüm, Judas avait été de ceux à qui ce discours avait paru trop dur, car son maître avait dit incontinent aux siens: *Ne vous ai-je pas choisis, vous douze? Et cependant l'un de vous est un démon*[1]. C'est le propre de l'Eucharistie de faire des démons quand elle ne fait pas des anges.

La Cène vit s'accomplir la sinistre prophétie. Aux discours de la charité se mêlaient, dans l'entretien, des paroles de plainte qui décelaient la profonde blessure de Jésus. C'est de saint Jean et des autres qu'il disait: *Vous êtes purs*. Mais c'est de Judas qu'il disait: *Vous ne l'êtes pas tous*[2]*!* A table, c'est de Jean et des autres qu'il disait: *Je ne me plains pas de tous, car je sais ceux que j'ai choisis et que*

1 Nonne ego vos duodecim elegi? Et ex vobis unus diabolus est. (Joan. VI, 71.)

2 Et vos mundi estis, sed non omnes. (*Ibid.*, XIII, 10.)

je chéris. Mais c'était à Judas que s'adressaient ces mots : *Il faut que s'accomplisse la parole de l'Écriture: Celui qui mange le pain avec moi s'élèvera contre moi*[1].

De quel trouble le cénacle ne fut-il pas ému en entendant proférer ces dénonciations générales encore, qui, ne nommant personne, faisaient planer également sur tous le soupçon ! Jean s'en souvenait. Placé à côté de son Maître, il avait entendu ces premières plaintes de Jésus, que les autres, plus éloignés, n'avaient pas pu saisir, comme la suite le fait voir. Et même n'était-ce pas pour s'épancher avec lui que Jésus l'avait voulu si proche de son cœur? Jean recueillait ces confidences et adorait ces avances miséricordieuses; il constatait une à une ces poursuites patientes; il admirait comment il se peut que l'homme y résiste et porte en lui-même la triste liberté de vaincre, de mépriser et de troubler un Dieu.

Dieu se troubla en effet, comme lui-même l'atteste, pareil à une mère qui voit que ses remèdes sont vains, et qu'elle va perdre son fils. C'était l'heure d'en finir; et, s'adressant à tous, le Seigneur se résigna à dénoncer hautement le grand crime de l'un d'eux : *En vérité, en vérité je vous le dis, l'un de vous me trahira*[2]*!*

1 Non de omnibus vobis dico. Ego scio quos elegerim; sed ut adimpleatur Scriptura : Qui manducat mecum panem levabit contrà me calcaneum suum. (Joan. XIII, 18.)

2 Jesus turbatus est spiritu, et protestatus est et dixit : Amen, amen dico vobis, quia unus ex vobis tradet me. (Joan. XIII, 21.)

Quel était le coupable? Les disciples se regardent, hésitent, s'interrogent. Plus troublé que les autres, Jean se jette de frayeur sur le sein de son Maître, comme pour parer le coup, ou fermer, s'il se peut, la blessure faite à l'amour. Mais il n'y a que lui qui puisse raconter cet instant triste et doux[1].

Il y avait donc, dit-il, *un des disciples de Jésus qui reposait près de son sein, et c'était le disciple que Jésus aimait.*

Simon Pierre fit signe à ce disciple d'interroger Jésus, lui demandant par ce signe : Quel est celui dont il parle?

Jean le comprit. Il se pencha, *laissa tomber sa tête sur la poitrine de Jésus, et lui dit : Qui est-ce, Seigneur?*

Et alors Jésus, — confidentiellement, sans nommer encore personne : — *C'est celui*, répondit-il, *à qui je présenterai le pain trempé. Et, ayant trempé du pain, il le donna à Judas, fils de Simon, de Carioth.*

Quand Judas eut pris ce pain, Satan entra dans

[1] Erat autem recumbens unus ex discipulis ejus in sinu Jesu quem diligebat Jesus.

Innuit ergo huic Simon Petrus, et dixit ei : Quis est, de quo dicit?

Itaque cum recubuisset ille suprà pectus Jesu, dicit ei : Domine, quis est?

Respondit Jesus : Ille est, cui ego intinctum panem porrexero. Et cùm intinxisset panem, dedit inde Judæ Simonis Iscariotæ.

Et post buccellam introivit in eum Satanas. Et dixit ei Jesus : Quod facis, fac citius.

Hoc autem nemo scivit discumbentium ad quid dixerit ei. (Joan. XIII, 23 et seq.)

cet homme. — Ce que tu fais, fais-le vite, lui recommanda le Maître miséricordieux, comme pour lui laisser voir qu'il savait ses desseins.

Judas sortit aussitôt. Il était nuit alors.

Personne de ceux qui étaient assis a table avec Jésus ne savait à quelle fin il avait parlé à Judas.

Mais Jean, qui le raconte, le pouvait-il ignorer? Dieu s'était ouvert à lui de sa plus grande douleur. « Un ange, dit un pieux évêque, un ange l'avait fortifié au jardin des Olives, un autre ange le console en se penchant sur lui à la table de la Cène[1]. » On dirait, chose étrange! que le divin ami a besoin de l'ami mortel; et que celui qui a pris toutes nos infirmités n'échappe pas à cette loi qui, à l'heure de la souffrance, fait incliner tout être, si fort, si grand qu'il soit, vers un autre être souvent plus infirme que lui, qui ne sait rien, qui ne peut rien, mais qui du moins peut aimer, qui du moins peut comprendre, alléger notre fardeau, en prendre sa part, enfin mettre sur nos maux le baume de la compassion, baume souverain, si puissant, qu'un homme devient capable de consoler un Dieu.

[1] Alterum angelum, in sinu recumbentem habuit : Quem respiciens consolationem sensit. (R. D. Fr. Joan. Lopez. Episc. Crotonensis App. — Romæ 1596, t. III, p. 32, col. 1.)

IV

Quand Judas fut sorti, le Seigneur éclata en un discours sublime[1]. Rien ne comprimait plus l'élan de l'âme qui voulait se livrer tout entière, et qu'oppressait la présence douloureuse du méchant.

Saint Jean a consacré quatre chapitres entiers au discours de la Cène. C'est la plus admirable partie de l'Évangile. Nul ordre, nul art humain ne préside à ces paroles, que seul un Dieu a pu dire; mais on y sent déborder de toutes parts l'âme qui vient de se donner tout entière dans l'amour, et qui demain va se sacrifier dans la mort. Saint Jean les recueillait toutes, car il était alors placé comme à la source de la Divinité; et, à l'accent surhumain qu'elles gardent dans son livre, on voit que le disciple vient de placer sa tête près du cœur adorable dont il reçoit l'écho, et qu'il est plein de Dieu.

Jésus-Christ commença par rendre grâces au Père du merveilleux ouvrage qu'il venait d'accomplir; et, de même qu'autrefois Dieu s'était applaudi de la bonté de son œuvre après la création, le Christ s'applaudissait de l'excellence plus grande de l'œuvre de l'Eucharistie et de la Rédemption :

Jésus dit : C'est maintenant que le Fils de l'homme est glorifié, et que Dieu a été manifesté en lui.

[1] Cum ergo exisset, dixit Jesus : Nunc clarificatus est Filius hominis, etc... (Joan. XIII.)

Si Dieu déjà a été manifesté en lui, Dieu aussi va le glorifier en lui-même, et voici l'heure de cette glorification[1]*!*

Ici, après l'action de grâces, commençait l'adieu. Mais quelles assurances divines consolaient cet adieu! et quelles espérances relevaient les yeux vers le ciel!

Mes petits enfants, disait-il, *je suis encore avec vous, mais pour bien peu de temps. Bientôt vous me chercherez; mais là où je m'en vais vous ne pourrez venir.*

Je vous donne un commandement nouveau : c'est de vous aimer les uns les autres, comme je vous ai aimés..., afin que là où je suis, vous soyez aussi.

En vérité, en vérité je vous le dis, celui qui croit en moi fera les œuvres que je fais; il en fera même de plus grandes, parce que je retourne vers mon Père.

Or tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, je le ferai, afin que le Père ait sa gloire dans le Fils.

Moi je prierai mon Père qu'il vous donne le Paraclet, un autre consolateur qui restera avec vous à jamais.

Je ne vous laisserai pas orphelins; mais je viendrai à vous. Je vis, vous vivrez de même, et ce jour-

[1] Nunc clarificatus est Filius hominis; et Deus clarificatus est in eo.

Si Deus clarificatus est in eo, et Deus clarificabit eum in semetipso. Et continuo clarificabit eum. (Joan. XIII, 31.)

là vous saurez que je suis dans mon Père, et vous en moi, et moi en vous[1] *!*

Jamais plus hautes paroles n'avaient été proférées. Philippe s'en étonnait, et, croyant que le ciel allait s'ouvrir devant lui, il demandait à voir le Père. Jude pensait que c'était l'heure où le Christ allait enfin se manifester en Israël. Thomas demandait le chemin qu'allait prendre le Messie, et il voulait le suivre. Tous voyaient bien dans ces adorables discours l'hymne de sa gloire future; mais ils ne comprenaient pas à quel prix cette gloire allait être achetée, et comment cette action de grâces était le testament où Dieu mourant déposait le dernier mot de sa doctrine, ses volontés suprêmes, et le legs de ses bienfaits.

Son dernier mot sur lui, c'est qu'il est Fils de Dieu, absolument semblable et égal à son Père: *Philippe,* disait-il, *quoi! il y a si longtemps que*

[1] Filioli, adhuc modicum vobiscum sum. Quæritis me, et sicut dixi Judæis : Quò ego vado, vos non potestis venire, et vobis dico modò. (Joan. XIII, 33.)

Mandatum novum do vobis : ut diligatis invicem, sicut dilexi vos, ut et vos diligatis invicem. (*Ibid.*, XIII, 34.)

Amen, amen dico vobis, qui credit in me, opera quæ ego facio, et ipse faciet, et majora horum faciet, quia ego ad Patrem vado.

Et quodcumque petieritis Patrem in nomine meo, hoc faciam, ut glorificetur Pater in Filio.

Et ego rogabo Patrem, et alium Paracletum dabit vobis, ut maneat vobiscum in æternum.

Non relinquam vos orphanos : veniam ad vos.

Vos autem videtis me : quia vivo ego, et vos vivetis.

In illo die vos cognoscetis quia ego sum in Patre meo, et vos in me, et ego in vobis. (*Ibid.*, XIV, 12, 13, 16, 18, 20.)

je suis avec vous, et vous ne me connaissez pas? Qui me voit, voit mon Père. Est-ce que vous ne croyez pas que je suis dans mon Père, et que mon Père est en moi[1] *?* — *Thomas*, disait-il encore, *c'est moi qui suis la voie, la vérité, la vie. Personne ne vient au Père sinon par moi*[2].

Sa dernière volonté, perpétuellement répétée, c'était le commandement de l'amour: *Aimez-moi; si vous m'aimez, gardez mes commandements, et mon Père vous aimera, et nous viendrons en vous y faire notre demeure. Aimez-vous: c'est mon précepte que vous vous aimiez, comme je vous ai aimés moi-même. C'est à ce signe qu'on vous connaîtra pour mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres*[3].

Son legs suprême enfin, c'est le don de l'Esprit-Saint, l'Esprit de vérité, qui procède du Père, et qui devait enseigner toutes les choses à venir. Puis, comme couronnement souverain de tout don, une paix surhumaine, une paix intrépide même au sein

[1] Dicit ei (Philippo) Jésus : Tanto tempore vobiscum sum, et non cognovistis me? Philippe, qui videt me, videt et Patrem. Quomodò tu dicis : Ostende nobis Patrem. Non creditis quia ego in Patre, et Pater in me est? (Joan. XIV, 9.)

[2] Dicit ei Jesus : Ego sum via, et veritas, et vita. Nemo venit ad Patrem nisi per me. (*Ibid.*, XIV, 6.)

[3] Si diligitis me, mandata mea servate.

Qui habet mandata mea et servat ea, ille est qui diligit me. Qui autem diligit me, diligetur à Patre meo. (*Ibid.*, XIV, 15, 21.)

Mandatum novum do vobis : ut diligatis invicem, sicut dilexi vos.

In hoc cognoscent omnes quia discipuli mei estis, si dilectionem habueritis ad invicem. (*Ibid.*, XIII, 34, 35.)

des orages ; une paix universelle sur les individus et sur les nations quand elles sauront s'aimer; une paix divine supérieure à celle que donne le monde, une paix finale que personne ne nous pourra ravir, et qui devait enfin s'éterniser dans le ciel. Quels discours le disciple recueillit dans cette soirée d'ineffaçable souvenir, et quels flots de lumière en descendaient soudainement sur saint Jean et sur nous[1] !

L'entretien se termina par une belle prière. Jésus leva les yeux, rapporte le Disciple, il regarda le ciel, et s'adressant à Dieu :

Mon Père, lui dit-il, *voici que l'heure est venue, glorifiez votre Fils. Je vous ai fait moi-même connaître sur la terre. Maintenant j'ai consommé l'œuvre que vous m'avez confiée. Rendez-moi cette gloire que j'avais en votre sein avant que le monde fût, rendez-la-moi en vous. J'ai révélé sur cette terre votre nom aux hommes que vous m'aviez donnés, et qui ont cru en moi. Père saint, gardez-les tous, qu'ils ne fassent qu'un comme nous. Je suis en eux comme vous êtes en moi. Qu'ils soient consommés ainsi dans l'unité. Je veux que là où je suis, ô Père, ils soient de même, pour qu'ils y voient la gloire que vous m'avez donnée, vous qui m'avez aimé avant que le monde fût*[2].

[1] « Au milieu de tous, voyez saint Jean s'attachant plus familièrement à Jésus. Voyez avec quel amour et quelle attention il regarde son maître bien-aimé, et recueille dans une tendre anxiété toutes ses paroles : car il n'y a que lui qui nous en ait transmis si fidèlement le récit. »

(S. Bonav., *Médit. de la vie de J.-C.*, ch. LXXIII, p. 359.)

[2] Hæc locutus est Jesus, et, sublevatis oculis in cœlum, dixit :

Ayant dit, le Seigneur se disposa à mourir. Il voyait approcher l'ennemi invisible : *Le prince du monde vient*, disait-il à ses apôtres. *L'ennemi vient, mais l'ennemi n'a nul pouvoir sur moi. Seulement il faut qu'on sache combien j'aime mon Père, et voilà pourquoi je fais ce que mon Père commande*[1].

L'adieu était fini, l'oblation volontaire de la victime sainte préludait à l'immolation, et tout le discours du cénacle s'achevait par ce cri d'héroïque courage : *Levons-nous, et marchons!*

Voilà ce que saint Jean a vu ; voilà ce qu'il a redit[2]. La sainte humanité, tout près de se briser, comme un vase de pur albâtre, laissait déjà resplen-

Pater, venit hora, clarifica Filium tuum, ut Filius tuus clarificet te.

Ego te clarificavi super terram. Opus consummavi quod dedisti mihi ut faciam.

Et nunc clarifica me tu, Pater, apud temetipsum claritate quam habui priusquàm mundus esset apud te.

Manifestavi nomen tuùm hominibus quos dedisti mihi de mundo. Tui erant, et mihi eos dedisti, et sermonem meum servaverunt.

Pater sancte, serva eos in nomine meo quos dedisti mihi, ut sint unum sicut et nos.

Pater, quos dedisti mihi, volo ut ubi sum ego, et illi sint mecum, ut videant claritatem meam quam dedisti mihi, quia dilexisti me ante constitutionem mundi. (Joan. XVII, 1, 4, 11, 24.)

1 Venit enim princeps mundi hujus, et in me non habet quidquam.

Sed ut cognoscat mundus quia diligo Patrem, et sicut mandatum dedit mihi Pater, sic facio. Surgite, eamus hinc. (*Ibid.*, XIV, 30.)

2 C'est le rôle confidentiel que saint Jean s'attribue partout

dir toute la flamme intérieure de l'âme de Jésus. C'était une telle lumière que les apôtres en étaient éblouis : *Voici*, disait l'un d'eux, *que vous parlez manifestement à cette heure. Nous voyons à présent que vous savez toutes choses. C'est pourquoi nous croyons que vous êtes venu de Dieu*[1] *!*

Trouverait-on, en effet, quelque autre part une parole où la divinité éclate en plus grands traits? Et, en même temps, n'est-ce pas là surtout que débordent ces trésors d'humanité et de bénignité que l'apôtre déclare avoir vus dans le sein du Sauveur? Il n'y avait là cependant rien qui sentît le faste d'une parole arrangée, comme dans le dialogue de Socrate mourant. L'élévation et la profondeur de la doctrine s'y tempéraient elles-mêmes par leur propre douceur, et elles y sont à l'âme comme le bleu du ciel.

dans l'Évangile, et que conséquemment lui assignent les saints qui ont voulu se représenter cette histoire.

« Notre-Dame dit alors : « Je voudrais bien savoir ce qui a été « dit et fait pendant cette cène par mon Fils. » Et Pierre fit signe à Jean de le raconter. Jean commence et rapporte tout. Ils passent ainsi tout le jour en parlant de Lui! Oh! avec quelle attention écoutait Madeleine, et combien plus attentivement encore Notre-Dame! Que de fois disait-elle pendant ce récit : « Béni « soit mon fils Jésus! »

(S. Bonav., *Médit. sur la vie de J.-C.*, ch. LXXXV.)

1 Dicunt ei discipuli ejus : Ecce nunc palam loqueris et proverbium nullum dicis.

Nunc scimus quia scis omnia et non opus est tibi ut quis te interroget : in hoc credimus quia à Deo existi. (Joan. XVI, 29.)

C'est pourtant ce discours dont on a osé dire : « La prière de Jésus, la veille de sa mort, se trouve transformée, chez saint Jean, en un discours long, verbeux, froid et uniquement rempli des idées de sa grandeur divine. » (Brestchneider.)

C'est l'entretien sublime, mais familier et intime d'un père avec ses fils, d'un ami avec ses amis, dans le silence d'une dernière nuit, et dans le tête-à-tête d'un souper religieux. Pierre y place ses vives et présomptueuses promesses, Thomas y glisse ses doutes; Philippe expose ses vœux, Jude ses espérances; on dirait un Catéchisme. Et cependant nulle parole ne peut rendre compte de l'impression de celle-là. On l'écoute, on l'adore, elle vibre dans tout l'être, comme si elle venait de tomber des lèvres du Seigneur; on se plonge dans cet abîme, on y revient sans cesse, comme à ces lettres profondes où une main mourante a déposé pour nous ses dernières ardeurs. Elles vous jettent dans ce transport qui faisait dire à Bossuet : « Je n'en puis plus, Seigneur, je n'en puis plus ! » Elles seules suffiraient à peupler une solitude et à remplir une vie, puisque seules elles ont suffi à transformer le monde. Et je m'étonne en moi-même qu'on puisse lire, écouter et goûter autre chose au soir de toutes les cènes, au pied de tous les calvaires, dans toutes les actions de grâces, en présence de tous les sacrifices, quand tout le reste s'efface, et qu'on ne peut plus entendre que deux voix immortelles, celle de l'âme qui dit à Dieu : *Seigneur, montrez-moi le chemin!* et celle de Dieu qui répond : *C'est moi qui suis la voie, la vérité et la vie!*

CHAPITRE VIII

SAINT JEAN A LA PASSION DE JÉSUS-CHRIST

I

Après l'hymne d'action de grâces, ayant donné le signal de quitter le cénacle, Jésus-Christ s'avança vers la montagne des Oliviers, où il avait coutume d'aller prier la nuit.

C'est durant ce trajet qu'il tint à ses disciples une partie du discours que saint Jean a rapporté, et dont il marque assez le lieu et les circonstances. Ils marchaient ensemble dans une nuit doucement et tristement éclairée par la lune de Pâques. Et comme ils traversaient les vignes qui, dans cette terre, montent comme de grands arbustes, Jésus, selon sa coutume, empruntait de la nature qu'il avait sous les yeux des images capables de faire mieux comprendre sa doctrine :

C'est moi, leur disait-il, *qui suis la vigne véritable, et mon Père est le vigneron. Je suis le cep de vigne, et vous êtes les branches. Quiconque demeure*

en moi portera beaucoup de fruits; mais sans moi vous ne pouvez rien faire[1].

Ils arrivèrent ainsi, toujours selon saint Jean, au pied de la montagne en un endroit pierreux, dans lequel l'histoire et la prophétie s'accordent à placer leurs épouvantes. C'est le lit du Cédron creusé dans la vallée appelée primitivement Tophet ou Ben-Hinnon, et nommée depuis la vallée de Josaphat. Le nom de Cédron signifie Ténèbres en hébreu; et rien n'est, en effet, plus sombre que le ravin le plus souvent à sec au-dessus duquel serpente un étroit sentier qui semble suspendu sur le précipice. C'est de là que le Lévitique prescrivait de lancer le bouc émissaire qui, tombant ensuite du haut des rochers de Zug, devait expier pour le peuple. David avait également traversé le Cédron lorsqu'il fuyait devant Absalon révolté. Au delà, le sentier s'élargit et conduit dans le lieu appelé Gethsémani. C'est Jean qui nous fait connaître ce chemin où le Disciple avait tant de fois accompagné son divin Maître[2]. D'un côté, les hauteurs qui portent les tombeaux des rois, les murailles de la ville sainte; de l'autre, la montagne de laquelle Jésus devait s'élever au ciel, dominent le jardin où le Seigneur allait commencer à souffrir.

1 Ego sum vitis vera, et Pater meus agricola est...
Ego sum vitis, vos palmites. Qui manet in me et ego in eo, hic fert fructum multum : quia sine me nihil potestis facere. (Joan. xv, 1, 5.)

2 Frequenter Jesus convenerat illùc cum discipulis suis. (*Ibid.*, xviii, 2.)

Il ne souffrit pas seul : son ami lui fut fidèle[1]. Il fut victime avec lui, « car, explique saint Thomas, il y a une affliction intérieure si intense, qu'elle peut s'appeler un martyre[2]. » Et comme l'Église a donné le nom de Compassion aux souffrances que Marie endura par la vue de la passion de son fils, nous appellerons du même nom la douleur de l'ami, et nous raconterons la Compassion de saint Jean.

Il faut distinguer deux passions de Jésus-Christ. Il y a la passion de son corps, il y a celle de son cœur.

Être lié, être conspué, être frappé de verges et couronné d'épines, être mis sur une croix et percé d'une lance, c'est le supplice du corps. Si horrible qu'on le suppose, ce n'est pas la torture dont s'affectent davantage les âmes généreuses. Elles l'affrontent courageusement, quelquefois même joyeusement, et notre Dieu crucifié a lui-même déclaré qu'il ne fallait pas craindre ceux qui ne tuent que le corps.

Mais être vendu par son ami de tous les instants ;

1 « S. Jean s'étant placé près de Jésus à la Cène, ne se sépara plus de lui. Personne, en effet, ne s'attacha jamais si fidèlement et si familièrement à Jésus. Et lorsqu'il fut pris, il entra avec lui dans l'*atrium* du prince des prêtres, et ne l'abandonna ni lors de son crucifiement, ni à sa mort, ni même après sa mort, jusqu'à ce qu'il eût été enseveli. »

(S. Bonav., *Médit. de la vie de J.-C.*, ch. LXXIII.)

2 Interior afflictio quoddam martyrium est... et afflictio corporis est minor quàm afflictio mentis, quæ est per interiores dolores et animæ passiones. (3ª q. 96. 6.)

avoir choisi des hommes pour être ses familiers, ses héritiers, ses frères, et se voir tout à coup renié par le premier d'entre eux, abandonné des autres; subir successivement le baiser de l'hypocrisie, le trait de l'ingratitude, l'abandonnement de la pusillanimité; endurer tour à tour la lâcheté de celui-ci, la vénalité de celui-là, l'impudeur d'une cour et la stupidité insolente des foules; enfin être bon, être saint, être sauveur, être pasteur, être père, être Dieu, et malgré cela, et même à cause de tout cela, devenir la victime de ceux qu'on est venu racheter; avoir quitté le ciel pour affranchir la terre, puis souffrir et mourir dans le délaissement de la terre et du ciel : voilà le supplice du cœur.

Ce fut principalement le supplice de Jésus-Christ. Toute sa passion vraiment et profondément comprise se passe entre le moment où son cœur, se rompant, transsude le sang et l'eau au jardin de l'Agonie, et le moment où ce même cœur percé par une lance laisse encore découler le sang et l'eau de sa blessure.

L'amitié de Jean le comprit; et comme le divin Cœur reçut trois grandes atteintes au temps de sa passion, la première au jardin de Gethsémani par la fuite des frères, la seconde chez Caïphe par le reniement de Pierre, la troisième à la croix par l'abandon de tous, le Disciple bien-aimé se trouva près de lui dans chacune de ces douleurs, pour lui faire de sa compassion un appui, s'il ne pouvait lui faire de son corps un rempart.

Jésus était venu au lieu de Gethsémani, suivi de ses apôtres. Ils étaient onze alors; mais il n'en prit que trois: c'étaient Pierre, Jacques et Jean, ceux-là mêmes qui l'avaient accompagné sur la montagne où il s'était jadis transfiguré. Toutefois les trois apôtres ne le suivirent pas jusqu'au bout; il leur ordonna de l'attendre sous les oliviers, et il s'éloigna seul pour l'agonie suprême, leur demandant seulement de soulager par la prière sa tristesse mortelle[1].

C'est à de telles heures surtout que l'amitié est le plus indispensable des biens. Dieu même en recherchait la douceur secourable; il venait, il revenait auprès de ses apôtres. Mais les apôtres dormaient, et Jean le bien-aimé dormait comme les autres.

L'Évangile ne veut pas qu'on accuse ce sommeil. Selon qu'il nous l'explique, c'était à force de tristesse qu'ils s'étaient endormis, comme ces fils exténués auprès du lit de leur père qui finissent par tomber dans un accablement où l'âme veille encore et ressuscite l'image de toutes ses douleurs : *Dormientes erant præ tristitiâ.*

Aussi bien Jésus-Christ ne les accusait pas, il les

[1] Cæteros sedere jussi ut infirmiores; vos ut firmiores volo collaborare mecum in vigiliis et arctionibus. (Origen. *in Joan.*)

S. Jean n'a pas raconté lui-même l'agonie de son maître au jardin des Olives. Mais c'est lui qui le fait voir, dans l'instant qui précède, accablé de fatigue et de douleur : « Maintenant mon âme est troublée, et que dirai-je? Mon Père, délivrez-moi de cette heure. Mais c'est pour cette heure que je suis venu. » (Joan. XII, 27.) N'est-ce pas l'écho des gémissements de Gethsémani?

plaignait plutôt, car il savait quel mal les appesantissait. Il disait : *L'esprit est prompt; mais c'est la chair qui est infirme* et qui succombe.

On croit sincèrement, on aime fidèlement, et l'on se fait de son dévouement, de sa fidélité, une image qui transporte et un dessein qui ravit : *Spiritus enim promptus est.* Mais bientôt, hélas! la pauvre nature a ses retours. C'est la patience qui se lasse, c'est la santé qui défaille, c'est l'idéal qui se voile, c'est l'ardeur qui s'éteint, ce sont les yeux qui se chargent de chagrins et d'ennuis : *oculi eorum erant gravati.* Et l'on se surprend à dormir après les plus sincères protestations de veiller, de combattre et de souffrir. Oh ! qui nous délivrera de ce corps de mortalité !

Veillez donc et priez, leur répétait le Maître. D'abord il faut veiller, tenir les yeux ouverts, se garder des embûches, car c'est l'heure des ténèbres, et jamais les piéges ne manqueront sous les pas des disciples du Dieu dont le monde ne cesse de conspirer la mort. Ensuite il faut prier : ce sont les hommes de prière qui rachèteront le siècle s'il doit être racheté. Et si, au contraire, il faut que le Fils de l'homme boive le calice, et verse sa sueur d'eau et de sang, du moins il ne souffrira pas sans être consolé, parce que ses fidèles auront, comme les anges, visité son agonie et réconforté son cœur !

Il y a un autre devoir : c'est celui de l'action. *Maintenant levez-vous,* dit Jésus aux disciples, *l'heure est venue. Marchons, car voici venir celui qui me livrera.* Ce n'est plus de veiller, ce n'est

plus même de prier qu'il s'agit désormais, mais de marcher vaillamment.

Jean se lève; son divin Maître est pris par les valets; l'apôtre est là, il voit tout, tous les détails ici sont dus à son récit. Il a peint l'arrivée de cette troupe armée de bâtons et de torches. Il a vu le miracle des soldats renversés par un mot de l'Homme-Dieu. Compagnon de Simon-Pierre, il constate sa résistance armée contre Malchus: il a retenu surtout les paroles de miséricorde par lesquelles le Seigneur demandait qu'il ne fût pas touché à ses disciples[1]. Mais l'apôtre fidèle s'en tiendra-t-il là? Onze ont suivi Jésus au pied de la colline, et trois dans le jardin. Combien s'en trouvera-t-il qui l'accompagneront chez ses persécuteurs?

II

Il y eut, comme saint Jean le raconte lui-même, *à la suite de Jésus, Simon surnommé Pierre, et l'autre disciple. Or ce disciple était connu du pontife, et il pénétra dans l'atrium de Caïphe en même temps que Jésus.*

Pierre, lui, se tenait à la porte, dehors. Ce fut l'autre disciple, qui, étant de la connaissance du pontife, parla à la portière et fit entrer Simon[2].

[1] Respondit Jesus : Dixi vobis quia ego sum. Si ergò me quæritis, sinite eos abire. (Joan. XVIII, 8.)

[2] Sequebatur autem Jesum Simon Petrus, et alius discipulus.

Or le disciple, l'autre disciple que l'on est accoutumé de voir avec Pierre; *le disciple* par excellence, celui qui se donne toujours ce nom dans son Évangile, celui qui ne se fait pas connaître d'autre sorte, quel est-il?

Saint Chrysostome parlant aux fidèles d'Antioche rend bien compte de la présence de saint Jean en ce lieu, le faisant reconnaître sous les termes voilés, transparents toutefois, qui sauvent à la fois la vérité de l'histoire et la modestie du témoin[1]. « C'est ainsi, explique-t-il, que plus tard ces mêmes prêtres de la maison de Caïphe, rencontrant Pierre et Jean qui prêchent dans le temple, se rappelleront, en effet, « d'avoir vu ces hommes à la suite de Jésus[2]. »

Discipulus autem ille erat notus pontifici, et introivit cum Jesu in atrium pontificis.

Petrus autem stabat ad ostium foris. Exivit ergò discipulus alius, qui erat notus pontifici, et dixit ostiariæ, et introduxit Petrum. (Joan. XVIII, 15, 16.)

Cur non Petrum ipse Joannes introduxit? Christo hærebat et sequebatur eum. (S. Chrysostom. *in hunc locum Joan. Homil. LXXXIII.*)

1 Quis est alius discipulus? Ipse est qui hæc scripsit. (Τίς ἐστιν ὁ ἄλλος μαθητής; Αὐτὸς ὁ ταῦτα γράψας.)

Et cur se non nominat? Nam cùm supra pectus Jesu recubuit, jure nomen occultat. Nunc autem cur idipsum facit? Eâdem de causâ. Nàm hic quoque rem præclaram narrat quòd nempè, omnibus aufugientibus, ipse sequeretur. Ideò nomen tacet suum, et Patrum priorem ponit, suîque tamen meminisse coactus est, ut ediscas eum accuratiùs ea quæ in aulâ gesta sunt enarrasse, utpotè qui intùs esset, etc. (S. Chrysost. *in Joan. Homil. LXXXIII al. LXXXII* apud epit. Migne, t. VIII, p. 449.)

2 S. Chrysost. *in Acta apostol. Homil. X.*

S. Jérôme l'entend de même, saint Augustin l'enseigne ainsi

Jean est donc là. Il est arrivé le premier; il n'a pas voulu quitter un seul instant son maître; des relations antérieures qu'il indique seulement, mais qu'il n'explique pas, lui permettent l'entrée de la maison de Caïphe; il pénètre dans l'*atrium;* il ne dissimule pas qui il est, qui il aime. C'est un disciple de Jésus, chacun le sait; la servante semble faire allusion à ce premier entré quand elle demande à Pierre: *Et toi, n'es-tu pas aussi un disciple de cet homme*[1]*?* La porte qu'il s'est ouverte, il l'ouvrira à d'autres. Il parle aux gens de Caïphe, il introduit Simon-Pierre. Il veut que les amis soient là comme une protestation, comme une consolation, comme une médiation entre le Juste persécuté et ses persécuteurs. Il faut que Jésus puisse dire aux indignes pontifes: « Pourquoi me faites-vous ces questions? Interrogez plutôt ceux qui m'ont entendu. Les voici. Ils savent bien ce que leur ai dit: *Ecce*

aux chrétiens d'Hippone, Théophylacte n'élève aucun doute sur ce sens.

Quisnam sit ille discipulus? Solet autem se idem Joannes ità significare, et addere quem diligebat Jesus. (S. Aug. *in Joan. Evang. Tract. CXIII,* col. 786.)

Jesus amabat Joannem plurimum qui, propter nobilitatem erat notus pontifici, et Judæorum insidias non timebat, in tantum ut Petrum introduceret in atrium, et staret solus apostolorum antè crucem. (S. Hieronym. *Epist.* XVI, p. 119, *ad Principiam, de Marcellæ epitaphio.*)

1 Dicit ergò Petro ancilla ostiaria: Numquid *et tu* ex discipulis es istius hominis? (Joan. XVIII, 17.)

Ibid., XVIII, 25.

Illud autem *Numquid et tu* ideò dicit mulier quia Joannes intùs erat. (S. Chrysost. *in Joan. Homil. LXXXIII.*)

hi sciunt quæ dixerim ego[1]. » Il faut que, tout à l'heure, quand son cœur souffrira du reniement de Pierre, il ait auprès de lui le disciple fidèle sur lequel il puisse du moins reposer son regard. Ce fut l'honneur de Jean; et dans la longue histoire des combats de l'Église on aime à le voir le premier à la tête du cortége qui, pendant trois cents ans, défilera devant les cohortes et devant les prétoires des pouvoirs persécuteurs, en leur jetant le témoignage intrépide de la foi: « Je suis chrétien! »

Ce que Jean a remarqué dans la Passion de son Maître, c'est le caractère spontané de son immolation. Jésus l'avait déclaré dès le commencement: *C'est moi qui donne ma vie afin de la reprendre. Personne ne me la ravit, mais je la livre moi-même, car j'ai également le pouvoir de la donner et celui de la reprendre. Tel est le commandement que j'ai reçu du Père*[2].

Ayant fait cette déclaration de sa souveraineté, et protesté de sa libre élection de mourir, Jesus ne s'en désista pas jusqu'à son dernier souffle. Il voulut commander lui-même son sacrifice, prévoyant tout, prédisant tout, dans la possession pleine d'une âme maîtresse d'elle-même et de sa destinée. Puis

[1] Quid me interrogas? Interroga eos qui audierunt quid locutus sum ipsis. Ecce hi sciunt quid dixerim ego. (Joan. XVIII, 21.)

[2] Ego pono animam meam ut iterum sumam eam.
Nemo tollit eam à me; sed ego pono eam à meipso, et potestatem habeo ponendi eam, et potestatem habeo iterùm sumendi eam: hoc mandatum accepi à Patre meo. (Joan. X, 17.)

quand son heure est venue, c'est lui-même, c'est le trahi qui en avertit le traître et le presse de « faire vite ». Il est le Maître de ses ennemis, il les a renversés dès qu'il s'est nommé à eux, et ne s'est remis entre leurs mains qu'après leur avoir fait sentir que son immolation est le choix de son amour. Il est le Maître de son juge même; et quand celui-ci ose dire à ce grand Dieu : *Ne sais-tu pas que j'ai le pouvoir de te crucifier et que j'ai également celui de te renvoyer? — Non*, lui répond souverainement le divin accusé, *tu n'aurais sur moi aucune sorte de pouvoir s'il ne te venait d'en haut*[1]. Enfin il restera le Maître de la mort elle-même; et lorsque la mort, le trouvant épuisé de sang, s'apprêtera à lui porter le dernier coup, il l'arrêtera soudain, jusqu'à ce qu'ayant repassé tranquillement les Écritures, afin de s'assurer que tout est accompli, il lui donne délibérément le signal de frapper en poussant un cri puissant : *clamore valido*, qui révèle en lui la force, la liberté et la vie.

Ainsi, aux yeux de saint Jean, son Maître ne succombait pas, il s'offrait; ce n'était pas le supplicié, c'était le Rédempteur; ce n'était pas la victime seulement, c'était le prêtre, et ce prêtre était Dieu : *Ecce Agnus Dei!*

Toutefois, après qu'il s'est montré près de Jésus dans l'atrium de Caïphe, l'apôtre n'apparaît plus

[1] Dicit ei Pilatus : Mihi non loqueris. Nescis quia potestatem habeo crucifigere te, et potestatem habeo dimittere te?
Respondit Jesus : Non haberes potestatem adversum me ullam, nisi tibi datum esset desuper. (Joan. XIX, 10.)

dans la Passion de son Maître jusqu'au crucifiement. Qu'était-il devenu? Lorsque, se retournant, le Seigneur transperça de son divin regard l'âme coupable de Pierre, quel regard jeta-t-il sur l'apôtre fidèle? Quel prix lui paya-t-il de sa générosité? Et tandis que Simon Pierre sortait de chez Caïphe pleurant sur son malheur des larmes intarissables, où s'en allait saint Jean?

L'Évangile ne le dit pas. La tradition catholique, se faisant la même question, a pensé que, dans cette heure, les deux douleurs semblables du Disciple bien-aimé et de la Mère de Dieu n'avaient pas pu demeurer séparées l'une de l'autre, et elle s'est représenté saint Jean allant rejoindre et consoler Marie.

Saint Bonaventure a dit : « Cependant Jean se rendit auprès de Notre-Dame et de ses compagnes, qui étaient réunies dans la maison où elles avaient fait la Cène. Il leur raconta tout ce qui était arrivé au Seigneur et aux Disciples. Alors éclatèrent d'ineffables gémissements, des lamentations et des cris. Notre-Dame priait de toute son âme et de toutes ses forces, dans la profonde amertume de son cœur[1]. »

Cela fut-il? Je ne sais. Mais dans l'histoire d'un saint qui fut un si grand cœur, il ne faut pas mépriser, quand elles sont hautes et dignes, ces conjectures qui sont la seconde vue de l'amour. Elles peuvent

[1] *Médit. sur la vie de J.-C.*, ch. LXXV. Attribuées à saint Bonaventure.

prendre place, après l'Évangile, sans doute, et bien au-dessous de lui, dans l'achèvement de cette merveilleuse figure. Puis l'iconographie est venue, qui leur a prêté la beauté et la vie. Et c'est ainsi que, dans le silence que l'Écriture a gardé sur ce point, on aime à contempler et à interroger le tableau où un grand maître de notre temps a exprimé cette scène de douleur.

Une maison juive (peut-être le cénacle où Jésus vient de prophétiser sa mort) s'ouvre sur une rue qui conduit au Calvaire. Par une fenêtre ouverte et jetant sur cette demeure sa lumière sinistre, on voit passer les piques, les enseignes romaines, l'extrémité de l'instrument du supplice dont on devine la victime. Au fond de la salle, dans l'ombre, les saintes femmes à genoux, couvertes de longs voiles, osent à peine tourner les yeux vers ce cortége d'où monte jusqu'à elles le bruit des armes avec les blasphèmes des hommes. Au centre, seule, dans une expression de douleur incomparable, Marie est agenouillée, les mains jointes, le visage frappé par la lumière et comme enveloppé dans un nimbe funèbre, les yeux, le front, la bouche, tous ses sens, tout son être tendu vers le divin et invisible objet dont la présence la ravit dans une extase amère. Puis, près de l'ouverture, un groupe à part. D'abord une femme jeune, éperdue de douleur, prosternée dans la poussière et le visage noyé dans ses cheveux épars : c'est Madeleine. Enfin, au-dessus d'elle et auprès de la fenêtre, deux disciples sont debout. Le premier est Simon Pierre, le pê-

cheur aux traits rudes, détournant sur la foule un regard indigné, d'une main faisant un geste de colère contre les bourreaux, contre lui-même peut-être, et de l'autre arrêtant le mouvement d'un jeune homme qui veut se précipiter sur le chemin de la croix. Ce jeune homme est saint Jean. Il a reconnu son Maître et il étend ses bras vers lui. On sent que rien ne le retiendra, et que dans un instant il sera au Calvaire[1].

III

Debout au pied de la croix de Jesus, étaient Marie sa mère, Marie, femme de Cléophas, avec Marie Madeleine.

Or Jésus, ayant vu sa mère, et auprès d'elle le disciple qu'il aimait, dit à Marie : Femme, voilà votre fils.

Puis il dit au disciple : Voilà votre mère. Et depuis cette heure-là le disciple la prit pour sienne.

Et Jésus vit alors que tout était consommé[2].

C'était la consommation de la fidélité de la part

[1] V. l'admirable tableau du Vendredi saint par Paul Delaroche.

[2] Stabant autem juxtà crucem Jesu mater ejus, Maria Cleophæ et Maria Magdalene.

Cum vidisset ergò Jesus matrem et discipulum stantem quem diligebat, dixit matri suæ : Mulier, ecce filius tuus.

Deinde dicit discipulo : Ecce mater tua. Et ex illâ horâ accepit eam discipulus in sua.

Postea sciens Jesus quia omnia consummata sunt, etc. (Joan. xix, 25.)

de Jean. La passion de l'Homme-Dieu, la passion de son cœur était alors entrée dans sa crise suprême. Abandonné des hommes, il se plaignait d'être en outre délaissé par son Père: *Eloi, Eloï, lamma sabacthani!* Jean ne le délaissa pas. En vain le firmament se voilait de ténèbres, en vain la terre s'ébranlait comme pour secouer de sa face la victime du monde, en vain les tombeaux s'ouvraient d'eux-mêmes comme sous le coup d'une épouvante sacrée: seul entre tous l'ami de Jésus s'obstinait à croire et à aimer: « L'amour, dit l'Écriture, est fort comme la mort. »

C'était, de la part de Dieu, la consommation de la munificence: il venait de donner tout ce qui lui restait. « Mais que peut-il donner, se demande Bossuet, nu, dépouillé comme il est, pauvre esclave qui n'a plus rien en son pouvoir dont il puisse disposer par son testament? De quelque côté qu'il tourne les yeux, Jésus ne voit plus rien qui lui appartienne. Je me trompe, il voit Marie et saint Jean qui sont là pour lui dire: « Nous sommes à vous! » Voilà tout le bien qui lui reste, il les donne l'un à l'autre: « O Jean, je vous donne Marie, et je vous donne en même temps à Marie... Marie est à saint Jean, et Jean est à Marie... Tout ce que son amour avait de tendre et de respectueux pour sa mère vivra dans le cœur de Jean. Lui qui tourne les cœurs ainsi qu'il lui plaît, et dont la parole est toute-puissante et opère en eux tout ce qu'il leur dit, il fait Marie mère de Jean et Jean fils

de Marie[1]. — « Quel honneur, grand Dieu! s'écrie Théophylacte, Jean, le disciple de Jésus, est devenu son frère! tant il est bon de se tenir au pied de la croix, et de demeurer avec Jésus-Christ quand il souffre[2]! »

Mais le legs divin ne s'arrêtait pas au disciple. Il s'adressait au monde; et, sous le nom de saint Jean, embrassant l'Église entière, il donnait une mère à la famille des âmes dont le Père est dans le ciel. Jean est le premier-né de cette famille adoptive qui comptera tant d'enfants; et lorsque sur tous les points de la terre chrétienne on verra fleurir cette piété filiale envers la mère de Dieu, de laquelle sont écloses tant de grâces virginales et de si fortes vertus, c'est à Jean qu'on remontera pour en trouver le germe.

Cependant le disciple, — et c'est le témoignage sur lequel il insiste, — se tenait là jusqu'au bout, pour un plus grand mystère : *Un soldat vint*, dit-il, *qui de sa lance ouvrit le côté de Jésus, et aussitôt il en sortit du sang avec de l'eau. Et celui qui l'a vu en a rendu témoignage, et son témoignage est vrai. Et il sait qu'il dit vrai, afin que vous croyiez*[3].

[1] Bossuet, *Panégyrique de saint Jean*, IIe partie.

[2] Jam papæ! quomodò honorat discipulum fratrem suum illum faciens! Usque adeo bonum est juxtà crucem stare et manere apud patientem Jesum : Βαβαὶ δέ πως ἐτίμα τόν μαθητήν, ἀδελφὸν ἑαυτοῦ τοῦτον ποιοήμενος, κ. τ. λ. (Theophylact. *in hunc locum Joan.*)

[3] Venerunt ergò milites; ad Jesum cùm venissent, ut viderunt eum jam mortuum, non fregerunt ejus crura.

Sed unus militum lanceâ latus ejus aperuit, et continuò exivit sanguis et aqua.

Et qui vidit testimonium perhibuit : et verum est testimonium

Admirable attention de l'Évangéliste, observe saint Augustin. Il ne dit pas que le soldat *perça* le côté de Jésus, ni qu'il le *blessa;* il ne se sert d'aucune expression semblable. Mais il dit qu'il *l'ouvrit,* comme pour nous montrer dans ce cœur la porte de la vie, d'où sont sortis, avec son sang, les sacrements de l'Église, sans lesquels on ne peut atteindre à la vie véritable[1]. »

Or saint Jean était là pour recueillir ce sang. C'était son rôle. Hier ce sang divin nous était légué dans la Coupe eucharistique; mais maintenant que le legs, si j'ose dire, coule à flots sur l'autel du sacrifice, qui le recevra pour le transmettre aux hommes et pour en arroser le monde purifié? Les riches de la terre ont un ami de leur choix qu'ils désignent, pour que, par lui, leur héritage arrive entier à leurs enfants. Qui donc sera choisi pour être l'exécuteur testamentaire de Dieu? Il y a bien Marie debout, elle aussi, au pied de cet autel dont elle recueille toutes les douleurs pour elle, toutes les grâces pour nous. Mais la médiatrice céleste de la grâce n'en est pas le ministre, et c'est l'ordre de Dieu que de ses mains elle descende entre les mains d'un homme pour arriver aux hommes.

Cet homme, ce sera le prêtre, et le prêtre ici a

ejus. Et ille scit et quia vera dicit, ut et vos credatis. (Joan. xix, 32-35.)

1 Vigilanti verbo usus est Evangelista ut non diceret latus ejus *percussit*, aut *vulneravit*, aut quid aliud, sed aperuit, ut illìc quodammodò vitæ ostium panderetur undè sacramenta Ecclesiæ manaverunt.

son exemplaire dans saint Jean. Voilà l'ordre du salut et la hiérarchie dans le service des âmes. Pas une goutte de sang ne tombera d'un autel, pas une grâce ne découlera d'un sacrement divin sans passer premièrement par le cœur de Marie et par les mains du prêtre. Ainsi: la croix plantée en terre, près du ciel; sur cette croix Jésus; aux pieds de Jésus, Marie; près de Marie saint Jean, dans saint Jean le sacerdoce; puis au-dessous, dans la vallée, la multitude levant les yeux vers la montagne d'où lui doit venir le secours: il n'y a pas d'image plus complète de l'économie de notre Rédemption.

CHAPITRE IX

SAINT JEAN A LA RÉSURRECTION

I

Les souvenirs de Jean nous transportent ensuite à trois jours de là. Le disciple s'était retiré dans une maison de Jérusalem, sa propre maison peut-être, comme l'insinue saint Luc, celle où il donnait asile à la mère de Dieu, celle que Nicéphore et d'autres historiens placent sur la colline de Sion. Pierre s'y trouvait avec lui abîmé dans ses remords[1].

[1] L'Évangile le suppose : Marie Madeleine trouve Jean et Simon Pierre réunis ensemble dans le même lieu (xx, 2). Saint Bonaventure ajoute dans ses Méditations :

« On frappa à la porte. Les saintes femmes tremblèrent. Jean alla à la porte, et, regardant, il reconnut Pierre, et dit : « C'est Pierre ! » Notre-Dame répondit : « Ouvrez-lui ! » Alors Pierre entre respectueusement, en sanglotant et en pleurant, et tous se prirent à fondre en larmes; et ils ne pouvaient dire un mot à cause de leur douleur. »

(*Médit. sur la vie de J.-C.*, ch. LXXXIV.)

C'est là que Jean fut saisi de la première nouvelle d'un fait mystérieux. Le dimanche matin une femme entre précipitamment. C'est Marie Madeleine qui accourt et qui dit : *Ils ont pris mon Seigneur, et je ne sais où ils l'ont déposé*[1].

Qu'était-ce à dire? Que venait raconter Madeleine? Et qu'avait-elle vu?

Ce matin-là, quelques-unes des femmes galiléennes, entre lesquelles l'Évangile nomme Marie mère de Jacques le Mineur ou le Juste; Salomé, mère de Jean; Jeanne, femme de Chusa, de la maison d'Hérode, s'étaient dirigées de bonne heure vers le sépulcre de Jésus. Ce sépulcre était situé au milieu d'un jardin, sur la pente même de la montagne du Calvaire, et creusé dans le roc, tel que l'on voit encore les tombeaux des Patriarches et des Rois de Judée. Cette grotte sépulcrale et ce jardin étaient ceux d'un Juif de distinction, Joseph d'Arimathie, qui, aidé de Nicodème, y avait déposé le corps du divin Maître, après l'avoir d'abord, selon la coutume de l'Orient, enveloppé de bandelettes et oint de parfums. Mais cet embaumement rapide, préparé dans la hâte d'une veille de sabbat, était insuffisant. C'était donc afin d'achever cette œuvre de piété suprême que les saintes femmes avaient devancé la lumière, emportant avec elles des vases pleins d'aromates, mais inquiètes, et se demandant

[1] Cucurrit ergo Maria Magdalene, et venit ad Simonem Petrum et ad alium discipulum quem amabat Jesus, et dicit illis : Tulerunt Dominum de monumento, et nescimus ubi posuerunt eum. (Joan. xx, 2.)

l'une à l'autre qui leur enlèverait la pierre qui fermait le sépulcre.

Madeleine, la plus ardente, les avait précédées. Il était encore nuit quand elle était arrivée seule au jardin, près de la grotte; et son premier mouvement avait été de courir à l'entrée du saint lieu où reposait le corps de son Maître adoré... La pierre n'y était plus[1]! A cette vue, Madeleine se trouble, elle croit d'abord à un enlèvement, à une profanation; elle n'ose pénétrer dans cette obscurité; et, sans attendre personne, éperdue, hors d'elle-même, elle descend à la maison où sont Simon Pierre et Jean, pour leur dire ses alarmes : *Ils ont enlevé le Maître, et je ne sais où ils l'ont mis.*

Alarmes de l'amitié, qui croit que tout est perdu, à l'heure même où elle est sur le point de tout retrouver! Du cœur de Madeleine l'émotion est passée dans celui de saint Jean. Il ne s'agit point encore de résurrection : on n'y pense même pas. Seulement, aux premiers mots de Madeleine éplorée, les deux apôtres s'émeuvent. Mais il n'y a que Jean qui nous puisse peindre son inquiétude et son empressement :

Pierre et Jean, le disciple que Jésus aimait, sortirent de la maison et vinrent au tombeau.

Ils se mirent à courir tous les deux en même temps. Mais l'autre disciple courut plus vite que Pierre; et

[1] Unâ autem sabbati, Maria Magdalene venit manè, cum adhuc tenebræ essent, ad monumentum, et vidit lapidem sublatum à monumento. « (Joan. xx, 1.)

l'ayant devancé, ce fut lui qui arriva le premier au sépulcre.

Là, s'étant incliné, il vit les bandelettes détachées du corps et posées à terre.

Il n'entra pas jusqu'à ce que fût arrivé Simon Pierre, lequel, ayant pénétré dans le tombeau, vit de même les bandelettes posées.

Le suaire dont on avait recouvert la tête de Jésus était placé à part, roulé séparément.

Alors entra le disciple qui était venu le premier, et il vit, et il crut.

Les apôtres ne savaient pas encore que, selon l'Écriture, il fallait que Jésus ressuscitât d'entre les morts[1].

Ce narrateur si précis est en même temps, comme on voit, le témoin le plus proche, le premier informé, le plus fidèlement instruit, et le premier croyant de la résurrection. « Il vit et il crut, » raconte-t-il de lui-même. Et qui le portait à croire? L'Écriture d'abord, les promesses expresses du Sauveur, les-

[1] Exiit ergò Petrus, et ille alius discipulus, et venerunt ad monumentum.

Currebant autem duo simul, et ille alius discipulus præcucurrit citiùs Petro, et venit primus ad monumentum.

Et cùm se inclinasset, vidit posita linteamina; non tamen introivit.

Venit ergò Simon Petrus sequens eum, et introivit in monumentum, et vidit linteamina posita,

Et sudarium, quod fuerat super caput ejus, non cum linteaminibus positum, sed separatim involutum in unum locum.

Tunc ergò introivit et ille discipulus qui venerat primus ad monumentum; et vidit et credidit.

Nondum enim sciebant Scripturam, quia oportebat eum à mortuis resurgere. (Joan. xx, 3.)

quelles, comme il paraît l'insinuer en ce lieu, étaient plus familières à lui qu'aux autres frères : *nondum enim sciebant.* Puis, comme il le raconte, ce linge qui avait enveloppé la tête meurtrie du Maître, si soigneusement plié à côté du linceul, écartait la supposition d'un enlèvement furtif. Il crut donc, il crut par d'autres raisons encore : ces raisons supérieures qui sont les soudaines et sûres intuitions du cœur. Le cœur est toujours le premier sur les voies de Dieu, et en avance pour toutes les solutions des choses. Pierre est encore en route lorsque Jean est déjà venu, qu'il a vu, et qu'il croit. Il sera toujours vrai que, pour arriver à croire, le plus court chemin c'est d'aimer.

Jean s'en était retourné en compagnie de Pierre [1]. Le jour était levé alors, et ils se tenaient ensemble dans la même maison, partagés entre la crainte et l'espoir, quand ils virent de nouveau Madeleine qui venait vers eux. Ce n'était plus la même femme; son visage rayonnait, ses paroles étaient de feu. Jean les a retenues, et quel charme fidèle il met à nous les redire! Madeleine se tenait pleurante auprès du monument qu'elle n'avait pas quitté, ne pouvant se détacher de ce lieu triste et doux; quand, le jour se faisant, elle se penche du dehors dans l'intérieur de la grotte. Deux formes vêtues de blanc apparaissent soudain : ce sont deux anges, ils la consolent, ils lui disent doucement : *Femme, pourquoi pleures-tu?* Madeleine n'a qu'une pensée; elle réclame son Maître : *Je ne sais où ils l'ont mis,* dit-elle. Mais,

[1] Abierunt ergo iterùm discipuli ad semetipsos. (Joan. xv, 10.)

se retournant, elle voit quelqu'un derrière elle. C'est le Seigneur qui l'attend; toutefois, à travers ses larmes, elle ne le reconnaît pas, elle le prend pour le jardinier, et à lui aussi elle demande son Maître. C'était assez avoir éprouvé sa constance. Celui-ci ne lui dit qu'un seul mot : *Marie!* mais à ce nom d'honneur, son nom de réhabilitée, Madeleine le reconnaît : c'est le Maître : *Rabboni!* Elle ne dit rien de plus, et se jette à ses pieds pour l'adorer.

Mais le Seigneur glorifié demande un culte d'un autre genre : *Ne me touche pas*, dit-il, *car je ne suis pas encore remonté à mon Père.* « Ne me touche pas : *Noli.* C'est pour ménager ton cœur que je t'impose ce sacrifice. Comment pourrais-tu, si je te laissais baiser mes pieds, rester encore sur la terre[1] ? »

Puis l'ère du Christ invisible allait succéder à l'ère du Christ visible; jusqu'ici nous pouvions encore verser sur ses pieds nos larmes et nos parfums. Bientôt nous ne le pourrons plus. Sans doute, l'Eucharistie nous rendra la douceur de ce commerce divin. Sans doute, quand il sera retourné à son Père, on le reconnaîtra encore, on le retrouvera dans la fraction du pain. Mais le sacrement qui nous rend la présence du Maître ne nous rend pas sa vue, que nous n'aurons qu'au ciel; Jésus relève donc les yeux de Madeleine vers le ciel où il va repartir, et il l'envoie d'abord raconter à ses frères tout ce qu'elle vient de voir[2].

[1] R. P. Olivaint. Retraite de 1866, t. II, p. 73.
[2] Joan. xx, 11-18.

Jean avait eu la première intuition du mystère. Madeleine l'eut ensuite : mais entre ces deux témoignages, quelles nuances délicates ! Celui de Jean est plus prompt, celui de Madeleine est plus sûr. Il ne faut à l'un qu'un regard pour qu'aussitôt il croie; l'autre veut des paroles et des apparitions. Tous deux s'empressent et courent : tout amour a des ailes. Mais Jean n'a besoin que de paraître un instant; il faut à Madeleine un long séjour au tombeau. Jean devine; Madeleine cherche. Mais quand on aime Jésus, on ne le cherche pas longtemps, et tous deux le rencontrent au sein de son triomphe, comme ils l'avaient suivi jusqu'au lieu du supplice.

Tels sont les lendemains que Dieu réserve à ses fidèles. Il y a toujours deux têtes sur lesquelles Jésus-Christ ne cesse d'étendre, dans le monde, les deux bras de sa croix sanglante ou glorieuse : c'est le repentir et l'innocence; c'est Madeleine, c'est Jean. Il pardonne beaucoup à l'une; l'autre est le disciple aimé. Tous les deux ont une place privilégiée près de lui, aux grandes heures de l'existence. Seulement le repentir se tient plus bas, à ses pieds, qu'il baise humblement, tandis que l'innocence repose sur son cœur.

Ce n'était pas assez, pour la foi de l'avenir, de ce double témoignage : Jean nous en devait un autre. Plus nombreux que ceux qui croient, il y a ceux qui doutent : les apôtres doutaient. Madeleine avait beau leur donner tous les signes, toutes les preuves du miracle, et ses compagnes confirmer ses déposi-

tions, ce n'étaient que « rêveries de femmes en délire[1] »; et ces gens qu'on accuse d'avoir imaginé une résurrection, ne voulaient seulement pas ajouter foi à celle qui leur était démontrée.

Les hommes n'avaient pas réussi à obtenir plus de crédit que les femmes. Simon Pierre avait été premièrement convaincu par une apparition personnelle de Jésus dont parlent l'Évangile de saint Luc et les Épîtres de saint Paul. Le même apôtre mentionne une autre apparition à Jacques le Mineur. Les disciples d'Emmaüs avaient reconnu le Seigneur à la fraction du pain. C'étaient des faits isolés. Ceux qui entendaient ces récits s'étonnaient, étaient émus, mais ne se rendaient pas. Dieu voulait que le miracle n'obtînt pas facilement l'assentiment des hommes, même des meilleurs hommes, afin qu'il fût constant à jamais qu'il avait comme forcé la conviction par l'éclat de l'évidence.

Jean, saisi de cette évidence, établit le fait contradictoirement, opposant à la foi empressée de Madeleine l'opiniâtre incrédulité de Thomas. Ici ce n'est plus une apparition personnelle, c'est à l'ensemble des apôtres rassemblés au même lieu que Jésus se manifeste. Ce n'est plus Jean qui croit, c'est Didyme, c'est celui qui a voulu ne se rendre que devant une preuve palpable, et qui, l'ayant en effet palpée, touchée du doigt, finit par tomber à genoux devant *son Seigneur et son Dieu*[2].

[1] Et visa sunt antè illos sicut deliramentum verba ista. (Luc. xxiv, 11.)

[2] Joan. xxii, 24 et sq.

Tels étaient les plus vivants souvenirs de saint Jean. « Et nous aussi, devait-il s'écrier plus tard, en tête de ses Épîtres, ce que nous vous annonçons, ce Verbe de vie qui était au commencement dans le Père, nous l'avons entendu, vu, regardé de nos yeux et touché de nos mains. » O Jean, nous vous croyons, car non-seulement vous avez vu, vous avez entendu, vous avez touché, mais vous nous faites voir, entendre et toucher à nous-mêmes ce que vous racontez; et l'empreinte en est restée immortelle dans votre livre comme elle était restée toujours jeune dans votre cœur.

II

Va, annonce à mes frères que je les précèderai en Galilée. Le Seigneur avait adressé ces paroles à Madeleine le jour de sa résurrection. Saint Matthieu et saint Marc dénoncent ce rendez-vous; mais seul saint Jean le raconte. C'est là, en Galilée, dans sa propre patrie, qu'il a vu se couronner la vie ressuscitée du vainqueur de la mort.

Le cénacle et le sépulcre sont loin déjà. Les apôtres s'en sont retournés à leur lac, pleins de crainte et d'espoir, redevenus pêcheurs de poissons après avoir été consacrés pêcheurs d'hommes[1].

[1] Non ii fuêre prohibiti arte suâ, licitâ scilicet atque concessâ, victum necessarium sibi quærere, sui apostolatus integritate servatâ, si quandò undè viverent illud non haberent. (S. Aug. *in Joan. Tract. CXXII*, col. 810.)

Un jour donc ils pêchaient. Jean et Jacques y étaient avec Pierre, Thomas, Nathanaël et deux autres disciples. La nuit de travail avait été mauvaise, et les pêcheurs revenaient sans avoir rien pris, quand le matin, au moment où ils touchaient le rivage, aux premières lueurs du jour, ils aperçoivent quelqu'un qui les attend sur le bord, et qui, les saluant d'un air de connaissance : *Enfants,* leur dit-il, *avez-vous une bonne provision*[1]*?* Puis l'inconnu leur dit de jeter le filet du côté qu'il indique, et ils font à l'instant une pêche miraculeuse.

Jean se complaît dans ce récit. Il revoit avec bonheur son lac, sa maison non loin de là peut-être, sa barque et ses engins de pêche. Il nomme encore ses plus fidèles amis. Ici la main, la langue et l'œil du fils du pêcheur se trahissent partout. Il a le regard exercé qui apprécie les distances dans l'air et jusqu'au fond des eaux; il sait de quel bord le filet a été jeté; il sait que le filet est à la traîne comme les chaluts de nos pêcheurs de l'Océan, dans les journées de pêche abondante : à ses yeux, le miracle a surtout consisté dans ce fait que le filet devait rompre, et qu'il tint bon cependant jusqu'à la fin[2].

Mais qui a fait ce miracle? Quel est cet inconnu si puissant et si bon? Qui le reconnaîtra? *C'est le Seigneur,* s'écrie un disciple qui l'a distingué d'un

[1] Dixit ergò eis Jesus: Pueri, numquid pulmentarium habetis? (Joan. xxi, 5.)

[2] Ces réflexions sont de M. l'abbé Deramey, *Défense du quatrième Évangile*, p. 21 et 286.

premier regard; et ce disciple, c'est Jean. Puis, comme pour en donner la raison, il ajoute lui-même qu'il *était le disciple bien-aimé de Jésus*[1]. Ceux qui s'aiment et se ressemblent, dit le vénérable Bède, se reconnaissent sans peine, par leur seule sympathie et leur ressemblance[2]. « Quoi! disait saint Augustin, tu aimes et tu ne vois pas? Est-ce que l'amour ne fait pas voir? Persévère dans l'amour, et je ne le tromperai pas. Car j'ai purifié ton cœur; et pourquoi l'ai-je purifié, sinon pour te faire voir[3]? » — « C'est la virginité, ajoute saint Ambroise, qui, la première, a reconnu ce corps virginal. Bienheureux les cœurs purs, parce qu'ils verront Dieu[4]! »

L'amour eut sa récompense. En ce même jour, Jésus-Christ venait de confier à Pierre le soin de son troupeau: « C'est l'office de l'amour, dit saint Augustin, de paître le troupeau du Seigneur[5]. » Il lui avait fait la promesse de sa croix, en lui prophétisant un supplice semblable au sien: *Tu me sequere:* Tu marcheras sur mes traces! Mais de la destinée de Jean, le Seigneur ne disait rien.

1 Dixit ergò discipulus ille quem diligebat Jesus Petro: Dominus est. (Joan. XXI, 7.)

2 Solent similes, ideòque amantes se invicem ex quâdam sympathiâ et vultûs, gestuumque similitudine agnoscere. (Bed. *in Joan.*)

3 S. Aug. *in Joan. Tract. XXI*, col. 1573.

4 Decebat reverâ ut Virginitas virginale corpus priùs agnosceret.

5 Sit amoris officium pascere Dominicum gregem. (Ap. S. Thomas, 2a 2æ, q. 185, a. 2.)

« Pierre, dit saint Chrysostome, qui jusqu'ici avait partagé avec le disciple les bons et les mauvais jours, eût bien voulu encore faire entrer son ami en participation des biens qu'on lui promettait[1]. » Se tournant donc, et voyant celui que son maître avait fait reposer sur son sein, Pierre demanda : *Et de celui-ci, qu'adviendra-t-il, Seigneur?* Inséparables dans la vie, devons-nous être séparés dans la mort? Le serons-nous dans la gloire? Quel sort réservez-vous à une tête si chère? Et si moi, qui vous ai renié, je deviens le gardien de votre troupeau, que deviendra celui qui vous fut fidèle à la vie et à la mort?

C'est alors que le Seigneur fit cette réponse mystérieuse, mais décisive, qui donnait la clef de la destinée de Jean. « Si je veux que celui-ci demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe? Ne peux-tu me suivre sans qu'il marche près de toi? *Quia ad te? Tu me sequere?* »

Ce fut la dernière parole particulière, personnelle, dite aux deux grands apôtres. Elle atteignait, en effet, jusqu'au terme de leur vie, jusqu'au jour où le Maître *devait venir,* comme il disait; où il devait venir à Pierre sur la voie Appienne pour lui demander d'aller mourir au Janicule; où il devait venir à Jean dans les visions de Patmos, puis plus tard à

[1] Quia magna ei prædixerat Dominus, et orbem terrarum commiserat, et martyrium prænuntiaverat, et amorem testatus est ampliorem, volens et Joannem communicatorem accipere dixit : « Hic autem quid? Nonne eadem nobiscum veniet via? » (S. Chrysost. *in Joan. Homil. LXXXVIII.*)

Éphèse pour l'emporter dans le sein de la Divinité, qui lui était déjà apparue tant de fois. Le rôle des deux apôtres était distinctement marqué par ces paroles. Pierre allait commencer, à la tête de l'Église, ces combats où les frères devaient tous, comme Jésus, triompher par leur mort; tandis que seul survivant à la famille apostolique, saint Jean allait tenir levé, parmi les peuples, jusqu'aux confins du siècle, ce signe de la charité, de laquelle il est écrit qu'elle ne succombe pas : *Charitas numquàm excidit.*

Un repas pris en commun, sur la grève du lac, consacra cette solennelle visite de Jésus. C'était dans un repas, observe saint Augustin, que le Seigneur avait d'abord manifesté sa gloire. Un autre repas, la Cène, avait été la révélation de son amour. Que symbolisait ce dernier repas du Ressuscité, par lequel le disciple termine son Évangile, sinon le grand festin de la Béatitude où nous conviait l'Époux des noces éternelles[1]?

Un des plus anciens Pères, Clément d'Alexandrie, ajoute que Jésus-Christ, dans les jours qui suivirent sa résurrection, conféra un autre don à son disciple aimé, celui d'une science éminente qui devait faire de lui l'aigle des Évangélistes[2]. Est-ce une tradition? Est-ce une explication de la sublime transcendance

1 S. Aug. *in Joan. Tract. CXXIV*, cap. XXI, col. 1965 et seq.

2 Clemens Alexandr. *in Sexto Instit. libro*. Apud Euseb. *Hist. Eccl.* lib. II, cap. I, p. 38 : Ἰωάννῃ, μετὰ τὴν ἀνάστασιν, παρέδωκε τὴν γνῶσιν ὁ Κύριος.

du génie de saint Jean? Nous n'avons pas les paroles qui furent échangés alors entre le Maître glorieux et le disciple qui l'avait suivi jusqu'à la croix. Mais si leurs entretiens ne sont pas venus jusqu'à nous, n'en avons-nous pas le reflet dans le saint Évangile?

Ainsi Jean fut le témoin le plus considérable, comme l'historien le plus complet de la résurrection. Tandis que, chez les autres, le divin Ressuscité ne fait que traverser l'horizon rapidement, comme un météore splendide, dans l'Évangile de saint Jean, c'est un soleil à son midi. Il vit, il parle, il aime, c'est toute une existence qu'il commence sur la terre pour aller s'achever dans le ciel.

Et quelle existence, compatissante et bonne comme il convient à un homme, puissante et transfigurée comme il sied à un Dieu! Quelle tendresse d'abord Quelles familiarités! Quelles surprises charmantes! Quelles paroles de père dans ces adieux sans fin qui précèdent le départ! Que ses délices sont bien d'être parmi les enfants des hommes! Il ne peut les quitter; il les rejoint partout, ici dans le cénacle, là sur le bord des eaux, au milieu de leur travail, à l'heure de leur repas, sur le chemin de la ville. *Pourquoi êtes-vous tristes?* demande-t-il à ceux-ci. *Ne vous troublez pas, ne craignez rien*, dit-il doucement à ceux-là. *Paix à vous! Paix à vous!* Ce ne sont plus ses serviteurs, même le nom d'amis ne dit pas assez; ce sont ses fils désormais, ses petits-fils, ses enfants: *Enfants, n'avez-vous point ici de quoi manger?* L'excès de condescendance va par-

fois à ce point qu'on pourrait craindre qu'il ne compromît le respect : *Thomas, mets ton doigt dans les cicatrices de mes mains, approche, pose ton doigt sur la plaie de mon côté.* Puis, quand il le voit à genoux, le relevant doucement : *Te voilà bien heureux d'avoir cru parce que tu as vu. Plus heureux seront ceux qui croiront sans voir*[1].

Comme autrefois Joseph, quand il retrouvait ses frères, il ne veut pas même se souvenir qu'ils l'ont abandonné. Entre tous ses fidèles il y a une pécheresse; c'est à cette femme que Jésus se montrera d'abord : *O Marie! — O bon Maître!* Entre ces douze apôtres, il y a un rénégat ; Jésus se montre à Pierre avant de se manifester aux autres : *Apparuit Simoni!* c'est sur sa barque qu'il monte, c'est sa pêche qu'il favorise. De son apostasie il n'est pas même question. Et quand Pierre, se souvenant de son ingratitude, demeure confondu devant une telle clémence, c'est alors que Dieu l'appelle à devenir le pasteur de son peuple : *Pierre, m'aimes-tu? M'aimes-tu?* Et, ayant fait prononcer à l'apôtre trois fois coupable la triple protestation de sa fidélité, il lui donne en deux paroles tout ce qu'il possède de meilleur : son troupeau et sa croix, l'apostolat suprême avec le sacrifice, la couronne du Pontife, en laissant voir au-dessus la couronne du martyre qui ne sortira plus de la succession de Pierre : *Alius cinget te.*

Ainsi l'âme de Jésus palpite dans saint Jean. Mais

1 Dixit ei Jesus : Quia vidisti, Thoma, credidisti. Beati qui non viderunt et crediderunt. (Joan. xx, 27, 29.)

s'il a senti frémir et déborder la vie du sein du Fils de l'Homme, il a vu s'achever aussi l'œuvre définitive de la puissance de Dieu.

C'est d'abord la paix signée entre le ciel et la terre, et leur alliance écrite dans ces plaies glorifiées que Jésus médiateur va emporter vers le Père : *Paix à vous! paix à vous! Et, ayant parlé ainsi, il leur montra ses mains et son côté*[1].

C'est la constitution hiérarchique de l'Église, constitution pastorale, ainsi qu'il convenait à une loi de grâce : *Pierre, paissez mes brebis, et paissez mes agneaux.*

C'est enfin la loi de la rénovation, de la création nouvelle par un autre souffle de vie répandu sur le monde. Telle est la profonde signification de ce que fit Jésus quand, à son dernier adieu, soufflant sur ses apôtres, il leur donna la puissance de nous rouvrir le ciel: *Recevez le Saint-Esprit, et remettez les péchés*[2]*!*

Tel apparut à Jean le Seigneur glorieux. Telle est l'image parfaite qu'il a laissée de Lui: en est-il de plus vivante, de plus digne de l'Homme et de plus digne de Dieu?

Il ne restait plus au Maître qu'à remonter vers son Père, pour nous préparer le lieu, selon sa promesse.

[1] Venit Jesus et stetit in medio, et dixit eis: Pax vobis. Et cùm hoc dixisset, ostendit eis manus et latus. (Joan. xx, 29.)

[2] Hæc cum dixisset, insufflavit, et dixit eis: Accipite Spiritum sanctum.

Quorum remiseritis peccata, remittuntur eis, et quorum retinueritis, retenta sunt. (Joan. xx, 22.)

Un jour, Jean et les autres le virent s'élever tranquillement du faîte d'une montagne; et étendant vers lui leurs mains et leurs yeux, *suspicientes in cœlum*, ils ne cessèrent de le suivre dans cette contemplation et adoration silencieuse, jusqu'à ce qu'une nuée de gloire le dérobât à la terre, et qu'il rentrât au sein de son éternité.

Ici s'achève ce qu'on nomme proprement l'Évangile. Ici se ferme devant nous la période divine ouverte pendant trente-trois ans dans l'histoire des hommes.

C'est là, sur cette montagne, dans cette contemplation, que nous voyons saint Jean en présence de Jésus pour la dernière fois. A partir de cette heure il entrait dans une nouvelle vie, moins visiblement unie à Dieu que l'autre, mais plus personnelle peut-être, plus active, plus forte. Il avait reçu toutes les instructions de son Maître: c'était le temps de faire son œuvre et d'agir pour lui.

CHAPITRE X

PREMIER TÉMOIGNAGE DE SAINT JEAN DEVANT LES JUIFS
CONVERSION DANS LE SANHÉDRIN

I

Les trois années passées dans la société intime de Jésus-Christ avaient fait de Jean le témoin de l'Évangile, et ses rapports familiers avec le Fils de Dieu suffisent à expliquer sa connaissance des choses, en donnant la garantie de sa sincérité. Mais l'énergie nouvelle, qui du disciple bien-aimé va faire un apôtre et un martyr; mais cette transformation soudaine et ineffable qui, du pêcheur d'hier, fera demain le plus sublime des Évangélistes, qui nous l'expliquera? Il fallait sur cet esprit un dernier coup de lumière; il fallait sur ce cœur une flamme qui le fondît et qui coulât en bronze l'âme fidèle et tendre.

Le Saint-Esprit fit ce miracle, miracle nécessaire sans lequel rien ne s'explique, miracle que Jésus-Christ a prophétisé dans l'Évangile de saint Jean. C'est uniquement en saint Jean que la

théologie sur l'Esprit-Saint reçoit les révélations et les développements qui en font un ensemble de doctrine complet.

Le disciple nous rapporte que, pendant les derniers entretiens de Jésus, la veille de sa mort, les apôtres l'entendant parler de son départ, en étaient attristés; mais le Seigneur leur dit : *Que votre cœur ne s'inquiète pas, car mon Père vous donnera un autre Consolateur qui demeurera éternellement avec vous.*

Alors Jésus disait quelle était l'origine, la nature, l'opération de cet autre lui-même. C'est l'Esprit qui *procède du Père* et qui est *envoyé par le Père et le Fils :* procession éternelle, procession substantielle que Jean expliquera plus tard, par cette parole décisive de sa première épître : *Il y en a trois qui rendent témoignage dans le ciel : le Père, le Verbe et le Saint-Esprit; et ces trois ne font qu'un.*

Cet Esprit est appelé « l'Esprit de vérité », lumière des intelligences, envoyé pour réveiller dans l'esprit des apôtres la doctrine de l'Évangile, comme le soleil réveille dans le sein de la terre les germes engourdis : *C'est l'Esprit-Saint que mon Père enverra en mon nom, qui vous instruira de toutes choses, et vous remettra en mémoire tout ce que je vous aurai dit*[1]. *C'est lui qui rendra témoignage de moi*[2].

Il vous enseignera toutes les vérités. Il ne parlera pas de lui-même; mais il dira tout ce qu'il aura entendu et vous fera connaître l'avenir. C'est lui

[1] Joan. XIV, 26. — [2] *Ibid.*, XV, 26.

qui me glorifiera, parce qu'il participera de moi, et qu'il vous fera connaître ce qui est de moi[1].

Cet Esprit était également annoncé comme étant l'Esprit de force ; les apôtres avaient reçu l'ordre de demeurer au cénacle jusqu'à ce qu'ils fussent « revêtus de cette force du Très-Haut ».

La Pentecôte justifia ces promesses divines. Les langues de feu que les apôtres virent descendre sur leurs têtes, dans la retraite du cénacle, représentaient la flamme et la lumière intérieure, que venait allumer en eux l'Esprit de vérité. Le vent qui ébranla le lieu où ils priaient, était l'image de ce souffle plein de force qui allait renverser les idoles du paganisme et renouveler la face de la terre. L'allégresse qui demain va remplir le cœur des apôtres devant les bourreaux c'est la présence et le bienfait de l'Esprit consolateur que le Maître leur avait promis.

Il ne faut pas chercher ailleurs le secret du changement qui du fils de Zébédée fait l'Évangéliste du Verbe, et du tendre disciple le confesseur intrépide de la vérité. Dans ce sens il est vrai de dire que ce n'est pas le même homme qui, pêcheur de poissons la veille, allait le lendemain exprimer, écrire et produire des choses si surhumaines : c'est vraiment un autre homme, l'homme de la Pentecôte.

Cette transformation, nous l'allons voir éclater dans sa vie et dans ses œuvres. L'âme de saint Jean, chargée des dons de Dieu, ressemblait à un

[1] Joan. XVI, 13-15.

navire encore à l'ancre dans le port et n'attendant qu'un souffle pour commencer sa course : l'Esprit souffla au cénacle, et l'apôtre partit.

Une des recommandations de Jésus avait été que ses apôtres s'associassent deux à deux pour prêcher l'Évangile : *Et cœpit eos mittere binos*. Voilà pourquoi désormais Jean ne marche pas seul, et devient, dans ces commencements, inséparable de saint Pierre[1]. Ce n'était pas seulement le prélude et l'exemple de l'association qui devait être une des forces conquérantes de l'avenir. Les docteurs ont voulu voir dans l'union des deux apôtres l'emblème de l'union de la doctrine et de l'amour. A leurs yeux, Pierre et Jean c'est la vérité alliée avec la charité, l'une portant la lumière, et l'autre la chaleur; l'une maîtresse des esprits, l'autre souveraine des âmes; mais toutes deux invincibles quand elles marchent ensemble, en se donnant la main.

Aux yeux de saint Augustin, les deux apôtres personnifient l'un la vie active, l'autre la vie contemplative. Pierre, c'est l'énergie de l'action et du combat. Jean, c'est la quiétude de la contemplation se reposant en silence près de l'objet qu'elle adore, et préludant aux joies calmes de l'éternité[2].

[1] Petrus Joannem admodùm amabat, perque totum Evangelium hæc necessitudo ostenditur, nec non et in Actibus apostolorum : Καὶ γὰρ σφόδρα ἐφίλει τὸν 'Ιωάννην ὁ Πέτρος, κ. τ. λ. (S. Chrysost. *in Joan. Homil. LXXXVIII.*)

[2] Duas vitas novit Ecclesia, quarum est una in labore, altera in requie; una in viâ, altera in patriâ; una in opere actionis,

Les apôtres ne s'adressèrent pas tout de suite aux nations. Le Pasteur avait dit d'aller premièrement aux brebis qui étaient de sa maison d'Israël. Les Juifs devaient avoir les prémices de l'Évangile, et saint Jean commença par ceux de Jérusalem [1].

Jérusalem, à cette époque, était devenue presque une cité romaine. Hérode l'Ascalonite en avait fait, au témoignage de Pline, la ville la plus magnifique de l'Orient; mais elle avait perdu beaucoup de sa religieuse originalité. Le prince courtisan avait bâti près de là un cirque et un théâtre dans lesquels se célébraient des fêtes quinquennales en l'honneur d'Auguste. Il avait réparé et transformé le temple, mais en le profanant; et, au-dessus de la porte principale du saint lieu, on voyait reluire l'aigle d'or de Rome et de Jupiter, comme une double insulte à la religion et à la liberté [2].

Tandis que les pharisiens exagéraient le culte jusqu'à la superstition, et s'attachaient aux rites sans

altera in mercede contemplationis; una bona sed adhuc misera, altera melior et beata... Ista significata est per apostolum Petrum, illa per Joannem. (S. Aug. *in Joan. Tract. CXXIV*, cap. xxi; col. 1974.)

1 (Et dixit eos prædicare) remissionem peccatorum in omnes gentes, incipientes ab Jerosolymâ. (Luc. xxiv, 47.)

2 V. Joseph. *Antiq. Jud.* XV, viii, 1.

M. de Saulcy, *Hist. d'Hérode le Grand*, p. 179, 204, 227 et passim.

M. de Saulcy a retrouvé l'emplacement et les restes du théâtre d'Hérode, à droite de la voie antique de Jérusalem à Samarie.

pourtant parvenir à préserver les croyances, il y avait des flatteurs, appelés Hérodiens, qui ne connaissaient plus d'autre Messie que le prince, d'autres lois que sa faveur, d'autres fêtes que les spectacles auxquels il les conviait; et les mœurs se mouraient dans l'orgie et le sang. La crise de la foi n'était pas moins mortelle. Les beaux esprits d'alors, nommés sadducéens, professaient qu'il fallait jouir à tout prix de ce monde, puisqu'on ne savait rien de l'autre, et ils faisaient bon marché de l'immortalité. Ainsi la ville sainte tendait-elle à devenir une ville profane. Son grand rôle s'achevait, son sacerdoce expirait; elle-même commençait à abdiquer sa mission, en abaissant la barrière qui jadis la séparait de la gentilité[1].

Elle gardait du moins au culte national une fidélité scrupuleuse et jalouse. Les premiers disciples de Jésus-Christ eux-mêmes n'avaient nullement rompu avec la Synagogue[2]. Ils fréquentaient le temple comme avait fait leur Maître, et c'est dans ce lieu béni que Jean rendit à Jésus le premier témoignage.

Il y avait peu de jours qu'on avait célébré la Pentecôte légale. Les étrangers étaient encore en très-grand nombre dans la ville sainte, quand Pierre et Jean montèrent ensemble vers le temple. Ils s'avancèrent d'abord sous le portique extérieur jusqu'à la Porte Belle, ainsi qu'on nommait la porte de Sur ou

[1] M. de Champigny, *Rome et la Judée.*
[2] S. Chrysost. *in Actus apost. Homil. IV.*

de Seïr. L'historien Josèphe lui donne le nom de Corinthienne, à cause de l'airain de Corinthe dont elle était faite; et, entre les dix portes qui donnaient entrée dans le temple, celle-là était regardée comme la plus remarquable par les riches ornements dont elle était décorée[1].

Or, raconte l'Évangile, c'était la neuvième heure, correspondant à notre troisième heure du soir, et les apôtres se rendaient au temple pour prier[2]. Sous cet opulent portique gisait un pauvre mendiant, boiteux de naissance, que l'on portait là chaque jour, et dont l'indigence faisait, avec l'éclat du riche monument, un lugubre contraste. Mais écoutons les Actes :

Cet homme, voyant Pierre et Jean qui entraient dans le temple, leur demanda l'aumône.

Pierre et Jean, se tournant vers lui, lui dirent ensemble : Regarde-nous.

Lui, se tournant vers eux, esperait qu'ils allaient lui donner quelque chose.

Pierre lui dit: Je n'ai ni or ni argent; mais ce que j'ai je te le donne. Au nom de Jésus de Nazareth, lève-toi et marche.

Et, lui ayant pris la main droite, il le souleva, et soudain ses jambes s'affermirent.

Et tout joyeux cet homme se dressa debout, puis

[1] Joseph. *de Bello Jud.* lib. VI, cap. VI; edit. græc. lib. VII, c. XII, p. 916.

[2] Petrus autem et Joannes ascendebant in templum ad horam orationis nonam. (Act. III, 1.)

il marchait, et, accompagnant les apôtres, il entra dans le temple, allant, sautant et louant Dieu[1].

Ce don des miracles était une des puissances du nouvel apostolat. Avant de quitter ses apôtres, et dans les dernières heures passées au milieu d'eux, le Maître leur avait conféré cette vertu, comme devant être la confirmation divine de leur parole et la sanction de leur autorité: *Allez,* avait-il dit, *enseignez toute créature.* Et tout de suite il avait ajouté : *Quant à ceux qui croiront, voici les signes qu'ils verront...*[2] et il en déterminait le caractère particulier, qui est la charité.

Saint Jean avait remarqué, comme son Évangile le fait voir, que chaque leçon de Jésus avait été préparée par un bienfait de lui. C'était selon cette méthode miséricordieuse que procédèrent les apôtres, et qu'allait procéder l'Église de Jésus-Christ, pour convertir le monde. Cette conversion fut l'œuvre

[1] Is cùm vidisset Petrum et Joannem incipientes introire in templum rogabat ut eleemosynam acciperet.

Intuens autem in eum Petrus cum Joanne dixit : Respice in nos.

At ille intendebat in eos, sperans se aliquid accepturum ab eis.

Petrus autem dixit : Argentum et aurum non est mihi : quod autem habeo, hoc tibi do. In nomine Jesu Christi Nazareni surge et ambula.

Et apprehensâ manu ejus dexterâ allevavit eum, et protinus consolidatæ sunt bases ejus et plantæ.

Et exiliens stetit, et ambulabat. Et intravit cum illis in templum, ambulans et exsiliens, et laudans Deum. (Act. III.)

[2] Et dixit eis : Euntes in mundum universum, prædicate Evangelium omni creaturæ. (Marc. XVI, 15.)

Signa autem eos qui crediderint hæc sequentur... (*Ibid.*, XVI, 17.)

d'une merveilleuse bonté bien plutôt que le fruit d'une brillante éloquence. Encore moins fut-elle le produit de l'opulence. Les apôtres n'avaient rien : eux-mêmes le déclarent ici : *Je n'ai ni or ni argent,* dit le prince de l'Église. Mais c'est toujours à l'heure de son plus grand dénûment que l'Église et son chef font les plus grands miracles. Pour donner, il n'est pas nécessaire d'avoir ; pour donner il faut aimer, et pour aimer il faut croire.

Pierre croyait, Jean aimait : *Regarde-nous,* dirent-ils au boiteux de la porte. *Respice in nos,* retourne-toi vers ceux qu'a envoyés un Dieu fait pauvre pour te guérir, et, *au nom de Jésus de Nazareth, lève-toi maintenant et marche!*

C'est encore en ce nom que tout se lève et marche au ciel et sur la terre! Et le jour n'est pas loin où ce sera tout l'univers, lui aussi perclus, lui aussi mendiant, qui, sur la même parole et au même nom divin, se lèvera et marchera, et montera vers le temple, pour y porter au Dieu qu'il ne connaissait pas sa foi, son hommage et son action de grâces.

La loi juive interdisait aux boiteux et aux aveugles l'entrée du saint temple[1]. Une fois guéri, l'infirme n'eut rien de plus pressé que d'y pénétrer à la suite des apôtres. Il n'y avait pas d'ailleurs pour eux de plus beau cortége ; et quand on veut se faire une image parfaite de la mission apostolique, on se rap-

[1] Cæcus et claudus non intrabunt in templum. (II Reg. v, 8.)

pelle Pierre et Jean, la doctrine et la charité, priant ensemble, prêchant ensemble, s'appuyant l'un sur l'autre, un pauvre à côté d'eux.

Tout le peuple, voyant cet homme marcher et louer Dieu, était dans l'admiration de ce qui venait d'arriver.

Et comme le boiteux s'attachait aux pas de Pierre et de Jean, tout le peuple stupéfait accourut autour d'eux dans le portique de Salomon[1].

C'était un de ces nouveaux et magnifiques portiques bâtis par Hérode le Grand, dans le style grec le plus riche, avec des colonnes de marbre, des vignes d'or courant sur la corniche, des voiles de pourpre, des peintures dont la description fidèle nous est donnée par l'historien Josèphe. On l'avait appelé le portique de Salomon, parce qu'il se dressait sur la grande terrasse, élevée par ce prince, à quatre cents coudées au-dessus de la vallée. Un pont le joignait à la grande place qui s'étendait depuis le ravin de Tyropœon jusqu'à l'escarpement de la montagne de Sion, et dont les antiquaires retrouvent parfaitement les limites et les ruines[2].

[1] Et vidit omnis populus eum ambulantem, et laudantem Deum.

.... Et impleti sunt stupore et extasi in eo quod contigerat illi.

Cùm teneret autem Petrum et Joannem, cucurrit omnis populus ad eos ad porticum quæ appellatur Salomonis, stupentes. (Act. III, 9.)

[2] Joseph. *Antiq. Jud.* lib. XX, cap. VIII, p. 699, et lib. XV, cap. XIV, p. 544.

M. de Saulcy a parfaitement établi la géographie du temple

C'est là que se réunissaient, sous le *velarium* peint de diverses couleurs, les Juifs prosélytes et les Juifs de la Porte, qui ne pouvaient pénétrer dans l'intérieur du temple. C'est là aussi que Pierre, prenant la parole, prononça le discours que les Actes attribuent à saint Jean comme à lui : *loquentibus illis.*

Ce discours, aussi simple que courageux, était l'affirmation de la divinité et de la résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ, dans toute l'éloquence des faits : « Dieu vous a envoyé son propre Fils Jésus, vous l'avez condamné. C'était le Juste et le Saint, vous l'avez répudié. C'était l'auteur de la vie[1], vous l'avez mis à mort ; mais Dieu l'a ressuscité, nous en sommes témoins, nous en fournis-

et de ses dépendances, dans son récent ouvrage sur le siége de Jérusalem.

Dans son *Histoire d'Hérode,* il décrit ainsi le portique dont nous parlons, p. 234 :

« Ce triple portique, ou portique royal, était assurément l'œuvre la plus splendide qui eût jamais existé à la lumière du soleil. En effet, la vallée étant déjà assez profonde pour permettre difficilement à l'œil de sonder d'en haut sa profondeur, Hérode la couronna d'un portique d'une élévation si immense qu'elle donnait le vertige. Le portique était orné de quatre rangs de colonnes disposées sur toute sa longueur, se faisant face régulièrement. L'ampleur de ces colonnes était telle, qu'il fallait trois hommes pour en embrasser le fût. Elles étaient en tout au nombre de cent soixante-deux. Les chapiteaux, de style corinthien, étaient de la plus belle exécution. Les plafonds étaient ornés de sculpture en bois de très-haut relief et de motifs variés.... L'œuvre entière était si merveilleusement polie que qui ne l'avait pas vue ne pouvait croire à une pareille splendeur, et que qui la voyait se sentait frappé d'admiration. »

[1] Le texte grec porte : Le chef de la vie : Αρχηγὸν ζωῆς, ducem vitæ.

sons la preuve en faisant des miracles en son nom. Convertissez-vous donc, Dieu vous pardonnera, parce que c'est par ignorance que vous l'avez trahi, et que vous êtes encore le peuple de son choix[1]. »

Tel est le résumé des paroles de Pierre et de Jean. Ils furent entendus; cinq mille hommes présents crurent à leur témoignage et reçurent le baptême. Cette foi, ce baptême des foules, cette conversion en masse provoquée par l'attestation d'un fait public, accompli en ces lieux mêmes quarante jours seulement avant cette prédication, est une des plus fortes preuves de la vérité de la Résurrection.

Mais il y avait des gens qui ne trouvaient pas leur compte à ces conversions. C'étaient d'abord les prêtres, qui sortirent du temple, curieux eux-mêmes d'entendre ces étranges prophètes. Avec eux arriva aussi celui qu'on nommait « le magistrat du temple », officier supérieur qui commandait jour et nuit les postes préposés à la garde de Sion, et pour qui tout mouvement comme tout rassemblement était réputé séditieux. Il paraît qu'il occupait un rang assez élevé, puisque Josèphe le nomme immédiatement après le grand prêtre[2]. Mais les plus acharnés pour la répression étaient les sadducéens. Ils professaient, comme on sait, une sorte d'épicuréisme mêlé de judaïsme, et l'on n'ignore point que c'est chez les partisans de la libre existence que le christianisme

[1] Act. III, 12 et seq.

[2] Joseph. *de Bello Jud.* VI, v. 3.

a, de tout temps, rencontré ses plus violents contradicteurs. Leur crédit prévalut. Les apôtres furent arrêtés sans autre forme de procès. Mais comme le soir était venu, on remit au lendemain à rassembler le conseil, et Pierre et Jean passèrent cette nuit en prison : *Posuerunt eos in custodiam*[1].

Quelle était cette prison? La nature du délit, l'autorité de Caïphe qui était de la secte des sadducéens, ne font-ils pas présumer que la maison où furent *gardés* les deux apôtres, selon l'expression du texte, n'était autre que la maison du grand prêtre lui-même; celle-là même où le Seigneur avait été mis la nuit de sa passion? Je ne veux pas insister sur une pure conjecture[2]. Mais l'âme chrétienne éprouve quelque douceur à voir Pierre et Jean se rencontrant dans le lieu où Jésus avait récemment souffert, y retrouvant sa trace, son courage, son ardeur; s'honorant de ses fers, s'animant du succès de cette première journée; Pierre baisant ces entraves qui lui avaient été prophétisées, Jean savourant le calice qui lui avait été promis; et tous deux passant la nuit dans cette action de grâces qu'allait, durant

1 Et injecerunt in eos manus, et posuerunt eos in custodiam in crastinum : erat enim jam vespera. (Act. IV, 3.)

2 « On enferma Jésus, dit saint Bonaventure, dans une prison au-dessous du sol, que l'on peut voir encore, ou du moins les ruines. » (*Médit. sur la vie de J.-C.*, c. LXXV.)

« La maison de Caïphe est devenue aujourd'hui une église arménienne. Dans le sanctuaire, du côté de l'Épître, on s'introduit, en se baissant, dans un petit oratoire que l'on dit être la prison qui reçut le Sauveur, la nuit même où il fut saisi. » (Le comte J. d'Estourmel, *Journal d'un voyage en Orient.*)

trois siècles, entendre tant de latomies, de cachots et de catacombes !

II

Le lendemain fut le jour d'un autre témoignage. En effet, « chaque nation a quelque part une magistrature qui rassemble en elle la gloire et la lumière du pays, et c'est là que comparaît toute doctrine qui revendique l'empire des esprits[1]. » La doctrine des apôtres ne pouvait échapper à cette loi commune, et tous deux furent amenés devant le Sanhédrin.

Le Sanhédrin, conseil suprême de la nation, se composait de soixante-dix membres présidés par le grand prêtre. Ce tribunal siégeait tous les jours, et les plus graves causes civiles et religieuses, comme la fausse prophétie, l'idolâtrie et le blasphème, étaient de son ressort. Josèphe raconte que les rois eux-mêmes courbaient la tête sous ses arrêts. Ici, il ne s'agissait que de deux pauvres pêcheurs. Mais tout l'appareil judiciaire avait été déployé pour cette solennité. Anne, l'ancien prince des prêtres, siégeait; Caïphe, Jean, Alexandre, étaient à côté de lui[2].

[1] Le P. Lacordaire, *XXXVIIe Conférence, De la Vie intime de Jésus-Christ,* p. 420.

[2] Joseph. *Antiq. Jud.* lib. XX, cap. III, p. 690.
Tous ces noms se retrouvent dans l'histoire de ce temps.

Autour d'eux se pressaient les Anciens, les scribes et les premiers du peuple[1].

Les apôtres comparurent, on les interrogea. *En quel nom faites-vous ces choses?* leur fut-il demandé à tous deux. Ce fut Pierre qui répondit. Ce n'était plus le faible Pierre que Caïphe avait vu naguère renier son maître à la voix de sa servante. Il adjurait les princes du peuple et les anciens d'écouter sa parole. Il n'invectivait pas contre les chefs de sa nation. Il respectait leur pouvoir, mais sans rien relâcher des droits de la vérité. Aux meurtriers de son Maître, il annonçait la divinité du Seigneur Jésus-Christ de Nazareth : ils l'avaient crucifié, mais il avait été ressuscité par Dieu ; ils l'avaient répudié, et c'était cependant la pierre de l'angle où tout l'édifice devait se réunir. Ils blasphémaient son nom, et il n'y avait pas sous le ciel d'autre nom en qui fût le salut[2] !

Les juges furent confondus. Ils regardaient ces hommes sans culture, sans lettres, sachant à peine la langue de leur pays, *sine litteris et idiotæ*, et ils ne comprenaient rien à cette éloquence nouvelle. C'était l'éloquence chrétienne, l'éloquence inspirée, l'éloquence apostolique, simple, mais as-

Caïphe était encore le grand prêtre de l'année. Jean, le fils d'Ananus, fut plus tard le gouverneur des cantons d'Acrabacène et de Gophnitique ; Alexandre Tibère devait être gouverneur de la Judée après Fadus.

[1] Factum est autem in crastinum ut congregarentur principes eorum, et seniores, et scribæ in Jerusalem. (Act. IV, 5.)

[2] Act. IV, 8-12.

surée, qui, en ce jour, commençait à exercer l'empire dont le sceptre devait être porté moins par les mains du génie que par celles de la sainteté. Les magistrats se demandaient quels étaient ces orateurs. Ils se rappelaient les avoir vus, dans leur *atrium*, timides ou apostats, quand on jugeait leur Maître[1], et ils ne savaient d'où leur était venu soudainement ce courage[2]. Le boiteux était là aussi, debout près d'eux. Les juges éprouvaient l'angoisse indéfinissable qu'on ressent quand on se voit aux prises avec une force invisible et mystérieuse[3]. Impuissants à contester et désespérant de vaincre, ils voulurent transiger, et, ayant délibéré, ils revinrent dans le conseil pour défendre aux disciples de prononcer ce Nom.

Ceux-ci s'en indignèrent, et d'une même voix Pierre et Jean répondirent :

Dites-nous, devant Dieu, s'il vaut mieux obéir aux hommes qu'à lui? Ce que nous avons vu, et ce que nous avons entendu, nous ne pouvons le taire[4].

1 Cognoscebant eos quia cum Jesu fuerant, in passione, inquit. Hi enim soli tunc unà erant, quandò viderunt illos humiles, dejectos : quod illos maximè in admirationem rapiebat, repentina nempè mutatio. Nam illic erant Annas et Caiphas, et obstupefaciebat eos illa tanta libertas. (S. Chrysost. *in Act. Homil. X.*)

2 Videntes autem Petri constantiam et Joannis, comperto quod homines essent sine litteris et idiotæ, admirabantur, et cognoscebant eos quoniam cum Jesu fuerant. (Act. IV, 13.)

3 Hominem quoque videntes stantem cum eis qui curatus fuerat, nihil poterant contradicere. (*Ibid.*, IV, 14.)

4 Petrus verò et Joannes respondentes dixerunt ad eos : Si

Il fallut bien céder. Le témoignage était formel et le miracle manifeste. Le peuple s'était prononcé d'instinct pour ceux qui venaient de guérir un homme du peuple. Le conseil redouta de reprendre contre les disciples l'échafaudage d'intrigues ou de violences ouvertes qui avaient si mal réussi contre Jésus. On s'en tint aux menaces, et ils furent renvoyés, plus affermis et plus intrépides que jamais.

Les Actes ont raconté l'accueil qu'ils reçurent dans l'assemblée des frères : ce fut une ovation. Quand ils eurent rapporté ce qui s'était passé, tout le cénacle se leva pour remercier Dieu de ces beaux commencements : *O Seigneur, c'est bien vous qui avez fait le ciel, la terre, la mer et tout ce qu'ils contiennent! Pourquoi les nations ont-elles frémi contre vous, et les princes et les rois se sont-ils coalisés contre votre Fils Jésus, le Christ que vous avez sacré et qui est votre enfant! O Seigneur, voyez donc maintenant comme ils vous menacent, et donnez à vos serviteurs la constance de porter contre eux votre parole. Étendez votre main puissante pour guérir, et accordez-nous de faire éclater des prodiges, au nom de votre saint Fils, notre maître Jésus*[1] *!*

Ils furent aussitôt exaucés. Le cénacle s'ébranla,

justum est in conspectu Dei, vos potius audire quàm Deum, judicate.

Non enim possumus quæ vidimus et annuntiamus non loqui. (Act. IV, 19.)

1 Qui cùm audissent, unanimiter levaverunt vocem ad Deum et dixerunt : Domine, tu es qui fecisti cœlum et terram, mare, etc. (Act. IV, 24.)

l'Esprit-Saint le remplit; des énergies nouvelles pénétrèrent dans les âmes : rien ne pouvait plus désormais enchaîner leur parole.

Elle porta bientôt ses fruits, en convertissant ses juges. Suivant la tradition la plus autorisée, deux docteurs de la loi, Nicodème et le fameux Gamaliel, son maître, se déclarèrent chrétiens. Saint Chrysostome ajoute qu'ils reçurent le baptême des mains de Pierre et de Jean[1]. L'aurore de la vérité commençait déjà à illuminer les cimes.

[1] S. Chrysost. *in Act. Homil. XIX*, p. 182.

« Nicodemus nepos meus (inquit Gamaliel), cum à Domino audisset, baptizatus est à sanctis Petro et Joanne. » (*Revelatio Luciano facta, ad calcem opp. S. August.*, t. VII, p. 810.)

CHAPITRE XI

SAINT JEAN EN SAMARIE. — MARTYRE DE JACQUES SON FRÈRE
LE CONCILE. — LA DISPERSION

I

Cependant la charité avait commencé son règne dans cette belle communauté de l'Eglise du cénacle, qui allait devenir le type idéal des Églises, et dont le pur souvenir devait illuminer les dernières instructions de saint Jean à Éphèse. *Les disciples persévéraient dans la doctrine des apôtres, dans la participation à la fraction du pain, dans les prières. Tous ceux qui croyaient étaient traités comme égaux; leurs biens étaient communs. Ils allaient prier unanimement dans le temple, rompant le pain dans la maison les uns des autres, avec allégresse et simplicité de cœur. Ils louaient Dieu, ils étaient en grâce devant tout le peuple, et chaque jour voyait croître le nombre de ceux qui trouvaient le salut dans le Seigneur*[1].

[1] Act. II, 42.

En effet, l'Évangile n'était déjà plus le petit grain de sénevé de la parabole; l'arbre sortait de terre. La vérité ne s'était pas levée encore pour les peuples assis dans l'ombre de la mort; mais une ville, une province jusque-là schismatique, entr'ouvrait les yeux aux célestes clartés; et, chose étrange! c'était cette même Samarie, jadis inhospitalière, et sur laquelle Jean avait prié Jésus de faire descendre le feu du ciel. Convertis par Philippe, un des sept nouveaux diacres, et baptisés par lui, les Samaritains attendaient que la main des apôtres, seuls investis de ce pouvoir, leur conférât le Saint-Esprit. Pierre fut désigné pour cette mission. Jean ne pouvait pas être séparé de lui, ils partirent ensemble[1]. Il convenait que celui qui avait jadis appelé des feux vengeurs sur les Samaritains, sachant aujourd'hui enfin *de quel Esprit il était*, appelât sur leurs têtes une meilleure flamme.

Ils imposèrent donc les mains aux néophytes. Ainsi, à la parole se joignait l'exercice d'un plus haut ministère: l'administation des grâces sacramentelles, dans toute la plénitude du pouvoir apostolique.

Ce fut là que Jean se trouva pour la première fois, en présence d'une de ces hérésies à la fois philosophiques et mystiques qui, sous le nom de gnosticisme, devaient être le champ de ses futurs combats.

1 Cum autem audissent Apostoli, qui erant Jerosolymis, quod recepisset Samaria verbum Dei, miserunt ad eum Petrum et Joannem. (Act. VIII, 14.)

Dans cette province de Samarie se trouvait un magicien, connu sous le nom de Simon, lequel faisait dès lors, dans sa vie et sa doctrine, une de ces contrefaçons misérables de l'Évangile qui tentaient les plus grandes ambitions de ce temps.

Simon était sorti de la bourgade de Gitton ou Gitta en Samarie. Aux Juifs, il se proposait comme celui qui avait dicté la loi du Sinaï. Aux païens, il se donnait comme le *Zeus* souverain, prêtant le nom de Minerve ou de Sagesse incarnée à une femme perdue qu'il avait trouvée à Tyr et qu'il appelait Hélène. C'est elle qui, dans son système, représentait le principe passif et matériel que lui, Sauveur, venait réhabiliter dans le monde. Quand le christianisme parut, il ne le répudia point; il se fit baptiser; et, prenant de la doctrine de l'Évangile ce qui pouvait s'accommoder à ses rêves et à ses vues, il se donna lui-même comme le Rédempteur. N'était-il pas, en effet, le libérateur des âmes dégradées dans le corps? N'était-il pas le bon pasteur venu pour chercher et sauver, dans les bas-fonds du monde où elle s'était égarée, cette Hélène infortunée, cette brebis blessée et perdue dans le désert des passions grossières?

Il allait donc semant dans la Samarie et dans les autres provinces ses doctrines et ses prestiges. La Syrie, la Phénicie, Rome peut-être le virent étonner la multitude, non moins par la séduction de ses œuvres magiques que par l'orgueil de sa vie, se donnant, selon saint Jérôme, le nom du Verbe divin. « Je suis le Verbe, disait-il, la parole de

Dieu, le Beau, le Paraclet, le Tout-Puissant, le Tout de Dieu. »

Simon, témoin des miracles opérés sur les néophytes de Samarie par l'imposition des mains des deux apôtres, aurait bien voulu leur ravir des dons qui excitaient son envie. Ne voyant là que l'effet de prestiges employés par des concurrents plus habiles que lui, le magicien proposa à Pierre et à Jean de leur en acheter le secret. Mais ceux qui venaient de dire au mendiant de la porte du Temple qu'ils ne possédaient ni or ni argent, repoussèrent les avances intéressées de l'imposteur: *Que ton argent périsse avec toi!* dirent-ils au Magicien. Le Seigneur l'avait prescrit : « Ce que vous avez reçu de moi gratuitement, donnez-le gratuitement. » Et le trafic des choses saintes, anathématisé ici par les apôtres, devait désormais, sous le titre de *Simonie*, perpétuer le souvenir de son premier auteur avec celui de l'anathème fulminé contre lui.

Saint Jean eut aussi, dès cette époque, sa part dans le ministère de l'élection et de la promotion des pasteurs. En ce temps-là, les apôtres désignèrent l'un d'eux, Jacques, surnommé le Mineur et le Juste, fils d'une sœur de Marie et parent de Jésus, pour remplir les fonctions d'évêque de Jérusalem. La plus respectable tradition de l'Église, fondée sur une épître du pape Anaclet citée par Clément d'Alexandrie et conservée par Eusèbe, fait honneur de ce choix à Pierre, Jean et Jacques[1]. L'esprit de

[1] Κλήμης δὲ περίστησι Πέτρον καὶ Ἰάκωβον καὶ Ἰωάννην μετὰ τὴν ἀνάληψιν τοῦ Σωτῆρος Ἰάκωβον τὸν δίκαιον Ἐπίσκοπον Ἱεροσολύμων

force, qu'il avait reçu dans le cénacle, ne se démentit ni dans sa vie ni dans sa mort. Jacques le Juste se concilia par sa grande sainteté la vénération des Juifs, non moins que celle des chrétiens. Nous le verrons bientôt auprès de Marie et de Jean, et nous saurons quel frère celui-ci retrouva en lui, quand son frère eut été rappelé par le Seigneur.

II

En effet, Jacques, frère de Jean, fut le premier des apôtres qui souffrit le martyre. Dans le récit de l'Évangile, les existences de ces deux fils de Zébédée semblent se fondre ensemble, sans qu'aucun trait accuse la personnalité distincte de saint Jacques. Élevés sur la même barque, appelés le même jour à devenir pêcheurs d'hommes, associés ensemble aux divines confidences de la transfiguration, de l'agonie, et des dernières manifestations de Jésus, ils semblaient devoir être inséparables dans la mort, comme ils avaient été indivisibles dans la vie. N'était-ce pas à tous deux, dans la même circonstance, que le Seigneur avait dit « qu'ils boiraient son calice »? Mais le calice de l'un ne devait pas ressembler à celui de l'autre. Pour Jean, l'amère

ἑλέσθαι. (Euseb. lib. II, cap. 1, p. 38; juxtà Clement. Alex. *Instit.* lib. VI.)

On fait remonter à cette consécration de S. Jacques par les trois saints apôtres l'usage qui appelle trois pontifes consécrateurs au sacre d'un évêque.

douleur ce fut de voir souffrir son frère et de demeurer. Pour Jacques, ce fut de se séparer de Jean et de partir.

Dans ce temps-là, disent les Actes, *le roi Hérode étendit son bras pour frapper quelques-uns des enfants de l'Église. Il fit périr par l'épée Jacques le frère de Jean*[1].

Cela se passait onze ans après la mort de Jésus, en l'année quarante-quatrième de son incarnation, la deuxième du règne de Claude, Quinctius Crispinus et Marcus Statilius Taurus étant consuls.

Celui qui faisait ainsi couler le sang de l'apôtre, était le trop célèbre Hérode Agrippa, dont Josèphe a raconté la vie si agitée[2]. Favori d'Antonia mère de Germanicus, partisan et familier de la maison des Drusus, bercé dans les intrigues comme dans les orgies du palais de Tibère, Agrippa possédait les principes faciles et la corruption de mœurs des pires persécuteurs. Hérode le Grand, son aïeul, était ce meurtrier des enfants de Bethléhem, qui avait attenté à la vie de Jésus. Sa sœur était cette Hérodiade adultère, qui avait demandé la tête de Jean-Baptiste, et l'on sait quel genre de celébrité était réservé dans l'empire à sa fille, la fameuse Bérénice. Audacieux et adroit, dominateur et courtisan, Agrippa possédait la souplesse de caractère des Romains de la décadence, lesquels ne connaissaient

[1] Eodem autem tempore misit Herodes rex manus ut affligeret quosdam de Ecclesiâ.

Occidit autem Jacobum fratrem Joannis gladio. (Act. XII, 1.)

[2] Joseph. *Ant. Jud.* lib. XIX, cap. IV.

d'autre but que la fortune, et d'autre moralité que le succès. De la faveur de Caius, on l'avait vu tomber dans une honteuse prison, puis tout à coup porté, de la disgrâce et de l'exil, sur le trône de sa patrie, sans que la vertu lui fût venue de l'infortune.

Toutefois les perversions de l'existence romaine ne l'empêchaient pas de professer un certain goût officiel pour la religion des Juifs, ce qui le faisait bien venir du peuple et des prêtres. C'était d'ailleurs un esprit cultivé et poli, ne se compromettant pas par des crimes inutiles; sectateur de la justice, tant qu'il n'y allait pas de ses propres intérêts, mais d'ailleurs prêt à tout, et n'hésitant jamais devant une cruauté qui pouvait lui servir.

C'est ce qui arriva dans cette circonstance. Agrippa revenait de Rome. L'empereur Claude, dont il venait de seconder puissamment l'avénement à l'empire, non content de le confirmer dans la possession de la Galilée, ainsi que dans l'ancienne tétrarchie de Philippe, venait de lui donner la Judée, la Samarie, toutes les terres du Liban; et un traité d'alliance, rempli de son éloge, avait été gravé sur une table d'airain affichée au Tabularium. Fort de l'appui du prince, Agrippa voulait l'être de l'affection de ses peuples; et comme, à son retour, il trouva le pays profondément divisé par l'invasion progressive de la religion chrétienne, il crut, dit l'Écriture, qu'un des plus sûrs moyens de popularité était de sévir contre cette minorité odieuse[1].

[1] Videns autem quia placeret Judæis. (Act. XII, 2.)

C'était dans le temps des Azymes qui précèdent la Pâque. Agrippa, qui d'ordinaire résidait à Césarée, se rendit dans la Ville sainte pour cette solennité. La multitude était grande à Jérusalem; et *ceux de la dispersion*, accourus pour cette fête, ne s'entretenaient que de ces Juifs qu'on avait vus partout prêchant un nouveau Dieu. Leurs conquêtes effrayaient les prêtres et les rabbins, menacés dans leur juridiction et leur enseignement. Indifférent sans doute à la question de doctrine, Agrippa l'était moins au règne préconisé du nouveau roi des Juifs. Il fallait une victime aux colères publiques; Jacques eut la préférence.

L'apôtre fut dénoncé par le juif Ozias, qui le livra aux mains des soldats d'Agrippa. On vit alors, raconte Clément d'Alexandrie cité par Eusèbe, ce qui devait depuis se retrouver tant de fois dans l'histoire des saints. Le délateur lui-même, épouvanté de son crime et touché de la douce fermeté du martyr, se déclara chrétien, au risque de sa vie. Ils furent condamnés tous deux. Or, comme ils s'avançaient ensemble vers leur supplice, on rapporte qu'Ozias, se jetant aux genoux du saint, lui demanda en grâce de lui accorder son pardon. Jacques s'arrêta un peu. Il lui avait déjà pardonné dans son cœur; mais songeant qu'Ozias n'était pas baptisé, il hésitait à donner le saint baiser des frères à celui qui n'était pas régénéré dans la foi. Dieu lui révéla alors que cet homme était déjà baptisé dans la grâce et qu'il le serait bientôt dans son sang. Jacques l'embrassa alors, lui donnant pour adieu la parole du

Seigneur : « La paix soit avec toi ! » Puis tous deux eurent la tête tranchée[1]. L'Écriture spécifie ce genre de martyre, qui était le supplice réservé aux hommes libres et aux citoyens romains.

Ce fut le vingt-cinq mars que se passèrent ces choses. Il y avait onze ans que, dans ces mêmes jours de la Pâque, le divin Maître était mort, et avait, lui aussi, pardonné à ses bourreaux, en vue de cette même ville qui lapidait les justes et tuait les prophètes. Douze ans auparavant, ayant demandé à Jacques s'il aurait le courage d'être plongé après lui dans son sanglant baptême, celui-ci avait répondu vaillamment : « Je le puis ! » Il venait de tenir parole.

Jean, qui avait reçu la même promesse et pris le même engagement, n'allait pas de sitôt entrer en possession du divin héritage. Mais le martyre de son frère fut le premier sacrifice que Dieu lui demanda, et c'est ce qui fait dire à saint Jean Chrysostome que l'apôtre mourut ainsi de plusieurs morts[2]. Moïse avait écrit dans le livre du Lévitique : « On offrira à Dieu deux oiseaux purs. L'un d'eux sera immolé; l'autre sera teint de son sang, et on lui donnera la liberté pour qu'il prenne son vol[3]. » Or, ce fut selon

[1] Περί τούτου δ'ὁ Κλήμης τοῦ Ἰακώβου καὶ ἱστορίαν μνήμης ἀξίαν ἐν τῇ τῶν ὑποτυπώσεων ἑϐδόμῃ παρατίθεται, ὡς ἐκ παραδόσεως τῶν πρὸ αὐτοῦ φάσκων, κ. τ. λ. (Clemens Alex. *Institut.* lib. VII; apud Euseb. lib. II, cap. IX, p. 47.)

[2] Nam et Jacobo gladio caput abscissum est, et multotiès mortuus est Joannes. Καὶ γὰρ Ἰάκωϐος ἀπετμήθη μαχαίρᾳ, καὶ Ἰωάννης πολλάκις ἀπέθανε. (S. Chrysost. *Oper.*, t. I, p. 775.)

[3] Levit. XIV, 4.

ce rite que la chose se passa. Jacques avait été la victime choisie. Couvert du sang de son frère, Jean ne tardera pas à étendre ses ailes et à prendre son essor.

III

Le martyre de saint Jacques fut le signal d'une première dispersion des apôtres[1]. Voyant que le roi Agrippa préparait le même sort à Simon Pierre, leur chef, et que même celui-ci n'y avait échappé que grâce à l'assistance d'un ange libérateur, les disciples se rappelèrent cette parole du Seigneur : « Si une ville vous repousse, réfugiez-vous dans une autre. » Secouant donc alors la poussière de leurs pieds, ils se disposèrent à s'éloigner de Jérusalem.

Une tradition ancienne, conservée par Eusèbe, et transmise avant lui par Apollonius, écrivain du second siècle, nous apprend que Jésus avait fait aux apôtres l'injonction de demeurer en Judée pendant douze ans, avant de se disperser dans des missions lointaines[2]. C'était l'explication de la parole évan-

[1] V. sur le temps de la dispersion des apôtres, la dissertation de Tillemont, *Mémoires pour l'Hist. eccl.*, t. II, note 4, sur saint Matthieu, p. 647.

Baron. *Annal. Eccl.*, ad an. 44, § 14.

[2] Ἔτι δὲ ὡς ἐκ παραδόσεως τὸν Σωτῆρά φησι προστεταχέναι τοῖς αὐτοῦ ἀποστόλοις « ἐπὶ δώδεκα ἔτεσι μὴ χωρισθῆναι τοῦ Ἱερουσαλήμ. » (Apollonius, script. 2di sæculi; apud Euseb. *Hist. eccl.* lib. V, cap. XVIII, p. 186.)

Clément d'Alexandrie cite identiquement les expressions du Seigneur :

« Μετὰ δώδεκα ἔτη ἐξέλθετε εἰς τὸν κόσμον, μή τις εἴπῃ· Οὐκ ἠκού-

gélique : « Allez premièrement aux brebis de mon bercail d'Israël. »

Ce terme allait expirer. Les tentes d'Israël, selon qu'il était prédit, allaient se dilater; et déjà Pierre avait eu la révélation que désormais il n'y avait plus, aux yeux de la religion nouvelle, de distinction de race. C'était lui, en effet, comme prince de l'Église universelle, qui le premier était allé donner le baptême de Jésus-Christ à un centurion des légions de Tibère, le soldat Cornelius, un rejeton peut-être de cette *gens Cornelia*, naguère si considérable à Rome. Même il faut croire que cette ville elle-même s'était émue au nom de Jésus-Christ, puisqu'elle comptait déjà des chrétiens dans son sein avant l'apostolat de saint Pierre et de saint Paul; et que, selon Tertullien, Tibère avait parlé au sénat d'admettre le Christ au nombre de ses dieux[1].

Mais la plus importante conquête de la foi était le jeune Paul de Tarse. Jamais l'apostolat n'a fait de plus riche recrue que celle de ce pharisien, disciple de Gamaliel, Juif par son origine, Grec par sa naissance, Romain par son droit de cité, appartenant par ces titres aux trois grands peuples de l'antiquité, et, pour cela, sans doute, prédestiné par Dieu à l'honneur d'être leur maître dans la doctrine chrétienne. Il n'avait pas eu, comme Pierre, la vision symbolique de l'admissibilité égale de toutes les nations dans le royaume de Dieu. Mais, comme il le

σαμεν. Post duodecim annos exite in mundum, ne quis dicat : Non recepimus verbum. » (*Stromat.* VI, 5.)

[1] Tertull. *Apol.*, cap. V, p. 6, et cap. XXI, p. 22.

déclarait, il avait reçu directement de Jésus-Christ lui-même la mission de prêcher la Gentilité. Il était toutefois venu à Jérusalem, afin de s'entendre avec les premiers missionnaires de l'Évangile de Jésus. Là, raconte-t-il encore, « ceux qui étaient reconnus les colonnes de l'Église, Jacques, Pierre et Jean, lui donnèrent la main en signe d'association, lui recommandant surtout de se souvenir des pauvres, » ce qu'il eut soin de faire[1].

C'est la première fois que nous rencontrons saint Paul à côté de saint Jean. C'est aussi la dernière. L'Évangile ne signale aucune relation postérieure entre ces deux apôtres, appelés cependant à moissonner tous deux, mais successivement, dans le même champ de l'Asie. Séparés par la distance, ils demeurèrent toujours frères par la doctrine. Sous une incontestable différence de langage, l'enseignement est le même. L'alliance faite dans cette entrevue entre Pierre, Paul et Jean, ne se rompit jamais, et, dans leurs livres, ainsi qu'autrefois dans leur vie, les trois apôtres ne cessent de se donner la main.

Saint Jean fut aussi un des juges qui siégèrent, au-dessous de Pierre, au premier concile de Jérusalem, et qui y sanctionnèrent de leur autorité l'exemption, pour les chrétiens, de la circoncision et des cérémonies de la loi mosaïque. Cette ques-

1 Jacobus et Cephas et Joannes, qui videbantur columnæ esse, dextras dederunt mihi, et Barnabæ societatis.

Tantum ut pauperum memores essemus, quod etiam sollicitus fui hoc ipsum facere. (Galat. II.)

tion, posée sur le berceau de l'Église, était au fond la question de son universalité, de sa liberté et de sa diffusion générale dans le monde. Saint Jean avait moins que tout autre la prétention de river l'Église à la Synagogue; il avait appris de son Maître que « le temps était venu où l'on n'adorerait plus seulement à Jérusalem et sur le mont Garizim, mais que Dieu trouverait partout des adorateurs en esprit et en vérité ». Il savait que le bon Pasteur avait d'autres brebis que celles de l'antique bercail d'Israël, et qu'il voulait en faire une seule bergerie sous un seul Pasteur. A la religion nationale succédait dorénavant la religion catholique, c'est-à-dire universelle. Or cette universalité essentielle à l'Église entraînait comme conséquence l'abolition des rites qui l'eussent enchaînée au temple de Jérusalem.

Le seul point sur lequel quelques hésitations se manifestaient au sein de l'apostolat primitif, était la mesure et le temps dans lesquels il convenait de supprimer ces rites. Le concile permit d'en conserver quelques-uns, du moins temporairement, afin de rapprocher les esprits divergents, et de fondre l'hellénisme avec le judaïsme. Mais le jour où l'Église aurait rallié les dissidents, ces dispositions purement disciplinaires se trouvaient abrogées, comme un échafaudage qui doit tomber à terre quand l'édifice est bâti.

Le rôle que la tradition a assigné à Jean est précisément ce rôle de conciliation[1]. Lui, le prédicateur

[1] Apostoli Petrus et Jacobus, et Joannes, religiosè agebant

du « Commandement nouveau »; lui qui avait rompu la barrière de préjugés et de ressentiments qui séparait Samarie de Jérusalem, et qui demain va ouvrir à toute l'Asie grecque les sources jaillissantes de la vieéternelle, n'en resta pas moins, pendant sa longue vie, un religieux observateur de la loi de ses pères, dans ce qu'elle avait de compatible avec l'ordre nouveau. Il faisait la Pâque chrétienne le même jour que se célébrait la Pâque de l'ancienne loi[1]; il portait sur son front consacré par le sacerdoce la lame d'or, comme faisait le grand prêtre dans le temple[2]. Dans son Évangile, il aime à citer l'Écriture, et déclare que « c'est des Juifs que le salut doit venir ». Enfin, l'Apocalypse laisse partout apparaître, derrière ses révélations sur l'Église de l'avenir, ses affections fidèles à sa patrie du passé. L'adoration du Verbe, l'appel de toutes les nations à la grâce et à la gloire, le sacrifice perpétuel offert en tout lieu, y rappellent bien sans doute l'apôtre catholique; mais il reste Israélite par le cœur comme par la race, et quand Jean voudra peindre le couronnement final des choses dans la gloire, ce sera Jérusalem qui lui apparaîtra brillante de clarté, et les douze tribus y seront l'emblème vivant de la catholicité de l'Église triomphante.

circà dispositionem legis quæ est secundùm Moysen. (S. Iren. *C. Hæres.* III, 12.)

1 Euseb. *Hist. eccl.* v, 23.

2 Ἔτι δὲ καὶ Ἰωάννης ὅς ἐγενήθη ἱερεύς τὸ πέταλον πεφορηκώς. (Euseb. *Hist. eccl.* III, 31. Item S. Hieronym. *de Scriptor eccl.* XLV.)

Peu de temps après le concile, les apôtres songèrent à se partager le monde. On ne saurait assigner avec exactitude ni le lieu ni l'époque de cette dernière et définitive séparation; et il est fort probable que le départ des frères se fit successivement et sans nulle solennité, chaque apôtre s'en allant où l'appelaient l'Esprit-Saint et le besoin des peuples. Que s'il faut un récit de cette dispersion, je donne la préférence à celui de Lucius qui nous montre Marie, remplie de la plénitude de l'esprit de la Pentecôte, se tenant entre Pierre et Jean comme la présidente d'honneur de ce Conseil[1], pendant que tout ce que la terre avait de cœurs à guérir, d'ignorances à éclairer, de crimes à pardonner, se tournait de leur côté pour leur dire : Venez à nous!

Saint Chrysostome insinue que saint Pierre et saint Jean, plus unis entre eux, portèrent aussi plus douloureusement que les autres le nécessaire sacrifice de cette séparation. Il estime que c'était à cette nécessité que Jésus avait voulu les préparer à l'avance, quand il disait à Pierre : « Si je veux que celui-ci demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe? suis-moi! » Comme s'il avait voulu dire : « Ne saurais-tu vivre séparé de ce cher compagnon? Ne saurais-tu faire ce pénible renoncement pour moi? Laisse-le à son œuvre, et accomplis la tienne[2]. »

[1] Lucci Dextri *Chronicon*; Lugduni, 1627.

[2] Hoc autem faciebat Jesus ut intempestivum illum mutuum affectum tolleret. Quia enim orbis terrarum curam suscepturi erant, non ità copulari eos oportebat : alioquin magnum hinc futurum erat orbi detrimentum. Quamobrem ait illi : Opus tibi

Pierre et Jean le comprirent. Si les corps se séparèrent, les âmes demeurèrent enchaînées l'une à l'autre « dans le lien de la charité », qui devait longtemps unir l'Orient et l'Occident, dont ils allaient devenir les deux premiers apôtres!

Quelle était, en effet, la part qui venait d'échoir à Jean dans ce partage? Entre le Taurus et le bord de ces fleuves fameux où l'Écriture place le paradis terrestre, s'étend une vaste contrée au sein de laquelle s'agitaient, depuis plus de trois mille ans, les destinées du monde. L'Orient, père de la lumière, avait été aussi le berceau prédestiné de toutes les grandes choses divines et humaines. Les empires écroulés y avaient de belles ruines; les histoires finies y gardaient de grands souvenirs; un ciel éblouissant y était cependant moins ardent que les âmes; et, même au sein de l'erreur, un profond mysticisme y rappelait le pays des révélations primitives et des saintes visions. En des temps moins reculés, c'était encore l'Asie qui avait vu se lever les deux noms que l'histoire met au-dessus des autres: Cyrus et Alexandre. En dispersant les Juifs, et donnant à la Synagogue sa pleine liberté, Cyrus avait jeté dans ses vastes États les feuillets des Livres saints, et propagé ainsi la doctrine primordiale de l'unité de Dieu. En rêvant l'unité d'une seule patrie, d'une civilisation, d'une même philosophie, Alexandre du moins avait fondé, de l'Indus au Nil, l'unité de la

commissum est, hoc cura, hoc perfice, pugna, decerta. Quid enim si velim enim sic manere? Tu tua cura et provideas. (S. Chrysost. *in Joan. Homil. ultima, LXXXVIII.*

langue : ce devait être la langue de saint Paul et de Jean. Dans les conseils de Dieu, ces grands hommes n'avaient labouré cette terre qu'afin que la vérité y fût jetée à pleines mains par « les semeurs de la parole », ainsi que ceux d'Athènes appelaient les apôtres. Ainsi le monde oriental, puis le monde hellénique, enfin le monde romain avaient entendu le cri du Précurseur : « *Parate vias!* Préparez les voies ! » Puis les routes étant ouvertes, les conquérants partirent.

CHAPITRE XII

SAINT JEAN ET MARIE. — L'ASSOMPTION

I

Saint Jean ne se rendit pas immédiatement à son diocèse d'Asie. Un devoir sacré et doux l'attachait à la Judée, où il était retenu auprès de la mère de Dieu, devenue la sienne par le legs divin de la Croix. Ainsi, malgré le charme élevé de la légende qui fait vivre Marie à Ephèse, la critique doit renoncer à cette supposition pleinement inconciliable avec la tradition, la chronologie et l'histoire[1]. Suivant l'impartiale et sévère vérité, c'est à Jérusalem que Marie demeura, et c'est là aussi qu'elle mourut[1]. Dans cette hypothèse, la seule que consacrent les faits, elle ne se sépare pas des lieux que les traces de son Fils lui ont rendus si chers. Là, dans la Ville sainte, mère patrie de la foi et rendez-vous des frères, elle reste avec Jean jusqu'à son dernier jour. Puis là en-

[1] V. note à l'*appendice*.

core elle descend dans le tombeau qui ne devait pas garder sa dépouille; et l'on comprend ainsi comment, du temps de saint Jérôme, le cénotaphe de la Vierge était en vénération dans la vallée de Josaphat, aux mêmes lieux où nos voyageurs le retrouvent, et où les pèlerins le vénèrent encore.

Quelle fut la vie de Marie et de l'apôtre bien-aimé, dans la pauvre maison où Jean l'avait recueillie quand ils descendirent du Calvaire? Nul ne l'a raconté; et je ne sais même pas si aucune langue humaine eût pu rendre dignement leur conversation «qui était déjà dans les cieux». Bossuet en désespère: « De vous dire, s'écrie-t-il, quels étaient les occupations et les discours de Marie pendant son pèlerinage, je n'estime pas que ce soit une chose que les hommes doivent entreprendre. Qui pourrait décrire l'impétuosité de cet amour mutuel, à laquelle concourait tout ce que la nature a de tendre, tout ce que la grâce a d'efficace. Il est certain, chrétiens, que nous pouvons bien avoir quelque idée grossière de tous ces miracles; mais de concevoir quelle était l'ardeur, quelle était la véhémence de ces torrents de flammes, croyez-moi, les séraphins, tout brûlants qu'ils sont, ne le peuvent faire[1]. »

Tel était l'entretien de la Mère et du disciple aimé de Jésus-Christ.

Augustin, à Ostie, assis auprès de sa mère, et contemplant le ciel devant la mer Tyrrhénienne;

[1] Bossuet, *Ier Sermon pour la fête de l'Assomption*, prem. partie.

saint Benoît et sa sœur, passant une nuit d'orage à s'entretenir ensemble des choses de l'autre vie au pied d'une montagne, peuvent-ils donner l'idée de ces colloques intimes où Jésus était tout, et sur lesquels planait l'invisible présence de Celui qui avait dit : « Quand deux de vous seront réunis en mon nom, je serai au milieu d'eux. » — « Ils priaient, dit Fénelon, et ils changeaient ainsi, en société de pure foi, la société visible qu'ils avaient perdue. Admirables prières, où Marie se consolait par le doux souvenir de tout ce que son cher Fils avait fait de tendre pour elle ; prières où elle lui parlait, quoiqu'elle ne fût plus en état de le voir; prières où elle lui expliquait, plus par ses larmes que par ses paroles, son amour, sa douleur, ses désirs de voir finir une absence si triste et si rude[1]. »

C'est la consolation de toutes les âmes en deuil. On est séparé soudain, le cœur est solitaire et le foyer est vide, on s'assied tristement à côté des tombeaux; et au lieu des parfums qu'on répandait naguère sur des pieds adorés, il ne reste plus que les tristes et lugubres aromates de la sépulture. C'est la meilleure partie de sa vie qu'on a vue un jour faire son ascension vers le monde des vivants, et l'on reste seul en bas, le regard fixé sur cette cité d'espérance, où l'on a envoyé tout ce qu'on a aimé, tout ce qui mérite de l'être. Mais la communion des saints est plus vaste que ce monde, car elle embrasse tous les mondes. Les âmes n'ont point de lieu et elles ne

[1] Fénelon, *Sermon sur l'Assomption de la sainte Vierge.*

se quittent pas. Si éloignées qu'on les suppose, elles ont pour se rejoindre deux ailes prêtes à s'ouvrir : le souvenir et l'espérance. Puis il y a la prière, l'autel, la communion, et n'est-ce pas pour tous une grande patrie que le cœur de notre Dieu ?

C'était le rendez-vous de Jean et de Marie. On les a représentés reprenant ensemble les traces que le Seigneur avait marquées de son sang, inaugurant ainsi la dévotion la plus chère à toutes les âmes pieuses, celle du chemin de la Croix. Mais il y a encore une plus belle image de leur sainte société. Avant de nous quitter, et afin de ne nous point quitter entièrement, Dieu avait fait ce miracle de se rendre éternellement présent dans l'Eucharistie à ceux qu'il avait aimés. Il se devait surtout à l'amour de sa mère. « Marie persévérait dans la fraction du pain ; » et ce n'est pas une fiction qui nous représente la Vierge agenouillée devant l'autel où Jean lui donne l'Hostie, en lui redisant la parole que le Seigneur lui avait adressée à la Croix : « Femme, voilà votre fils[1] ! »

Près d'eux et avec eux vivait Jacques le Mineur, qui fut, pendant trente ans, évêque de Jérusalem. C'était, même au sein de cette Église primitive si parfaitement belle, une sainteté d'exception si élevée et si pure, qu'on l'eût dite faite exprès pour la so-

1 Suarez, dans son commentaire sur les questions que saint Thomas a consacrées à la sainte Vierge, enseigne expressément que Marie, après l'Ascension, a reçu des mains des apôtres le Sacrement de l'autel.

ciété de Marie et de saint Jean. Les prédilections de l'histoire sacrée sont pour ce fils de Cléophas, que des liens de parenté, constatés par l'Évangile, rattachaient à Joseph et à la mère de Dieu. Il était neveu de Marie[1]. Il y a même des Pères de l'Église orientale, et les plus graves d'entre eux, Origène, Épiphane et Grégoire de Nysse, qui nous racontent comment Jacques, encore tout enfant, avait été élevé à côté de Jésus, par les soins de la Vierge[2]. Du moins est-il certain qu'il fut singulièrement aimé de Jésus-Christ. Il ne fut pas ingrat envers l'auguste Parent qu'il chérissait comme un frère et qu'il adorait comme un Dieu. Quand il le vit mourir, il se montra publiquement si assuré de le revoir au jour prophétisé, qu'il fit, dit saint Jérôme, le vœu de ne rien manger avant d'être témoin de sa résurrection.

[1] Sa mère s'appelait Marie : « Erant autem mulieres inter quas Maria Jacobi Minoris. » (Marc. xv, 40, et xv, 1.)

Cette Marie, selon saint Jérôme (Ep. 150), est la même qui est appelée, par saint Jean, Marie femme de Cléophas, sœur de la sainte Vierge. (Joan. xix, 25.) Ainsi Jacques serait-il, comme l'appelle saint Paul (Galat. i, 19), le frère, c'est-à-dire le cousin du Seigneur, et le neveu de la sainte Vierge. (Item Theodoret. *in Galat.*, i, 19, p. 268. S. Chrysost. *in Galat.*, p. 801.)

Jacques le Mineur est aussi appelé fils de Cléophas et fils d'Alphée, ces deux noms étant identiques, selon saint Augustin et Bède. (*In Marc.* lib. 1, c. xvi, oper. t. V, p. 113.) Or, selon Hégésippe, ce Cléophas était frère de saint Joseph. (Euseb. *Hist. Eccl.* II, xi, et IV, xxii.) C'est un autre lien de parenté reconnu par saint Jérome et par saint Chrysostome.

V. M. de Valroger, *Introd.*, t. II, p. 346 et sq.; et Tillemont, *Mém. pour l'Hist. Eccl.*, t. I.

[2] Origen. *in Cels.* lib. I, p. 35.

Epiphan. *Hær.* LXXVIII, cap. xiii, p. 1045.

Greg. Nyss. *de Resurrect.* ii, p. 413.

Aussi Jésus glorieux l'avait-il honoré d'une de ses premières visites ; saint Paul la mentionne [1]. Il était venu le trouver, ajoute saint Jérôme, s'était assis à table avec lui, et là, prenant du pain, il l'avait béni pour lui, en lui disant : « Mangez, mon frère chéri, parce que le Fils de l'homme est ressuscité d'entre les morts [2]. »

Saint Jérôme nous apprend encore que le Seigneur avait communiqué alors à cet ami le don d'une science éminente, qui en fit une lumière de l'Église naissante. Mais c'était sa pureté et sa charité surtout qui le rendaient plus semblable à Jean et à Marie. L'historien Hégésippe, le plus ancien de tous, cité par saint Jérôme et par Eusèbe, rapporte qu'il était vierge, consacré au Seigneur dès le sein de sa mère, tout détaché de ce monde, et ne vivant que pour l'autre [3]. On l'avait vu, dès sa première enfance, rigoureux sectateur de la règle des Nazaréens, s'abstenir de toute viande, ne boire que de l'eau, et pratiquer, au sein de la famille de Jésus, la péni-

1 Galat. I, 19.

2 Dominus ivit ad Jacobum et apparuit ei... Tulit panem et benedixit ac fregit, et dedit Jacobo justo, et dixit ei : Frater mi, comede panem tuum, quia resurrexit Filius hominis à mortuis. (S. Hieronym. *Lib. de Scriptor. eccles., in Jacobo*, t. I. Juxtà Evangelium secundum Hebræos.)

3 Apud Euseb., lib. II, c. I et VII, 19.

Apud Epiph. *Hær.* LXXVIII, n° 14.

Chrysost. *in Acta apostol. Homil. V*, n. 3, app. t. VII, p. 78.

Hic de utero matris sanctus fuit, vinum et ciceram non bibit, etc... Huic soli licitum erat ingredi sancta sanctorum ; siquidem vestibus laneis non utebatur, sed lineis ; solusque ingrediebatur templum ; et fixis genibus pro populo deprecabatur. (Hegesip., apud. S. Hieronym. *ex Catalogo scriptor. eccl.*)

tence que Jean-Baptiste prêchait dans le désert. Il était, comme saint Jean, l'apôtre de la charité : « Mes « frères, écrivait-il, gardez-vous de vous nuire en « rien les uns aux autres. Celui qui médit de son « frère, ou qui juge son frère, transgresse et juge « la Loi qui le jugera un jour. La religion pure, la « religion immaculée, aux yeux de Dieu notre Père, « c'est de visiter les orphelins et les veuves dans « leurs tribulations, et de se conserver sans tache « au sein du siècle[1]. »

Aussi ce nom de Juste qu'il porte dans l'Évangile, lui était-il donné par l'unanimité des Juifs comme des chrétiens. Témoins de sa vertu, les Juifs lui attribuaient le salut de la ville, l'appelant même, dit-on, « le boulevard de son peuple. » Dans une année de sécheresse, dit saint Épiphane, à peine le saint avait-il levé ses mains au ciel, que la pluie était venue désaltérer la terre[2].

Enfin Josèphe en parle avec une sorte de religion, attribuant au meurtre de cet homme de Dieu tous les

[1] Jacob. I, 27.

[2] Apud Baron. *Annal. Eccl.,* ad an. 63, § 8.

V. aussi Tillemont, *Mém.,* t. I, p. 373.

Le Talmud lui-même rapporte que le Juif Éligazer avait été guéri de la morsure d'un serpent, par la prière de Jacques et au nom de Jésus.

Saint Ignace le futur martyr faisait-il aussi partie de cette société sainte ? On le croyait au moyen âge.

V. S. Bernard, *Serm. VII in Psalm. IX.*

Dionys. Carthus. *in Commentar. in Dionys. Areopagit. de divinis nominibus.*

Baron. *Annal. Eccl.,* an. 109, § 34.

On citait même des lettres que Ignace, alors à Antioche,

maux qui bientôt accablèrent son pays. Une vertu sortait de lui, et je ne sais quel reflet de la physionomie du Juste par excellence est resté sur ce juste, le pontife et le pasteur de l'Église du cénacle, si parfaitement digne d'être, avec saint Jean, de la parenté et de la société de la Mère de Dieu.

Cependant il était réservé à Marie d'avoir aussi sa part dans le témoignage de la vérité. Aux souvenirs personnels qui pouvaient s'effacer ou s'altérer dans la mémoire des témoins de la vie de Jésus, l'Esprit-Saint inspirait dans ce temps-là aux disciples de substituer le récit écrit de son histoire. Alors furent rédigés les trois premiers Évangiles, et Marie n'y demeura pas étrangère. Outre qu'elle se trouvait être le témoin le plus constant d'une existence dont rien ne lui avait échappé, il y avait tels faits de la vie de Jésus dont la connaissance était person-

écrivait à saint Jean pour se plaindre de ne plus voir la ville de Jérusalem et la sainte famille.

L'authenticité de ces lettres est discutée dans Cotellier, *Patres œvi apostol.*, t. I.

Tillemont, *Mémoires*, t. II, p. 192.

Elles sont justement réputées apocryphes.

« Qui ne se réjouirait, est-il dit dans une de ces lettres, qui « ne se réjouirait de voir et d'entretenir celle qui a enfanté « de son sein le vrai Dieu?

« Je voudrais voir aussi le vénérable Jacques, surnommé le « Juste, si semblable à Jésus par sa vie, par son entretien « et même par son visage, qu'on le prendrait pour le frère « jumeau du Seigneur. En le voyant, je croirai voir les traits « mêmes de Jésus-Christ.

« Enfin, je souhaite de voir tous les saints et les saintes. Qui « m'arrête, qui me retarde ici? Mon bon Maître, commandez « que je vienne vers vous. » (*Epist. S. Ignat.*, Cotellier, p. 75.)

nelle à sa mère, et dont conséquemment le récit dans l'Évangile accuse son témoignage nécessaire et manifeste.

Quel autre que Marie, et d'ailleurs qui mieux qu'elle a connu et fait connaître le mystère de l'Incarnation, de l'Annonciation, les promesses de l'ange, la visite à Élisabeth, l'hymne du *Magnificat* que Dieu lui avait inspiré en ce jour, la naissance à Bethléhem, l'adoration des anges, des bergers et des mages, la présentation au temple, le cantique de Siméon, la fuite en Égypte, l'enfant Jésus retrouvé au milieu des docteurs, toutes choses dont seule Marie possédait le secret? *Elle les avait conservées, les repassant dans son cœur*, observe l'évangéliste qui les a racontées, comme si par cette parole il eût voulu indiquer par qui la connaissance lui en avait été à lui-même transmise.

Cette parole est de saint Luc[1]; et c'est lui surtout, presque lui uniquement, qui s'est fait l'historien de cette suave aurore de la vie de Jésus. Or, des trois écrivains qu'on nomme synoptiques, il est, en effet, celui dont les rapports personnels avec la mère de Dieu sont le mieux constatés. Qu'y a-t-il, par exemple, de plus connu que la tradition qui représente saint Luc, peintre et évangéliste, reproduisant les traits augustes de Marie? D'ailleurs lui-même raconte, dans ses Actes des apôtres, qu'étant descendu dans la ville de Jérusalem, il était

[1] Et mater ejus conservabat omnia verba hæc in corde suo. (Luc. II, 51.)

venu vers Jacques et s'était mis ainsi en relation directe avec la sainte famille[1]. Or là, qui pouvait mieux le renseigner que Marie? Il ne la nomme pas; mais saint Irénée, Eusèbe, et plus tard saint Jérôme, nous le montrent recevant ses inspirations des premiers témoins de la vie du Seigneur[2]. Donc si, comme tout le fait croire, Marie fut de ce nombre, et la première de ceux qui inspirèrent ou dictèrent l'histoire de Jésus-Christ, c'est à bon droit que l'Église l'invoque sous le titre de reine des Évangélistes. Il y a dans le saint livre telle parole, tel trait qui ne peuvent venir que d'elle; et un sentiment plus tendre se mêle à l'adoration quand, lisant ces saintes pages, on se dit qu'elles furent inspirées par ce cœur, et qu'une mère divine a dicté ces mémoires sur l'enfance de son Fils!

Maintenant se peut-il que la société de Marie ait été sans action sur l'Évangile de saint Jean? Celui des Évangélistes qui fut le plus à elle a-t-il pu ne point ressentir le bienfait de sa société? Cette pénétration des mystères de la foi, ces profondes intuitions de l'âme de son Maître qui étonnent

1 Et cum venissemus Jerosolymam, libenter exceperunt nos fratres.

Sequenti die introibat Paulus nobiscum ad Jacobum, omnesque collecti sunt seniores. (Act. XXI, 17, 18.)

2 Λουκᾶς... τῷ εὐαγγελίῳ, ὃ καὶ χαρᾶξαι μαρτύρεται, καθὰ παρέδοντο αὐτῷ οἱ ἀπ'αρχῆς αὐτόπται καὶ ὑπήρεται τοῦ λόγου. (Euseb. *Hist. Eccl.* III, 4.)

S. Iren, *adv. Hær.* III, X, p. 1.

S. Hieronym. *de Vitâ illustr.* c. VII.

S. Chrysost. *in Matth. Hom. I, n.* 3.

dans l'apôtre, ne devaient-elles pas se trouver premièrement en Marie? L'éternel mot de saint Jean : « Dieu a tant aimé le monde, » ne devait-il pas remplir l'entretien de la Mère et du disciple de Jésus avant de remplir toutes les pages de l'Évangile? Origène l'insinue clairement quand il dit : Cet Évangile est tellement intime que celui-là seul a pu en percevoir le sens qui avait reposé sur la poitrine de Jésus, et *à qui Jésus avait donné sa mère*[1].

Que ceux-là entendent ces choses qui savent lire jusqu'au fond dans les lettres de Dieu. Ils pourront comprendre que, si cet Évangile est le foyer de telles ardeurs et de telles clartés, c'est que sur lui ont convergé les feux de ce que Dieu a fait de plus admirable dans l'ordre des choses d'ici-bas : le cœur d'un ami et le cœur d'une mère.

II

Cependant la vie de Marie n'était pas sur la terre. On avait conservé, dans la primitive Église, le souvenir de ce qu'était, à cette époque de sa vie, la physionomie de la Mère de Dieu. C'était déjà comme une apparition du ciel descendue sur la terre. « En toutes choses, a dit l'historien Nicéphore, d'après saint Épiphane, elle portait la gravité, la dignité,

[1] Cujus sensum percipere nemo potest nisi qui suprà pectus Jesu recubuerit, vel acceperit à Jesu Mariam. (Orig. *in Joan.*, op. t. II, p. 6, A.)

l'honneur, parlant peu, et seulement quand il en était besoin, se prêtant volontiers à écouter les autres, humble, douce et affable, rendant à chacun le respect qu'il convenait. Elle ignorait le rire, le trouble et l'emportement : le mal lui faisait horreur. Ses yeux étaient ardents, mais creusés par les larmes, ses mains transparentes et pâles, tous ses traits allongés par l'habitude de souffrir[1]. » C'était un nouveau genre de beauté immatérielle, mélange de douceur et de force, de résignation et d'espoir, laquelle n'est autre chose que la forme de l'âme, et qui allait devenir la physionomie particulière des saints.

« Dans une pareille tristesse, comme l'observe Bossuet, c'était un vrai miracle que Marie pût vivre séparée de son fils bien-aimé. Son amour était si ardent, si fort et si enflammé, qu'il ne poussait pas un soupir qui ne dût rompre tous les liens de son corps. Il ne formait pas un regret qui ne dût en troubler toute l'harmonie; il n'envoyait pas un désir au ciel qui ne dût tirer avec soi l'âme de Marie. »

L'âme partit un jour. « Comment est-il arrivé, demande encore le grand Évêque, que l'amour lui a donné le coup de la mort? Ce fut lorsqu'il en vint, s'étendant toujours, à une telle perfection que la terre n'était plus capable de le contenir. — Va, mon fils, disait ce roi grec, étends bien loin tes conquêtes: mon royaume et trop petit pour te renfermer. — O

[1] Nicephor. Callist. *Hist. Eccl.*, lib. II, cap. II.

amour de la sainte Vierge, ta perfection est trop éminente, tu ne peux plus tenir dans un corps mortel; ton feu pousse des flammes trop vives pour pouvoir être couvert sous cette cendre. Va briller dans l'éternité, va brûler devant la face de Dieu; va te perdre dans son sein immense, qui seul est capable de te contenir[1]. »

Ce fut quelques années après la dispersion des apôtres qu'arriva la bienheureuse mort de la Mère de Dieu[2].

Dans la variété des récits qui nous sont donnés de ce trépas glorieux, c'est celui de Nicéphore qui nous paraît avoir les meilleures garanties d'authenticité, s'il est vrai qu'il le doit à d'anciens documents

[1] Bossuet, Ier *Sermon pour la fête de l'Assomption*, prem. partie.

[2] Baron. *Annal. Eccl.*, an. 48.

Tillemont, *Mém. pour l'Hist. Eccl.*, t. I, note XIV, sur la sainte Vierge.

Il serait difficile d'en préciser l'époque. Baronius la recule en l'année 48, la sixième de Claude, la quatrième du pontificat de saint Pierre, quatorze ans après la passion, sous le consulat de C. Valerius l'Asiatique et de M. Valerius Messala. Il se fonde sur un passage de la Chronique d'Eusèbe supprimé par Scaliger, et dont Tillemont infirme l'authenticité.

Nicéphore, moine grec du XIVe siècle, est de la même opinion.

Il assure, en effet, que ce récit lui était venu de l'évêque Juvenalis, patriarche de Jérusalem, qui, quatre siècles après l'assomption, en avait fait le rapport solennel à Pulchérie, femme de l'empereur Marcien, alors que celle-ci cherchait le corps de la Mère de Dieu pour le déposer dans l'église récemment bâtie par elle, en l'honneur de la Vierge, dans le quartier de Blachernes.

émanés des lieux mêmes qui furent le théâtre de la mort de Marie[1].

Or voici ce qu'il dit :

« En ce temps-là, un ange fut envoyé à Marie par son fils, afin de la prévenir que le temps était venu de s'en retourner vers lui, de même qu'autrefois l'ange l'avait avertie que Dieu viendrait en elle.

« Ayant appris par lui que ce jour-là était proche, son cœur se remplit d'une très-grande joie; et, en ayant fait part à ses amis et à ses parents, elle se disposa à ce dernier départ. Puis bientôt après elle dut se mettre au lit, dans la demeure qu'elle occupait sur la montagne de Sion.

« Là se trouvait saint Jean qui l'avait recueillie, et avec lui tout ce que Jérusalem renfermait de chrétiennes illustres, attachées à Marie par la parenté, la vénération ou l'amitié.

1 Τοὶ δὲ καιροῦ ἐπιστάντος, ἐν τῇ Σιὼν σχίμποδος ἀνεκλίνετο.

Καὶ παρῆν μὲν Ιωάννης ὁ τάυτην εἰσοχισάμενος, καὶ ὅσον ἐν Ἱεροσολὺμοις διαφανές· ἄι τε φίλαι καὶ γένει προσήκουσαι.

Καὶ τῷ παρθένῳ σὺν ἄλλοις ἡ πάρθενος ἐπέταττε, τοὺς δύο ταύτης χιτῶνας ταῖς εκ γειτόνων χήραις... παραχεῖν.

Δακρύων ἐπὶ τούτοις χύσις ἔῤῥει πόλλη, τὴν ἐκεινης στέρησιν πάντων δὀυρομένων.

Εἶτα κάτεισι μὲν ὀυρανόθεν ὁ ταύτης ὑιὸς σὺν ἀγγέλων ἀπείρῳ στρατῷ, ψυχὴν ἐκείνης τὴν ὄντως Θείαν ἀναληψόμενος. κ. τ. λ.

Τὸ πάνσεμνον καὶ ἡλίου καθαρώτερον διατεμένη καὶ χηματίσασα σῶμα· « Γένοιτό μοι αὖθις κατὰ τὸ ῥῆμα σου, » ἐπείπουσα ταῖς ἐκείνου φίλαις χέρσιν, ὡς ἐν ὕπνῳ παρατίθησι τὴν μακαρίαν ἐκείνην ψυχήν.

(Nicephori Callisti *Hist. Eccl.* lib. II, cap. XI, p. 168; Paris, in-fol., 1830.)

« Alors Marie donna l'ordre au disciple vierge et aux autres assistants de distribuer ses deux tuniques à celles des veuves de son voisinage qui l'avaient entourée d'un plus pieux amour.

« L'entendant parler de la sorte, tous versèrent une grande abondance de larmes sur la solitude où allait les laisser le départ de Marie.

« Ensuite son divin Fils descendit du haut des cieux, avec l'innombrable armée des saints anges, pour recevoir cette âme toute céleste.

« Les apôtres également s'étaient rassemblés de toutes parts, et Marie, les voyant qui tenaient autour d'elle des torches allumées, leur faisait ses adieux dans une vive allégresse, rendant grâces à son Fils.

« Puis elle se laissa retomber mourante sur son lit, éleva les mains religieusement vers le ciel, et, disposant gravement son corps vénérable et plus pur que le soleil : « Qu'il me soit fait encore selon « votre parole, » dit-elle; et à l'instant elle sembla s'endormir.

« C'est ainsi qu'elle remit, au milieu de ceux qui lui étaient le plus chers, son âme bienheureuse.

Cependant les apôtres et ceux qui étaient là entouraient en cercle le corps de la bienheureuse, qu'ils baisaient avec religion.

« Les aveugles y retrouvaient la vue, l'ouïe était rendue aux sourds, les paralytiques s'étonnaient de marcher, et par son attouchement les malades étaient guéris.

« Ses obsèques furent célébrées. On tenait devant

elle des flambeaux, on brûlait des parfums, on répandait des fleurs; les anges du ciel précédaient ou suivaient son cercueil.

« Les Pères et les apôtres récitaient des hymnes merveilleuses, et, portée par les mains des disciples eux-mêmes, cette arche d'alliance spirituelle s'avançait de Sion à Gethsémani.

« Parvenue à Gethsémani, elle y fut, comme son Fils, déposée dans le sépulcre. Mais ce Fils l'en tira pour la transporter au paradis, où est planté l'arbre de vie, et où elle est encore pour des desseins connus du Dieu qui a fait ainsi[1]. »

III

Marie ne demeura donc point dans le tombeau. Sans doute son Assomption n'est point un dogme que l'Église impose à notre foi[2]; mais c'est une croyance qui est sortie de son cœur, et qui a sa raison théologique, indiscutable, dans le double

1 Ὡς δὲ καὶ τὴν Γεθσησαμὴ κατέλαβον, τάφῳ μέν... δέδοται, διὰ υἱοῦ δὲ πρὸς τὰ θεῖα σκηνώματα μετατίθεται· λόγοις οἷς εἶδεν ὁ ταῦτα δράσας Θεός. Ἐν αυτῷ τῷ Θείῳ δηλαδὴ παραδείσῳ, ὅπου δὴ καὶ τὸ ξύλον πεφύτευται τῆς ζωῆς.

2 Porrò Dei Ecclesia, in eam partem propensior videtur ut unà cum carne sit in cœlum assumpta... Quæ quidem sententia cùm plurimorum theologorum, tùm etiam communi sensu fidelium recepta videtur. (Baronius, *Note au Martyrol. Rom.*, 15 août.)

Sur l'assomption du corps de Marie dans le ciel, V. Philippe et François Strozzi, Jacques Gaudin, Nicol. Ladvocat; Billiard, *Repetitæ Vindiciæ pro assumptione B. M. V.*

privilége de la Conception immaculée et de la maternité divine de la Vierge. « Elle fut incorruptible, parce qu'elle était pure, comme l'explique l'Évêque de Meaux. Dieu est venu en cette chair, charmé par sa pureté; il l'a aimée jusqu'à s'y renfermer neuf mois, s'incorporer avec elle, prendre racine en elle, comme parle Tertullien. Il ne laissera donc pas dans le tombeau cette chair qu'il a tant aimée; mais il la transportera dans le ciel, tout ornée d'une gloire immortelle[1]. »

Mais, s'il n'y a rien de plus constant et de mieux fondé que la croyance à l'Assomption du corps de

[1] Bossuet, *Sermon pour le jour de l'Assomption.*

Dr W. Wright, *Contribution to the apogryphal literature of the New Testament.* London, 1865. — Obsequies of the holy Virgin.

Zoega, *Catalogus codicum Copticorum musæi Borgiani* Romæ, 1810, in-fol., n. cxx, p. 223. — M. Dulaurier a traduit ce fragment en français, dans le recueil intitulé: *Fragment des révélations apocryphes de saint Barthélemy.* Paris, 1835.

Le premier qui en parle est un fragment syriaque du musée Britannique, sur les *obsèques de la Vierge*, qui doit certainement remonter au ve siècle. Selon ce livre, c'est l'archange saint Michel que Dieu charge d'enlever le corps de Marie, et de le transporter dans le paradis terrestre, où s'accomplit le miracle de sa résurrection.

Dans un manuscrit cophte récemment publié et traduit en français, Marie a demandé à n'être pas touchée par le sceptre de la mort. Aussi, dès que l'ange funèbre se présente pour l'atteindre, la Mère de Dieu se réfugie entre les bras de son fils, qui prend l'âme pour le ciel, et fait déposer le corps dans la vallée de Josaphat, où il ne doit rester que quelques instants.

Suivant le livre de Méliton, ou du moins attribué au saint évêque de Sardes, ce sont les apôtres qui prient le Seigneur

Marie au ciel, il n'y a rien de plus varié que les textes qui nous la racontent. Nous continuons à suivre le même historien :

« Cependant, écrit-il, les apôtres étaient sur le point de s'en retourner, quand l'un d'eux, qui était Thomas, n'étant venu que trois jours après la sépulture, se fit ouvrir le tombeau, afin de contempler le corps sacré de la Vierge.

« Quand on l'eut ouvert, le corps ne s'y trouva point. Les linges de l'ensevelissement restaient seuls pliés et rangés en un lieu, comme au tombeau de Jésus. Un parfum délicieux s'exhalait du sépulcre, que les disciples baisèrent et refermèrent ensuite avec vénération. »

Il n'y avait plus rien de Marie sur la terre. C'est dans les hauteurs du ciel que le mystère se couronne ; il se dérobe à nos yeux ; mais pour y pénétrer, le génie de l'éloquence et le génie de l'art, inspirés par l'amour, nous prêteront leurs ailes.

de ressusciter sa Mère, dont les anges, en effet, emportent le corps dans le ciel.

C. Tischendorf, *Apocalypses apocryphæ*. A la suite de quatre apocalypses apocryphes, se placent, dans ce recueil, trois récits de la mort de la sainte Vierge.

Le premier est écrit en grec et attribué à saint Jean l'Évangéliste. Les deux autres sont en latin, l'un sous le nom de Joseph d'Arimathie, l'autre sous celui de Méliton de Sardes.

Le livre qui porte le nom de Joseph d'Arimathie contient plus de détails : Thomas, surnommé Didyme, n'arrive qu'après la mort de la Mère de Dieu; il se fait ouvrir le tombeau, et, le trouvant vide, il raconte que Marie lui est apparue s'élevant dans les airs, et portée par les anges. C'est également la tradition que suit Nicéphore.

De son regard d'aigle, Bossuet perce le nuage; il suit ce long cortége de prophètes répétant à la Vierge triomphante les oracles désormais réalisés en elle: « Pour moi, s'écrie-t-il à la fin de son discours, s'il est permis de mêler mes conceptions à des secrets si augustes, je m'imagine que Moïse ne put s'empêcher, voyant cette reine, de répéter cette belle prophétie qu'il nous a laissée dans ses livres : « Il sortira une étoile de Jacob, et une branche sor-« tira d'Israël. » Isaïe, enivré de l'Esprit de Dieu, chanta dans un ravissement incompréhensible : « Voici cette Vierge qui devait concevoir et enfanter « un fils. » Ézéchiel reconnut cette porte close par laquelle personne n'est jamais entré ni sorti, parce que c'est par elle que le Seigneur des batailles a fait son entrée. Et, au milieu d'eux, le prophète royal David animait une lyre céleste par cet admirable cantique : « Je vois à votre droite, ô mon Prince, « une reine en habillement d'or enrichi d'une merveil-« leuse variété. Toute la gloire de cette fille de roi « est intérieure; elle est néanmoins parée d'une bro-« derie toute divine. Les vierges, après elle, se pré-« senteront à mon Roi; on les lui amènera dans son « temple avec une sainte allégresse. »

« Cependant la Vierge elle-même tenait les esprits bienheureux dans un respectueux silence, tirant encore une fois du fond de son cœur ces excellentes paroles : « Mon âme exalte le Sei-« gneur de tout son pouvoir, et mon esprit est saisi « d'une joie infinie en Dieu mon Sauveur, parce « qu'il a regardé le néant de sa servante, et voici

« que toutes les générations m'estimeront bienheu-
« reuse. »

« Voilà quelle est l'entrée de la sainte Vierge. La cérémonie est conclue; toute cette pompe sacrée est finie. Marie est placée dans son trône, entre les bras de son fils, dans le midi éternel dont parle saint Bernard[1]. »

Il n'y a qu'un tableau qui l'emporte sur celui-là, c'est celui où le frère Angelico de Fiesole, le lendemain d'une extase mystique, a représenté le couronnement de la Vierge par la Trinité sainte. Le ciel s'est ouvert, Marie est arrivée au faîte de la gloire; les jeunes gens aux longues robes, une flamme sur le front, agitent autour d'elle leurs brillantes ailes de pourpre; la famille des saints de la tribu dominicaine est au bas, et la salue dans les hauteurs sereines où elle est allée régner. Mais elle ne triomphe point, elle se recueille dans l'étonnement de son bonheur. Elle ne tire pas de son âme l'hymne du *Magnificat*, comme Bossuet le suppose, elle semble plutôt se demander, comme autrefois au jour de l'Annonciation : « Comment cela se peut-il faire? » Mais son fils lui répond en lui plaçant lui-même la couronne sur le front. Voici qu'il lui tend les bras, ils ne se quitteront plus !

Dans un des textes anciens que nous avons indiqués, il est dit que Marie, au moment de mourir, appela une de ses compagnes, et lui légua sa ceinture. La ceinture de Marie était en grande vénéra-

[1] Bossuet, *Sermon pour la fête de l'Assomption.*

tion dans l'Orient. C'est du moins l'emblème des pudiques vertus dont elle laissait, en partant, l'héritage à la terre. Ce vêtement de pénitence, de chasteté et d'honneur que la Vierge immaculée laisse tomber ici-bas en remontant au ciel, des milliers d'autres vierges le recueilleront, le ceindront avec générosité, le porteront avec bonheur. Il embellira leur vie, il gardera leur jeunesse, et de lui rayonnera toute grâce dans le temps, toute gloire dans l'éternité.

CHAPITRE XIII

SAINT JEAN A ÉPHÈSE. — LES ÉGLISES D'ASIE

I

Lorsque Marie eut été enlevée dans le ciel, que tous les frères furent partis, et que la patrie juive, troublée par les discordes, profanée par le paganisme des mœurs, abaissée dans sa foi par les Iduméens, et dans sa liberté par les procurateurs Félix, Festus, Albinus, et plus tard Gessus Florus, lui parut incliner à ces désolations que le Maître avait prédites, Jean résolut de quitter aussi Jérusalem, et de chercher un autre champ à la sainte semence.

Ce ne fut guère que vers l'année 56 de Jésus-Christ que l'apôtre saint Jean s'embarqua pour l'Asie, et commença à fixer son séjour à Éphèse[1].

[1] Sur le départ de Jean pour l'Asie et Éphèse, voyez :
S. Ignat. martyr, *ad Ephesios*.
Clem. Alexandr., apud Euseb. *Hist. Eccl.* lib. III, c. I.
Origen. *in Genesim* lib. III.

Du moins il est certain que deux ans auparavant il n'y était point encore venu, puisque les Actes, racontant le séjour que saint Paul y fit à cette époque, ne parlent pas de saint Jean.

On dit qu'une tempête jeta l'homme de Dieu sur le rivage même où est bâtie Éphèse.

Dans cette belle Ionie, riche de son commerce, de ses souvenirs et de ses arts, merveilleusement placée entre le vieil Orient et l'Europe devenue alors la maîtresse des choses, Éphèse était le centre le plus florissant de ce temps et de cette contrée. C'était l'Athènes du Levant. Elle devait son origine à une colonie athénienne qu'avait débarquée en ces lieux Androclus, fils de Codrus. Ruinée successivement par les tremblements de terre et par les incendies, rebâtie à frais communs par la Grèce entière, favorisée par Alexandre, affranchie par Auguste, fière de la pléiade de poëtes, de savants, de rhéteurs, de peintres et de jurisconsultes qu'elle avait vus naître, Hipponax, Artémidore, Parrhasius, Apelles, elle méritait bien d'être nommée par Pline le flambeau de l'Asie[1].

Cinq cents villes semées sur ce fortuné rivage rayonnaient autour d'elle, raconte Philostrate. C'étaient les villes lydiennes de Sardes, de Thyatyre,

[1] *Lumen Asiæ.* (Plin. *Hist. natur.* lib. V, 29, 31.)

V. Diogen. Laert. *in Ephes.*

Apud S. Chrysost., t. XI, p. 9, *Argum, in Joan.:* « Plurimi ex philosophis qui in Asiâ floruerunt, illic erant; nam dicitur quidem et indè fuisse Pythagoras. Samos enim undè ortus erat, ionica est insula. Parmenidem quoque et Zenonem, et Democritum, et multos nunc adhuc illic inveneris philosophos

de Tralles, de Magnésie, devenues entièrement grecques de mœurs et de langage[1]. Plus haut, dans la Mysie, Cyzique réunissait sur sa rive charmante les riches Romains curieux de beau soleil, d'élégances et de plaisirs. Là s'élevaient aussi Alexandrie de Troade, où César avait pensé naguère à transférer le siége de l'empire; Pergame, jadis célèbre par la gloire des lettres non moins que par l'opulence proverbiale de ses rois; au-dessous, dans la Carie, Alabanda, patrie des mimes et des chanteuses, abaissée à ce point par la volupté, qu'elle fut la première ville qui consacra un temple à la divinité oppressive de Rome[2]. Halicarnasse s'était relevée de la ruine que lui avait infligée le ressentiment d'Alexandre. Cnide étalait alors, sous un ciel admirable, ces monuments de marbre dont les débris font encore l'étonnement des voyageurs. Enfin plus près d'Éphèse, et comme ses satellites, on voyait resplendir, dans un rayon d'à peine cinquante à soixante milles, Priène, Milet, Héraclée, Smyrne, Phocée, Colophon, Clazomène, l'île de Samos, tout ce rivage héroïque que les Grecs appelaient leur *Pan Ionicon*, et que rendent immortels l'histoire et l'épopée, Hérodote et Homère.

Entre toutes ces villes Éphèse était reine. De sa colline de Pirone, dont Pausanias a loué le sol fertile, elle descendait par gradins au bord de la mer Égée, en suivant les rives rafraîchies du Caïstre, dont le lit s'élargissait près d'Éphèse, et soulevait

[1] Philostrat. *Vitæ Sophist.*, p. 56.
[2] Tacit. *Annal.* lib. IV, cap. LVI.

des îles de verdure. Dans l'enceinte de la cité, le petit lac de Pégase, le cours du Phryrites, la fontaine de Callipie, entretenaient, dans l'été de cet ardent climat, une température d'une extrême douceur[1]. Philostrate parle aussi du Xyste, où l'on avait coutume de faire des courses, et où l'on allait voir s'égorger les gladiateurs[2]. Enfin, au-dessus de la ville, les collines Cilbiennes inondées de lumière; au-dessous, les deux promontoires du golfe de Colophon; le port semé de voiles, et la mer semée d'îles, donnaient à ce tableau le grand cadre qui seul était digne de lui : l'infini des montagnes, de la mer et du ciel.

Ce n'était certes aucune de ces magnificences qui avait attiré l'apôtre saint Jean à Éphèse. Comme Rome, comme Athènes, Antioche et Alexandrie, Éphèse, grand entrepôt d'affaires et foyer de doctrines toujours incandescentes, était de plus une sentine de superstition et de perversion : c'était le boulevard du polythéisme en Ionie.

Grandement discrédité dans sa mythologie, le paganisme possédait encore deux éléments qui, chez de tels peuples, devaient lui assurer une longue vitalité : la beauté de son culte et la facilité de sa morale. La religion d'Éphèse possédait l'une et l'autre de ces séductions. La Diane Artémis était une des plus vieilles divinités pélasgiques. C'était la molle Astarté des religions de l'Asie, qui toutes, comme on sait, faisaient de la nature leur Dieu, de la volupté

1 Strab. *Geograph.* lib. XIV.
2 Philostrat. *Vita Apollon. Thyan.*, t. I, lib. IV, cap. I.

leur culte. Appelée dans la Thrace Artémis-Tauropole, Diane Limnatis sur le bord des marais, Potamie ou Alphéonie près des fleuves, Acria ou Coryphéa sur les montagnes, elle recevait en tous lieux des hommages variés, sanguinaires parfois. Mais nulle part elle n'était souveraine comme dans le temple où affluait la Grèce attirée à Éphèse par la religion des arts non moins que par celle des dieux[1].

Pausanias déclare que l'Artémiséon surpassait en grandeur tous les temples des autres peuples[2]. Au centre de l'édifice, brûlé par Érostrate, et rebâti depuis dans le plus beau style ionique, près des autels taillés par Praxitèle et Thrason, au-dessus des statues de dieux et de déesses qui faisaient ressembler ce sanctuaire à un Olympe, la grande Diane Éphésienne était représentée par un bloc de bois noir grossièrement taillé, et emmaillotté de bandelettes comme les momies d'Égypte[3]. On disait que la statue était descendue du ciel. Jour et nuit son autel était entouré de prêtres nommés *Mégalobyses,* tandis que de jeunes novices, appelées *Melières,* alimentaient le foyer où l'on ne cessait de jeter des animaux vivants.

C'était là, au rapport de Denys d'Halicarnasse, que venait adorer la confédération ionienne tout

1 V. sur le temple d'Éphèse, Pline l'Ancien, *Hist. nat.* lib. XXXVI, cap. XIV; lib. XVI, cap. XL.

2 Μέγετος τοῦ ναοῦ τὰ παρὰ πᾶσιν ἀνθρώποις κατασκευὰσματα ὑπερηκότος. (Pausanias, p. 141.)

3 La statue de Diane est connue par ses nombreuses représentations. La plus belle est au musée de Naples.

entière. « A certains jours, dit-il, hommes, femmes et enfants s'y donnaient rendez-vous pour la religion et les affaires. On y faisait des courses de chevaux, des concours d'exercices gymnastiques et de musique, pour lesquels on décernait des récompenses aux vainqueurs. Les cités offraient aussi leurs riches présents aux dieux. Puis, les spectacles et les affaires étant terminés, si une ville avait quelque différend avec une autre, des magistrats étaient là qui jugeaient le procès[1]. »

Quelles mœurs s'accommodaient avec la religion d'Artémis-Astarté? Les historiens païens nous ont tracé d'Éphèse un tableau qui peut donner une idée des horreurs dont elle était devenue le théâtre à cette époque. « On la voyoit, raconte Philostrate, du tout plongée dans l'arrogance et dans l'oisiveté. Si que tout étoit rempli de violons et semblables joueurs d'instruments, courtiers de toute dépravation et délices. On ne voyoit parmi les rues que gens lascifs, débordés et efféminés; et la nuit on n'oyoit qu'aubades, resveils et musiques[2]. »

Enfin on connaîtra ce que la grande Artémis avait

[1] Templa construxere impensis communibus Dianæ Ephesiæ. Quò convenientes cum conjugibus et liberis, statis temporibus, unà sacris dabant operam et mercimoniis. Ibi publico certamine cùm equis pernicibus tùm viris viribus arteve musicâ præcellentibus proponebantur præmia victoriæ, et diis civitates dicabant donaria. Peractis spectaculis ac negotiationibus, aliisque festis et publicis hilaritatibus, si cui civitati simultas intercedebat cum altera, præstò erant judices qui litem componerent. (Dionys., apud Baron. *Annal.*, t. I, p. 505.)

[2] Philostrat. *Vit. Apollon. Thyan.*, trad. par B. de Vigenère, t. 1, liv. IV, ch. I, p. 718. Paris, in-4°, 1611.

fait de ces âmes, quand on se rappellera le mot des Éphésiens chassant de leurs murailles le sage Hermodore : « Nous ne voulons pas qu'il y ait d'hommes de bien parmi nous. S'il en existe, qu'ils aillent vivre en d'autres lieux et chez d'autres peuples. »

Telle était la cité où l'apôtre virginal venait dresser l'autel de la pénitence, du dévouement et de la chasteté. « C'est parce que ce lieu était une place formidable toute livrée aux démons, que Jean vint s'y établir, dit saint Chrysostome. Le nombre de ses ennemis devait d'autant plus faire éclater sa valeur[1]. »

Aujourd'hui c'est en vain qu'on voudrait retrouver quelque chose de la grande métropole d'Ionie au sein des marécages où fut l'ancienne Éphèse. Éphèse est une ville morte. Une rivière noirâtre, appelée le Kara-sou, baigne un méchant village nommé Ayasalouk, où campent une cinquantaine de familles turques en guenilles. Au-dessous, plus près de la mer, un grand amas de décombres, de briques, de murailles écroulées et de blocs gisants, indique l'emplacement d'un ancien édifice. On dit que c'est la place du temple de la grande Diane. Au centre du village s'élève, sur la colline, une construction an-

[1] Idcircò quia locus, dæmonibus obnoxius et admodùm formidabilis..., in medio inimicorum claruit Joannes. (In prolog. Ev. Joan.)

Item, M. Beulé. — *Fouilles et Découvertes*, 2e édition, t. II. *Les Monuments d'Éphèse*, p. 324 et sq., — d'après Falkener, *Museum of classical antiquities*. Londres, 1852, avec 24 planches.

tique dont les musulmans ont fait une mosquée. C'était jadis l'église de l'apôtre saint Jean, et c'est le seul souvenir que l'Ange d'Éphèse ait laissé de son passage en ces lieux[1].

II

Lorsque l'apôtre entra dans le vaste port d'Éphèse, qu'un môle considérable protégeait contre la haute mer, il ne pouvait ignorer que pour ceux de son peuple et même de sa religion, cette ville n'était pas une ville complétement étrangère. Les Juifs y étaient établis en très-grand nombre. Ils y avaient leur culte, leurs collectes, leurs synagogues, et, sauf Alexandrie, on voyait peu de villes où ils fussent réunis en une telle multitude.

Ce n'est pas cependant qu'ils y vécussent heureux. Josèphe nous raconte qu'ils y étaient en proie aux concussionnaires de Rome, entravés dans leur culte, insultés dans leurs croyances, dépouillés de leurs biens, soumis à de rudes travaux, grevés de charges accablantes. Il y avait un demi-siècle que le premier Hérode étant passé par là avec son ami et patron Agrippa, le ministre d'Auguste, un tel cri de détresse était sorti de cette multitude op-

[1] Chaudler, *Voyage en Asie Mineure*, I, 259.
Voir à la fin du volume la description d'Éphèse ancienne et moderne, par M. J.-J. Ampère: *Une Course dans l'Asie Mineure*, p. 359.

primée, que le prince romain s'était vu comme forcé de leur rendre justice. Un rhéteur, courtisan et historien d'Hérode, Nicolas de Damas, avait longuement plaidé leur cause devant lui. Agrippa leur restitua une partie de leurs droits, à la prière d'Hérode. Mais, quand il fut parti, on devine ce que devinrent les promesses des magistrats et les droits de cette race, qui commençait déjà à porter douloureusement le poids de la malédiction des hommes et de Dieu[1].

Du moins une consolation y attendait l'apôtre. La croix avait déjà été plantée dans l'Ionie, et, en mettant le pied sur cette terre païenne, il put y rencontrer les disciples de Jésus.

Le premier qui leur avait appris le nom du Christ était peut-être Pierre lui-même, durant le voyage qu'il fit aux contrées orientales, après le premier concile de Jérusalem[2].

Un autre disciple du Seigneur y était descendu, avec moins de doctrine et moins d'autorité, mais avec une éloquence et un charme de parole bien faits pour plaire à ce peuple d'artistes et de rhéteurs. Il s'appelait Apollos. C'était un Alexandrin « rempli de science, disent les Actes, et puissant

1 Joseph. *Antiq. Jud.* lib. XVIII, II, 4.
V. le plaidoyer de Nicolas de Damas et toute cette scène traduite par M. de Saulcy, *Hist. d'Hérode*, p. 248-255.

2 Origen., ap. Euseb. *Hist. Eccl.* III, 1, 4.
Hieronym. *De Vir. illust.* c. I.
Epiphan. *Hæres.* XXVII, 6.
Assemani, *Biblioth. Orient.*, t. III, c. II, p. 3 et sq.

dans la connaissance des Écritures[1] ». Toutefois cet éloquent héraut de l'Évangile n'était pas baptisé. « Il ne connaissait encore que le baptême de Jean. » Ce furent deux chrétiens d'Éphèse, venus de Rome à Corinthe et de Corinthe en cette ville, Aquila et Priscille, simples gens de métier, qui le prirent à part, raconte l'Écriture, et le firent entrer pleinement « dans la voie du Seigneur[2] ». Ils le recommandèrent ensuite aux fidèles de l'Achaïe, où il voulait se rendre pour la même mission. Deux ouvriers devenus les maîtres dans la foi d'un savant qui venait, par son art de bien dire, d'émerveiller la Grèce; et celui-ci se faisant humblement leur disciple dans une science que l'école ne lui avait pas donnée : c'était une nouveauté à laquelle Dieu commençait à accoutumer le monde!

Enfin saint Paul lui-même était venu à Éphèse peu de temps après Apollos, et sa prédication n'avait pas été vaine. Pendant près de trois ans on l'avait vu enseigner, enchaîner à sa parole cette multitude ardente aux choses de l'esprit, délivrer les possédés et guérir les malades; enfin pousser si loin les con-

[1] Judæus autem quidem, Apollo nomine, Alexandrinus genere, vir eloquens, devenit Ephesum, potens in Scripturis.

Hic erat edoctus viam Domini, et fervens Spiritu loquebatur, et docebat diligenter ea quæ sunt Jesu. (Act. xviii, 24.

[2] Hic erat... sciens tantùm baptisma Joannis. Hic ergo cœpit fiducialiter agere in synagogâ. Quem cùm audissent Priscilla et Aquila, assumpserunt eum, et diligentius exposuerunt ei viam Domini.

Cum autem vellet ire in Achaiam, exhortati fratres, scripserunt discipulis ut susciperent eum. (Act. xviii, 25-28.)

quêtes de la foi, que le culte établi s'était ému de ses progrès, et qu'après une émeute excitée au nom de la grande Diane Éphésienne, l'apôtre poursuivi avait dû reprendre la mer, emmenant avec lui quelques disciples de choix. Mais avant de partir, il avait réuni encore une fois à Milet les prêtres de l'Église d'Éphèse, pour leur faire ses adieux en leur recommandant le troupeau universel dont il les avait constitués évêques et pasteurs.

A leur tête il laissait Timothée, son plus cher disciple, que lui-même appelait « le bon soldat du Christ ». C'était un Grec natif de Lycaonie, homme encore dans la fleur de l'adolescence, d'une santé chétive et d'une vie austère, mais d'une âme intrépide, qui pour sauver son peuple ne devait pas reculer même devant le martyre. Nourri de la substance des saintes Écritures par sa pieuse mère Eunice et Loïs son aïeule, converti par saint Paul dans la ville de Lystres, puis consacré par l'imposition de ses mains, on l'avait vu partout, en Asie, en Macédoine, à Athènes, à Thessalonique, à Corinthe, à Jérusalem et à Rome, partager les héroïques fatigues de son maître. Aussi saint Paul, voyant les grandes espérances de la foi dans Éphèse, ne trouva personne plus digne d'obtenir le gouvernement de cette chrétienté, que le jeune missionnaire, formé à son école[1].

[1] Rogavi te ut remaneres Ephesi, etc. (I Tim. I, 3.)

V. Leo Magn. *in Actis II Concil. Chalced.*: Ἀπὸ τοῦ ἁγίου Τιμοθέου μεχρὶ τοῦ νῦν, εἴκοσι ἔπτα ἐπίσκοποι ἐγένοντο.

Euseb. *Hist. Eccl.* lib. III, c. IV, p. 73.

Constitut. Apostolicæ, apud Cotellier, t. I.

V., sur S. Timothée, *Dissert.* de Tillemont, t. II.

Paul avait commencé l'œuvre, Jean l'organisa. « Ce fut lui, dit saint Jérôme, qui fonda et dirigea les Églises d'Asie[1]. »

Timothée resta auprès de lui à Éphèse. Ce n'était pas une chose rare de voir plusieurs évêques exercer à la fois le pouvoir pontifical dans une même église, en un temps où ce pouvoir était souvent conféré simultanément avec le sacerdoce[2]. Mais une autorité supérieure, éminente, restait aux apôtres, dont la prédication et la juridiction embrassaient une contrée illimitée. On ne peut donc pas dire proprement que saint Jean fut l'évêque d'Éphèse; mais d'Éphèse, Jean poussait ses courses conquérantes jusque sur les confins de l'Asie supérieure. L'Asie semble lui avoir appartenu en propre, dit saint Chrysostome. Quant aux lointaines missions de l'apôtre chez les Parthes, c'est un fait supposé qui n'a pas d'autre fondement qu'une leçon fautive du titre de sa seconde Épître, ainsi que nous le verrons[3].

La milice étant prête, le champ de la conquête religieuse étant ouvert, saint Jean s'empressa d'as-

1 Totas Asiæ fundavit, rexitque Ecclesias. (S. Hieronym. *de Scriptor. Eccl., in Joan.*)

Post ætatem senectam jubetur à Spiritu sancto in Asiam prædicare et reflectere errantes in via. (S. Epiphan. *Hær.* LI.)

2 P. Petav. *Dissert. Eccl.* lib. I, cap. I et II. *Lib. I de Hierarchiâ Eccles.*

Billuart, *in Summâ S. Thomæ*, t. X. *De Ordine, Dissert.* IV, art. 1.

Perrone, *De Ordine*, cap. II.

3 Voir, contrairement à Lenain de Tillemont, Lucke, *Commentaire sur les Épîtres de Jean*, p. 28.

signer à chacun le poste où il fallait se porter, s'établir et gouverner au nom de Jésus-Christ[1].

D'abord, au point le plus élevé du littoral, vers le septentrion, Alexandrie de Troade se dressait parmi les ruines, dans les champs où fut Troie : saint Jean y envoya Carpus, l'hôte de saint Paul[2]. Un passage de la seconde Épître à Timothée nous l'y montre établi avant la mort de l'apôtre qu'il avait reçu à son passage.

Au-dessous était Pergame, moins riche que sous le gouvernement des Attalides, mais justement fière encore de sa bibliothèque, de ses savantes écoles, et dominant du haut de sa montagne conique le cours et la vallée fertile du Caïcus. C'est là que, selon les Constitutions apostoliques, Jean établit plus tard

[1] Cette attribution fixe d'un évêque par l'Église est une institution dont on a fait honneur trop exclusivement à l'apôtre saint Jean. C'est pour cette raison qu'elle a été appelée, par plusieurs Allemands, le système Johannique. Si respectable toutefois que soit cette origine, c'est plus haut qu'elle remonte ; et si Jean, plus que tout autre, en fait l'application aux Églises d'Asie dans son Apocalypse, il n'en prétend nullement revendiquer l'invention. Déjà nous avons vu Jacques le Mineur choisi pour s'asseoir dans l'Église de Jérusalem. Paul lui-même, qui, une fois appelé par le Seigneur, comme s'exprime saint Jérôme, se répand sur la face de l'univers entier, veut néanmoins que Tite, son disciple, demeure en Crète et Timothée à Éphèse : *Rogavi te ut remaneres Ephesi.* « Les apôtres, lisons-nous dans la première épître de saint Clément à Corinthe, les apôtres ont donné l'ordre que, les évêques étant morts, d'autres leur succédassent dans leur charge. (Clem. *I Epist. ad Corinth.* XLIV.)

[2] II Tim. IV, 13.
Lequien, *Oriens Christianus*, t. I, p. 767.

Gaius, ce grand homme de bien, auquel est adressée la troisième de ses Épîtres[1].

Smyrne n'était pas loin de là. Détruite par les Lydiens, reconstruite par Antigone et Lysimaque, c'était une ville nouvelle, bâtie en amphithéâtre sur le flanc de la montagne, prolongeant jusqu'à la mer de belles rues alignées, des places, des temples de marbre, pleins de souvenirs glorieux[2]. Comment une cité où étaient en honneur le sanctuaire et les mystères de la bonne Déesse, et qui avait élevé un temple à Tibère, à côté de celui d'Homère[3], allait-elle échanger ses mœurs et sa poésie contre des croyances sévères et une morale sainte prêchée par des barbares? Saint Jean y envoya un de ses meilleurs disciples appelé Ariston; mais les Constitutions apostoliques ne font connaître de lui que son nom[4].

A l'orient d'Éphèse, plus avant dans les terres, et presque sur la même ligne que Sardes, on rencontrait premièrement Philadelphie, dépeuplée elle aussi par les secousses récentes de ce sol inquiet[5]; Laodicée, une des plus grandes villes de la Phrygie; et Colosses, qui devait quelques années après succomber à la violence de pareils bouleversements[6].

1 A Joanne Evangelistâ primus Pergami Episcopus creatus est Gaius. (*Constitut. apostol.* lib. VII, cap. XLVI.)

2 Strab. lib. XIV, p. 305.

3 Tacit. *Annal.* IV. 55 et 56.

4 *Constitut. apostol.* lib. VII, cap. XLVII.

5 Strab. lib. XIII, p. 253.

6 Id., lib. XII.

Colosses reçut pour évêque, au témoignage de saint Paul, son très-cher Épaphras, qui y était, dit-il, le fidèle ministre de Jésus-Christ[1]. Quant à Laodicée, il paraît qu'Achippus en eut le soin principal[2]. C'est lui qui est désigné par les Constitutions apostoliques avant Épaphras et Nymphas, chez lequel se rassemblait cette Église naissante[3]. Enfin, plus près d'Éphèse, Tralles et Colophon, quoique moins importantes, n'eurent pas une moindre part à la charité de Jean. Ce fut par lui que Colophon reçut la visite de Sosthène, lui aussi un des premiers compagnons de saint Paul[4]. Après lui Tychicus descendra dans la ville des oracles antiques, et lui apportera des révélations plus sûres que celles de son célèbre Apollon de Claros[5].

Le premier évêque de Tralles est plus connu encore. S'il faut en croire Basile le Porphyrogénète et le *Menologium*, ce fut l'apôtre Philippe qui en devint le pasteur avant d'aller porter la foi aux Indes. Il mourut, suivant Eusèbe, à Hiérapolis, près de Laodicée, où plus tard nous verrons deux de ses filles se vouer au service de Jésus-Christ, jusqu'au dernier soupir, tandis que leur dernière sœur, demeurée vierge comme elles, se réfugiera auprès de Jean, et

1 Coloss. I, 7.
2 Ibid., IV, 17.
3 Ibid., IV, 15.
4 I Cor. — V. item *Synaxis* et *Menolog. græc.*
5 Tit. III, 12.
Cf. *Oriens Christian.*, t. I, p. 713.

portera à Éphèse le miracle d'une belle vie et d'une sainte mort[1].

Sans doute, il faut l'avouer, il n'y a guère là que des noms. Les détails échappent totalement dans cette histoire, dont la trame générale se laisse seule apercevoir. Mais quelle révolution morale elle suppose! quelle séve de jeunesse dans cette génération née d'hier et qui semble comme tombée du ciel! quelle nouveauté soudaine de courage, de doctrine, de mœurs et de langage! Quels hommes que ces chrétiens pauvres, simples, mais intrépides autant que convaincus! Et qu'on serait heureux de suivre leurs démarches sur cette terre d'Asie qui avait été foulée par toutes les armées antiques, mais qui n'avait jamais vu de conquérants de ce genre!

Ce n'était primitivement qu'une société d'ouvriers et de gens sans noblesse, comme l'atteste saint Paul. Les apôtres eux-mêmes travaillaient de leurs mains pour gagner leur vie. Paul nous l'affirme de lui-même, et y exhorte ses frères. Ignace, le martyr, le prescrit aux prêtres. Saint Clément fait de même. Pourquoi le fils de Zébédée, arrivant à Éphèse, eût-il agi d'autre sorte? Ennoblissant ainsi le travail manuel, ces hommes préparaient l'une des plus grandes réformes opérées par l'Évangile. Ils le relevaient de l'abjection où l'avaient relégué les sociétés antiques

[1] Ἐν Τραλλῇ τῆς Ἀσίας ἐπίσκοπος γενόμενος ἐτελειώθη Φιλίππος. (*Ex Synaxario Basilii Porphyrog.*)
Euseb. lib. V, cap. xxiv, p. 191.
Polycrat. *ad Victor pap.*, ibid.

qui en faisaient la peine du vaincu et de l'esclave. Le replaçant dans l'honneur et dans la sainteté, ces apôtres artisans préparaient, par leur exemple, une réformation qui est un des plus beaux fruits de la Loi de charité.

Si, au lieu de faire de grandes choses et de mourir pour elles, ces prêtres avaient eu le temps de les raconter, que de révélations nous apporterait leur histoire! On ne les trouverait pas assis à l'ombre des portiques publics; ils n'avaient pas de loges dans les cirques, les théâtres ou les amphithéâtres, et ils ne traînaient pas la chlamyde du patricien ou le manteau du philosophe sur les degrés de marbre des palais ou des temples. Mais on verrait un homme vêtu d'une simple tunique descendre vers le port, causer familièrement avec les mariniers de leur pauvre métier, qui est aussi le sien, les entretenir d'abord du vent et des tempêtes, pour leur nommer celui à qui les vents et les tempêtes obéissent; enfin redevenir avec eux pêcheur de poissons pour se faire pêcheur d'âmes : cet homme était saint Jean. On le verrait entrer dans une boutique obscure, où deux époux s'occupent à prier Jésus-Christ en fabriquant des tentes; cette maison était celle d'Aquila et Priscille. On le rencontrerait assis et discutant, après les heures de travail, avec un ouvrier qui travaillait le bronze, et que l'orgueil égarait dans toutes les fantaisies de la libre pensée : cet ouvrier était Alexandre, qui naguère avait résisté à l'apôtre saint Paul. Quelquefois on l'entendrait prêcher le Verbe de vie et rendre

témoignage de ce qu'il avait vu et touché de ses mains, dans l'école d'un néophyte qui lui donnait asile : c'était celle de Tyrannos, ce professeur d'Éphèse qui avait déjà ouvert sa maison à saint Paul[1].

On retrouverait aussi plus d'une fois saint Jean sous le toit d'un disciple où affluaient les pauvres et les étrangers, secourus par une fraternelle charité; c'était le toit de Gaius, que Jean « affectionnait dans la vérité de Jésus[2] ». On le verrait instruire, diriger, bénir les fils d'une grande chrétienne, leur répétant sans cesse le commandement nouveau : « Aimez-vous les uns les autres; » telle était, en effet, son exhortation aux enfants d'Électa, que chérissaient tous les disciples de la foi[3]. Mais le plus souvent ce serait dans l'ergastule des esclaves qu'on l'entendrait prêcher la charité de Jésus fait esclave pour nous. Tel dut être le premier apostolat de ces hommes. « Celui qui croit en moi, avait dit le Seigneur, des fleuves de vie découleront de son sein. » La vie divine, naguère manifestée en Jésus, commençait à déborder à flots du sein de saint Jean[4].

[1] Act. IX, 19.

[2] Senior Gaio carissimo quem ego diligo in veritate.

Carissime, fideliter facis quidquid operaris in fratres et hoc in peregrinos. (Joan., 1-5.)

[3] Senior Electæ dominæ et natis ejus, quos ego diligo in veritate, et non ego solus, sed et omnes qui cognoverunt veritatem... etc. (II Joan., 1.)

[4] C'est le portrait que nous fait de saint Jean à Éphèse un auteur grec du IXe siècle, Nicétas David, de Paphlagonie (*Ora-*

III

La vie, en effet, la vie surnaturelle, fin suprême de l'homme, tel est le thème des discours de saint Jean aux Éphésiens. L'apôtre leur disait : *Je vous annonce à tous que vous aurez la vie si vous croyez au Fils de Dieu. Celui qui a le Fils en lui possède la vie. Nous venons vous attester que Dieu nous a donné la vie. Or c'est dans son Fils que cette vie réside.*

Ceux donc qui voulaient vivre de cette vie supérieure venaient au Fils de Dieu.

Il y avait premièrement les âmes opprimées, et quand la misère du temps, la tyrannie des empereurs, la licence brutale et effrénée des soldats, les exactions des préteurs, les dévastations de l'ennemi, l'anarchie des provinces conspiraient à tout perdre, les malheureux sans nombre inclinaient l'oreille à la douce voix qui prêchait la liberté, la fraternité des âmes et la justice éternelle.

Il y avait les grandes âmes, impatientes de la

tiones Encomiasticæ, apud Biblioth. Patrum, t. XXVII, p. 393 et sq.) : « Ephesum veniens non statim adventu suo civitatem turbavit. Non civium confestim animos magnificâ Evangelii prædicatione perculit. Sed in sapientiâ cum externis ambulans, ac tempus, cum malum esset, redimens, benigniori indole modestoque gestu atque habitu et leni alloquio, cunctis ad se accessum facilem placidumque præbebat; vitæ verò disciplinâ, variâque et excultâ virtute, inaccessus pariter et venerabilis erat. »

terre, souffrantes de leur pauvre bonheur plus encore que de leurs douleurs, altérées de l'infini souvent sans s'en rendre compte; et elles comprenaient saint Jean quand il parlait de cette eau qui seule peut apaiser les grandes soifs du cœur pour la vie éternelle.

Il y avait surtout en grand nombre les âmes simples, en qui l'honnêteté n'avait pas entièrement péri; et elles reconnaissaient le véritable Dieu dans l'incessant miracle de la vie des chrétiens et de leur charité. « Le monde, a dit Bossuet, le monde vit des saints et crut à la sainteté. »

Ces recrues de la sainteté avaient leurs troupes d'élite : en tête de celles-ci il faut placer les veuves dont saint Paul parle longuement dans sa lettre adressée à l'Église d'Éphèse. Quand on se rappelle ce qu'était la femme dans ce temps-là, quelle facilité lui donnait le divorce, avec quelle légèreté elle volait sans cesse à de nouvelles noces, comptant ses époux par chaque consulat[1], selon le mot d'un ancien, on se rendra compte du grand et difficile service que l'Église allait rendre à la société renaissante, en honorant le veuvage presque à l'égal de la virginité elle-même. C'était, d'ailleurs, le penchant de la religion de la croix, de s'incliner vers les affligés, et il n'y avait pas de cœurs plus brisés que ceux-là. Ces femmes demeurées seules, *vides* de tout, comme disait leur nouveau et triste nom, sans amour ni soutien, la religion les recueillait sur le seuil du

[1] Senec. *de Benef.* III, 16.

désespoir, et elle ouvrait leur âme à une alliance divine qui ne devait connaître ni la séparation ni la mort.

La Vie légendaire de Jean cite plusieurs saintes veuves parmi les premières disciples de l'apôtre en Ionie. Mais, sans sortir de l'histoire, n'était-ce pas une veuve, généreuse et charitable entre toutes les autres, que l'Électa à qui s'adresse la seconde épître avec les éloges de saint Jean? Isolées ou réunies dans le *matroneum,* ainsi que les Latins appelaient le gynécée, les veuves de l'Église priaient, travaillaient, chantaient les psaumes, fréquentaient les autels, les bonnes œuvres, les saints livres, contentes de leur pauvreté, reconnaissantes des aumônes que leur faisaient les frères, et élevant leurs cœurs à Dieu dans l'action de grâces[1].

Éphèse voyait ainsi fleurir le chœur des vierges. Saint Paul y avait donné l'exemple de la virginité. Mais c'était surtout à Jean, le disciple de l'Agneau, qu'il était réservé d'en être, dans ce pays, l'ardent propagateur et le modèle parfait. Faut-il croire, après saint Modeste, Photius et Grégoire de Tours, que Marie Madeleine avait suivi l'apôtre à Éphèse, formant au service de Dieu les jeunes chrétiennes dont elle enviait l'innocence[2]? La tradition contraire

[1] S. Hieronym. *ad Salvinam, de viduitate servandâ.* — S. Ambros. *de Viduis.* — S. Aug. *de Bono viduitatis,* apud Thomassin, t. III, ch. L, p. 170 et sq.

[2] S. Modest. *in Bibliothecâ Photii,* cap. CCLXXV, p. 1525.
S. Gregor. Turon. cap. XXX, p. 64.
Menolog. græc., ad XXII, p. 222.

a prévalu parmi nous. Mais nous verrons bientôt les filles de saint Philippe venir recevoir de saint Jean le voile virginal, qu'elles devaient honorer par des miracles éclatants et d'éminentes vertus. « La seconde épître de Jean est adressée aux vierges, » déclare formellement Clément d'Alexandrie[1]. « Je salue le collége des vierges, » devait bientôt écrire saint Ignace aux Églises d'Asie, et la vieille société, perdue de sensualisme, se trouvait partout en présence du spectacle de la pureté angélique dans une chair mortelle[2].

« Préférer la pureté au bonheur conjugal, disait plus tard Tertullien, n'être belles que pour Dieu, n'être jeunes que pour Dieu, vivre sans cesse avec lui, avec lui s'entretenir nuit et jour, lui apporter en dot le trésor de ses prières, ce n'est plus contracter un mariage terrestre, c'est entrer déjà dans la famille des anges[3].

Tout cela était l'objet de l'étonnement des Grecs. Mais nulle part et jamais l'étonnement de ce spectacle ne devait être plus grand que dans la ville d'Éphèse, et du temps de saint Jean. Coïncidence

1 Secunda Joannis epistola quæ ad *virgines* scripta est. (Clement. Alex. *Adumbrat. in II Joan.,* t. II, p. 1011.)

2 Sur le vœu de continence et de chasteté appelé par eux εὐνουχία, V. Athenagor. *Legatio*, XXXIII; Clem. Alexandr. *Strom.* III, 12; *Tatain.* XXXIII; Theophyl. *ad Autolyc.* III, 15; Origen. *C. Cels.* VII, 48.

3 Sanctitatem maritis anteponunt, malunt Deo nubere, Deo speciosæ, Deo sunt puellæ, cum illo vivunt, cum illo sermocinantur, illum diebus et noctibus tractant, orationes suas velut dotes Deo assignant... Jam in terris, non nubendo, de familiâ angelicâ. (Tertull. *ad Uxor.* lib. I.)

remarquable, et qui fait bien comprendre le miracle de l'œuvre de Dieu! Dans le temps que saint Paul traçait de la veuve fidèle un portrait adressé à la chrétienté d'Éphèse, un libertin de Rome, qui s'appelait Pétrone, traçait, lui, le portrait de la veuve païenne dans un ouvrage ignoble; et sa *matrone d'Éphèse* défrayait les propos de table des jeunes patriciens chancelants aux petits soupers du palais proconsulaire. Le conte était tout à fait dans le goût de l'époque. La vertu y avait de plaisantes défaillances, la fidélité y faisait une figure risible, et même on y voyait la religion des tombeaux profanée en même temps que celle du souvenir, afin de donner au crime la saveur du sacrilége. Cela s'appelait de l'atticisme parmi les gens de cour; et parmi les moralistes, c'était le dernier mot de la vertu des femmes. Pétrone était consul, saint Paul était aux fers. Tacite consacre des pages à l'éloge de Pétrone; il ne parle des chrétiens, les frères de saint Paul, que pour les charger de la haine de tout le genre humain. Entre la prison où Paul écrivait ces saintes lois et la Maison-Dorée, où le favori de Néron célébrait les turpitudes de sa Matrone d'Éphèse, il n'y avait pas la distance de deux milles romains; mais, entre la veuve des Épîtres et la veuve du *Satyricon*, il y a toute la distance qui sépare un monde renaissant dans un honneur plus qu'humain, et un monde se mourant dans la dégradation, la pourriture et la honte.

La doctrine de l'Évangile n'était guère mieux comprise des beaux esprits d'alors que n'était goûtée

sa morale. Le monde ne courait pas aux discours de l'apôtre; mais il se disputait à Antioche, à Athènes, à Alexandrie et à Éphèse les libelles en vogue qu'un libertin du temps publiait sur *Chrestus*, comme le Christ est appelé dans Suétone et dans Lucien. Des jeux de mots piquants sur ce nom adorable assaisonnaient de leur sel des dialogues obscènes :

« — Viens donc, disait à un de ses camarades un étudiant d'Asie qui y fait le rôle de disciple de saint Paul et de saint Jean, viens donc, moi je me charge de t'apprendre l'Universel, et le nom de celui qui fut avant toutes choses.

« — Eh! mon cher, depuis quand es-tu devenu si savant?

« — Depuis qu'est venu ici ce certain Galiléen, cet homme à la tête chauve et au nez aquilin, qui s'est élevé dans l'air jusqu'au troisième ciel, et qui a tiré de là tout ce qu'on peut savoir de beau et d'excellent. C'est lui qui, m'ayant régénéré dans l'eau, m'a fait marcher sur les traces des bienheureux, enfin qui m'a racheté de la masse des impies. Viens; si tu veux m'entendre, je ferai de toi un homme[1]. »

[1] Lucian. *Philopatris,* édit. Bourdelot, in-fol., p. 1121; Paris, 1615.

Théodore Marcille, dans ses notes sur ce dialogue, estime que ce dialogue est antérieur à Lucien : « Non est hujusce Luciani, sed *antiquioris* alicujus. Multa id arguunt. Nam Syrus noster Lucianus pervexit ad annum Christi 171. At hic nebulo se baptizatum significat à D. Paulo, qui martyrii palmam accepit anno XIII Neronis.

« Ἡνίκα δέ μοι Γαλιλαῖος ἐνέτυχεν, ἀναφαλαντίας, ἐπίῤῥινος, εἰς

L'autre requiert le serment.

« — Mais par qui jurerai-je?

« — Par le Dieu qui règne en haut, le grand Dieu, le Dieu de l'air, l'Éternel, le Fils du Père, l'Esprit qui procède du Père, un dans trois, trois dans un. Voilà le vrai Jupiter, voilà le Dieu qu'il faut croire.

« — Mais c'est une leçon de calcul que tu me donnes. Et ce serment-là c'est de l'arithmétique : un fait trois, trois font un... Je ne te comprends pas[1]? »

On continue de la sorte. On expose la création et la rédemption, les lois de la charité et les règles de la justice. Il n'y a pourtant rien de bien plaisant en tout ceci. Mais l'interlocuteur, qui s'appelle Critias, déclare qu'il faut en finir avec ces billevesées, car « il est pris d'un rire à s'en tenir le ventre ». Saint Paul ne disait-il pas que la sagesse du Christ était un scandale pour les Juifs, une folie pour les Grecs?

Cependant on ne riait pas tous les jours à Éphèse. On voyait à cette époque d'effroyables calamités

τρίτον οὐρανον ἀεροβατήσας, καὶ τὰ κάλλιστα ἐκμεμαθηκὼς δι'ὕδατος ἡμᾶς ἀνεκαίνισεν, ἐς τὰ τὰ τῶν μακάρων ἴχνια παρεισώδουσε, καὶ ἐκ τῶν ἀσεβῶν χώρων ἡμᾶς ἐλυτρώσατο. »

[1] « — Quemnam igitur tibi jurabo? — Jura Deum altè regnantem, magnum, æthereum atque æternum, Filium Patris, Spiritum ex Patre procedentem, unum ex tribus, et ex uno tria. Hæc tu Jovem puta, hunc existima Deum. — Numerare me doces, et jusjurandum arithmetica tibi est. Neque enim intelligo quid dicas : unum tria, tria unum. » (Lucian. *Philopatris*, trad. Bourdelot, p. 1121.)

fondre de toutes parts sur cette cité de douleurs non moins que de plaisirs. Éphèse était parfois réveillée de ses fêtes par des tremblements de terre qui secouaient ses maisons, ses théâtres, ses temples. Strabon nous a tracé la longue zone des villes maritimes de l'Ionie renversées dans ce temps-là [1]. Tacite raconte de même que, peu de temps auparavant, lorsque Germanicus avait visité ce pays, il l'avait trouvé ruiné par les épouvantables soulèvements de ce rivage, tout jonché de décombres [2]. Entre ces villes, Éphèse est nommée la première. Jean trouvait là un lugubre et vaste champ à sa compatissante charité. La légende lui prête la résurrection de centaines de morts ensevelis dans ces ruines. Eusèbe, Sozomène, et avant eux Apollonius le Théologien, rapportent particulièrement le miracle d'un mort qui retrouva la vie à la prière de l'apôtre [3]. Sans doute chacun de ces récits aurait besoin d'une sévère et minutieuse critique pour faire autorité. Mais ne peut-on pas du moins y retrouver

1 Strab. lib. XIV et lib. XIII, edit. in-4°, p. 240 et sq.

2 Tacit. *Annal.*

3 Euseb. lib. V, cap. XVII, in fine.

Sozomen. lib. VII, cap. XXVI.

La légende fait mention d'un grand nombre d'Éphésiens que Jean rappela à la vie. Une fois c'est un jeune homme appelé Stacteus, fils d'un personnage de Rome nommé Zoticus, et d'une illustre païenne, Symphorose, qui tous deux se convertissent quand l'apôtre a rendu la vie à leur enfant. Une autre fois c'est le fils d'un prêtre de la déesse, expiré dans les bains, que l'on vient déposer aux pieds de Jean, lequel le ressuscite en présence de Dioscoris son père.

l'écho du grand retentissement que les miracles de Jean avaient eu en ce lieu?

Dieu était avec lui. Mais, par toute son âme comme par toutes ses œuvres, l'apôtre bien-aimé était aussi avec Dieu. Le plus ancien monument qui ait été élevé à Éphèse par le christianisme est un sanctuaire de Marie qui, en se transformant, devint plus tard l'église métropolitaine de cette ville. On dit qu'il fut dédié à Marie par saint Jean. C'est là que s'assembla, quatre siècles plus tard, contre Nestorius, le concile général où Cyrille formula avec tant d'éloquence et de solennité le dogme de la maternité divine de la Vierge. Mais c'était là d'abord que Jean avait prié et qu'il avait coutume de faire participer les saints à la fraction du pain.

Primitivement, sans doute, cette église n'était qu'un modeste oratoire ou même probablement la maison de l'un des frères, dérobée aux regards profanes par son humilité, disparaissant à côté des merveilles de l'art. Mais un autel à Marie élevé près des autels de la grande Artémis; saint Jean s'y agenouillant pour implorer le secours de Celle que Dieu lui avait donnée pour mère sur la croix; des Grecs, des Éphésiens réunis sous les auspices de cette Juive immaculée pour recevoir les leçons de la virginité, et entendre raconter la vie de l'Homme-Dieu par celui qui en avait été le disciple et l'ami : ce fut là assurément une des plus admirables manifestations de la révolution que le christianisme opérait dans les âmes.

Là les disciples de Jean s'assemblaient autour de lui. Tout ce qu'il écrivit plus tard dans l'Évangile, il l'avait d'abord dit dans ces réunions[1]. Tous ces miracles de Jésus, que dans son livre il a cru devoir passer sous silence, ainsi qu'il nous l'avoue, il les avait racontés à ses *petits enfants*, comme il les appelait, et ceux-là seulement connurent la Bonne Nouvelle dans son intégrité qui la recueillirent alors des lèvres de saint Jean.

Là se faisait aussi la célébration des Mystères. Plus de deux cents ans après on s'en souvenait encore. Dans une lettre adressée au pape saint Victor Polycrate, un des évêques de cette Église rappelait la lame d'or que Jean portait sur son front, pendant « la liturgie », à l'exemple du pontife de l'ancienne loi[2].

Les païens en étaient soigneusement exclus par l'ordre de saint Paul et par celui de saint Jean : « Loin d'ici les cyniques, *foris canes!* » s'était écrié le grand apôtre.

Un jour cependant, vers ce temps et dans ce pays, un de ces cyniques se vantait d'avoir clandestinement pénétré ce secret : « Je m'en allais dans la

1 C'est la pensée de saint Ambroise :

« Joannes prophetavit; id est, prædicavit evangelium suum quod posteà scripsit omnibus gentibus et linguis et regibus multis. » (S. Ambros. *in Apoc. Exposit.*, cap. x; appendix ad oper.)

2 Joannes qui in sinu Domini recubuit, qui etiam sacerdos fuit et laminam gestavit. (Polycrat. *in Epist. ad Victorem pap.*)

Cf. Euseb. lib. V, cap. xxiv, p. 191 : Ιωάννης ἐγενήθη ἱερεὺς τό πέταλον πεφορεκὼς ἐν Εφέσῳ κεκοίμηται.

rue pour des emplettes pressantes, raconte je ne sais quel mauvais sujet de comédie[1], quand je vois une multitude qui chuchote entre elle et se parle à l'oreille. Craton me persuade d'entrer chez les chrétiens, de pénétrer dans ce jour plus sombre que la nuit. Il se vantait de tenir d'eux la clef de leurs mystères. Je marchai. Nous passâmes d'abord « les portes de fer et le seuil de bronze ». Ayant monté ensuite de nombreux escaliers, nous arrivâmes enfin à une chambre haute, au plafond doré, tel qu'Homère a décrit le palais de Ménélas; et moi, comme Télémaque, je ne me lassais pas d'en contempler la beauté. Hélas! ce que je vis là ce n'était pas Hélène, mais de pauvres gens courbés, et inclinant à terre leur face maigre et pâle. Ils ne me paraissaient pas faire des vœux très-réjouissants; mais, rapprochant leurs têtes les unes des autres, ils s'entretenaient sans bruit[2].... »

Que disaient-ils? Critias l'explique à son ami avec plus de verve comique que de fidélité, comme il arrive à ceux qui écoutent aux portes. Les prières des chrétiens, leurs jeûnes, leurs espérances, leur charité elle-même, y revêtent le plus ridicule des travestissements. Abusant de la similitude de *Christos*,

[1] V. le *Philopatris*, apud Lucian. Edit. Bourdelot, Paris, 1615.

Ce dialogue est au nombre des œuvres de Lucien; mais j'ai déjà dit que son antériorité est reconnue.

[2] Video viros in faciem inclinatos et pallescentes. Illi autem videbantur quam pessima optare. Capita autem inter se juncta tenentes consusurrabant. (*Philopatris*, apud Lucian., p. 1124.)

le nom du Christ, avec le mot *chrestos* (homme de bien), qui en grec se prononçait de même : « Beaucoup de christs ou de chrétiens, mais peu d'hommes de bien, » disait le satirique. Un autre de ses agréments était de leur infliger le nom « d'hommes en l'air » ; et il ne s'en cache pas : c'est à Aristophane, dans sa pièce des *Oiseaux,* qu'il emprunte cette piquante allusion aux mœurs de ces spiritualistes qui rêvent d'un autre monde, et qui ont des extases. Mais tout cela ennuie Triéphon, son camarade : « Allons, dit celui-ci, mon cher Critias, assez sur ces niaiseries : *Neque super nugas istas extenderis.* Laisse là ces pauvres gens. Commence le « Notre Père », et finis-en au plus tôt par cet hymne bien connu [1]. »

C'est avec cette légèreté ironique que le monde traitait le culte de nos pères. Mais cette ironie est lumineuse pour l'histoire, et la face du Christ est reconnaissable encore sous les ignobles crachats dont le cynique la couvre. Voilà l'Église, voilà cette chambre haute primitive que l'on retrouve ici ornée comme le cénacle de Jérusalem. Voilà enfin ce *Pater* déjà si familier parmi le peuple chrétien, que les païens eux-mêmes ne le peuvent plus ignorer, *celebre carmen* [2].

Ils en riaient. Comment de tels hommes ne se fussent-ils pas moqués d'une pareille prière? Ils en-

[1] Tace, Critia, missos istos facito, precationem à *Patre* incipiens, et celebre illud carmen ad finem apponens. (*Philopatris,* apud Lucian., p. 1128.)

[2] Bingham affirme l'usage liturgique de l'Oraison dominicale au premier siècle. (*Origin.* v, 125.)

tendaient le chrétien parler de son Père des cieux, et ce Fils d'un Père céleste ils le voyaient esclave, honni, mendiant, voué à tous les mépris comme à tous les supplices! Ils l'entendaient appeler l'avénement de son règne, et c'était sous le règne de Néron et de Domitien! Ils l'entendaient souhaiter que la volonté divine s'accomplisse sur la terre comme elle est accomplie par les anges dans le ciel, et c'était à l'époque où l'on n'obéissait « qu'aux volontés du sang et à celles de la chair », comme le dénonçait saint Jean.

Mais au sein de ces dérisions l'Église faisait son œuvre. Pendant qu'à Cypre, à Rhodes, à Cos, à Milet, à Pergame, partout dans ce pays, le beau monde s'en allait à ses temples, à ses cirques, à ses riantes villas, à ses fêtes élégantes et à ses infamies, se repaissant des putrides inspirations d'Ovide, du cynisme de Pétrone, des leçons de Catulle, une génération pure, cachée au fond du peuple, s'élevait, fleurissait au pied d'un pauvre autel que n'avaient pas sculpté Praxitèle ou Thrason. Jean ne leur passait pas la coupe qui faisait chanceler les disciples de Socrate dans les symposiaques athéniennes; mais il leur faisait boire le Calice qu'il avait reçu de la main de Jésus, au souper de l'adieu; et cette jeunesse se levait de cette table nouvelle, forte contre la volupté, mûre pour le sacerdoce, armée pour le martyre. Par elle le monde nouveau commençait à remonter à une pureté qui lui méritait l'applaudissement de Dieu; et c'était de cette victoire que Jean la félicitait quand il lui décernait cet éloge solen-

nel : *Je vous écris, jeunes gens, parce que vous êtes forts, que le Verbe de Dieu est en vous, et que vous avez vaincu le mal*[1].

1 Scribo vobis, juvenes, quoniam fortes estis, et Verbum Dei manet in vobis, et vicistis malignum. (I Joan. II, 14.)

CHAPITRE XIV

SAINT JEAN ET LES HÉRÉSIES

I

Le mal eut ses représailles. Une vaste lutte s'engagea contre la vérité, et Ephèse ne tarda pas à voir s'accomplir la prédiction que saint Paul avait faite à ses prêtres dans son dernier adieu : « Je sais qu'après mon départ des hommes s'élèveront parmi vous, enseignant le mensonge, dans le dessein d'entraîner des disciples après eux [1]. »

C'est pourquoi, écrivant à son fils Timothée, il lui disait encore : « Garde bien le dépôt de la foi qui t'est confié, fuyant les profanes nouveautés de paroles et les antithèses d'une fausse science. C'est pour l'avoir suivie que plusieurs ont fait naufrage dans la foi [2]. »

Mais déjà, comme il le craignait, « les loups dé-

[1] Act. xx, 30.
[2] II Tim. i, 14. I Tim. vi, 20.

vorants avaient pénétré dans le bercail, » et Paul croyait devoir prévenir son disciple de ne pas se perdre dans les fables, les mythes et les interminables généalogies, « lesquelles sont plutôt propres à soulever des disputes qu'à édifier l'œuvre de Dieu [1]. »

On ne saurait s'y tromper : cette sagesse trompeuse c'est celle de la *Gnose*, suivant le nom même que lui donne ici le texte grec [2]. Ces généalogies et ces théogonies ce sont celles des *Éons*, émanations des êtres du sein de l'infini. Mais Paul n'avait fait qu'entrevoir le gnosticisme; à Jean était réservée la tâche de le confondre.

Ce fut là assurément un des plus grands périls que le christianisme ait courus de sa vie. Le gnosticisme n'était pas une hérésie partielle, contestant tel ou tel point du dogme révélé. C'était, bien plus encore que le protestantisme dans l'époque moderne, une de ces négations radicales, collectives, enveloppant tout le corps de la religion naissante, pour la transformer, comme elle prétendait, la spiritualiser, l'élever à la hauteur d'une philosophie, et, l'ayant ainsi détruite en la dénaturant, se substituer à elle. C'était la coalition de toutes les idées comme de toutes les croyances contre l'ennemi commun; et rien ne fait mieux comprendre que cet effort collectif le vaste ébranlement que le christianisme avait produit dans le monde.

1 Μηδὲ προσέχειν μύθοις καὶ γενεαλογίαις ἀπεράντοις, κ. τ. λ. (I Tim. I, 4.)

2 Τῆς ψευδωνύμου γνώσεως. (I Tim. VI, 20.)

Le gnosticisme était un réseau d'hérésies issues de la combinaison du judaïsme alexandrin et des superstitions orientales. Du côté de la Grèce et de l'Égypte hellénique, le platonisme, le stoïcisme et le pythagorisme soufflaient sur l'Évangile afin de le dissoudre. Du côté de la Perse et de l'Inde, le parsisme et le système des émanations introduisaient au sein de la religion chrétienne les généalogies infinies des Éons, demi-divinités ou esprits subalternes, avec une cosmogonie panthéiste.

De ce mélange résultait la plus inextricable confusion de doctrines. Elles ne s'accordaient que pour ruiner la *Foi*, en y substituant la *Science*, ainsi que signifie le nom même de Gnose qu'elles s'attribuaient en commun. En effet, elle devait être avant tout une science, le savoir supérieur des choses. Le christianisme, dans la transformation que lui faisaient subir les *hommes de l'esprit*, n'était plus conçu comme une œuvre de salut, c'était un système de spéculations, une théorie mystique. Sacrifiant ainsi totalement le côté moral, les gnostiques plaçaient la rédemption de l'homme non plus dans la vertu et le renouvellement de l'âme, mais dans la seule connaissance : suivant eux, connaître est tout, le reste n'est rien.

Le dualisme était commun à ces doctrines; nous le voyons professé par Simon, Valentin, Ménandre, Carpocrate. Le dualisme professait que d'un double principe, le bon et le mauvais, sortaient le bien et le mal mêlés dans l'univers. L'esprit était le bien, qui naissait de la lumière. La matière était le mal,

qui naissait des ténèbres. Mais comment le Verbe divin, qui est essentiellement lumière et sainteté, aurait-il pu s'unir hypostatiquement à la matière, plongée tout entière dans le mal? Dans un pareil système, l'incarnation réelle et, par suite, la rédemption étaient impossibles. Si donc le Christ avait été vu sur la terre dans une chair humaine, si on l'avait vu souffrir, il ne devait y avoir là qu'une pure *apparence :* le nom même de docétisme, et celui de *docètes*, porté par ceux de cette secte, n'avait pas d'autre sens.

De là ressortaient aussi des énormités morales, dont des sectes multiples se disputèrent le bénéfice et se firent une proie.

C'est ainsi que quelques-uns, entendant professer que la matière était essentiellement mauvaise, en tiraient cette conséquence commode que le corps, qui n'était honoré d'aucun droit, ne devait être dès lors tenu à aucun devoir. Nulle solidarité n'existant entre lui et l'âme lumineuse, celle-ci ne pouvait être responsable de ses actes, si monstrueux qu'ils fussent. La secte des Nicolaïtes ou des Balaamites ne devait pas reculer devant l'abomination de ces conclusions. Des horreurs en sortirent, qui s'abritèrent à l'ombre de la science transcendante : cet échafaudage d'orgueil avait le pied dans la boue.

On vit donc de toutes parts surgir de faux docteurs qui, sous le nom de chrétiens et de christianisme, insinuaient ces idées, falsifiant, selon l'expression de saint Paul, par ce mélange corrupteur, le vin de l'Évangile. Peu accoutumé encore à se trouver en

face d'une doctrine absolue et exclusive des autres, le monde des penseurs se figurait volontiers avoir rendu service au Christ en lui ouvrant ses rangs. On croyait honorer le Messie galiléen en jetant sur ses épaules le manteau des philosophes de la Grèce policée. N'était-ce pas ce déguisement monstrueux que le Seigneur avait prophétisé, quand il avait dénoncé les séducteurs revêtus de la toison des brebis, mais qui n'étaient, au fond, que des loups dévorants?

Ainsi, pendant deux siècles, la gnose fut constamment aux prises avec la foi, qu'elle sembla devoir étouffer au berceau. Comment ne l'eût-elle pas fait? Elle avait de son côté tout ce qui donne la victoire. Elle naissait en Asie, au point le plus sonore du monde civilisé, entre le judaïsme d'une part, et le parsisme de l'autre. L'hellénisme y pénétrait avec toutes ses séductions. Le beau génie de l'Orient le berçait de ses fables, l'entourait de ses symboles et de ses allégories. Une métaphysique abstraite et vaporeuse lui gagnait les philosophes. Si ces doctrines n'étaient qu'un éclectisme commode, sa morale était plus accommodante encore. Même les âmes altérées des choses immatérielles y trouvaient, à côté d'un sensualisme voilé, assez de rites encore et de superstitions pour que la religion absente y eût au moins son mirage. Ainsi, dès le commencement, le génie du mal mit en ligne cette triple puissance de toute secte qui veut prendre l'homme tout entier : l'orgueil était gagné par le rationalisme, la chair par le sensualisme, le cœur

par le mysticisme. Tel est le triple aspect sous lequel l'hérésie se produisit à Éphèse, opposant aux sacrés enseignements de saint Jean les inventions de Cérinthe, les abominations des Nicolaïtes, et les opérations magiques et théurgiques d'Apollonius de Tyane.

II

Cérinthe, Juif d'origine, était de la ville d'Antioche. C'était également la patrie de Saturnin et celle de Bardesane, autres hérétiques du temps. Il est assez remarquable de voir la première chaire de l'hérésie se dresser à côté de la première chaire pontificale de Pierre, et de rencontrer le berceau des gnostiques dans le même lieu où les disciples de Jésus prirent le nom de chrétiens.

Toute la vie de Cérinthe fut une vie d'aventures. D'Antioche, cet esprit inquiet passa à Alexandrie, où des maîtres fameux rendaient célèbre alors l'école du Muséum et du Sérapéum. Là devait être la seconde patrie du gnosticisme. Bâtie sur les rives du Nil pour consommer l'alliance de la Grèce et de l'Orient, la cité d'Alexandre avait pris de chacune de ces civilisations les raffinements et les excès, aimant à mêler un sophisme élégant à des superstitions voluptueuses. Là se coudoyaient le mage de la Chaldée, l'hiérophante d'Osiris, le philosophe d'Athènes et le rabbin de Palestine. Là étaient disposés dans les coffres de cèdre de la bibliothèque de Pto-

lémée, les écrits d'Aristote et de Platon auprès de la Bible des Septante. Un toit commun couvrait les idées écloses sous les cieux les plus divers. Les Juifs eux-mêmes, si nombreux et si riches dans cette ville de commerce, n'étaient pas loin de faire des concessions de doctrine dont Philon et Aristobule avaient donné l'exemple, accommodant Moïse à la pensée de Platon, et interprétant la Genèse dans l'esprit du Timée. Cérinthe fréquenta ces écoles, et son système d'erreurs en reçut une forte empreinte de mysticisme [1].

De là le sophiste revint dans sa patrie d'Antioche, vers le temps de la prédication de Paul et de Barnabé. Son arrivée fut le signal des troubles que nous racontent les Actes des Apôtres. Zélateur de la loi, lui et les siens se déchaînèrent contre les prédicateurs de la nouvelle religion. Saint Épiphane attribuait aux menées de Cérinthe toute l'opposition que le christianisme trouva, à ses débuts, chez les judaïsants.

C'est alors qu'on en appela au concile de Jérusalem. Unanimement condamné [2], Cérinthe rêva de se faire une religion à lui. Juif et platonicien, il voulut rester tel tout en devenant chrétien. Dérobant à l'Évangile quelques lambeaux de vérité, il essaya de les coudre avec ses fantaisies, et se mit à prêcher un mélange bizarre de philosophie orientale, de mosaïsme dénaturé et de christianisme travesti.

[1] Κήρινθος δέ τις αὐτὸς Αἰγυπτίων παιδείᾳ ἀσκηθεις. (*Philosophoumena*, p. 256.)

[2] S. Hieronym. t. II, Epist. LXXX, p. 341.

Il se vit repoussé solennellement de l'Église, secoua le joug de toute foi, et passa dans l'Asie, où nous le retrouvons à côté de saint Jean.

Entre lui et saint Jean, il ne s'agissait de rien moins que de la grande question qui, depuis ce temps, n'a cessé de diviser les hommes. Cérinthe nia le premier la divinité de Jésus : le Christ n'était pas Dieu. Il existait un Dieu infini, souverain; mais celui-là résidait dans sa grandeur solitaire et incommunicable, et son seul nom était l'*abîme* et le *silence*. Il n'en était point descendu, ni pour créer le monde, ni pour se révéler à l'homme. A cette œuvre subalterne de la création et de la révélation, il avait délégué je ne sais quelle puissance formatrice des êtres et législatrice des Hébreux. Celle-là même s'était trouvée encore trop grande pour daigner se faire homme. C'était seulement son fils qu'elle avait envoyé pour racheter le monde : ce fils était le Christ.

Toutefois ce Christ, fils unique du principe créateur, n'était point la personne elle-même de Jésus. Il habitait l'esprit de Jésus: voilà tout; de sorte que l'incarnation n'avait été qu'*apparente*. Un instant le souffle divin était descendu sur l'homme, mais sans se confondre avec lui. C'était au jour de son baptême que Jésus l'avait reçu sous la forme d'une colombe. C'était à l'heure de la Passion qu'il l'avait perdu, comme lui-même s'en plaignait sur la croix : *Ut quid dereliquisti me?* Ce jour-là l'*Éon* divin, le Christ, avait rompu toute alliance avec lui, et s'en était

retourné vers son principe, impassible et immortel [1].

La secte fit des progrès. La *gangrène* dévorante, comme l'appelait saint Paul, ne tarda pas à gagner l'Asie Mineure entière. La Galatie en fut particulièrement atteinte. C'était la grande tristesse de l'Apôtre des nations, car la Gallo-Grèce était son champ de prédilection; et, dans l'Épître aux Galates, il se plaignait amèrement des altérations que l'esprit judaïque faisait subir à cette Église d'abord si florissante.

Si odieuse qu'elle fût à l'apôtre saint Paul, cette secte était encore plus directement contraire à l'esprit de saint Jean. L'esprit de Jean était l'esprit de charité; et l'amour n'était point avec ces orgueilleux. « Ils ne se mettent point en peine de pratiquer la charité, écrivait saint Ignace aux fidèles de Smyrne. Ils n'ont soin ni de la veuve, ni de l'orphelin, ni de l'affligé, ni de celui qui souffre, soit en prison, soit chez lui, ni de celui qui a faim et soif [2]. » Jean était le grand apôtre de l'Eucharistie : les gnostiques, au contraire, qui ne reconnaissaient pas la vérité de la chair du Seigneur Jésus-Christ dans son incarnation, ne voulaient pas conséquemment la reconnaître dans l'hostie [3]. « Ces gens, disait Ignace,

1 Πρὸς δὲ τῷ τέλει, ἀποστῆναι τὸν Χριστὸν ἀπὸ τοῦ Ἰησοῦ. (*Philosophoumena*, p. 237.)

V. S. Iren. I, xxv.

2 S. Ignat. *ad Smyrn.*, édit. Cotellier, p. 35.

3 Les *Philosophoumena*, lib. V, c. viii, p. 152, nous apprennent qu'ils expliquaient dans un sens allégorique les paroles

s'abstiennent de l'Eucharistie, parce qu'ils ne confessent pas que l'Eucharistie soit la chair de notre Sauveur. Ainsi, contestant l'autorité de Dieu, ils meurent dans leurs vaines discussions au lieu de ressusciter dans l'amour [1]. »

Rien n'était plus capable de blesser le cœur de Jean. Révolté de ces blasphèmes, il interdit aux chrétiens toute communication avec les séducteurs. C'est d'eux qu'il écrivait : *Si quelqu'un vient à vous ne professant pas la doctrine du Père et de son Fils, gardez-vous bien de le recevoir dans votre maison, et ne lui donnez pas le salut, car celui qui le salue se rend participant de ses œuvres mauvaises* [2].

Pour son compte, saint Jean professait et témoignait cette religieuse horreur : la seule rencontre de Cérinthe lui était odieuse. Saint Irénée raconte, d'après saint Polycarpe et les témoins primitifs, qu'un jour l'impie faillit se rencontrer aux thermes de la ville d'Éphèse avec le saint apôtre. Celui-ci y stationnait sous le portique des bains, quand, entrant dans une salle appelée *Apodytère,* où l'on avait coutume de déposer les vêtements, il remarqua un manteau qu'il lui sembla reconnaître. Comme on l'eut assuré que c'était bien, en effet, celui de l'hérésiarque : « Retirons-nous d'ici, dit-il à ses dis-

du Sauveur : « Si vous ne mangez ma chair et buvez mon sang, etc. »

[1] S. Ignat. *ad Smyrn.*, ibid., VI, p. 35.

[2] Si quis venit ad vos et hanc doctrinam non affert, nolite recipere eum in domum, nec ave ei dixeritis. (II Joan., 10.)

ciples, de peur que la colère de Dieu, tombant sur cette maison, ne nous écrase avec le méchant qu'elle abrite[1]. »

Mais ce n'était point assez de fuir l'impiété, il la fallait combattre. Les épîtres de saint Jean sont remplies d'évidentes allusions à celui qui, dans Jésus, séparait le Dieu de l'homme : *Tout esprit qui confesse que Jésus-Christ est venu dans une chair véritable est de Dieu*, écrivait-il alors, *et tout esprit qui divise Jésus-Christ n'est point de Dieu*[2].

Mais la vraie réponse de saint Jean ce fut son Évangile. Il n'est pas temps encore de parler de ce livre, que nous analyserons plus loin, en l'adorant. On y verra, d'ailleurs, que le nom de Cérinthe n'y est pas même prononcé : Jean ne discute pas, il affirme solennellement et souverainement. A sa grande manière, il raconte et expose qu'au commencement était le Verbe, que le Verbe était Dieu, que le Verbe a fait le monde, que le Verbe s'est fait chair, que le

1 S. Iren. lib. III, c. III, p. 234.

Euseb. lib. III, cap. XXVIII, p. 100.

Irenæus ait se à Polycarpo accepisse, Joannem apostolum, cùm aliquandò in balneum lavandi causâ introisset, et Cerinthum intùs esse dedicisset, statim ex eo loco fugâ se proripuisse, cum ne tectum idem cum Cerintho subire sustineret ; hortatumque esse comites suos ut idem facerent : Fugiamus, inquit, ne balneum corruat in quo Cerinthus est veritatis inimicus : « Φύγωμεν μὴ καὶ τὸ βαλανεῖον συμπέσῃ, ἔνδον ὄντος Κηρίνθου τοῦ τῆς ἀληθείας ἐχθοῦ. »

S. Épiphane, qui raconte ce fait, met Ébion pour Cérinthe. Eusèbe et Théodoret ont suivi le récit de saint Irénée.

2 Omnis spiritus qui confitetur Jesum Christum in carne venisse, ex Deo est. Et omnis spiritus qui solvit Christum, ex Deo non est. (I Joan. IV, 2, 3.)

Verbe c'est Jésus. Et c'est le Verbe-Dieu qu'il a vu, contemplé, aimé, touché de ses mains depuis le commencement, et duquel il est prêt à rendre témoignage. Toutes les distinctions et les rêveries de Cérinthe s'évanouissaient ainsi, comme l'ombre devant la lumière, dès la première page de l'Évangile.

III

Une autre hérésie se levait dans le même temps, identique dans sa source, différente dans sa forme et dans son caractère. C'était la dissolution et le libertinage des sens après celui de l'esprit.

Déjà, suivant Eusèbe, Cérinthe, las de se tenir sur les hauteurs sévères de la spéculation, était descendu aux conséquences pratiques d'une morale fort sensuelle. Il faisait entrevoir un règne terrestre du Christ où l'on s'enivrerait de délices pareilles à celles que les musulmans espèrent trouver dans le paradis de leur prophète. Une secte nouvelle formula ce sensualisme grossier, et les Nicolaïtes se montrent dans Éphèse à côté des Cérinthiens.

C'est l'apôtre saint Jean lui-même qui nous révèle, dans son Apocalypse, le nom et les œuvres de cette secte infâme, qui prétendait trouver dans un mot de l'Évangile la justification de toutes ses horreurs. Quel était Nicolas, dont elle portait le nom? Était-ce, comme l'a prétendu saint Jérôme après plusieurs autres, le diacre de ce nom, élu avec

Étienne après la Pentecôte; et faudrait-il voir là le premier exemple de ces chutes qui, des hauteurs célestes, précipitent aux derniers abîmes de la perversion les hommes consacrés[1]?

Il est probable qu'il s'agit d'un autre personnage. Mais, quel que soit le chef des Nicolaïtes, ce que saint Jean nous dit de leurs dissolutions confirme bien ce que l'histoire nous en a révélé. Le nicolaïsme était un sensualisme très-légèrement voilé de symboles gnostiques. Une des maximes de la gnose était que les initiés de la science transcendante, échappant pleinement à la domination des puissances mauvaises, ne contractaient point de souillure par les actions charnelles, et ce que nous savons de certaines pratiques de la secte nicolaïte ne coïncide que trop bien avec ces principes infâmes. A l'ombre du temple de Diane, sur les bords indolents du Caystre

[1] Ceux qui attribuent cette hérésie infâme au diacre Nicolas, sont :

Saint Irénée, liv. III, c. XXVII, p. 128. — Tertullien (*De Præscript.*, c. XLVII, p. 205). — Saint Hippolyte dans Photius, *Biblioth.*, c. CCXXII, p. 901. — Saint Hilaire, *in Matth.*, c. XXV, p. 178. — Saint Grégoire de Nysse, *in Eun.* liv. II, t. II, p. 70. — S. Jérôme (*Epist.* I, p. 4). — Cassien (*Collat.* XVIII, c. XVI, p. 596) — S. Grégoire (*in Evang. Homil. XXXVIII*, p. 150).

Ceux qui l'en disculpent sont :

Saint Ignace (*Epist. ad Trallens.*, p. 78; *ad Philadelph.*, p. 202). — Clément d'Alexandrie, *Stromat.*, p. 436. — Eusèbe, *N. E.*, lib. III, c. IX. — S. Augustin (*Homil. V*, p. 7).

Clément d'Alexandrie dit positivement : « J'ai appris qu'il n'avait jamais eu la compagnie d'aucune autre femme que la sienne. Et pour son fils et ses filles, qui vécurent fort longtemps, ils ont toujours conservé leur chasteté et leur virginité tout entière. »

et du Méandre, dont les poëtes ont vanté les charmes enivrants; en face de l'île de Cos, la patrie de Vénus, cette secte étalait des maximes et des mœurs qui ne sauraient être redites. D'ailleurs il y avait tels Éons, tels esprits qui voulaient être servis par ces indignités, et de là des théories à la fois sensuelles et mystiques qui seraient inconcevables si l'exemple ne s'en était reproduit de nos jours [1].

N'est-il pas, du reste, assez instructif de voir, dès le premier jour, les faciles doctrines de la morale indépendante se formuler en même temps que la négation de la divinité de Jésus?

Entre les villes situées sur la côte de l'Asie, ce furent Éphèse et Pergame qui eurent le plus à souffrir de cette contagion [2]. L'apôtre lui-même l'atteste dans son Apocalypse. Il atteste de même quelle haine il portait à cette perversion de mœurs, beaucoup plus séductrice que celle des idées. C'étaient, comme il le disait, *les profondeurs de Satan* [3].

1 Εδιδασκεν ἀδιαφορίαν βίου τε καὶ βρώσεως. (*Philosophoumena* p. 258.)

S. Iren. *contrà Hæres.* XXVII.

S. Epiphan. *Hæres.* XXV.

Un grand nombre de théologiens, en Allemagne surtout, prétendent que les Nicolaïtes sont identiques aux Balaamites. Balaam, dans son étymologie (*Balal* perdre, et *am* peuple), a le même sens que Nicolas (νικᾶν λαὸν).

M. l'abbé le Hir (art. sur *les Trois témoins célestes*, *Étud. relig.*, sept. 1868) les identifie avec les Naasséniens, p. 388.

2 Dieu fait dire à l'ange de Pergame : « Scio ubi habitas, ubi sedes est satanæ...; habes ibi tenentes doctrinam Balaam, habes et tu tenentes doctrinam Nicolaitarum. » (Apoc. II, 12-15.)

3 Τὰ βαθέα τοῦ σατανᾶ. (Apoc. II, 24.)

L'auteur des *Philosophoumena* nous dit d'eux : « Plus tard

Quelles luttes il dut soutenir contre cet entraînement? Quels miracles de sainteté et de vie pénitente purent faire refluer ce débordement fangeux qui menaçait de noyer la semence de l'Évangile? L'histoire ne nous le dit pas; elle nous apprend seulement que la colonie des fidèles fut énergique en présence de la séduction. Tel est le témoignage que lui en a rendu le Saint des saints lui-même au livre de l'Apocalypse : *Je sais vos œuvres,* est-il dit à l'Église d'Éphèse. *Je sais vos luttes, votre patience. Je sais que vous ne pouvez supporter les méchants; qu'ayant mis à l'épreuve ceux qui se font faussement passer pour des apôtres, vous avez trouvé qu'ils mentaient. Je vous rends cette justice que vous haïssez les œuvres des Nicolaïtes comme je les hais moi-même*[1].

IV

Le mal prenait toutes les formes; et Jean se trouva bientôt aux prises avec un troisième ennemi de Jésus: la magie orientale qui évoqua contre lui toutes ses forces occultes. Cette nouvelle concurrence semblait la plus périlleuse, parce que, opposant les miracles aux miracles, elle s'accréditait du nom de

ils s'appelèrent gnostiques, prétendant être les seuls qui connussent *les profondeurs.* » (Liv. V, c. VIII.)

[1] Scio opera tua, et laborem et patientiam tuam, et quia non potes sustinere malos..., quia odisti facta Nicolaitarum, quæ et ego odi. (Apoc. II, 2-6.)

Dieu lui-même, duquel il semblait qu'elle tenait ce pouvoir, et trouvait un complice dans cet inextinguible soif du surnaturel qui dévore les âmes.

Éphèse fut à peu près le plus considérable de ces champs de bataille. C'était là que l'on voyait ces théoleptiques sales, les yeux hagards, les cheveux traînants et en désordre, branlant la tête comme des convulsionnaires, jetant des mots entrecoupés qu'on tenait pour des oracles, étalant leurs haillons le plus ordinairement sous le portique des temples, d'où leur était venu le nom de fanatiques[1]. Dans la classe instruite de la même cité, les pratiques magiques, les incantations, les évocations, toutes les sciences occultes étaient devenues une passion. On se souvient que c'était à Éphèse que saint Paul avait livré aux flammes pour cinquante mille deniers de livres de magie.

Elle n'y était pas morte. Les mages lui arrivaient de l'Asie et de la Perse avec leur sabéisme, leur culte des génies, et les enchantements de cette herbe *omomi* dont le breuvage donnait le délire divin. L'Égypte débarquait chaque année dans son port des troupes de devins, d'astrologues et d'hiérophantes. Les Chaldéens lui venaient vendre le secret de l'avenir dans la combinaison mystérieuse des chiffres et la conjonction des astres. C'était là qu'au rapport de Clément d'Alexandrie, des lettres cabalistiques, appelées *lettres éphésiennes*, étaient réputées pour leur merveilleuse vertu curative ou divina-

[1] De *fanum*, temple.

toire[1]. On les voyait écrites partout, sur le piédestal de la statue d'Artémis, autour de sa ceinture et sur son diadème. On les portait gravées comme un talisman, sur des anneaux sacrés que l'on se faisait un devoir de ne quitter jamais. Ni les arrêts d'Auguste ni la répression violente n'avaient pu refréner ce délire menaçant pour la raison publique, et les esprits de tout ordre s'y précipitaient avec une frénésie inquiète, lorsque le plus fameux magicien de ce temps débarqua à Éphèse.

Apollonius de Tyane vint alors opposer ses prestiges fallacieux aux miracles des apôtres, et ses vertus fastueuses à la sainteté chrétienne. Il n'y avait plus que ce point sur lequel l'antagonisme du ciel et de la terre ne s'était point rencontré et livré le combat.

Mais quel était cet homme? Quel fut le rôle qu'il joua ou celui qu'on lui prête? Quelle foi mérite son histoire[2]?

Il y avait deux siècles que l'imposante figure de Jésus-Christ rayonnait dans l'histoire; et elle y jetait un éclat devant lequel pâlissaient toutes les autres gloires. On avait beau vouloir fermer les yeux à sa lumière, cette incomparable beauté de la nature humaine et de la nature divine unies dans une même per-

1 Anaxitas apud Athen., XII, 70.
Clem. Alex. *Stromat.*
2 V. sur Apollonius de Tyane :
Brucker, *Hist. critiq. philos.*, vol. II, p. 98.
Ritter, *Gesch. der Phil.*, vol. IV, p. 528.
Schœll, *Hist. de la littér. grecq.*, t. V, p. 58.

sonne, le pur exemplaire d'un sage qui était à la fois le type éminent du juste, ce législateur du monde qui en était aussi le Sauveur par son sang, cette bonté idéale et cette puissance infinie, ce Dieu enfin qui était le plus doux et le plus humble des enfants des hommes, commandaient l'admiration sans décourager l'envie. C'était une supériorité qu'on ne pouvait méconnaître : on voulut la contrefaire, et la philosophie chercha un concurrent qu'elle pût opposer victorieusement à Jésus.

Un sage de Cappadoce nommé Apollonius avait existé au temps des apôtres. Son premier biographe, appelé Mœragènes, mentionné par Origène, le tenait pour un enchanteur puissant; Dion Cassius citait une prédiction de lui; Caracalla lui voulait élever un sanctuaire; l'impératrice Julie, épouse de Sévère, avait désiré que l'on écrivît son histoire; Flavius Philostrate se mit alors à l'œuvre et lui présenta un roman.

L'histoire d'Apollonius, écrite par Philostrate, est une contrefaçon de la vie de Jésus-Christ. On n'y nomme pas Jésus, et c'est là sans doute une habileté de plus. Mais vingt traits trahissent l'intention de l'auteur. La naissance du Christ avait été annoncée par un ange à Marie : le dieu égyptien Protée apparaît de même à la mère de l'enchanteur pour lui révéler la gloire future de son fils. Des signes avaient honoré la crèche de Jésus, on en met de semblables sur le berceau du grand homme. L'Enfant de Nazareth allait chaque année au temple, où il étonnait les docteurs : le jeune Apollonius, assidu

dans les temples, s'y signale par une sagesse plus surprenante encore. Jésus lisait dans les cœurs, le magicien connaît le secret des pensées; il découvre le crime secret d'un Cilicien, comme Jésus pénétrait le mystère de la vie de la Samaritaine. Jésus est Dieu et homme: Eunape réclame ce double titre pour le héros surhumain de Philostrate. Jésus a fait des miracles, Apollonius en fera, mais de plus étonnants que Jésus, car la fiction ne sait pas contrefaire sans surfaire, et c'est par là même que l'invention se trahit. Jésus avait rappelé miraculeusement à la vie la fille de Jaïre et le fils de la veuve; il y a dans Philostrate une jeune vierge de Rome dont Apollonius rencontre le convoi funèbre, et qu'il rend à sa mère. Les possédés sont guéris, les démons sont forcés de se dénoncer à sa voix. L'histoire d'Empusa, fiancée de Menippus, disciple d'Apollonius, délivrée par lui, est le pastiche d'un récit de l'Évangile de saint Luc. Enfin, comme l'Homme-Dieu, c'est par un de ses disciples, le cupide Euphrate, que le philosophe est vendu : comme lui, il affronte résolûment ses juges, en pleine conscience du sort qui lui est réservé. Comme lui on l'abandonne; comme lui il souffre les indignités des tyrans. Enfin, pour que rien ne manque à ce travestissement, le philosophe, qu'on croit mort, reparaît parmi les siens; il se montre à ses amis, et les presse de le toucher pour s'assurer qu'il n'est pas un spectre échappé du royaume des ombres.

A côté de ces ressemblances tout artificielles, il y avait entre l'Évangile et le livre de Philostrate la

distance infinie qui sépare les romans de l'homme de l'histoire de Dieu[1]. Les pauvres inventeurs n'avaient pas même su faire de leur sage idéal un honnête homme vulgaire. Ou trop haut ou trop bas, ce type n'atteint pas ou dépasse la mesure. C'est que la mesure d'un Dieu n'est pas dans la main de l'homme, pour qu'il en taille ainsi une image à sa fantaisie; et rien n'est plus capable de mettre en évidence l'excellence de l'Évangile que cette pauvre imitation qui sert de contre-épreuve à sa divinité.

L'enseignement de ce prétendu rival de Jésus-Christ était marqué au même signe d'une contrefaçon maladroite de l'Évangile. Sa doctrine était celle du Pythagoréisme. Elle tendait à ramener au culte primitif de la nature universelle, dont les forces multiples recevaient l'adoration sous tant de noms et de formes. Sa morale prêchait l'abstinence, le silence, le dépouillement, la guerre aux convoitises. C'était tout le code des chrétiens, moins la base et le sommet, l'humilité et la charité.

N'était-il pas possible de vulgariser cette doctrine? Ce que les apôtres faisaient pour le compte de la révélation, ne pouvait-on le tenter pour la philosophie? Autant qu'on peut faire fond sur son historien, Apollonius fit ce rêve. Comme Plotin plus tard, il semble avoir voulu rassembler en faisceau les antiques croyances pour ramener ainsi la conscience publique à une morale plus pure, et les

[1] V. Ellies Dupin, *Hist. d'Apollonius de Tyane convaincue de fausseté.*

Parmi les anciens, V. Euseb. *advers. Hieroclem.*

cultes dégénérés à des formes plus simples. Ce pouvait être là une erreur généreuse, et je ne puis oublier que saint Jérôme, et plus tard Sidoine Apollinaire, lui en savent quelque gré; mais c'était une erreur. Une telle œuvre n'est pas de l'homme. Abandonnée à elle-même, ne se rattachant à aucune inspiration divine, ne conduisant à aucune perspective de félicité, imposant des sacrifices sans compensation, exigeant des efforts que n'excitait nul espoir, cette morale manquait de lévier et de sanction. Tout s'écroula par là. La tentative commencée par Apollonius, poursuivie plus tard par Plotin et Porphyre, se perdit dans l'emphase, dans la stérilité et dans le ridicule; et il n'est resté d'elle que le souvenir d'un songe impuissant de l'orgueil fait pour décourager ceux qui veulent réformer le monde sans Dieu, avec la prétention de faire mieux que lui.

Maintenant quelles sont du moins les grandes lignes de cette histoire? Quelle vérité se dégage de la masse de fables dont Philostrate a chargé la vie de son héros?

Après avoir passé ses premières années dans la petite ville de Tyane en Cappadoce, qui était son berceau, Apollonius avait été mis de bonne heure aux écoles de Tarse. C'est là que le jeune homme avait été séduit par le caractère mystique de l'école de Pythagore, et, se séparant de la foule bruyante des étudiants, s'était mis à observer cette vie solitaire, personnelle et étrange qui devait faire son prestige et lui tenir lieu de mérite.

Ayant donc gardé pendant plusieurs années le si-

lence prescrit aux pythagoriciens, il avait partagé, dit-on, sa petite fortune entre son frère et les pauvres, puis, vêtu seulement d'une tunique de toile, on l'avait vu parcourir successivement la Perse, la Babylonie, les Indes, le mont Athos, Antioche, Cypre, la Grèce, s'entretenant avec les brahmes et les mages, les philosophes et les prêtres, sondant tous les mystères de la science et de la nature, lui arrachant des secrets qu'il donnait ensuite pour des merveilles divines, et de la sorte étonnant et fascinant les foules, éternellement avides de nouveautés, de prodiges et de révélations.

Une grande réputation de sage et de thaumaturge l'avait donc précédé quand il arriva à Éphèse. Il y reçut un accueil digne de sa renommée. « Il n'y eut, « dit Philostrate, artisan ni homme de si basse et « vile condition qui n'allast au devant de luy, toute « besogne quittée là, pour le voir en face. Si qu'il « estoit suivy d'une si grande multitude de peuple « qu'on n'eust sceu aborder à luy; partie esmer- « veillée de son sçavoir, partie de la majesté de son « visage; les autres de son austère forme de vivre, « les autres de son estrange accoustrement, et de « la plus part de toutes ces choses ensemble dont « ils devisaient entre eux de diverses sortes[1]. »

Il y a entre cet éclat qui entoure l'imposteur et le silence qui couvre, au sein de la même ville, le nom et l'œuvre de Jean, un de ces contrastes qui sont l'éloquence de l'histoire.

[1] Philostrate, *Vie d'Apollonius*, trad. de Blaise de Vigenère, liv. I, ch. IV, p. 104; Paris 1611.

En quelle année se fit cette entrée triomphale du pythagoricien? Toute chronologie fait entièrement défaut dans le livre de Philostrate. Mais les plus sérieux annalistes, Baronius à leur tête[1], placent au temps de saint Jean le séjour d'Apollonius à Éphèse.

Ce séjour dura peu, et la faveur du peuple se refroidit promptement. Faut-il attribuer cette déconsidération à la secrète influence de la colonie chrétienne? Jean y contribua-t-il en éclairant les dupes et en démasquant l'imposteur? Philostrate dit seulement que son héros rencontra de graves oppositions. Puis ses vertus n'étaient pas aussi bien prouvées que son panégyriste a voulu le faire croire. Quelques-uns, comme Euphraste, observaient que son austère pauvreté n'était que feinte, et dénonçaient en lui un rusé marchand sous le manteau du philosophe.

Un faste pédantesque entachait ses vertus. « Quand j'étais jeune, disait-il, je cherchais la vérité; maintenant je la possède, et je dois l'enseigner. Un sage doit parler en législateur, et imposer au peuple la doctrine qu'il prêche. » — « Je ne reçois d'ordre de personne, disait-il ailleurs; c'est moi qui m'envoie moi-même. » Et un jour qu'un péager de l'Euphrate, près de Babylone, lui demandait au passage ce qu'il portait avec lui : « J'ai avec moi, répondit le superbe philosophe, j'ai avec moi justice, constance, sagesse, tempérance, modestie, patience, magnanimité, continence et courage[2]... »

[1] Baron. *Annal eccl.*, an. 96, p. 742.
[2] Philostrate, *Apollon. de Tyane,* liv. I, ch. IV.

Tel était l'homme que plus tard le sophiste Hiéroclès ne craignait pas de comparer à Celui qui était « l'humble et le doux de cœur » ! Le peuple, qui s'était d'abord porté à ses leçons, la curiosité une fois satisfaite, avait bientôt fini par ne plus voir en lui qu'un charlatan de sagesse. Apollonius quitta donc la ville. Son historien laisse voir que la peste, qui commençait dès lors à désoler Éphèse, ne fut pas étrangère aux motifs de sa retraite; il se réfugia dans la ville de Smyrne, qui lui demandait des lois.

Une telle fuite avait peine à se concilier avec le mépris de la mort que professait le philosophe. Aussi, peu de temps après, une députation le ramena à Éphèse, où il fut mis en demeure de manifester sa science en indiquant la cause de la calamité qui désolait la ville, et en en donnant le remède.

On connut alors de quel esprit était cet homme. Le devin répondit par une de ces cruautés qui révèlent l'inspiration de celui que l'Écriture nomme le premier homicide. Il y avait à Éphèse un vieillard très-connu qui demandait l'aumône sur la place publique et à la porte des temples. Quand jadis un mendiant s'était adressé à saint Pierre et saint Jean, à la porte du temple de Jérusalem, ceux-ci l'avaient secouru en lui tendant la main et en le guérissant. Mais qu'était un mendiant pour cette antiquité, dont la maxime était qu'assister de telles gens c'était faire un double tort à soi-même et au pauvre, dont on prolongeait la misère en prolongeant sa vie [1]? En

[1] Illud quod dat perdit, et illi producit vitam ad miseriam. (Plaut. *Trinummus*, act. II, sc. II, v, 58, 59.)

conséquence, se rappelant qu'autrefois les grands devins, Calchas, Tirésias, Épiménide lui-même, dévouaient une victime humaine dans les fléaux publics, Apollonius ne crut pouvoir faire moins que de demander la mort de ce vieillard; et, le signalant au peuple comme le génie de la peste, il commanda de le lapider à l'instant pour apaiser les dieux. « Ores comme ils en furent tous esbahis, raconte ici son historien, estimant chose par trop cruelle de mettre la main à une chose si mallostrue et misérable; mesmement d'un pauvre estranger mendiant, lequel vivoit de leurs aumosnes, et qui imploroit à joinctes mains leur mercy et miséricorde, de ne le laisser ainsi inhumainement massacrer, avec plusieurs autres pitoyables complaintes dignes de commisération, » le philosophe lui-même commença l'exécution. Son exemple fut suivi; on se rua sur l'innocent; et quand l'infortuné, broyé sous une grêle de pierres, tournait les yeux vers Apollonius pour le supplier ou le maudire : « Voyez, disait celui-ci en excitant la foule, cette flamme de ses regards : c'est le regard d'un démon, c'est le feu de l'enfer. » Et il faisait entendre que ce meurtre allait être le salut de la ville[1].

Ce fut du moins la ruine d'Apollonius. Le docteur et la doctrine venaient de se juger eux-mêmes; et l'inhumanité cruelle du philosophe prépara à l'apôtre de la charité une belle victoire.

Aux pratiques homicides l'apôtre saint Jean op-

[1] Philostrate, *Vie d'Apollonius*, liv. I, c. IV.

posa le précepte de l'amour : *Mes petits enfants*, ne cessait-il de répéter, *celui-là qui prétend être dans la lumière et qui hait son frère est encore dans la nuit. Mais celui qui aime son frère demeure au sein de la lumière, et il n'y pas lieu de se méprendre sur lui. Celui qui n'aime pas marche dans les ténèbres; il ne sait où il va, car les ombres épaisses ont aveuglé ses yeux... Quiconque n'est pas juste et n'aime pas son frère, celui-là n'est pas de Dieu. C'est ainsi que Caïn, étant de l'esprit mauvais, a mis son frère à mort. Et pourquoi l'a-t-il tué? parce que ses œuvres à lui étaient mauvaises, et que celles de son frère étaient justes... Celui qui hait son frère est homicide. Et vous savez que tout homicide n'a point la vie éternelle en lui*[1].

[1] Qui odit fratrem suum in tenebris est usque adhuc.
Qui diligit fratrem suum, in lumine manet, et scandalum in eo non est...
Omnis qui non est justus non est ex Deo, et qui non diligit fratrem suum.
Non sicut Caïn, qui ex maligno erat et occidit fratrem suum.
Omnis qui odit fratrem suum homicida est. (I Joan. II, 9-11; III, 10-15.)

CHAPITRE XV

L'ÉVANGILE DE SAINT JEAN

I

La vaste coalition du mal et de l'erreur, que nous venons de dépeindre, appelait un témoignage éclatant de la vérité chrétienne et de la sainteté de Dieu. Ce fut alors que Jean écrivit son Évangile.

Ce qu'on appelait primitivement de ce nom d'Évangile ce n'était pas un livre, c'était une parole. Jésus-Christ avait enseigné. Ses apôtres firent d'abord comme lui : ils n'écrivirent point, ils prêchèrent. Inspirée directement par Dieu, prouvée par les miracles, dérivée de souvenirs de source fraîche et pure, la parole devait suffire à la fondation du royaume de Dieu. C'était ce souffle duquel l'Écriture avait dit qu'il renouvellerait la face de la terre. C'était un souffle de feu ; mais ce n'était qu'un souffle.

Cependant on n'avait pas tardé longtemps à mettre

cette parole par écrit. Les uns avaient d'abord exposé la doctrine selon le besoin des temps : ce fut l'objet des Épîtres. Les autres rédigèrent la vie même de Jésus : c'est ce que nous connaissons et ce que nous adorons plus particulièrement sous le nom d'Évangile.

Si l'on recherche la raison et le caractère propre des trois premiers récits, appelés synoptiques, on remarque d'abord qu'ils étaient accommodés aux trois grandes familles de peuples qui se partageaient la suprématie des esprits ou l'empire des choses.

L'Évangile de saint Matthieu fut écrit pour les Juifs, chez les Juifs, par un Juif, et selon toutes les habitudes de la nation juive. Il fut même rédigé dans la langue de ce peuple, si, comme on l'a pensé, le texte connu sous le nom d'Évangile des Hébreux, n'était que celui de saint Matthieu dans sa première forme[1].

L'Évangile de saint Marc fut écrit à Rome, pour les Romains, sous les yeux de saint Pierre, durant son séjour certain dans cette grande cité, mère et souveraine des autres[2].

L'Évangile de saint Luc était entièrement grec dans son but, son origine et sa destination. Né à Antioche, ville grecque de langue et de mœurs, compagnon de saint Paul et son historien dans ses courses en Asie, Luc le lettré semblait l'évangéliste

[1] Papias, apud Euseb. *Hist. Eccl.* III, XXXIX.
[2] V. Euseb. *Hist. Eccl.* III, XXIX; VI, XIV.
Papias, ibid. — Clemens Alex.; ap. Euseb. III, XXIV.

prédestiné de la population hellénique, dont Paul, son maître, était l'apôtre.

Ainsi le Fils de Dieu avait-il éclairé, comme par trois rayons de sa divine face, les trois grandes familles de l'ancienne civilisation, de même qu'il avait consacré leurs trois langues en les faisant servir à l'inscription de la croix[1].

Saint Jean n'ignorait pas ces histoires authentiques de la vie de son maître. Clément d'Alexandrie, Eusèbe et saint Jérôme disent qu'il les avait lues ; et lui-même l'insinue dans sa première épître, où il déclare ne rien enseigner aux fidèles que ceux-ci précédemment n'aient pu apprendre ailleurs[2].

Mais depuis la rédaction des trois récits synoptiques, le point de vue de l'exposition comme de la démonstration chrétienne avait changé. Il n'était plus nécessaire de produire les prophéties pour convaincre les Juifs que la Synagogue était morte. Jérusalem était tombée sous le bélier de Titus, et la volonté de Dieu se lisait en traits brûlants sur les cendres fumantes de son sanctuaire détruit. Le mosaïsme, quoique puissant encore, n'était plus seul en cause : le gnosticisme était le champ clos obligé où il fallait faire descendre la doctrine et l'histoire. Ce qu'il importait surtout de faire ressortir dans la personne de Jésus, ce n'était plus le Messie d'un Israël main-

[1] C'est la pensée que saint Irénée semble insinuer quand il dit : « Neque autem plura numero quàm hæc quatuor sunt Evangelia, quoniam enim quatuor regiones mundi sunt, etc. (S. Iren. *adv. Hær.* III, II, n. 8.)

[2] Non scripsi vobis quasi ignorantibus veritatem, etc. (I Joan. II, 21.)

tenant vaincu et dispersé; c'était le Dieu qu'allait adorer l'univers; non pas je ne sais quel Dieu du second ou du troisième ordre, intermédiaire entre le monde et son auteur, mais l'Auteur même du monde. Or il suffisait pour cela de mettre en lumière la partie la plus profonde de l'enseignement du Christ, pourvu qu'il existât encore quelqu'un de ses disciples qui l'eût fidèlement recueillie et qui pût la transmettre.

Jean, fils de Zébédée, naguère disciple, ami, confident du Sauveur, devenu aujourd'hui l'apôtre de l'Ionie et placé ainsi au foyer de l'erreur, était le mieux préparé à combattre le mensonge, comme il était le mieux instruit de la vérité, ayant autrefois reposé sur le cœur même du Verbe.

L'histoire de son Maître était vivante en lui. Elle avait pénétré dans son âme fidèle à une telle profondeur, qu'elle n'en pouvait plus sortir. Plus un souvenir est grand, plus un souvenir est cher, plus il se grave et vit dans le cœur qui l'a reçu : quelle ne devait donc pas être la vitalité du souvenir de Jésus-Christ dans la mémoire de saint Jean !

Puis Jésus-Christ lui-même avait promis aux apôtres que l'Esprit-Saint viendrait leur remettre en souvenir tout ce qu'il avait dit comme tout ce qu'il avait fait, pareil au feu qui fait revivre une écriture invisible : *Le Saint-Esprit, le Paraclet, vous enseignera toutes choses, et vous rappellera chacune de mes paroles*[1]. Saint Jean, qui a rapporté cette

[1] Paracletus autem Spiritus sanctus docebit omnia, et suggeret vobis omnia quæcumque dixero vobis. (Joan. XIV, 26.)

promesse prophétique, devait la voir s'accomplir littéralement en lui.

« Considérant, rapporte Clément d'Alexandrie, que les autres évangélistes s'étaient attachés à faire ressortir le côté humain de l'Homme-Dieu, Jean, à la prière des amis qui l'entouraient, poussé par l'Esprit divin, composa à son tour l'Évangile de l'Esprit. » Clément, ajoute Eusèbe, tenait ce témoignage « d'évêques plus anciens que lui[1] ».

Ainsi l'apôtre était sollicité d'écrire. Son livre devait naître du besoin pressant de l'Église chrétienne et de la prière des frères. Clément l'avait indiqué, saint Jérôme l'explique : « L'apôtre Jean, dit-il, celui qui fut aimé de Jésus-Christ plus que les autres, écrivit son Évangile, sur la demande des évêques d'Asie, contre Cérinthe et d'autres hérétiques, spécialement contre l'erreur des ébionites, qui commençaient à se répandre, et qui prétendaient que le Christ n'avait pas existé avant Marie[2]. »

Mais quels étaient ces amis dont parle saint Clément; quels étaient ces évêques mentionnés par saint Jérôme, à la prière desquels le disciple bien-aimé composa son Évangile?

1 Joannes omnium postremus, cùm videret in aliorum Evangeliis ea quæ ad corpus Christi pertinent tradita esse, ipse divino afflatus Spiritu, spiritale Evangelium familiarium suorum rogatu concripsit. Πνεύματι θεοφορηθέντα πνευματικὸν ποιῆσαι Εὐαγγέλιον. (Clemens Alex., apud Euseb. *Hist. Eccl.* VI, XIV.)

2 Joannes apostolus, quem Jesus amavit plurimum, novissimus omnium scripsit Evangelium, rogatus ab Asiæ Episcopis, adversus Cerinthum aliosque hæreticos, et maximè tunc Ebionitarum dogma consurgens, qui asserunt Christum antè Mariam non fuisse.) S. Hieronym. *de Viris illustr.*, c. IX.)

Il y a un peu plus de cent ans, le savant Muratori découvrit dans la bibliothèque Ambrosienne, à Milan, un fragment de manuscrit qui jette sur cette histoire de la composition de l'Évangile de saint Jean la plus vive lumière. Le curieux fragment est-il de Caius, prêtre de l'Église de Rome? Faut-il l'attribuer à Hégésippe? Doit-on n'y voir qu'une traduction du grec, ou le texte latin qui a été trouvé est-il l'original? Quelle que soit la diversité des opinions, deux choses sont admises à l'unanimité. Premièrement, le fragment nous est venu certainement de l'Église de Rome. En un second lieu, sa date ne saurait être reculée au delà du IIe siècle; et tout lui garantit cette authenticité et cette autorité[1].

Le souvenir de Jésus-Christ était encore alors un souvenir contemporain. Or voici comment, dans ce précieux passage, se trouve confirmé et développé ce que saint Jérôme et Clément nous ont déjà appris du livre et de l'auteur.

« Le quatrième Évangile est de Jean le disciple. Ceux qui avaient été disciples avec lui, et les évêques d'Asie de sa juridiction, le pressant de l'écrire, Jean leur dit : « Jeûnez pendant trois jours avec moi, « et nous nous communiquerons ensuite l'un à « l'autre ce qui aura été révélé à chacun de nous. » Pendant la nuit il fut révélé à André, l'un des apôtres, que Jean devait à lui seul tout écrire en son

[1] Le canon dit de Muratori porte sa date. En effet, l'auteur nous apprend que le *Pastor Hermas* a été écrit très-récemment (*nuperrimè conscriptus*). Or ce livre est adressé au pape Clément Ier, à la fin du Ier siècle.

nom, mais sous l'approbation de tous les autres frères [1]. »

Les disciples, ou du moins quelques-uns des disciples, entre autres saint André, l'apôtre de l'Achaïe, étaient donc vivants encore lorsque Jean écrivit. D'autre part, à cette époque Jérusalem n'était plus; partout l'évangéliste ne désigne qu'au temps passé l'existence de ces lieux, qui n'étaient plus alors qu'un triste amas de cendres.

C'est donc après la ruine de la cité malheureuse, et avant la mort d'André et des disciples, c'est-à-dire environ entre l'année 70 et l'année 80 de l'incarnation, qu'il faut placer la rédaction de l'Évangile. Telle est, en effet, la date assignée au saint livre par les suscriptions des plus anciens manuscrits. Ils la fixent environ à la quarantième année après l'ascension. Dès ce temps-là, d'ailleurs, les doctrines gnostiques, signalées dans saint Paul, étaient assez répandues pour rendre nécessaire une réfuta-

1 Voici la copie exacte de la partie de ce fragment relative à saint Jean, avec les restitutions de Wieseler :

« Quarti (um) evangeliorum Joannis ex decipulis (discipulis). Cohortantibus condecipulis et episcopis suis dixit : Conjejunate mihi odiè (hodiè) triduo, et quid cuique fuerit revelatum, alterutrum nobis enarremus. Eadem nocte revelatum est Andreæ ex apostolis, ut recognoscentibus cuntis (cunctis), Joannis (Joannes) suo nomine cuncta describeret.

« ... Quid ergò mirum si Joannes tàm constanter singulo etiam in epistolis suis proferat dicens in semeipsu (semetipso) : Quæ vidimus oculis nostris et auribus audivimus, et manus nostræ palpaverunt, hæc scripsimus. Sic enim non solum visurem (visorem), sed et auditorem, sed et scriptorem omnium mirabilium Domtnus (Domini) per ordınem profitetur. »

tion comme celle que leur opposa l'Évangile de saint Jean. L'on ne peut donc admettre l'opinion gratuite qui fait écrire l'apôtre à l'âge de quatre-vingt-dix ans, sur les extrêmes confins de sa longue existence[1].

Quant au lieu où fut rédigé l'Évangile, il ressort du livre lui-même que si les faits racontés se passent en Palestine, ce n'est pas dans cette contrée qu'il a été écrit. C'est chez des étrangers et à des étrangers qu'il faut rendre compte des noms les plus élémentaires de la langue et du pays, comme celui de Messie, comme celui de Rabbi. Il n'y a que des étrangers à qui il faille apprendre l'antique inimitié des Samaritains et des Juifs, l'usage des ensevelissements et celui des ablutions. Si saint Jean explique ces choses et beaucoup d'autres semblables, c'est parce qu'il compose son livre loin de la terre juive; il l'écrit à Éphèse[2].

Tout désigne cette ville. Elle est expressément nommée par Irénée, celui des disciples de Jean qui devait le mieux le savoir, puisqu'il avait vécu dans le même lieu que lui et presque dans le même temps : « Jean, le disciple du Seigneur, Jean, qui avait reposé sur la poitrine de Jésus, écrivit son

1 V. *Introduction aux livres du Nouveau Testament*, par le Dr Reithmayr, trad. de M. de Valroger, t. I, p. 98.

2 L'autre opinion, qui place la rédaction de l'ouvrage à Patmos, pendant l'exil, n'a ni la même ancienneté ni la même solidité. (*Synops. S. Script.*, S. Athanas., t. II, p. 202.)

De même Dorothée (*Bibl. max. Patrum.*, t. III, 421) et Suidas.

Évangile dans la ville d'Éphèse, en Asie[1]. » Les plus anciens manuscrits de la version syriaque et de la version cophte désignent la même ville.

On dit même que le manuscrit original de l'apôtre y fut conservé longtemps; et Pierre le martyr, évêque d'Alexandrie, en invoquait encore l'autorité décisive dans le commencement du IVe siècle. « Le manuscrit, dit-il, le manuscrit autographe de Jean l'évangéliste a été jusqu'ici, par la grâce de Dieu, conservé dans la très-sainte Église d'Éphèse, et il y est vénéré encore par les fidèles[2]. »

Le fragment de Muratori rapporte que l'apôtre entreprit son histoire, à l'instigation des évêques ses frères, pour résumer les témoignages des derniers survivants d'entre les disciples de Jésus. Clément et saint Jérôme racontent la même chose. Or n'est-ce pas à ce caractère de collectivité qu'il faut attribuer certaines formules de langage de l'évangéliste, s'exprimant au pluriel, comme pour nous indiquer qu'il parle au nom de tous? *Nous avons vu sa gloire.* Et dans sa première épître : Ce que *nous* avons vu, ce que *nous* avons entendu du Verbe de la vie, ce que *nous* avons touché, *nous*

[1] Ἰωάννης ὁ μαθηθὴς τοῦ Κυρίου, ὁ καὶ ἐπι τὸ στῆθος αὐτοῦ ἀναπεσών, καὶ αὐτός ἐξέδωκε τὸ Εὐαγγέλιον, ἐν Ἐφέσω τῆς Ἀσίας διατρίβων. (S. Iren. *adv. Hæres.* lib. III, c. I.)

[2] Αὐτὸ τε τὸ ἰδιόχειρον τοῦ εὐαγγελιστοῦ Ἰωάννου, ὅπερ μεχρι νῦν πεφύλακται χάριτι τοῦ Θεοῦ ἐν τῇ Ἐφεσίων ἁγιωτατῇ Εκκλησίᾳ, καὶ ὑπὸ τῶν πιστῶν ἐκεῖσε προσκυνεῖται. (Pierre martyr, évêque d'Alex., d'après le *Chronicon Alexandr.*, p. 11 ; édit. Dindorf, Bonn, 1832.)

vous l'annonçons afin que vous ayez société avec *nous*.»

Particularité encore digne de remarque! Le même fragment rapporte que le principal instigateur de cette rédaction de l'Évangile de saint Jean fut l'apôtre saint André [1]. Or André est le premier des disciples de Jésus que Jean fait apparaître à côté de lui, à l'école du divin Maître, comme si, en faisant appel à leurs souvenirs communs, il eût voulu placer sous une double garantie le tableau authentique de ces commencements [2].

Les disciples et les évêques contemporains de Jean, saint André à leur tête, ne devaient pas seulement inspirer son Évangile, ils devaient l'approuver, dit le passage cité, *recognoscentibus cunctis*. Le texte de cette approbation est encore sous nos yeux; il se retrouve formulé dans le dernier verset du livre de saint Jean. Ainsi que le reconnaissent les meilleurs interprètes, ce verset final n'est plus de l'écrivain inspiré. Jean a quitté la plume, il l'a cédée aux disciples; ceux-ci ont lu l'Évangile qu'il vient de rédiger; l'ayant examiné, vérifié, contrôlé, reconnu authentique, tous ensemble l'approuvent, le contre-signent, et lui donnent leur sanction en ces termes :

Le disciple Jean est celui qui a rendu témoignage et qui a écrit ceci, et nous savons que son témoignage est véritable [3].

1 Eadem nocte revelatum est Andreæ ex apostolis, etc. (Ap. Muratori. Vide suprà.)

2 Joan. I, 36. V. ci-dessus, ch. I.

3 Hic est discipulus ille qui testimonium perhibet de his, et

Devant la précision d'un texte si formel, si pleinement conforme à la tradition, si bien éclairé par elle, toute discussion sur l'authenticité du livre ne devait-elle pas finir? Ne semble-t-il pas que Dieu voulait que son histoire la plus divine portât, comme inscrit sur son front, le nom de son auteur; et qu'aucune garantie ne manquât à ce livre, qui allait devenir un signe de contradiction entre l'erreur sans excuses et l'inexpugnable vérité?

Un récit légendaire ajoute que, lorsque Jean, commençant son Évangile, proclama la génération éternelle du Christ par ces paroles sublimes : *Au commencement était le Verbe,* un coup de tonnerre retentit, et un éclair brilla soudain dans le ciel pur. Ce trait est une allusion au nom que le Seigneur avait donné à Jean, quand il l'avait lui-même appelé « le fils du tonnerre »; et ensemble c'est l'emblème de la puissance et de l'éclat de cette parole descendue de la profondeur des cieux.

Une autre tradition, très-proche de l'histoire, est le souvenir du jeûne par lequel l'évangéliste appela l'inspiration céleste à son secours[1]. Un tel livre ne se fait pas avec les pensées de l'homme. Il faut la pensée et la dictée de Dieu. Il y faut la prière avec le

scripsit hæc; et scimus quia verum est testimonium ejus. (Joan. xxi, 24.)

1 Et Ecclesiastica narrat historia : Quum à fratribus cogeretur ut scriberet, ità facturum se respondisse, si indicto jejunio in commune omnes Deum precarentur. Quo expleto, revelatione saturatus, in illud procœmium cœlo veniens erupit : *In principio,* etc. (S. Hieronym. *Comm. in Matth.* Prolog.)

Item canon Muratori, ut suprà.

sacrifice, et ce fut parmi d'inénarrables gémissements que l'Esprit-Saint fit retentir la plus grande parole que la terre ait jamais entendue.

II

Placé par l'inspiration à un autre point de vue que les premiers évangélistes, Jean voulait premièrement compléter leur témoignage, puis mettre les faits dans un ordre plus suivi, enfin en faire sortir dans une plus belle lumière la divinité du Seigneur. De cette triple intention devait naître un livre identique dans le fond à celui de ses prédécesseurs, mais distinct dans sa forme et son ordonnance. Là se trouve la raison du caractère spécial de l'Évangile de saint Jean.

Ayant lu les histoires écrites avant la sienne, comme l'observe saint Jérôme, l'apôtre y observa certaines omissions [1]. Bien qu'inspirés comme lui, et puisant leurs renseignements à des sources certaines, les trois premiers écrivains n'avaient pas été, comme lui, les témoins de toute la vie qu'ils avaient racontée. Matthieu n'avait été appelé que le septième à l'honneur de l'apostolat; Marc n'était pas des douze; Luc était étranger au collége apostolique.

[1] Cum legisset Matthæi, Marci et Lucæ volumina, probaverit quidem textum historiæ, et vera eos dixisse firmaverit, sed unius tantùm anni historiam texuisse, etc. (S. Hieronym. *de Scriptor. eccl.*)

Aussi bien leur récit demandait-il à être complété sur trois points.

C'étaient d'abord les commencements de la vie publique de Jésus, les premières entrevues du Maître et des disciples; les relations de Jean-Baptiste avec le divin Messie, toutes choses que l'évangéliste devait si bien connaître.

C'étaient, en second lieu, les différents séjours de Jésus à Jérusalem, et toute cette vie de Judée, pleine des plus grands miracles et des plus hauts discours, dont le portique du temple, la maison de Béthanie et le cénacle avaient été le théâtre immortel.

Enfin c'était aussi la vie ressuscitée, dont les manifestations si décisives pour la foi, rapidement indiquées dans saint Matthieu et saint Marc, étaient loin d'être expliquées dans l'Évangile de saint Luc.

Jean d'abord fut inspiré de raconter ces faits, qui devinrent un des objets principaux de son livre. Il serait exagéré de dire, avec Eusèbe, que ce complément nécessaire ait été le dessein unique de l'auteur. Cette hypothèse rabaisserait le quatrième Évangile, et ne pourrait se concilier avec l'inimitable unité qui le distingue. Mais l'apôtre en a tenu un compte considérable, ainsi que son ouvrage le révèle clairement. Ce que les autres ont dit, Jean le passe sous silence; ce qu'ils développent, il l'abrége; ce qu'on a lu ailleurs, il le suppose connu; ce qui manque, il y supplée, et c'est en ceci que Jean se sépare et se distingue des autres évangélistes. C'est intentionnellement qu'il ne leur ressemble pas; mais il ne leur est pas opposé pour

cela; et, s'il évite d'ordinaire de reprendre leur trace, il la rencontre assez fréquemment néanmoins pour qu'on voie que tous quatre ont suivi la même route, celle où Jésus chemine, et fait resplendir l'éclat de sa face divine.

En second lieu, l'ordre des faits et leur chronologie n'étaient pas indiqués dans les précédents Évangiles. Beaucoup plus occupés d'enseigner une doctrine que d'écrire une histoire dans son développement régulier et successif, dominés par les habitudes de l'enseignement oral, les synoptiques avaient, dans l'arrangement des faits, recherché bien plutôt l'instruction des lecteurs et le fruit du discours que la suite exacte des temps.

Jean y mit cette lumière. Saint Luc déclare que lui-même avait déjà pensé à mettre de l'ordre dans les faits de l'histoire de Jésus. Ce fut Jean qui le fit. Quatre Pâques, quelques autres fêtes de l'année religieuse, clairement indiquées chacune en son lieu, jalonnent la route de l'historien, et assignent leur date aux événements principaux de la vie du divin Maître. Tous les synchronismes qu'on a faits de l'Évangile sont partis de ces points éclairés par saint Jean.

Ainsi la vie divine retrouvait-elle sa place positive dans le temps; ainsi l'idéal par essence se mouvait au sein de la réalité la mieux déterminée. L'Évangile réputé le plus spiritualiste devenait également celui dont le caractère exact et historique était le mieux accusé; et Jean avait délimité le lit où la narration,

mal fixée jusqu'alors, allait couler désormais entre des rives certaines.

L'apôtre lui-même indiquait un troisième dessein, qui était le principal objet de son ouvrage : *Ces choses sont écrites*, disait l'évangéliste, *afin que vous croyiez que le Christ est le Fils de Dieu, et que, croyant, vous ayez la vie en son nom*[1]. Ce n'était donc pas de compléter seulement, ce n'était pas non plus uniquement de mettre en ordre, qu'il s'agissait dans cette œuvre, mais de prouver la divinité de Jésus.

Sans doute ce n'était pas là une croyance et une doctrine personnelles à saint Jean. Les trois évangélistes l'avaient formulée avant lui. La divinité du Christ éclatait également dans toutes les épîtres de saint Paul. Celui qui a écrit cette définition : *Le Christ, qui est le Dieu béni dans tous les siècles*, ce n'est point saint Jean, c'est saint Paul[2]. Et Jean, en adressant son Évangile aux nations, prenait lui-même le soin de prévenir ses bien-aimés qu'il n'était pas novateur, et que son enseignement était *la même parole qu'ils avaient entendue dès le commencement*.

Seulement, ce que les autres historiens de l'Évangile n'avaient fait qu'énoncer, saint Jean le déve-

1 Hæc autem scripta sunt ut credatis quia Jesus est Christus Filius Dei, et ut credentes vitam habeatis in nomine ejus. (Joan. xx, 31.

2 Christus, qui est super omnia Deus benedictus in sæcula. (Rom. ix, 5.)

loppa. Ils avaient affirmé la divinité du Christ, saint Jean la démontra. Ils l'avaient fait ressortir en racontant sa vie, saint Jean la mit en lumière en rapportant ses discours. Les autres en avaient fait le sujet de son histoire, saint Jean en fit une thèse formellement énoncée, constamment suivie; et tout dès lors convergea vers ce centre de ses pensées. Entre les miracles de Jésus, quelques-uns allaient mieux à la preuve de cette thèse : ce furent ceux qu'il préféra, comme il l'explique lui-même : *Scripta ut credatis.* Entre les paroles de Jésus, un grand nombre établissaient sa divinité plus clairement que les autres : il y insista. Telles sont les discussions avec les pharisiens, si développées en saint Jean. Le caractère historique du livre n'y perdait rien; mais le caractère dogmatique et apologétique s'y faisait mieux sentir; et Jean atteignait ainsi la fin première de son œuvre, qui était d'opposer une réfutation indirecte, mais formelle, aux incrédulités de son temps et de l'avenir.

III

Du triple dessein que l'évangéliste s'était proposé devait naître une première grandeur de son livre. Les circonstances du temps, du milieu, et surtout le génie de l'auteur, en déterminèrent en outre l'esprit et le langage. Ainsi l'œuvre fut marquée d'un caractère unique dont rien ne peut dire l'excellence,

mais dont tout peut expliquer la suréminence distinctive.

D'abord Jean était placé par son apostolat en présence des écoles gnostiques : son Évangile dut s'en ressentir. Forcé de s'adresser à des philosophies, il ne répudia pas les hautes spéculations que les sages de l'Asie voulaient trouver dans la science; et Jean l'évangéliste fut en même temps celui que l'antiquité appelle « Jean le théologien ». De là la profondeur dogmatique de son livre. Ce n'est plus l'Évangile de l'accomplissement de l'antique prophétie; ce n'est plus seulement le récit des événements d'une existence divine : c'est l'Évangile de l'idée, mais de l'idée vivante dans une histoire fidèle.

En second lieu nous avons vu que les paroles de Dieu, rapportées en saint Jean, avaient été presque toutes prononcées en Judée et à Jérusalem. On ne parle pas aux docteurs et aux premiers d'un peuple comme aux pêcheurs d'un lac. En Galilée, en présence d'un auditoire rustique, sur une barque, sur une grève, sur l'herbe d'une colline, devant les petits et les pauvres, les paraboles familières, les simples entretiens convenaient à la bonté condescendante de Jésus, aussi bien qu'à sa sagesse. En Judée, sous les portiques du temple de Jérusalem, aux initiés de la loi, aux prosélytes accourus de toutes les synagogues, aux étrangers venus de toutes les villes polies, sur un même fond de doctrine il fallait d'autres paroles. Là Jésus de Nazareth avait été le prophète promis à Israël, et ses bienfaits suf-

fisaient à prouver sa mission. Ici c'est un docteur, un Maître, comme on l'appelle constamment en saint Jean, *rabbi, magister,* et sa divinité se révèle par ses discours. Or ces paroles de Jésus, rapportées en saint Jean, étaient telles, que, de l'aveu de ses ennemis eux-mêmes, *jamais homme n'avait parlé comme cet homme.*

C'est là une nouvelle cause de l'élévation de l'Évangile de saint Jean. Cette excellence de l'enseignement de Jésus aux docteurs a passé dans celui qui s'en est fait l'écho, et elle forme, en regard de la familiarité des autres Évangiles, un des traits distinctifs de son Évangile. « Les autres évangélistes, comme les animaux qui sont leurs attributs, marchent sur la terre, dit saint Augustin; Jean est l'aigle et il vole. »

Le caractère de l'apôtre, ce qu'il nous apprend de sa vie, ce que nous avons vu de son contact intime avec l'âme de son Maître, entrèrent également pour une grande part d'influence et d'inspiration dans l'éminente singularité de son livre.

Origène écrivait : « L'Évangile de saint Jean est comme la fleur des Évangiles. Celui-là seul pouvait pénétrer à cette profondeur, dont la tête reposa sur la poitrine de Jésus, et auquel Jésus donna Marie pour mère. Cet ami si intime de Jésus et de Marie, ce disciple traité par le Maître comme un autre lui-même, était seul capable des pensées et des sentiments résumés dans ce livre[1]. » — « Il buvait en se-

[1] Origen. *in Joan.*, t. II, 6. A. « Audeamus dicere primitias Scripturarum omnium Evangelium esse, Evangeliorum verò

cret à cette source divine[1], » a dit saint Augustin en parlant de la Cène. « Jean, a écrit un autre, est un rameau greffé sur un arbre divin dont il porte les fruits : son Évangile procède de l'union de son cœur avec le cœur de Dieu[2]. »

Puis, s'il est vrai de dire que le style c'est l'homme, quel homme était mieux fait pour peindre en Jésus-Christ le Verbe tout-puissant et le doux Agneau de Dieu que le génie à la fois ardent et méditatif du fils du tonnerre et du Disciple bien-aimé? Voilà pourquoi grandeur et bonté de Jésus, sublimité et tendresse, tous les traits du Sauveur se reflètent dans son Évangile comme dans l'eau la plus pure. Des récits évangéliques, c'est le plus étonnant comme le plus émouvant et le plus simple. Nous l'avons vu reproduire tous les faits qu'il raconte; il fait revivre réellement Jésus-Christ devant nous. Miracle de candeur comme de sublimité, il porte son essor vers l'éternelle lumière, mais toujours soulevé par le souffle de l'amour.

Puis saint Jean était vierge. Que la critique sans âme tienne ou ne tienne pas compte de cet élément moral dans les choses humaines, tous devront convenir que c'est une puissance intellectuelle indispen-

primitias Evangelium à Joanne traditum. Cujus sensum percipere nemo potest, nisi qui suprà pectus Jesu recubuerit, vel acceperit à Jesu Mariam. »

[1] Ex illo pectore in secreto bibebat. (S. August. *Tract. XXXVIII in Joan.*)

[2] Ascendit Joannes de conjunctione duorum pectorum : insita arbor in alterâ facit fructum arboris alterius in quâ plantatur. (*Intr. opp. S. Hier.*, t. V. App. p. 884.)

sable dans les choses divines. C'est en ce sujet surtout que la pénétration du regard de l'esprit dépend de sa pureté : « Bienheureux les cœurs purs, parce qu'ils verront Dieu. » Platon lui-même n'avait-il pas demandé au disciple de la sagesse cette calme intégrité qui permet à l'esprit son élan perpétuel et libre vers la lumière? Le regard de l'âme, comme celui du corps, a plus ou moins de portée. « Il y a, dit excellemment Origène, diverses formes du Verbe, sous lesquelles il se révèle à ses disciples, se conformant au degré de lumière de chacun, selon le degré de leur progrès dans la sainteté. S'il est manifesté sur la montagne de la Transfiguration sous une forme beaucoup plus sublime que celle sous laquelle il apparaissait à ceux qui étaient restés au bas de la montagne et ne pouvaient atteindre le sommet, la cause en était que ceux qui étaient restés au bas n'avaient pas des yeux capables de contempler la gloire et la divinité du Verbe transfiguré[1]. » Saint Jean avait été porté par sa sainteté sur ces hauteurs bénies.

Aussi lorsque les Pères exaltent le génie de Jean, c'est premièrement à sa virginité qu'ils en rapportent l'honneur. « L'Évangéliste était vierge, écrivait saint Ambroise, et je ne m'étonne point que, mieux que tous les autres, il ait pu exprimer les mystères divins, car la virginité lui ouvrait le sanctuaire des célestes secrets. »

Le style de l'Évangile reçut ces inspirations, res-

[1] Origen. *contrà Cels.* IV, 16; édit. Delarue, t. I, 511.

sentit ces influences. C'est le style spontané où la pensée est tout. L'expression en jaillit immédiatement, sans recherche d'elle-même, mue par la seule vérité, se versant dans le discours, comme de l'or en fusion, sous le feu de l'Esprit-Saint. De là ces vifs élans qui sont comme les coups d'aile de l'aigle des évangélistes; de là aussi quelquefois cette étrangeté de langage, qui étonne et éblouit dans le style de saint Jean. La plénitude de l'Esprit, en descendant du ciel, ne trouvant dans la parole humaine qu'un vase trop étroit pour la pouvoir enfermer, lui fait violence et le déborde. Les formes ordinaires du langage sont brisées; la pensée entre en lutte avec l'expression; et au delà du premier sens apparaissent des sens nouveaux et profonds qui prolongent indéfiniment la lumière des mots.

Saint Denys d'Alexandrie, à cette explication, ajoute une raison historique et humaine. Il ne doute point que le contact des écoles d'Éphèse et la fréquentation habituelle des Grecs n'aient poli ce pêcheur. « Rien en lui, a-t-il dit, d'impropre, d'inconvenant, rien qui se traîne à terre. On dirait qu'il a reçu non-seulement le don de tout voir, mais celui de le bien dire[1]. » Toutefois les hébraïsmes, les

[1] Evangelium et epistola non modò emendatè quoad ad Græcum sermonem attinet, verùm etiam cum summâ elegantiâ, tùm in verbis, tum in argumentationibus et in totâ orationis compositione præscripta sunt. Utroque enim præditus erat Evangelistes, sermone nimirum ac scientiâ, cùm hæc duo ipsi Dominus concessisset, scientiam simul et eloquentiam : Ἀμφοτέροις αὐτῷ χαρισαμένου τοῦ Κυρίου, τόντε τῆς γνώσεως, τόντε τῆς φράσεως. (Dionys. Alex., apud Euseb. *Hist. Eccl.* lib. VII, c. xxv.)

formes syriaques, les locutions chaldaïques trahissent chez ce Grec l'habitude d'une autre langue et d'un autre pays. Le Galiléen se retrouve ici dans l'Éphésien, et les deux patries de Jean se feraient assez distinguer seulement à son style. La connaissance parfaite qu'il a du judaïsme montre qu'il lui appartient, au titre de sa naissance; mais la manière très-libre dont ses compatriotes sont appréciés par lui témoigne qu'il a rompu avec la Synagogue. Le style sententieux, coupé et rhythmique de sa phrase procède manifestement de l'élément hébraïque, tandis que la suprême distinction de sa langue fait promptement reconnaître le nouveau peuple chez lequel il achève sa vie. Quant aux répétitions qui lui sont habituelles, Michaëlis y voit un signe de la grande vieillesse de l'écrivain sacré [1].

C'est ainsi que partout le livre révèle l'auteur, et l'auteur rend compte du livre. Un critique a pu dire : « Si, à défaut de renseignements historiques, on devait découvrir, après de simples vraisemblances, quel est l'auteur véritable du quatrième Évangile, les savants s'arrêteraient aussitôt à saint Jean, tant le caractère de cet apôtre et les circonstances de sa vie se décèlent clairement dans son ouvrage [2]. »

C'est l'ouvrage le plus beau que la terre ait possédé et possèdera jamais, même entre ceux qui sont nés de l'inspiration de Dieu. « Par un phénomène

[1] Michaëlis, *Introd. au N. T.*, t. III, p. 394-396.

[2] Reithmayr, *Introd. au N. T.*, t. II, p. 92.

unique, a-t-on justement observé, les répétitions continuelles, les formes familières, la couleur étrangère, l'inexpérience de l'art d'écrire, et même l'incorrection, qui caractérisent ce style, en font ressortir davantage la sublimité[1]. » Il n'y en a pas d'autre raison que cette règle suprême du style et de l'éloquence : « Plus une parole ressemble à une pensée, une pensée à une âme, une âme à Dieu, plus tout cela est beau. » Or quelle beauté sans égale ne devait pas reluire en un livre où la parole est l'image de la pensée et de l'âme d'un Dieu?

« La main d'un ange l'a écrit, » comme disait Herder. Avant lui, saint Augustin disait semblablement : « Jean commençait à être ange : *Cœperat esse angelus*[2]*!* »

L'Évangile de saint Jean se termine par l'aveu de son impuissance à tout dire, et à atteindre ce fonds inépuisable de grandeur, de vertus et de bienfaits, qui est Jésus-Christ : *Il y a beaucoup de choses encore que fit Jésus; et, si l'on voulait raconter chacune d'elles, j'estime que le monde ne pourrait contenir les livres que l'on en pourrait écrire*[3].

Jean se confessait aux prises avec ce sentiment de l'ineffable qui est la révélation fatale de nos limites,

1 M. Berger de Xivrey, *Étude sur le texte et le style du Nouveau Testament*, p. 3.

2 S. August. *in Joan.* t. III, p. 2; *Tract. CXXIV*, p. 288.

3 Sunt autem et alia multa quæ fecit Jesus, quæ si scribantur per singula, nec ipsum arbitror mundum capere posse eos qui scribendi sunt libros. (Joan. xxi, 25.)

sentiment douloureux souvent même en présence des grandes choses humaines, mais qui est l'inévitable désespoir de l'homme en présence des choses de Dieu.

CHAPITRE XVI

LA THÉOLOGIE DE L'ÉVANGILE DE SAINT JEAN

I

L'Évangile de saint Jean n'était pas seulement un récit et une histoire: c'était l'exposé d'une théologie inspirée. D'abord la génération éternelle du Verbe, son opération dans le monde et dans les esprits, son incarnation accomplie et perpétuée; puis, comme explication et raison de ces merveilles, l'amour de Dieu, un amour éternel, infini, donnant à lui seul la clef de tous les mystères : tel est le sujet et le fond de cette théologie, la plus admirable qui se puisse lire.

De même que la Bible s'ouvrait par la *Genèse*, qui est la naissance du monde; l'Évangile de saint Jean s'ouvre par la génération du Verbe, qui est la Genèse du Fils de Dieu. Saint Bonaventure le re-

marque : « Moïse a dit les débuts de la sagesse divine, Jean en a proclamé la consommation[1]. »

Ce nom de Verbe, Jésus-Christ ne s'en était pas servi pour se désigner lui-même; aussi Jean ne le place jamais sur ses lèvres divines dans le cours de son Évangile. C'est lui, Jean, et lui seul, qui, pour s'accommoder au langage de quelques-uns de ses contemporains, fait usage de ce mot, afin de leur faire comprendre mieux qu'ils ne l'avaient fait comment et par qui Dieu *s'exprime* dans le monde.

D'un côté les philosophes, comme Platon dans ses dialogues, Philon dans ses traités, et les gnostiques dans leurs écoles; de l'autre, les rabbins juifs, au sein de leurs synagogues, avaient parlé du Verbe comme expression de Dieu manifesté aux hommes. Mais les uns en avaient une idée erronée, les autres n'en possédaient qu'une notion incomplète. Aussi non-seulement, quoi qu'on en ait écrit, saint Jean ne leur doit rien; mais il leur est sur ce point absolument opposé. Et si l'on veut savoir de qui l'Évangéliste a appris cette philosophie, où il a lu ce grand nom, lui-même nous le fait connaître assez quand il nous dit en son Apocalypse :

Un jour je vis le ciel ouvert, et dans le ciel un cheval blanc. Celui qui était dessus s'appelait le Fidèle et le Véritable, Celui qui combat et qui juge avec justice. Ses yeux lançaient la flamme; il avait plusieurs diadèmes sur la tête, et portait écrit un

[1] Moyses divinæ sapientiæ inchoator,
Joannes divinæ sapientiæ terminator.
(S. Bonav.)

nom que nul autre que lui ne connaît. Son nom est le VERBE DE DIEU.

Voici, en effet, comment, en quelques coups d'aile, l'aigle commence par abattre le fragile échafaudage des conceptions humaines sur le Verbe divin.

Au Verbe des gnostiques, esprit du second ordre, fait et né dans le temps, l'Évangéliste oppose l'éternité du Verbe : *Au commencement était le Verbe.*

Au Verbe de Platon et de l'Académie, conception abstraite et purement idéale de l'entendement humain, l'Évangéliste oppose la personnalité du Verbe et sa divinité : *Et le Verbe était Dieu.*

Au Verbe de Philon, simple *instrument* de Dieu dans l'action créatrice, l'Évangéliste oppose le Verbe auteur et cause de toute création : *Tout a été fait par lui.*

Au système dualiste, admettant deux principes des êtres en concurrence, l'Évangéliste oppose le Verbe, principe unique de tout ce qui a été créé : *Tout a été fait par lui; et rien de ce qui est n'a été fait sans lui.*

Enfin, au docétisme rejetant la vérité de la chair de Jésus-Christ, et n'admettant en lui que les seules apparences de l'incarnation, l'Évangéliste oppose l'étonnante formule : *Et le Verbe s'est fait chair.*

D'abord saint Jean nous révèle la nature du Verbe et sa génération. Sagesse de Dieu, *le Verbe était au commencement*, et avant le commencement de toute chose créée. *O Père*, disait le Christ, *rendez-moi cette gloire que j'avais dans votre sein avant que*

le monde fût! C'est le même Jésus-Christ qui, dans l'Apocalypse, prononce ces paroles : *Je suis l'alpha et l'oméga, le commencement et la fin, dit le Seigneur Dieu, qui est, qui était, qui viendra.* Le Verbe est donc *Celui qui est*, de même nature que le Père, de même être, de même durée et de même éternité.

Ce début ravissait l'esprit de saint Augustin. Il comparait cet Évangile à une haute montagne, élevée et sereine d'où la Divinité se laissait contempler : « Et quelle montagne que celle-là, s'écriait le grand docteur, quelle élévation que celle de ce génie! Voyez Jean qui dépasse toutes les cimes terrestres, tous les espaces éthérés, toute la région des astres, puis les chœurs célestes eux-mêmes et les légions des anges. Que lui parlez-vous du ciel et de la terre? Ce ne sont que des créatures. Que parlez-vous de ce que le ciel et la terre enferment? Créatures encore. Même que font ici les êtres spirituels? Ces êtres sont l'œuvre de Dieu, ce n'est pas Dieu lui-même. Mais voulez-vous atteindre à la Divinité, montez sur les hauteurs qu'habite l'Évangéliste, entrez dans sa lumière[1]. »

[1] Qualis iste mons erat, quàm excelsus! Transcenderat omnia cacumina terrarum, transcenderat omnes campos aeris, transcenderat omnes altitudines siderum, transcenderat omnes choros et legiones angelorum. Quæris de cœlo et terrâ? Facta sunt. Quæris de his quæ sunt de cœlo et terrâ? Facta sunt. Quæris de spiritualibus creaturis? Et ipsa facta sunt. Ergò, fratres mei, si vultis intelligere, levate oculos vestros in montem istum, id est, erigite vos ad evangelistam, erigite vos ad ejus sensum. (S. August. *in Joan.* c. I, p. 291.)

« Ah! s'écriait Chrysostome, parlant au peuple d'Antioche, vous désirez pénétrer le secret des palais, connaître les actes de l'empereur : venez ici apprendre les opérations de votre Dieu. C'est son meilleur ami qui vous les fera connaître; car il porte en lui-même la parole de Dieu. Que si un ange descendait pour nous communiquer le langage des cieux, avec quel empressement on vous verrait accourir! Or c'est vraiment du ciel que vient celui qui vous parle. En lui réside l'Esprit devant lequel l'avenir est comme le présent, et qui sait les œuvres de Dieu aussi bien que notre âme possède nos secrets? Ne vantez plus les pensées de Platon et de Pythagore. Ils cherchent: Jean a vu. Dès son début il s'empare de tout notre être, il le soulève au-dessus de la terre, de la mer et du ciel, l'emporte plus haut que les anges, par delà toute créature... Alors quelle perspective s'ouvre devant nos yeux! L'horizon recule sans bornes, les limites s'effacent, c'est l'infini qui apparaît, et Jean, l'ami de Dieu, ne se repose qu'en Dieu[1]! »

Ce commencement de l'Évangile transportait d'admiration les philosophes eux-mêmes. Saint Augustin rapporte, dans sa *Cité de Dieu*, qu'un platonicien voulait qu'on le gravât en lettres d'or sur le frontispice des temples[2].

[1] S. Joan. Chrysost. *in Joan. Evang. Homil. I;* oper. t. VIII, p. 25-26. — It. S. Hieronym. Epist. III, *ad Paul. de studio scripturæ.*

[2] S. August. *de Civitate Dei,* lib. IX, p. 29.

II

Après la nature du Verbe, le même prologue nous montre quelle est son *opération* dans le monde matériel, dans le monde intellectuel, et dans l'humanité dont il revêt la chair. Cet itinéraire du Verbe, partant du sein éternel de la Divinité et descendant de sphères en sphères jusqu'aux abaissements de l'incarnation, est d'une magnificence surhumaine.

Dieu s'exprime d'abord, dans son œuvre extérieure, par la *création*. Le Verbe, qui est sa sagesse et son intelligence, en fournit l'idéal, comme le plan et l'ordonnance.

Ainsi selon saint Jean : *Tout a été fait par lui, et rien n'est créé sans lui. — Tout ce que fait le Père, le Fils le fait aussi*[1], disait Jésus lui-même. — *En lui,* explique saint Paul, *ont été créées toutes choses, et celles qui sont dans les cieux et celles qui sont sur la terre, les visibles et les invisibles ; il était avant tout, et tout subsiste par lui*[2].

Aussi bien, comme le veulent les Pères et les docteurs, son empreinte est partout : l'ouvrier a signé l'œuvre en y mettant son image. C'est la pensée de saint Prosper, c'est celle que saint François de Sales développe quand il se demande : Quel est donc ce

1 Joan. v, 19.
2 S. Paul, Colos. I, 16, 17.

témoignage et cette montre que le Verbe nous a donnés de soi, sinon la beauté inénarrable du monde qu'il a exposée à nos yeux? Le ciel, la terre, la mer, sont les beaux caractères d'un livre où est écrite la parole de Dieu. — Le ciel est un décalogue où Dieu s'est révélé, dit Clément d'Alexandrie, et le monde, répétant la bonté, la sagesse, la beauté de son auteur, s'en va chantant partout les merveilles du Verbe, en cette musique harmonieuse que le sage Pythagore croyait ouïr dans les cieux[1]. »

Puis voici, dans saint Jean, la seconde démarche du Verbe: il fait un pas de plus. Il n'est pas seulement l'architecte du monde physique et de l'ordre matériel; lui, Splendeur de Dieu, pénètre le monde des esprits pour en être la lumière, l'inspiration et la vie : *Il était dans le monde, en lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes : Il était la vraie lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde*[2].

Dans l'ordre naturel, le Verbe est la lumière de la *raison;* il est, comme Fénelon s'exprime, « ce soleil des esprits qui nous donne à la fois la clarté et l'amour; » il est, comme dit Malebranche, « cette parole intime qui ne cesse de retentir dans le plus secret de la conscience[3]. » Cette parole a parlé, cette lumière

[1] S. François de Sales, *de l'Amour de Dieu*, liv. II, ch. IV, sect. III.

[2] S. Joan. I.

[3] Fénelon, *de l'Existence de Dieu*, Ire partie, ch. IV. Malebranche, IIe Méditation, n° 15; — et XIIIe Méditation, et surtout la Prière.

a relui, même avant Jésus-Christ; elle a éclairé les sages avant d'illuminer les saints; la vraie philosophie ne lui est pas moins redevable que la vraie religion; et ce soleil des âmes a eu une longue aurore avant le beau midi qui reluit sur nos têtes.

Dans l'ordre surnaturel, le Verbe est la lumière de la *révélation.* « Avant de nous parler par son Fils, dit saint Paul, Dieu nous avait parlé en diverses manières par ses prophètes. » Or cette parole qu'était-elle, sinon le Verbe divin? Les hommes l'ont entendue. Elle a retenti des hauteurs de l'Oreb à celles du Sinaï; elle a tonné dans les oracles des prophètes; elle a chanté, pleuré, prié sur les harpes saintes; et les nations en ont retenu les échos. Ainsi, dès avant son épiphanie terrestre, *le Verbe était dans le monde,* et, entendu dans le sens de religion du Verbe, le christianisme est la religion éternelle!

Saint Jean ajoute que le Verbe-lumière *était la vie.* Il ne s'agit pas ici de la vie grossière des plantes, comme s'exprime Bossuet : « croître, pousser des fleurs, des boutons et des fruits. Ce n'est pas davantage la vie animale et muette : voir, goûter, sentir, aller deçà delà comme on est poussé. On appelle vie : entendre, connaître, se connaître soi-même, connaître Dieu, l'aimer, le vouloir, le contempler dans l'espérance, puis enfin le posséder dans la jouissance pleine : c'est la véritable vie, et le Verbe en est la source[1]. »

[1] Bossuet, *Elévations sur les mystères*, XIIe Semaine, IXe Elévation.

Mais qu'en avons-nous fait? Hélas! dit saint Jean, *la lumière qui est la vie a lui dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point comprise. Le Verbe était dans le monde, et le monde ne l'a pas connu.* Voilà, en résumé, toute l'histoire de l'homme dans ses rapports avec Dieu, pendant quatre mille ans. Dieu nous avait donné premièrement son image dans l'œuvre de ses mains. Il nous avait donné secondement sa parole dans la révélation, soit naturelle, soit positive. Ni le beau, ni le vrai, ni la voix de la raison, ni celle de la loi n'avaient été comprises. Dieu ne fera-t-il pas un pas de plus vers nous, et, après son image et après sa parole, sa présence personnelle ne nous sera-t-elle pas donnée?

Nous touchons à la troisième grande démarche du Verbe, celle de l'Incarnation. Mais la raison humaine la déclarait impossible. Surtout à cette époque de la venue de Jésus-Christ, toutes les écoles savantes des Juifs et des païens s'accordaient à affirmer cette impossibilité de toute union de Dieu, l'être incommunicable, avec sa créature[1].

D'autre part le cœur parlait, il appelait, il implorait un Dieu semblable à nous, et vivant parmi nous. Tout l'ancien polythéisme, toute l'idolâtrie n'était qu'une aspiration aveugle, mais irrésistible, vers ce rapprochement. L'homme avait soif de Dieu, et dans quels termes éloquents le grand Origène ne

[1] Cela est visible, surtout dans les *Paraphrases* d'Onkelos et dans Philon.

nous exprime-t-il pas ce cri de l'âme, fiancée du Verbe, vers son divin Époux!

« J'ai été comblée de biens, j'ai reçu en abondance les gages et les dons de mon divin mariage. Pendant mes fiançailles avec le Fils du Roi des cieux, avec le premier Roi de toute créature, les anges m'ont donné la loi comme un présent de mon époux. Les prophètes, remplis du Saint-Esprit, ont, de plus, enflammé mon amour et réveillé mon désir de le voir; ils m'ont peint sa noble beauté et sa miséricorde. Aussi ne puis-je supporter l'attente d'un tel amour... Mais voici qu'il approche : voici ses serviteurs qui montent et qui descendent l'échelle lumineuse. Je me tourne donc vers toi, Pere de mon Époux, pour te supplier d'avoir pitié de moi, et de me l'envoyer, afin qu'il ne me parle plus seulement par ses serviteurs, mais qu'il vienne lui-même, et que j'entende la voix de ses propres enseignements[1]. »

Ainsi, tandis que l'esprit repoussait l'idée d'une union de Dieu avec notre nature comme inconciliable avec sa grandeur, le cœur l'appelait de tout l'élan de

[1] Origen. *in Cantic.*, lib. I. « L'âme, ajoute Origène, même parmi les païens, a soif de s'unir au Verbe. Elle a reçu, elle aussi, les arrhes du divin mariage. De même que la loi et la prophétie ont été des gages de l'avenir pour Israël, de même la loi de la conscience, l'intelligence et la liberté ont été pour l'ame humaine, même en dehors du judaïsme, les présents des fiançailles. Nulle doctrine philosophique n'a pu remplir ses vœux. Elle demande la lumière et la visite du Verbe. Ni hommes ni anges ne lui suffisent, il lui faut l'embrassement même du Verbe divin. »

son amour. Pendant de longs siècles, l'humanité se débat dans cette antinomie. Qui la fera cesser? Qui conciliera ensemble ces craintes et ces vœux? Qui nous donnera à la fois un Dieu inaccessible et un Dieu abordable; un Dieu élevé au-dessus de tous les mondes et un Dieu uni au monde; un Dieu qu'on n'ose nommer et un Dieu qu'on puisse aimer; un Dieu différent de l'homme et un Dieu semblable à l'homme?

Saint Jean va nous l'apprendre; tout ce vol sublime de l'aigle à travers les mondes et à travers les siècles, aboutit à Nazareth. Toute cette magnificence se termine à ce mystère où Dieu s'abaisse jusqu'à l'homme pour élever l'homme jusqu'à lui: *Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous; et nous avons vu sa gloire, la gloire du Fils unique du Père, et il s'est montré plein de grâce et de vérité.*

Voilà l'incarnation, voilà ce qu'Origène appelait le mariage du Verbe avec l'humanité. Ainsi, selon les actes du concile d'Éphèse, le Verbe ou la Parole invisible de Dieu s'était exprimée pour nous en caractères tangibles, et l'Être incorporel avait revêtu un corps par lequel, se rendant sensible, il pût s'unir à nous [1].

L'humanité de Jésus n'est pas moins démontrée que sa divinité dans l'Évangile de saint Jean; et l'homme n'y est pas mis dans une moins saisissante lumière que le Dieu.

[1] *Acta Conc. Ephes.* pars II, *in Homil. de Nativi te Domini*, ab Theodoto Ancyrano.

Celui qui fait asseoir sa mère à ses côtés aux noces de Cana, et qui du haut de la croix la lègue à son disciple, c'est notre frère, c'est l'homme; celui qui a un Père invisible dont il dit : « Le Père et moi nous ne sommes qu'un, » c'est le Verbe, c'est Dieu. — Celui que la fatigue a contraint de s'asseoir au bord du puits de Jacob, et qui demande à boire, c'est l'homme; mais celui qui, pénétrant la conscience de la femme coupable, lui dit les secrets de sa vie et la soif de son cœur, c'est le Verbe, c'est Dieu. — Celui qui s'émeut de pitié et de miséricorde devant la femme adultère, c'est l'homme; celui qui la venge du mépris et l'absout du crime, c'est le Seigneur, c'est Dieu. — Celui qui se trouble et pleure devant le sépulcre de Lazare, c'est le tendre ami, c'est l'homme; celui qui appelle son Père, et commande à la mort de lâcher sa proie, c'est Dieu. — Celui que la trahison attriste mortellement au cénacle, c'est l'homme; celui qui se livre lui-même en déclarant que son supplice va devenir sa gloire, c'est le Tout-Puissant, c'est Dieu. — Celui qui sur la croix se plaint d'être délaissé du ciel comme de la terre, c'est le mortel, c'est l'homme; celui qui, embrassant d'un regard tranquille le passé comme l'avenir, déclare que « tout est consommé », c'est vraiment le Fils de Dieu. — Celui qui meurt, et paye ce terrible tribut de notre condition, c'est l'homme; celui qui, l'ayant prédit, se ressuscite, c'est Dieu. — Celui qui, vainqueur de la mort, mange avec ses disciples et se fait toucher par eux, leur disant qu'il est fait de chair et d'os, c'est

l'homme ; celui qui donne à Pierre la puissance surhumaine de paître ses brebis, et devant qui Thomas tombe à genoux, c'est Dieu.

Voilà l'homme, disait le juge en le montrant au peuple. — *Vous êtes mon Seigneur et mon Dieu*, dit l'apôtre vaincu et prosterné devant lui. Ces deux paroles de la fin du récit de saint Jean correspondent à celles-ci de son commencement : *Et le Verbe s'est fait chair!*

Jean ajoute que non-seulement le Verbe s'est fait chair *comme nous*, mais qu'il est *avec nous*, qu'il habite parmi nous !

Mais Jean dit plus encore. Ce n'est pas avec nous, c'est *en nous* que le Verbe habite : *Et habitavit in nobis*. C'est « en nous que le Verbe demeure », comme il l'écrivait ensuite à ses disciples. Il y demeure par la grâce et par la vérité, *plenum gratiæ et veritatis*. Jusqu'à cette heure le monde n'avait de la vérité qu'une étincelle fugitive, en voici le foyer. Jusqu'à cette heure les hommes ne se désaltéraient qu'au ruisseau de la grâce, en voici la plénitude : *De plenitudine ejus omnes accepimus.*

Enfin l'Eucharistie achève et remplit le sens de cette grande parole; car c'est là que vraiment et littéralement le Verbe fait chair habite *en nous*, selon le terme de saint Jean. C'est là que sa présence est une réalité; c'est là que l'incarnation du Verbe se perpétue, se dilate, se fait immense et immortelle comme Dieu, mais en même temps se fait individuelle pour l'homme, afin d'être et d'agir dans

chacune de nos âmes. Sainte Thérèse a dit: « La grâce de l'Eucharistie a été plus grande que celle de l'Incarnation. Car, par l'Incarnation, Jésus n'a déifié que son âme et sa très-sainte humanité. Mais en ce sacrement, il a déifié tous les hommes. »

Tel est le terme où aboutit ce prologue de saint Jean. « Il a vu d'abord le Verbe dans le sein de son Père; il l'a vu créant toutes choses, parce que la vie est en lui; il a reconnu que le Verbe est la lumière des hommes, que cette lumière les éclaire tous à leur venue au monde, qu'elle est dans le monde avec eux, mais qu'elle y luit dans les ténèbres, parce que le monde ne sait pas d'où elle vient et qui elle est; et qu'enfin le Verbe s'est fait chair pour rendre manifeste le lien qui l'unit à nous dès l'origine, et consommer ainsi, par une effusion plus parfaite de la grâce et de la vérité, le mystère de notre prédestination à la vie même de Dieu. Cette page si courte est le regard de l'aigle dans l'infini. Elle a placé saint Jean au faîte de ceux qui ont vu les choses divines; et il est impossible, sauf au jour de la vision dernière, de mieux apprendre que là ce que nous sommes et ce que Jésus-Christ est pour nous[1]. »

[1] Le P. Lacordaire. Première lettre à un jeune homme.

III

Maintenant quelle raison Jean donnait-il du mystère de l'Incarnation? Quels incompréhensibles motifs avaient pu précipiter un Dieu dans ces abaissements, de l'éternité dans le temps, du ciel sur la terre, de la crèche à la croix, de la croix à l'autel? Comment se pouvait-il que l'Esprit eût fait ainsi alliance avec la matière, et que l'Être bienheureux fût descendu au sein de notre infirmité? C'était un scandale pour des Juifs et une folie aux yeux des Grecs qui venaient de prononcer une incompatibilité complète, irrémédiable entre ces extrêmes[1].

L'amour! un amour immense, infatigable, infini de Dieu pour sa créature, c'est pour saint Jean la seule mais grande explication de toutes les œuvres divines. *Dieu a tant aimé le monde!* Ce mot, qu'il répète sans cesse, est le dernier mot de tout, du dogme comme de la morale, de la foi comme de la loi.

Dieu aime, Dieu est amour, *Deus charitas est;* voilà la vérité primordiale pour lui. Ensuite cet amour de Dieu est un amour tout-puissant, pouvant tout ce qu'il veut, voulant tout ce qu'il peut: ces deux principes posés, tous les miracles de bonté n'en sont que la conséquence et le simple écoulement. « Il est

[1] Philon, *de Sacrificio*, c. XIII. — Platon, *Banquet*, c. XXIII.

bien croyable, disait la princesse Anne de Gonzague, célébrée par Bossuet, il est bien croyable que Dieu, qui aime infiniment, en donne des preuves proportionnées à l'infinité de son amour et à l'infinité de sa puissance : et ce qui est propre à la toute-puissance d'un Dieu, passe de bien loin la capacité de notre faible raison. — Aussi, ajoutait-elle, depuis qu'il a plu à Dieu de me mettre dans le cœur que son amour est la cause de tout ce que nous croyons, cette réponse me persuade plus que tous les livres. »

En effet, partez de cette vérité première que Dieu a aimé l'homme d'un amour prévenant, *prior dilexit me,* et voici que ces grands actes de la création, de la révélation, de l'incarnation et de l'Eucharistie, ne sont que l'évolution progressive, logique, de cet amour qui se donne : qui se donne dans son ouvrage, qui se donne dans sa parole, qui se donne dans sa présence, qui se donne dans sa substance; car qu'est-ce que l'amour, sinon le don de soi? Admettez en second lieu que Dieu aime infiniment comme il fait toute chose, et voilà l'explication de ces extrémités que lui-même appelait la dernière limite de l'amour : *In finem dilexit.* Voilà l'obéissance jusqu'à la mort de la croix; voilà l'effusion du sang jusqu'à la dernière goutte. Dieu ne veut pas qu'il soit dit que personne aime plus que lui : *Il n'y a pas*, dit-il, *de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime!* Ainsi l'Évangile est-il la manifestation de la charité de Dieu : *In hoc apparuit charitas in nobis.* Le cœur de Jésus-Christ, ce cœur sur lequel le Disciple s'est reposé, lui rend compte

de tout. C'est là, c'est sur ce sommet que l'aigle a pris position pour plonger son regard jusqu'au fond des mystères. Le *comment* de ces mystères, il ne s'en inquiète pas; mais le *pourquoi* est là : Dieu aime; et l'on peut tout lorsqu'on est Dieu et qu'on aime.

Cette belle argumentation avait d'ailleurs la puissance d'atteindre les hérésies jusque dans leur racine? Car, enfin, que niait Cérinthe? et pourquoi le niait-il? Qu'est-ce qu'ont refusé de comprendre depuis lui tous les schismes, toutes les hérésies, toutes les séparations? Indubitablement, ce n'est ni la puissance de Dieu ni sa sagesse. Mais, chose inconcevable autant qu'incontestable! c'est uniquement sa bonté, le mystère de sa bonté qui trouve des incrédules; et l'homme, aimé de Dieu, s'est obstiné à ne pas vouloir croire à cet amour. Pourquoi Cérinthe, par exemple, ne voulait-il point admettre que le Dieu infini fût le Dieu créateur? C'est que son égoïsme ne pouvait accepter que l'infiniment grand aimât assez les êtres pour les pétrir de ses mains en jetant sur eux un reflet de sa propre beauté. Pourquoi lui répugnait-il d'admettre que le Christ, Fils de Dieu, fût en même temps Jésus, fils de la Vierge Marie? C'est que, dans ce cœur étroit, il ne pouvait entrer que Dieu pût aimer à ce point de se rendre semblable à la créature aimée. Enfin, pourquoi cet homme imaginait-il que la divinité se retirait de Jésus à l'heure de la souffrance; pourquoi la passion était-elle un scandale pour ce Juif, une folie pour ce philosophe? C'est qu'il ne concevait pas que

l'amour pût aller à cette extrémité de sacrifier sa vie dans le supplice et la mort. Ainsi le grand mystère sous lequel succombait l'orgueil de ce sophiste, c'était au fond le mystère de la charité de Dieu.

Voilà pourquoi saint Jean, regardant de haut toutes les arguties de ces hommes sans cœur, et se portant d'un seul coup au cœur de la vérité, posa en axiome que Dieu était charité, et que le principe de toute foi était de croire en elle: *Et nous, nous sommes de ceux qui croyons à l'amour que Dieu a eu pour nous. — Et nos credidimus charitati*[1] *!*

« L'Évangile de saint Jean, c'est le sacré Cœur de Jésus, » a écrit un évêque[2]. Jésus c'est le Cœur éternel se penchant vers notre cœur et se donnant

[1] I Joan. IV, 16.

C'est ce qu'exprime Bossuet dans un admirable langage :

« Que si l'homme, qui n'est que faiblesse, tente l'impossible (pour ce qu'il aime), Dieu, pour contenter son amour, n'exécutera-t-il rien d'extraordinaire? Disons donc, pour toute raison, dans tous les mystères : « Dieu a tant aimé le monde ! » C'est la doctrine du Maître, et le disciple bien-aimé l'avait bien comprise. De son temps un Cérinthe, un hérésiarque, ne voulait pas croire qu'un Dieu eût pu se faire homme et se faire la victime des pécheurs. Que lui répondit cet apôtre vierge, ce prophète du Nouveau Testament, cet aigle, ce théologien par excellence, ce saint vieillard qui n'avait de force que pour prêcher la vérité et pour dire : « Aimez-vous les uns et les autres en Notre-Seigneur? » Que répondit-il à cet hérésiarque? Quel symbole, quelle nouvelle confession de foi opposa-t-il à son hérésie naissante? Écoutez et admirez : « Nous croyons, dit-il, et nous confesons l'amour que Dieu a pour nous. *Et nos credimus charitati quam habet Deus in nobis.* » C'est là toute la foi des chrétiens; c'est la cause et l'abrégé de tout le Symbole. » (Bossuet, *Oraison funèbre d'Anne de Gonzague*, t. XII, 563.)

[2] R. P. Newman, *Sermons on various occasions*, VII, 139.

la joie divine d'en réaliser toutes les aspirations. « Regarde bien, disait-il à une de ses épouses, trouves-tu en moi quelque chose qui ne soit pas amour [1] ? » Ainsi conçue, la religion est inexpugnable, car elle s'appuie sur le cœur, et il est immortel.

1 *Sainte Angèle de Foligno*, ch. xx, p. 48. Trad. d'Ernest Hello.

CHAPITRE XVII

PREMIÈRE ÉPÎTRE DE SAINT JEAN. — PRÉFACE DE SON ÉVANGILE — LA LOI DE CHARITÉ

I

L'Évangile étant écrit, il fallait le faire connaître aux Églises chrétiennes.

Saint Jean disait plus tard dans son Apocalypse : *Je vis un ange qui volait dans le milieu du ciel. Il portait en ses mains l'Évangile éternel, pour évangéliser les habitants de la terre, de toute race, de toute tribu, de toute langue et de tout peuple. Il criait à haute voix : Craignez Dieu, rendez-lui honneur, parce que voici l'heure de son jugement. Adorez Celui par qui ont été faits le ciel, la terre, la mer et les sources des eaux*[1].

[1] Et vidi alterum angelorum volantem per medium cœli, habentem Evangelium æternum, ut evangelizaret sedentibus super terram, et super omnem gentem, et tribum, et linguam, et populum.

Dicens magnâ voce : Timete Dominum, et date illi honorem, quia venit hora judicii ejus : et adorate eum qui fecit cœlum et terram, mare et fontes aquarum. (Apoc. XIV, 6, 7.)

Cette divulgation universelle devait être bientôt celle de l'Évangile de saint Jean.

L'apôtre y pourvut d'abord en l'adressant lui-même aux fidèles de l'Asie. C'est le dessein et le sujet de sa première Épître. Son Évangile avait dit : *Au commencement était le Verbe...* Son Épître, y faisant allusion, débutait par ces paroles semblables : *Ce qui fut dès le commencement, le Verbe de la vie, nous vous l'annonçons.* On lui avait demandé d'écrire l'Évangile, il venait de le faire ; ce devait donc être le sujet d'une joie universelle : *Nous avons écrit ces choses pour vous réjouir et pour que votre joie soit parfaite* [1].

Adressée collectivement à toutes les chrétientés, l'Épître ne porte aucune suscription ni salutation particulière à telle ou telle Église [2]. Celui qui l'écrit ne s'y nomme même pas : c'était chose inutile, puisqu'elle n'est que la préface d'un livre dont l'auteur

[1] Et hæc scribimus vobis, ut gaudeatis et gaudium vestrum sit plenum. (I, 4.)

[2] Quant au titre d'Épître aux Parthes, qu'on lui attribuait du temps de saint Augustin, il paraît bien probable qu'il n'avait d'autre raison qu'une abréviation mal comprise d'un mot grec. C'est l'épître non « aux Parthes », mais « aux vierges », qu'il faut lire; et ce titre du vieux texte, bien caractéristique dans la langue de saint Jean, s'appliquait à l'ensemble des Églises restées pures de la contagion de l'erreur et de l'iniquité.

Clément d'Alexandrie (*Adumbr. in II Joan.* t. II, p. 1011) a écrit : « Secunda Joannis Epistola ad virgines (Παρθένους) scripta est. » On aura probablement intitulé de même la première Épître. Il existe plusieurs manuscrits dans lesquels la seconde Épître porte en suscription ou en signature : Πρὸς Πάρθους. (Voy. Hug., *Einleit.*, II, 253, et M. de Valroger, t. II, 401.)

se révèle partout. La date n'en est pas moins visiblement indiquée dans quelques lignes du chapitre suivant. On y voit qu'à cette époque, les premiers Évangiles sont entre les mains de tous : la foi est annoncée dans l'univers entier, comme l'atteste saint Paul. Jean n'écrit son Évangile que pour la confirmer :

Je vous écris, Pères, parce que vous connaissez Celui qui est depuis le commencement.

Je vous écris, enfants, parce que vous connaissez le Père; je vous écris, jeunes gens, parce que la parole de Dieu demeure en nous.

Vous savez tout, disait saint Jean un peu plus loin, *et vous n'avez pas besoin qu'on vous instruise*[1].

Ainsi que dans l'Évangile, Jean se donne dans son Épître comme le témoin des faits dont il présente l'histoire; et voici en quels termes énergiques il le déclare :

Ce qui fut dès le commencement, la Parole de vie que nous avons entendue, que nous avons vue de nos yeux, que nous avons considérée et qu'ont touchée nos mains, nous vous l'annonçons.

Car c'est la vie elle-même qui s'est rendue visible. Nous l'avons vue, nous en rendons témoi-

1 Scribo vobis, Patres, quoniam cognovistis eum qui ab initio est.

Scribo vobis, infantes, quoniam cognovistis Patrem. Scribo vobis, juvenes, quoniam Verbum Dei manet in vobis.

Non necesse habetis ut aliquis doceat vos, sed unctio docet vos de omnibus. (I Joan. II, 13, 14, 24, 27.)

gnage; et nous vous annonçons cette vie éternelle qui était dans le Père, et qui est apparue parmi nous.

Nous vous annonçons donc ce que nous avons vu et entendu, afin que vous entriez en société avec nous, et que notre société soit avec le Père et Jésus-Christ son Fils [1].

Enfin un peu plus loin : *La nouvelle que nous vous apportons, nous la tenons de Jésus-Christ* [2].

D'ailleurs même langue, même style, même fond de pensées, même emploi d'expressions dans le livre et dans la lettre. Le portique et le temple sont de la même architecture, parce qu'ils sont de la même main et de la même date.

Il restait à nous apprendre dans quelles circonstances et contre quelles négations le livre était écrit : *Je vous ai écrit ceci contre ceux qui vous séduisent* [3], disait d'abord l'apôtre, indiquant le caractère apologétique et démonstratif de son Évangile.

A ces séducteurs il donnait leur nom générique d'antechrists, ou d'ennemis de Jésus, le Christ Fils de Dieu. *Vous avez entendu dire que l'antechrist doit*

1 Quod fuit ab initio, quod audivimus, quod vidimus oculis nostris, quod perspeximus, et manus nostræ contrectaverunt de Verbo vitæ.

Et vita manifestata est, et vidimus et testamur, annuntiamus vobis vitam æternam quæ erat apud Patrem et apparuit nobis.

Quod vidimus et audivimus annuntiamus vobis, ut et vos societatem habeatis nobiscum, et societas sit cum Patre et cum Filio ejus Jesu Christo. (I Joan. I, 1, 2.)

2 Et hæc est annuntiatio quam audivimus ab eo et annuntiamus vobis. (I Joan. I, 5.)

3 Hæc scripsi vobis de his qui seducunt vos. (II Joan. I, 26.)

venir. Or voici que plusieurs antechrists ont paru. Celui-là est l'antechrist, qui nie le Père et le Fils; car quiconque nie le Fils ne reconnaît pas le Père, et qui confesse le Fils a le Père avec lui[1].

Mes bien-aimés, ne croyez pas à tout esprit; mais éprouvez les esprits, pour savoir s'ils sont de Dieu, parce que plusieurs faux prophètes sont venus dans le monde.

Voici à quelle marque on reconnaît l'Esprit de Dieu. Tout esprit qui confesse que Jésus-Christ est venu dans la chair est de Dieu.

Tout esprit qui divise Jésus n'est pas de Dieu. Celui-là est l'antechrist, dont on vous a dit qu'il doit venir. Or voici que déjà il est venu dans le monde.

Vous, vous êtes de Dieu, mes petits enfants; et vous avez vaincu le monde, parce que celui qui est en vous est plus grand que quiconque demeure dans le monde[2].

Or qui donc niait le Fils et sa divinité, qui *divisait* Jésus-Christ, comme s'exprime saint Jean, sinon ceux qui, faisant deux parts dans l'Homme-Dieu, prenaient la divinité, mais sans l'humanité, comme faisaient les docètes; ou prenaient l'humanité sans la divinité, comme faisaient les gnostiques?

1 Audistis quia antichristus venit, et nunc antichristi multi facti sunt.

Hic est antichristus qui negat Patrem et Filium.

Omnis qui negat Filium, nec Patrem habet. Qui confitetur Filium, et Patrem habet. (I Joan. II, 18, 22, 23.)

2 I Joan. IV, 1-4.

Quels étaient les faux prophètes et les esprits auxquels il ne fallait pas croire, sinon les charlatans de vertus et de miracles, tels qu'Apollonius ou Simon le Magicien? Saint Jean les dénonce clairement, il n'y manque que les noms.

En adressant sa lettre particulièrement au peuple chrétien, Jean le distingue soigneusement de la foule infidèle, et il établit ses saintes prérogatives dans le royaume de Dieu. *Je vous écris, à vous, mes petits enfants, parce que vos péchés vous ont été remis par le nom de Jésus, parce que vous êtes forts, parce que vous avez reçu la consécration du Dieu saint.*

Ce n'est point à dire pour cela qu'il faille considérer l'Évangile de saint Jean comme le texte d'un enseignement exclusivement réservé aux esprits délicats, et que Jésus ait eu deux doctrines différentes, l'une pour la multitude, l'autre pour les âmes d'élite. Mais « l'Évangile spirituel », afin d'être entendu, demandait des âmes élevées, des âmes consacrées par une onction divine, des âmes royales; et voilà pourquoi il l'adresse à des âmes chrétiennes.

Jean ayant fait connaître le sujet de son livre, son auteur, son caractère, nous apprend aussi dans quelles dispositions de conscience, d'esprit et de cœur il faut le lire pour entrer dans son intelligence, et lui faire porter des fruits de salut.

II

D'abord, pour comprendre et suivre la vérité, il faut être pur et bon. Cette disposition morale à la lumière, que de fois le Seigneur ne la demande-t-il pas, dans l'Évangile de saint Jean ! Ce qui a empêché les Juifs, les pharisiens, d'arriver à la foi, c'est que *leurs œuvres étaient mauvaises*, et que le péché projetait son ombre sur leur entendement. Ce qui les a éloignés d'écouter ce nouveau Maître, c'est *qu'ils ont cherché la gloire des hommes de préférence à celle de Dieu*, et que l'orgueil a fait monter à leur esprit son épaisse fumée. Pour que l'Évangile pénètre dans les profondeurs de l'homme, il faut qu'il trouve un sol débarrassé des ronces, et déjà labouré par le travail de la vertu.

Jeunes gens, écrivait donc saint Jean en son Épître, *je vous adresse ceci parce que vous êtes forts, parce que la parole de Dieu demeure en vous, et que vous avez vaincu le mal.*

Il ajoutait encore : *C'est à la condition que nous observerons les commandements de Dieu que nous le connaîtrons.* Puis il parlait de pardon, de réconciliation, de rédemption de nos fautes par une victime pure. Tout doit être pureté chez les disciples de l'Agneau.

En second lieu, pour croire il faut être assisté par la grâce divine. Ç'avait été l'enseignement

constant de Jésus-Christ, rapporté en saint Jean. Le disciple le rappelle. Il avait déjà dit, au prologue de son Évangile, que ceux-là seuls ont cru en Jésus-Christ qui ne sont pas les fils *de la chair et du sang, mais qui sont nés de Dieu.* Être né de Dieu, telle est la grande condition qu'il met au règne de la vérité dans l'âme. Et pour renaître ainsi divinement que faut-il? L'*onction;* c'est le mot de saint Jean pour signifier la grâce, la grâce qui baptise, qui absout, qui illumine, à ce point qu'il peut dire : *Quant à vous qui avez reçu l'onction de Celui qui est saint, vous êtes instruits de tout.* Et bientôt il ajoute : *L'onction de Dieu que vous avez reçue vous enseigne toute chose* [1].

Enfin et troisièmement, pour croire il faut aimer. *Celui qui n'aime pas n'est pas dans la lumière, il ne connaît pas Dieu,* déclare souverainement le Disciple en son Épître. En effet, nous avons dans l'Evangile le spectacle d'un amour qui se donne jusqu'à l'immolation. Or l'amour seul est capable de comprendre l'amour. « Donnez-moi un cœur aimant, et il sentira ce que je dis, » écrivait saint Augustin. C'est encore là une des conditions de la foi. Aimer Dieu premièrement et aspirer à lui comme à toute beauté, charité et grandeur; aimer les hommes ensuite; voir en eux les images et les enfants de ce Dieu qui réside dans le ciel, pour aimer Dieu en eux : c'est encore, ce sera toujours la voie la plus

1 Vos unctionem habetis à sancto, et nostis omnia. Unctio Dei docet vos de omnibus. (I Joan. II, 20 et 27.)

directe de la vérité chrétienne. La foi n'est pas seulement une affaire de raison, c'est surtout une affaire d'âme; et le plus court chemin pour arriver à croire, c'est de commencer par aimer[1].

III

Maintenant quels doivent être les fruits de l'Évangile? La religion n'est-elle, comme le prétendait l'orgueil des gnostiques, qu'une belle spéculation faite pour la méditation des hommes de l'idée pure? Est-ce tout de connaître? Et si hautes que soient la doctrine et la foi, la vertu et la loi vivantes dans les œuvres ne sont-elles pas plus hautes et meilleures encore?

Mes chers enfants, écrit saint Jean, *je vous écris ceci afin que vous ne péchiez point*[2]. Ce qui s'agite en ce livre, ce n'est donc pas seulement une question de doctrine; et le premier fruit de l'Évangile, ainsi que Jean le répète, est un fruit de *sainteté*. Il ne suffit pas de comprendre et de croire la vérité, il faut surtout la faire, sous peine de mensonge et d'hypocrisie : *Si nous observons les commandements de Dieu, nous avons par là l'assurance de le connaître. Mais celui qui prétend le connaître et qui*

[1] Qui non diligit non novit Deum. (I Joan. III, 8.)

[2] Filioli, hoc scribo vobis ut non peccetis. (I Epist. II, 1.)

n'observe pas ses préceptes, est un menteur, et il n'a pas la vérité en lui[1]. *Quiconque observe la parole de Jésus-Christ a la charité parfaite. Celui qui prétend demeurer avec Lui doit marcher dans les voies où lui-même a marché.*

Aussi bien Jésus-Christ, qui remplit tout ce livre, n'est pas seulement un sage développant à des disciples un beau système d'idées, ce n'est pas seulement le Verbe, c'est le *Juste*, et celui-là seul peut se flatter d'être à lui, qui est juste comme lui : *Jésus-Christ est le Juste*, écrit saint Jean, *et quiconque remplit les devoirs de la justice est juste comme lui-même. Quiconque n'est point juste n'est point enfant de Dieu. Celui qui fait le péché est du diable, lequel a péché dès le commencement. Celui qui est né de Dieu ne fait pas le péché, parce qu'il est fils de Dieu*[2]. Toute l'épître de Jean habite ces pures régions de sainteté, à la fois divine et humaine : divine dans sa source, humaine dans ses actes; et ces enfants de Dieu, ces chrétiens régénérés, ces fils de l'Évangile ont pour premier devoir de ressembler à leur Père en étant saints comme lui.

Mais la sainteté n'est pas l'impeccabilité; et l'Épître explique bien que l'Évangile de la justice est aussi l'Évangile de la miséricorde. Jésus-Christ, tel que Jean l'a montré dans son histoire, n'est pas

1 In hoc scimus quoniam cognovimus Deum, si mandata ejus observemus. Qui dicit se nosse eum, et mandata ejus non custodit, mendax est, et in hoc veritas non est. (I Joan. II, 3.)

2 Qui facit justitiam justus est, sicut et ille justus est. (*Ibid.*, III, 7. *Item.* III, 8, 9, 10.)

seulement le Maître et le modèle de la vertu, il en est le réparateur. *C'est pour ruiner les œuvres du démon*, est-il écrit, *qu'il s'est manifesté*[1]. Il est le rédempteur des hommes, et la victime pour le péché : *Jésus-Christ est la victime de propitiation immolée pour nos péchés, non-seulement pour les nôtres, mais pour ceux du monde entier*[2]*; le sang de Jésus-Christ nous lave de tout péché. Si quelqu'un vient à pécher, nous avons auprès du Père un avocat dans Jésus-Christ*[3]. Ainsi ne tient-il qu'à nous d'être saints ou de le redevenir par sa rédemption. Jean y met une première condition, c'est l'aveu; puis il ajoute aussitôt : *Si donc nous confessons nos péchés, Dieu, qui est fidèle et juste, nous remettra nos péchés et nous purifiera de toute iniquité*[4].

Justice pratiquée dans la vertu et les œuvres, justice reparée par le pardon divin : voilà le premier fruit moral de l'Évangile : un fruit de sainteté.

Le second fruit de l'Évangile, expliqué dans l'épître, est un fruit de *charité*.

En effet, l'Évangile que Jean présentait au monde n'était pas uniquement la sainte loi morale qui régit

[1] In hoc apparuit Filius Dei ut dissolvat opera diaboli. (I Joan. III, 8.)

[2] Ipse est propitiatio peccatis nostris, non pro nostris tantum, sed etiam pro totius mundi. (*Ibid.*, II, 2.)

[3] Sanguis Jesu Christi emundat nos ab omni peccato. (I, 7.) Advocantum habemus apud Patrem, Jesum Christum justum. (II, 1.)

[4] Si confiteamur peccata nostra, fidelis est et justus ut remittat nobis peccata nostra, et emundet nos ab omni iniquitate.

les consciences, c'était la loi sociale qui devait réunir la grande famille humaine, et, dans ce code universel, l'amour de l'homme pour l'homme ne se sépare pas de l'amour de l'homme pour Dieu. Jean explique que c'est d'ailleurs un seul et même amour, dont le double courant n'a cependant qu'une même source; et en plaçant en Dieu cette source d'où l'amour découle et où l'amour remonte, Jean n'exalte pas seulement le devoir envers nos frères, il le divinise. Il est si difficile, en effet, d'aimer les hommes quand on ne considère que l'homme! L'humanité en masse est si vulgaire ou si perverse! Il eût fallu désespérer d'obtenir le règne de la charité universelle, si, dans l'objet humain proposé à l'amour, Dieu n'avait mis une grandeur qui le relevât et une beauté surhumaine qui le transfigurât. C'est ce que le disciple explique en sa première épître, où il nous montre l'homme proposé à l'amour de l'homme, mais comme le représentant et le délégué de Dieu, qui tient pour fait à lui-même ce que l'on aura fait au moindre de ses fils :

Celui qui dit : J'aime Dieu, et qui déteste son frère, celui-là est un menteur, écrivait le Disciple.

La loi que nous avons reçue de Dieu lui-même c'est que quiconque aime Dieu, aime de même son frère.

Celui qui n'aime pas son frère qu'il voit près de lui, comment pourra-t-il aimer le Dieu qu'il ne voit pas[1] *?*

[1] Si quis dixerit quoniam diligo Deum, et fratrem suum ode-

Ainsi l'homme, si chétif qu'il soit, devenait aimable en Dieu. L'invisible avait ainsi son culte dans le visible; la beauté éternelle pouvait être servie dans la laideur de nos maux; l'opulence divine agréait d'être secourue dans l'indigence humaine; la grandeur suprême couvrait de sa majesté notre petitesse. Une seule loi régissait tout l'être spirituel, depuis Dieu jusqu'à nous, comme une même attraction gouverne tous les corps, de l'étoile à l'atome : cette loi est la charité, circonférence infinie qui a Dieu pour centre : *Deus charitas est*. Certes, si le signe de Dieu est l'unité dans ses lois, il faut en convenir, il n'y a pas de loi plus manifestement divine que celle-là.

La charité, tel est donc le résumé de l'Évangile : *La nouvelle que vous avez apprise dès le commencement, c'est qu'il faut vous aimer les uns les autres.*

La charité, c'est la lumière : *Celui qui prétend être éclairé, et qui a de la haine contre son frère, est encore dans les ténèbres. Celui qui aime son frère demeure dans la lumière.*

La charité, c'est la justice : *Celui-là n'est pas juste qui n'est pas né de Dieu, et qui n'aime pas son frère.*

La charité, c'est la vie : *Nous savons que nous sommes transférés de la mort dans la vie, si vraiment nous aimons nos frères.*

La charité, c'est le courage et l'intrépidité : *Il ne*

rit, mendax est. Qui enim non diligit fratrem suum quem videt, Deum, quem non videt, quomodò potest diligere?

Et hoc mandatum habemus à Deo, ut qui diligit Deum, diligat et fratrem suum. (I Joan. IV, 20, 21.)

peut y avoir de crainte dans l'amour; l'amour vrai ne craint rien, et craindre, ce n'est pas être parfait dans la charité[1].

La charité, c'est donc l'action : *O mes petits enfants, n'aimons donc pas seulement en paroles et en discours, mais aimons en vérité et en œuvres.*

La mesure de la charité de l'homme envers l'homme est celle de Dieu pour Lui. La croix, le crucifix, le sacrifice de la vie, c'est jusque-là, ô hommes, qu'il nous faudra aimer : *Nous avons reconnu l'amour de Dieu à ce signe, qu'il a donné sa vie pour nous : nous devons pareillement donner notre vie pour nos frères*[2].

Telle est la loi morale, telle est la loi de la sainteté, telle est la loi du progrès. C'est la loi de l'avenir. Il y a bientôt deux mille ans que l'épître de Jean en a donné le texte sous l'inspiration de Dieu, et c'est à peine si l'homme et le monde en ont tiré les premières conséquences. Son règne ne fait que commencer, et cependant que ne doit-on pas à ces commencements!

Maintenant achevez l'œuvre. Demandez à cette loi tout ce qu'elle peut donner. Mettez-la dans les cœurs, mettez-la dans les mœurs, mettez-la dans les codes et les législations; ne la mutilez pas sur-

1 I Joan. II, 10, 29; IV, 18.

2 Filioli mei, non diligamus verbo neque linguâ, sed opere et veritate.

In hoc cognovimus charitatem Dei quoniam ille animam suam pro nobis posuit, et nos debemus pro fratribus animas ponere. (I Joan. III, 16-18.)

tout en la dénaturant; ne séparez pas l'une de l'autre la charité pour l'homme et l'amour de Dieu; ne prêchez pas une stérile fraternité humaine en méconnaissant trop la paternité divine, qui est le tronc nourricier de l'arbre de vie. N'isolez pas à plaisir la loi de religion de la loi de société. Mais laissez l'union se faire entre toutes les âmes, laissez l'harmonie céleste se faire entre toutes les sphères; préparez l'avénement de cette race sainte, de cette dynastie d'élus dont Jésus-Christ est le père. Puis, tout étant soumis à cette gravitation spirituelle sur la terre, voyez la terre se mettre en mouvement vers les cieux; voyez la paix, la joie, la société des esprits, la famille des âmes tournée à se sauver au lieu de se détruire, et tâchez de deviner ce que serait dans le monde uni et transformé la dernière conséquence du principe d'amour dont saint Jean est l'apôtre, et dont Dieu est le terme... *Nondum apparuit.* Saint Jean lui-même déclare que nous ne le savons pas.

CHAPITRE XVIII

SAINT JEAN A LA PORTE LATINE. — SAINT JEAN A PATMOS

I

Cependant les jours de Jean atteignaient la vieillesse, et il n'échappait pas à la plus grande tristesse de ceux que Dieu condamne à vivre, celle de voir tous les siens disparaître autour de soi, et de rester seul de son siècle pour en porter le témoignage et le souvenir.

Saint Paul, martyr à Rome, avait arrêté là sa course commencée, il y avait trente ans, sur le chemin de Damas : *Cursum consummavi;* Pierre avait embrassé ce grand compagnon sur le chemin du supplice, et lui-même avait eu, le même jour, l'honneur de monter à son tour sur la croix de son Maître, au faîte d'une colline d'où il avait béni la Ville et l'univers. C'était également entre les bras d'une croix qu'André s'était endormi dans la mort, comme il convenait au frère du prince des apôtres. Après Jacques le Majeur, après Jacques le Juste,

Siméon avait offert à Jérusalem le pur sacrifice de son sang. Thomas avait fini sa carrière dans les Indes, après avoir porté plus loin que tous les autres cette foi en Jésus que, plus que les autres, il avait été lent à croire. Plus près de Jean, en Phrygie, à Hiéropolis, au sein même de cette Asie gouvernée par notre apôtre, Philippe avait subi un glorieux martyre. Ainsi les frères étaient-ils tombés tour à tour, et le Seigneur du ciel avait presque entièrement réformé dans son sein cette famille du cénacle, de laquelle il disait : *O Père, je vous rends grâces, parce que, de tous ceux que vous m'avez donnés, je n'ai perdu personne.*

Un seul demeurait encore. Voyant Jean prolonger ainsi son existence, les disciples pouvaient croire qu'il ne devait pas mourir, et le bruit en courait parmi eux, comme il dit[1]. Mais la vie pour lui était pleine d'amertumes. L'apôtre n'avait vécu si longtemps que pour voir un suprême désastre plus inconsolable que les autres : Jérusalem n'était plus. Après des désolations qui étonnent l'histoire, Vespasien et Titus avaient dressé leurs tentes sur la colline même où le disciple avait vu un jour son Maître pleurer sur la ville coupable qui tuait les prophètes. La cité était en ruines, le temple était en cendres; et ceux qui avaient pu s'enfuir avant ces jours de meurtre et d'incendie, dispersés par le monde, avaient dû dire à Jean que c'en était fait

[1] Exiit ergò sermo iste inter fratres quia discipulus ille non moritur. (Joan. XXI, 23.)

des lieux où il avait vécu près de Dieu et de sa Mère.

Son cœur en ressentit une blessure profonde. Encore que nous soyons de la patrie du ciel, l'amour de celle de la terre est un sentiment trop haut pour ne pas trouver place dans l'âme des saints. Jean se souvint donc des larmes que son Maître avait répandues sur les maux autrefois prophétisés par lui, et maintenant trop réels [1]. Il dut les pleurer aussi; et plus il avançait dans la souffrance et dans la vie, plus il comprenait le sens douloureux de la parole que le Seigneur Jésus avait dite sur lui : *Ne puis-je vouloir que ce disciple demeure jusqu'à ce que je vienne* [2]*?*

Un moment il put croire que son jour était arrivé. Domitien était sur le trône. C'était un homme craintif et féroce que ce prince appelé par Tertullien « une moitié de Néron », *portio Neronis*. Son astucieuse cruauté, comme Suétone la désigne, *callida sævitia,* s'alarma des progrès de cette secte envahissante, qui menaçait de devenir maîtresse des choses. En

1 Saint Jean n'a pas rapporté dans son Evangile la prédiction du Seigneur sur la ruine de Jérusalem. S. Chrysostome en donne une raison délicate : « Ayant écrit après la ruine de la ville sainte, si Jean avait rappelé la prophétie de son Maître, on eût pu l'accuser de l'avoir faite après coup, d'après les événements. »

2 Saint Charles Borromée dit que ce fut pour Jean une douleur mortelle : « Satis fuisset eripiendæ Joanni vitæ, nisi divina illum manus sustentaret, horrendum supplicium, videlicet excidium Jerosolymitæ civitatis patriæ suæ, ac civium strages crudelissima quæ ipso adhuc vivente contigit, Romanis eam urbem barbarè diruentibus. » (*Hom. in S. Joan. Opp.* t. III, 223.)

effet, sous son règne, la foi déborde à Rome. Ce n'est plus sur les degrés du trône que la religion s'assied : elle est près de monter dessus. « Ce fait est curieux et incontestable, raconte un historien. La maison Flavia, qui avait terminé les guerres civiles, et donné douze ans de paix au monde avant d'avoir le malheur de lui donner Domitien, contenait des justes dans son sein. Titus Flavius Clemens, cousin germain de l'empereur, était chrétien; et quand il épousa sa cousine Flavia Domitilla, il la trouva ou il la rendit chrétienne[1]. Une nièce de Domitien, appelée elle aussi Flavia Domitilla, avait reçu le baptême en attendant le martyre. Ces nobles chrétiens avaient été pendant quelque temps dans les bonnes grâces de l'empereur. Bien que l'humilité chrétienne de Clemens passât aux yeux des païens pour de l'*inertie,* Domitien venait de le faire consul, consul *ordinaire* et consul avec l'empereur, ce qui était un honneur triple. Enfin Domitien avait presque adopté ses deux jeunes fils, qu'il désignait pour ses héritiers, et auxquels il avait donné les noms de Vespasien et de Domitien[2]. »

Que Domitien expire, que ces deux fils de Clemens, ces disciples de l'Évangile, arrivent à l'empire, dont ils sont héritiers; et, soixante ans à peine après la

1 Le christianisme de Clément et de Flavia, sa femme, ne saurait être douteux, d'après ce que Dion Cassius (LXVII, XVIII), et Brutius Præsens (apud Euseb. III, XVIII), écrivains païens, disent de leurs souffrances sous Domitien. — V. de plus Eusèbe lui-même et saint Jérôme.

2 V. Quintil. III, VII; IV præfat., x, 1; sur les noms de ces jeunes princes, voyez les médailles.

mort honteuse de ce nommé *Chrestus*, comme Suétone l'appelle, du vivant de son dernier apôtre et de son ami, son culte allait parvenir sans secousse, regulièrement par le fait de l'hérédité, à l'empire du monde ; et peut-être saint Jean allait-il être appelé à venir solennellement prêcher et célébrer, en présence des Césars, sur le tombeau de saint Pierre !

L'enfer dut frémir d'un pareil danger. Domitien le découvrit; le sang coula. Le consul Flavius Clemens, son proche parent, eut la tête tranchée, comme étant convaincu, rapporte Dion Cassius, « d'une sorte d'impiété particulière aux Juifs[1]. » Flavia Domitilla, nièce de l'empereur, fut proscrite au loin : les deux princes disparurent. Au rapport de Suétone, tout ce qui était *Juif* ou qui semblait l'être, devint l'objet d'une persécution acharnée. On sait que par ce nom, chez les auteurs d'alors, ce sont presque toujours les chrétiens qu'il faut entendre[2]; et Suétone lui-même le laisse entrevoir quand il dit : « Outre ceux de la religion juive,

[1] Il y a un siècle environ, on trouvait à Rome une boîte de plomb contenant des fragments d'os, des cendres imprégnées de sang, un vase de verre brisé, et sur le marbre qui recouvrait cette boîte ces mots : *Flavius Clemens, martyr.*

Voy. Mamachi, t. I, p. 354; Zacharias, *Hist. littér.*, p. 235. L'inscription n'est certainement pas contemporaine; mais elle doit remonter à une haute antiquité.

[2] Sur cette confusion des juifs et des chrétiens, V. Sueton. *in Claud.* xxv. — Sulpic. Sever. *Hist.* II, xcix. — Arrian. ex Epictet. II, x. — Spartian. *in Caracall.* I. — Cels., apud Origen. III, 6-7. — Tertull. *Apolog.* xxi.

il y en avait d'autres qui, sans en faire profession, menaient une vie semblable, et qui niaient cependant être des fils de cette race. »

Cette puissance croissante du Christ était devenue, pour Domitien, un objet de terreur [1]. Déjà, d'après le récit contemporain d'Hégésippe, il avait fait amener et comparaître devant lui deux pauvres chrétiens de Judée, petits-fils de l'apôtre saint Jude, et derniers rejetons de la famille de Jésus et de la Vierge Marie. Mais lorsque, ayant demandé à ces Israélites quelles étaient leurs ressources, ceux-ci lui eurent répondu qu'ils n'avaient à eux deux que neuf mille deniers d'argent, et trente-neuf plèthes de terre [2] dont ils payaient l'impôt; que ce revenu n'étant pas suffisant pour les nourrir, ils travaillaient pour vivre; et que ces fils de David lui montrèrent leurs mains durcies par le travail; lorsque, interrogés sur le règne du Christ, leur divin parent, ils répondirent que son royaume n'était pas de ce monde, et que Jésus ne l'inaugurerait qu'au jour où il reviendrait sur terre pour juger les vivants et les morts, Domitien ne fit qu'en rire [3]. Quelle apparence que ce fût à cette dynastie de colons misérables que dussent s'appliquer les magnifiques promesses des livres Sibyllins? La secte avait d'autres chefs; et apprenant qu'en effet le dernier et le plus

1 Ἐφοβεῖτο γὰρ τὴν παρουςίαν τοῦ Χριστοῦ. (Euseb. III, xx.)

2 Neuf mille deniers, environ neuf mille francs; trente-neuf plèthes, 3 hectares 71 centiares.

3 Euseb. *Hist. Eccl.* III, 20.
Routh, *Reliquiæ sacræ*, I, CCXIII.

cher disciple de Jésus vivait encore à Éphèse, Domitien donna l'ordre qu'on lui amenât saint Jean.

II

L'entrée de saint Jean à Rome, en l'an 95, sur les extrêmes confins du siècle apostolique dont il était le dernier et auguste débris, est certainement un des faits les plus considérables de l'histoire de ce temps. C'était l'achèvement de cette grandeur suprême de l'Église romaine, cimentée déjà, vingt-huit ans auparavant, par le sang glorieux de saint Pierre et de saint Paul, dont Jean avait partagé premièrement l'apostolat, et dont il venait, croyait-il, partager le tombeau.

A cette époque surtout Rome était pleine de Juifs [1]. Implantée dans la ville depuis bientôt deux siècles, la colonie juive avait débordé dans toutes les régions urbaines, où elle se divisait en plusieurs tribus qui différaient entre elles d'opinions et d'usages [2].

[1] Joseph. *Ant. Jud.* XVII, XII.

[2] C'étaient les *Campenses*, peut-être fixés au Champ de Mars, les *Augustenses, Agrippenses, Suburenses, Volumnenses, Elæenses*, *Calcarienses*, et les *Hebræi* proprement dits. On les retrouve dès lors ce qu'ils ont été depuis : les uns plus riches, vivant non loin de la porte Capène, dans la vallée fameuse où Numa écoutait les leçons d'Égérie, et où les Muses avaient un beau temple de marbre avec un bois sacré ; les autres, pauvres, mendiants, n'ayant pour toute richesse qu'une corbeille et le foin

Mais alors l'oppression rendait tous les Juifs égaux aussi bien sous le fouet des épigrammes de Martial ou de Stace, que sous le joug de Domitien. Là d'ailleurs, de quelque côté que Jean se retournât, il rencontrait l'image de l'asservissement de sa patrie. Au centre de la ville, ses yeux était offensés par l'arc de triomphe de Titus, sous lequel on dit que les descendants des Juifs refusent encore par patriotisme de passer aujourd'hui. Tout auprès il pouvait voir s'achever ce vaste amphithéâtre des Flaviens, où ses anciens frères dans la Loi travaillaient enchaînés, et où ses frères dans l'Évangile devaient bientôt descendre pour témoigner et mourir !

C'étaient cependant ces hommes qui le devaient consoler de l'irrémédiable ruine de la patrie juive, en lui montrant la jeune et grande patrie chrétienne plus prospère que jamais. Lui-même leur apportait l'encouragement d'une sorte de survivance de Jésus-Christ dans le dernier et le plus grand des témoins de sa vie. Et l'on peut juger par là avec quel empressement durent lui présenter le saint baiser du Christ ces fils de la Rome nouvelle, transformée par eux et désormais immortelle !

A leur tête était leur évêque, Clément, que l'on

où ils reposaient la nuit, dans les espaces délaissés de la Transtibérine. Ce sont leurs catacombes, retrouvées de nos jours, qui nous rendent compte de leur orageuse existence comme de leurs différences de doctrine et d'usages. Ceux de la Transtibérine, Grecs de langue et de goûts, avaient vers le philonisme une tendance funeste, tandis que le pharisaïsme orgueilleux dominait parmi la colonie de la porte Capène.

disait issu de race sénatoriale. Il avait suivi Paul; Pierre lui avait ensuite laissé le soin de son troupeau; et nul n'était plus propre que cet ancien philosophe à combattre les sectes de la philosophie qu'il avait pratiquées.

Il était encore mieux instruit de l'Évangile, et, disciple des apôtres, comme dit saint Irénée, « il entendait sans cesse retentir à ses oreilles les paroles de ses maîtres, comme il avait toujours leurs exemples sous les yeux [1]. »

Autour de lui, comme d'un centre, rayonnaient les plus grandes âmes de ce lieu et de ce temps. Selon l'opinion d'Origène et d'Eusèbe, c'était d'abord Hermas, qui, dans ces mêmes années, venait de rédiger les *Visions du Pasteur*, dont une copie avait été adressée à Clément par ordre du Seigneur Jésus; et où il était écrit : « Voici qu'une grande tribulation approche. Heureux ceux qui persévèreront et qui ne renieront pas leur propre vie! Le Seigneur a juré par son Fils. Quiconque reniera son Fils, sera privé à jamais de la vie éternelle [2]. »

Ainsi l'armée des saints se tenait sous les armes, mutilée, mais invincible, quand apparut son chef, le dernier vétéran de la troupe apostolique, qui venait l'animer à de nouveaux combats. C'étaient les combats du droit contre l'oppression, et de la liberté contre l'iniquité. « Ces chrétiens, remarque une his-

1 S. Irénée dans Eusèbe. (*Hist. Eccl.* V, vi.)
Clément d'Alexandrie lui donne le nom d'apôtre : Ὁ ἀπόστολος Κλήμης. (*Stromat.* IV, xvii.)

2 Herm. *Visio* iii, 2.

toire récente, vieillards, enfants, jeunes femmes et jeunes filles, qu'on allait amener sous la dent des lions, étaient les seules créatures humaines qui résistassent, dans l'empire, à une tyrannie devant laquelle tout ployait. Ils ne conspiraient point; ils laissaient frapper ces maîtres du monde, qui en étaient aussi la honte, par la main de leurs soldats et de leurs affranchis; ou du moins s'ils conspiraient, ce n'était pas en tuant, mais en mourant, *non occidendo, sed moriendo*, selon la belle expression de saint Hilaire de Poitiers. Obéissant aux lois tant que leur conscience pouvait y obéir, ils attendaient le jour où on leur demandait de brûler un grain d'encens devant l'image de l'empereur : alors, sans haine, sans violence, que l'empereur fût bon ou mauvais, ils refusaient, et la dignité humaine était sauvée[1]. »

Ce dut être, en effet, à la divinité de l'empereur qu'on commanda à Jean de sacrifier. Dans ce temps-là Domitien venait de se déifier lui-même; il avait fait placer sa statue dans les sanctuaires les plus vénérés; et des hécatombes entières étaient immolées sur ses autels[2]. « Tout écrit public, aussi bien que tout discours autorisé de son nom, devait porter en tête : C'est ainsi que l'ordonne notre Seigneur et Dieu[3]. » Devant ce parallèle sacrilége d'un Domitien avec son divin Maître, on pense

1 M. Ampère, *l'Empire romain à Rome.*

2 Plin. *Panegyr.*, c. LII.

3 Dominus et Deus noster hoc fieri jubet. (Sueton. *Domitian.*, c. XIII.)

quelle dut être la réponse de Jean. L'apôtre fut condamné; et il se prépara, dans l'allégresse du cœur, à une mort que personne n'avait souhaitée plus que lui.

Le jugement et le supplice se passèrent, comme on sait, à la porte Latine. C'était une des portes principales de la ville, à l'extrémité orientale de Rome, sur la voie Appienne, et un peu au-dessous du monument des Scipions, que l'on visite encore. Elle menait à Albanum, où Domitien possédait sa villa impériale, et dont il avait fait sa demeure favorite, demandant à son beau site, à son lac endormi dans une coupe de verdure, ce repos de l'âme qui n'est pas accordé au méchant. Autour de la porte Latine, construite en blocs de tuf, flanquée de tours carrées, s'étendait l'espace libre appelé *Pomœrium*, qui entourait la ville d'une ceinture d'ombrages assez semblable à celle de nos boulevards modernes. De là la vue se prolongeait sur la voie Appienne, bordée de tombeaux, sur la ligne d'aqueducs de l'Aqua-Appia, sur les jardins de Térence et le cours sinueux de l'Almon, pour se reposer au loin sur les collines Albaines. Du côté de la ville, quelques temples contigus formaient une sorte de petite place circulaire. C'étaient, d'un côté, les temples d'Apollon, de l'Espérance, de l'Honneur et de la Vertu; et au-dessus, de l'autre côté, plus grand et plus beau que les autres, celui de Diane, dont Jean avait été le hardi contempteur à Éphèse.

On se représente donc bien cette exécution. On voit arriver là cette hideuse populace, curieuse de

voir mourir un de ces Juifs qu'elle hait. S'il n'est pas présumable que le sénat s'y rendit, comme le veulent quelques-uns, il est probable que plus d'un sénateur, du moins, voulut entendre lui-même le témoignage d'un homme qui se vantait d'avoir vécu dans l'amitié d'un Dieu. Les plus anciens auteurs disent que l'empereur y fut : le supplice d'un homme était pour Domitien un spectacle duquel il se privait rarement, raconte Suétone. Puis, lui qui prenait plaisir aux jongleries savantes d'Apollonius de Tyane, n'espérait-il pas aussi obtenir de ce prêtre, venu de l'Orient, quelque prodige qui divertît ses ennuis de tyran? Il vint donc là, sans doute dans cet appareil théâtral qu'il aimait à déployer dans ces circonstances, portant le brodequin et la chlamyde de pourpre, à la mode des Grecs, assis près de son nain, entouré des flamines, assisté du collége de ses prêtres flaviens, tous vêtus comme lui. Autour de lui les patriciens applaudissaient sans doute; tandis que Stace et Martial méditaient à l'écart quelle nouvelle flatterie ils pourraient tirer de là pour le très-clément empereur.

On rapporte que le prince commença par faire couper les longs cheveux que Jean portait à la nazaréenne. Une chrétienne était là, dit-on, qui les recueillit, et on les vénère encore dans la petite chapelle de Saint-Jean *in Oleo*, dont ils sont le trésor. La loi romaine ordonnait que les condamnés à mort fussent premièrement frappés de verges par les licteurs. Ce n'était qu'à la suite de cette flagellation qu'on leur faisait subir la peine capitale. Celle que

le choix de l'empereur réservait à saint Jean consistait à être plongé dans une cuve d'huile bouillante [1], ou seulement d'eau bouillante, comme l'a expliqué saint Grégoire de Nysse [2].

N'était-ce pas à ce bain qu'autrefois le divin Maître avait fait allusion, quand il avait demandé à Jean s'il pouvait participer au baptême de ses douleurs [3]? « Aussi y entra-t-il, comme s'exprime Bossuet, avec la même promptitude que, dans les ardeurs de l'été, on se jette dans le bain pour se rafraîchir. »

Il n'y trouva point la mort. Selon le beau tableau

1 Ista est felix Ecclesia ubi apostolus Joannes, posteaquam in oleum igneum demersus, nihil passus est, in insulam relegatur. (Tertull. *Præscript.*, xxxv, 215. Paris, in fol., 1675.)

Et S. Hieronym. *in Jovinian.* lib. I; *in Matth.* c. xx.

Fragmenta S. Polycarpi, apud Victorem Capuanum; Wouters, p. 1046.

Quelques-uns disent aussi que Jean fut condamné d'abord à avaler une coupe empoisonnée : *Pro tuâ dulcedine gustandâ, veneni poculum intrepidus Joannes potavit.* (S. Aug. Soliloq. cap. XXII.)

2 Ce n'était pas là un genre de supplice inconnu, et l'histoire des martyrs nous montre plus d'un chrétien plongé dans les étuves. Au milieu de tous les thermes, même dans les bains privés, se trouvait un grand bassin de forme circulaire, appelé *Caldarium*, environné de quelques gradins, dans lequel était placé un réservoir d'eau incessamment chauffé par des flammes souterraines qui embrasaient ses flancs. « La température de ce bain est telle, disait Sénèque dans une de ses lettres, que l'on pourrait condamner à être baigné vif quelque grand criminel. » Ce jour-là, le grand criminel était saint Jean!

3 Calicem sanè ebiberunt et baptismate baptizati sunt filii Zebedæi, quoniam Herodes Jacobum gladio interemit, Romanorum autem imperator Joannem... in Patmos insulam relegavit. (Origen. *in Joan.*, t. II, p. 6.)

qu'en a fait le grand évêque, « l'étuve ardente et fumante se changea tout à coup en une douce rosée. » Tous les ordres du préteur, toute la rage des bourreaux fut impuissante à rallumer la fournaise; et, comme l'aigle, saint Jean sortit du sein des flammes rajeuni et renouvelé : *Renovabitur ut aquilæ juventus tua* [1].

Cela se passa environ dans l'an 92 de Notre-Seigneur, la onzième année du règne de Domitien, l'empereur étant consul pour la seizième fois, et le sixième jour de mai, auquel l'Église célèbre la fête de ce supplice et de cette délivrance.

Ce fut cette délivrance qui devint le plus rude martyre de saint Jean. Écoutons encore Bossuet : « Tout homme que Jésus-Christ aime, il attire tellement son cœur après lui, qu'il ne souhaite rien avec plus d'ardeur que de voir abattre son corps comme une vieille masure qui le sépare de Jésus-Christ. Mais quel autre avait plus d'ardeur pour mourir que Jean, qui avait puisé ce saint désir aux plaies mêmes de son Maître! Il est donc embrasé de la soif du martyre. Mais, ô soif inutile! Jésus prolonge sa vie pour aggraver sa croix. Il faut vivre jusqu'à une vieillesse décrépie. »

1 La chapelle de Saint-Jean *in Oleo* porte cette inscription commémorative :

Martyrii calicem bibit hìc athleta Johannes
  Principii Verbum cernere qui meruit.
Verberat hunc fuste proconsul, forfice tondet
  Quem fervens oleum lædere non valuit.
Conditur hìc oleum, dolium, cruor, atque capilli
  Quæ consecrantur, inclita Roma, tibi.

Mais le poids de cette croix, c'est le poids de la gloire future : *gloriæ pondus,* selon le beau mot de saint Paul. Ah! si pour gagner le ciel il ne fallait qu'un jour, une heure décisive et un effort unique, fût-ce un effort sublime, tous les saints répondraient que ce serait acheter le bonheur à peu de frais. Mais, au lieu de mourir dans un jour de triomphe, se condamner à languir dans une patience obscure; porter sans murmurer le poids des jours vulgaires et de la chaleur poudreuse; boire le calice non d'un trait, mais lentement, goutte à goutte, dans sa longue amertume; et, quand on se sent consumé de l'ardeur de combattre, demeurer fidèle au poste, l'arme au bras, loin de l'éclat des brillantes affaires et de l'enivrement des batailles glorieuses; veiller enfin, c'est-à-dire non pas vivre seulement, mais se survivre, et pendant soixante ans rester sur la croix que le Seigneur a dressée pour chacun de ses fils, non pas sur la montagne, mais dans l'obscurité de sa propre demeure : c'est le sacrifice qu'il préfère. Et, s'il y a un martyre qui puisse être supérieur à celui d'une belle mort, qui doute que ce ne soit le martyre d'une telle vie[1]?

Jean fut condamné à vivre. Il ne resta pas à Rome. Domitien n'aimait pas à voir les sages de si

[1] Joanni certè vitâ illâ adeo longævâ nil potuisset durius contingere, nullumque acerbius martyrium irrogari quam à dilecto sibi Deo disjungi. (S. Carol. Borrom. *Homil. in S. Joan.,* t. III, p. 222. Milan, 1747.)— Alios apostolos Dominus per mortem martyres efficiebat : Joannem verò, novâ ratione, per vitam fecit. (Apud Lopez, Episc. Croton., t. III, p. 33.— Col. 2. 11, 12. — Romæ, 1596.)

près, et ceux qu'il épargnait étaient relégués par lui aux frontières de l'empire. C'est ainsi qu'Épictète et Dion-Chrysostome avaient été contraints de fuir chez les barbares. Jean ne revit pas Éphèse. Mais on le mena en exil dans une des Sporades, en face même de l'Église qu'il venait de fonder, comme pour aggraver son supplice par le regret sans cesse renouvelé de cette patrie de son cœur, voisine, mais absente.

Il nous faut suivre saint Jean dans l'île de Patmos.

III

Il serait difficile de trouver dans l'Archipel un rocher plus désolé que l'île dans laquelle était relégué saint Jean.

Quand, du port de Milet, on se rendait aux rives du Péloponèse, on ne tardait pas à voir sortir, du sein des eaux de la mer Icarienne, un soulèvement de montagnes auxquelles un certain revêtement de verdure donnait une apparence de fertilité. C'était l'île de Patmos. Avant que le séjour de saint Jean l'eût rendue immortelle, elle était tellement ignorée, que Thucydide, Strabon, Pline l'Ancien, citent à peine son nom.

Cependant il y avait là une civilisation ancienne dont les traces se retrouvent de nos jours. Les Cariens, les Doriens et les Ioniens s'en étaient disputé

l'empire tour à tour. Au centre, et dans l'endroit le plus resserré de l'île, au fond d'une anse profonde défendue par les montagnes, des tronçons de colonnes du plus beau marbre blanc, plantés sur le rivage, servent à amarrer les caïques des pêcheurs et les goëlettes des marchands venus de l'Anatolie : c'est là qu'était le port, appelé Phora ou Pthora, aujourd'hui *la Scala,* où débarqua saint Jean. Près du port, sur les premières pentes de la montagne, gisent des débris antiques, des fragments de poterie, des briques primitives semées dans les pâturages, de grands blocs helléniques, et des marbres engagés dans les murs d'une enceinte où les pâtres renferment leurs bestiaux pour la nuit.

C'est tout ce qui est resté de l'ancienne ville de Patmos, où une population de douze à treize mille hommes faisait le commerce de l'Orient, de la Grèce et des îles. L'Acropole était au-dessus. Sur la crête, que les Grecs appellent encore maintenant « la Montagne du château », entre deux isthmes étroits, au-dessus d'un étang qui dégorge dans la mer par un petit canal, de belles ruines cyclopéennes, les premières assises d'un ancien édifice qui fut peut-être un temple, des tours écroulées et d'innombrables fragments ensevelis maintenant sous des touffes épaisses de lentisques sauvages et de caroubiers nains, indiquent suffisamment la place de la forteresse, au centre de laquelle un rocher taillé en forme de base semi-circulaire devait porter jadis un phare ou une statue. A ces monuments détruits joignez encore un temple de Diane Scythique, dont

la fondation était attribuée à Oreste; dans ce temple, une statue consacrée à Hécate par la fille du médecin Glaucias, prêtresse d'Artémis, et vous aurez une idée de ce que rencontra à Patmos le banni de Domitien.

Toutefois, alors du moins, les montagnes étaient couronnées de forêts, et on retrouve le lit des ruisseaux qui en descendaient et rafraîchissaient les vallées: un seul et pauvre torrent, appelé Nero-Mili, traîne à peine en été un mince filet d'eau sur un lit rocailleux. Quelques maigres oliviers, une trentaine de mûriers, presque autant de figuiers, de rares citronniers, des pins, des caroubiers, quelques chênes velanèdes et une vingtaine de cyprès, remplacent les forêts antiques. Moins de cent cinquante familles sont établies dans le port; et l'île, que les Italiens désignaient par le nom de Palmo ou de Palmosa, n'a plus qu'un seul palmier, qui se dresse dans une vallée appelée *le Jardin du saint,* de même que, dans son histoire, elle n'a plus qu'un nom qui domine les autres[1].

[1] Je suis redevable de cette description et de beaucoup des détails relatifs à Patmos à la relation de M. V. Guérin: *Description de l'île de Patmos;* Paris, 1856.

Voy. aussi dans la *Revue des Cours littéraires*, 2 mars 1867, nº 14, p. 217, une leçon de M. Petit de Julleville : *Une Visite à Patmos.*

Item Tischendorf (Reise in's morgenland, II, p. 257, cité par Schaff *apostolic church*, II, p. 62) décrit ainsi Patmos : « La petite île était devant moi, baignée dans les premières lueurs du matin. Çà et là un tronc d'olivier rompait la monotonie d'un paysage désert et semé de nombreux rochers... La mer était aussi calme qu'un tombeau; et l'on eût dit que Pat-

C'est là que fut conduit l'apôtre pour y subir la peine du bannissement. Deux auteurs considérables, saint Victorin, évêque de Pettau en Styrie, martyrisé sous le règne de Dioclétien; puis saint Primatius, évêque en Afrique dans le VIe siècle, affirment que saint Jean y fut assujetti au travail des mines[1].

Cela ne l'empêcha pas de s'employer aussitôt au salut des insulaires. Les récits traditionnels qui racontent son apostolat dans l'île de son exil, nous le font voir baptisant, prêchant, établissant partout autour de lui l'empire de la vérité et de la charité. On montre à Patmos le lieu où le pontife donnait le baptême : deux chapelles byzantines y ont été élevées, l'une en l'honneur de saint Jean, l'autre sous le vocable de saint Polycarpe, son disciple; et près de ces chapelles sont les restes d'un bassin que les habitants appellent encore le Baptistère. Toutes les démarches de l'homme de Dieu ont leur trace marquée dans les montagnes de l'île.

mos y reposait comme un saint endormi dans la mer... Jean, c'est la pensée qui remplit toute l'île! Cette île lui appartient, c'est son sanctuaire. Les pierres mêmes y parlent de lui, et il y vit dans tous les cœurs. »

[1] *Biblioth. Patrum*, t. I, p. 579. *Comment. S. Victorini in Apoc.*

Primat. *Comment. in Apoc.; Bibl. Patrum*, t. I, p. 1357.

Sulpice Sévère dit (lib. II, p. 149) :

Quando hoc vidit Joannes, erat in insulâ Pathmos, in metallum damnatus à Domitiano Cæsare.

Dans la Chronique de Freculfe (t. II, lib. II, cap. IX, apud *Biblioth. Patr.*, t. XIV, p. 1153) :

« Hic dum Evangelium Christi in Asiâ prædicaret, à Domitiano Cæsare in Pathmos insulâ metallo relegatur. »

S'il faut en croire les récits conservés à Patmos, celle-ci fut renouvelée en peu de temps; les conversions se multiplièrent; le rocher vit fleurir les plus odorantes vertus; et, aujourd'hui encore, Patmos met, en tête de ses titres de gloire, l'honneur d'avoir reçu l'Évangile des lèvres mêmes de saint Jean.

Les miracles confirmaient la prédication de l'apôtre; ils abondent dans les traditions du pays, rédigées sur les lieux mêmes vers le ɪvᵉ siècle. Mais la légende a trop dénaturé les faits pour qu'ils trouvent grâce aux yeux d'une histoire sévère. Nous citerons seulement un miracle qui a obtenu plus de créance dans l'Église, et dont l'Iconographie a rendu le souvenir inséparable du nom de l'apôtre saint Jean.

Voici comment le raconte Bède le Vénérable, d'après l'antiquité[1].

« Un magistrat de l'île, appelé Aristodème, voyant les miracles de Jean, s'en montrait fort courroucé, et, désirant en finir, il dit au saint apôtre : « Voulez-vous que je croie aussi en votre Dieu? Acceptez cette épreuve : voici un poison violent, prenez-le; s'il arrive que vous n'en mourez pas, je serai de vos disciples. Mais, afin que vous sachiez d'abord quel est le breuvage que je vous présente, je le ferai prendre à deux condamnés à mort : ils en mourront de suite, et vous boirez après eux! » Le méchant croyait bien se défaire de Jean par ce cruel artifice. Mais celui-ci accepta; les deux condamnés burent

[1] Bedæ opera, t. VII, col. 356.

le breuvage, et expirèrent. Alors le saint évêque prit la coupe à son tour, s'arma du signe de la croix, et épuisa lentement tout ce qu'elle contenait. Il la remit en souriant à celui qui venait de la lui présenter, après quoi il se hâta de ressusciter les deux infortunées victimes. Ce que voyant Aristodème, il crut en Jésus-Christ.

C'est en mémoire de ce fait qu'on représente l'apôtre tenant en main une coupe d'où s'échappe un serpent.

Le Seigneur avait dit en parlant de ses disciples : « Ils feront des miracles, ils toucheront aux serpents, et ils boiront du poison qui ne leur fera point de mal. »

Cependant Dieu ménageait une consolation d'un ordre plus élevé à l'apôtre qui venait de tout sacrifier à Dieu. Dès le jour de son élection. Jean avait entendu son Maître lui faire cette annonce, rapportée au premier chapitre de son Évangile : *En vérité, en vérité je vous le dis : vous verrez le ciel ouvert, et les anges de Dieu montant et descendant auprès du Fils de l'homme*[1]. Cette promesse allait avoir son accomplissement. Nous avons vu le jour de la grande souffrance, voici celui de l'extase, et le mystère de l'Apocalypse va se déployer devant nous.

[1] Joan. I, 51.

CHAPITRE XIX

L'APOCALYPSE DE SAINT JEAN

I

Ce fut dans l'exil que Jean eut la célèbre vision de l'Apocalypse.

Jean, votre frère, écrit-il en tête de ce divin livre, *moi qui ai part à la tribulation, et au règne et à la patience de Jésus-Christ, j'ai été dans l'île de Patmos pour la parole de Dieu et pour le témoignage que j'ai rendu à Jésus.*

Un jour de dimanche je fus ravi en esprit, et j'entendis une voix éclatante comme une trompette[1].

C'était la voix solennelle des révélations divines, et nous touchons ici à la plus étonnante merveille de cette histoire.

[1] Ego Joannes frater vester, et particeps in tribulatione, et in regno et patientiâ in Christo Jesu, fui in insulâ quæ appellatur Patmos propter Verbum Dei et testimonium Jesu.

Fui in spiritu in dominicâ die, et audivi post me vocem magnam tanquam tubæ. (Apoc. I, 9, 10.)

A une très-petite distance du port de la Scala et de l'ancienne ville de Patmos, on gravit, par une chaussée rapide et malaisée, la montagne de Saint-Jean. Quand on a passé l'École Hellénique, construite il y a deux siècles sur le rocher lui-même, et où des maîtres renommés attiraient alors de nombreux étudiants de la Grèce continentale et des îles, on arrive à une grotte que les insulaires appellent *la Grotte de l'Apocalypse.* C'est une grande cellule formée par les excavations naturelles de la montagne, couverte par la voûte crevassée du rocher, et dans laquelle on remarque la trace d'un ruisseau qui sortait de la pierre, comme on représente la demeure des premiers anachorètes. Saint Christodule, fondateur du couvent de Patmos, en fit une chapelle dont le templon ou portique est orné de vieilles peintures représentant des scènes de l'Apocalypse.

C'est là, si l'on en croit le récit manuscrit de Nicétas, archevêque de Thessalonique, que saint Jean vit le mystère du royaume des cieux. Il s'y prépara, dit-il, par le jeûne, le silence et la prière. Après dix jours de recueillement une voix descendit du ciel, Jésus-Christ apparut aux yeux de son ami, et Jean fut transporté au sein des puissances de Dieu.

L'Apocalypse de saint Jean est bien de la même main et du même auteur que l'Évangile. Sans doute elle en diffère et doit en différer dans la forme et le mouvement, comme la prophétie diffère du récit, comme la vision diffère de l'action historique. Mais c'est partout la doctrine et le langage de Jean. Le

fond dogmatique est la théologie de Jésus-Christ Dieu fait homme. Il est homme : c'est le lion de *Juda*, c'est le rejeton de *David*. Il est Dieu, il s'appelle l'Alpha et l'Oméga, le premier et le dernier, le commencement et la fin : le Verbe de Dieu est le nom qu'il se donne lui-même. Comme dans l'Évangile, il est l'Agneau de Dieu qui ôte le péché, et l'Eglise est l'épouse qu'il lave de son sang. Comme dans l'Evangile, la grâce est représentée sous l'image de la source d'où jaillit l'eau de la vie. Les hébraïsmes, mêlés avec les formes grecques, y accusent également le pêcheur galiléen et l'apôtre de l'Ionie. Enfin comme preuve décisive de son authenticité, l'auteur s'y nomme lui-même et donne la date et le lieu précis de son écrit. C'est donc à très-bon droit que l'Apocalypse a pris rang au nombre des livres canoniques de l'Eglise[1].

Bossuet a sur ce livre des pages admirables, mais à peine égales à l'éloquence du sujet.

[1] Des écrivains des premiers siècles citent l'Apocalypse ou y font allusion. Polycarpe s'y réfère dans le chap. VI de sa lettre aux Philippiens. Papias y cherche un appui à ses idées millenaires; et Andréas, écrivain du V[e] siècle, citait une explication de lui sur l'Apocalypse, XII, 7. (Andreæ *Præfat. ad Comment. in Apocal.*) Saint Justin, martyr, qui écrivait vers l'an 139, la cite positivement comme de Jean. (*Dial. cum Tryphon.*) D'après Eusèbe (*Hist. Eccl.* III, XXVI), Méliton aurait écrit un commentaire sur l'Apocalypse. Les allusions à ce livre sont évidentes dans la lettre de l'Église de Lyon aux Églises de l'Asie Mineure. (Euseb. *Hist. Eccl.* V, 1.) Le témoignage d'Irénée (*contrà Hæres.* IV, XX), de Clément d'Alexandrie (*Stromat.* VI, 66), de Tertullien (*advers. Marcion.* III, 54), et d'Origène (voir Euseb. *Hist. Eccl.* VI, XXV), est sans aucune espèce d'équivoque sur l'authenticité de l'Apocalypse.

« Ceux, écrit-il, qui ont le goût de la piété trouvent un attrait particulier dans cette Révélation de saint Jean. Le seul nom de Jésus-Christ, dont elle est intitulée, inspire d'abord une sainte joie... C'est donc ici Jésus-Christ qu'il faut regarder comme le véritable prophète; et si l'on est préparé à quelque chose de grand lorsqu'en ouvrant les anciennes prophéties on y voit d'abord dans le titre : *les Visions d'Isaïe, fils d'Amos; les paroles de Jérémie, fils d'Helcias*, et ainsi des autres, combien doit-on être plus touché lorsqu'on lit à la tête de ce livre : *la Révélation de Jésus-Christ, Fils de Dieu?*

« Tout répond à un si beau titre. Malgré les profondeurs de ce divin livre, on y ressent, en le lisant, une impression si douce, et tout ensemble si magnifique de la majesté de Dieu; il y paraît des idées si hautes du mystère de Jésus-Christ, une si vive reconnaissance du peuple qu'il a racheté par son sang; de si nobles images de ses victoires et de son règne, avec des chants si merveilleux pour en célébrer les grandeurs, qu'il y a de quoi ravir le ciel et la terre...

« Toutes les beautés de l'Écriture sont ramassées dans ce livre. Tout ce qu'il y a de plus touchant, de plus vif, de plus majestueux dans la loi et dans les prophètes y reçoit un nouvel éclat, et repasse devant nos yeux pour nous remplir des consolations et des grâces de tous les siècles... Tous les hommes inspirés de Dieu semblent y avoir apporté ce qu'ils ont de plus riche et de plus grand pour y composer le plus beau tableau qu'on pût jamais imaginer de

la gloire de Jésus-Christ; et l'on dirait que, pour écrire ce livre admirable, Jean a reçu l'esprit de tous les prophètes.

« Ajoutons à tant de merveilles celle qui surpasse toutes les autres : je veux dire le bonheur d'entendre parler et de voir agir Jésus-Christ ressuscité. L'Apocalypse est l'Évangile de Jésus-Christ ressuscité commençant à exercer la toute-puissance que son Père lui a donnée dans le ciel et sur la terre[1]. »

Cette joie d'entendre et de revoir son Maître glorieux fut pour saint Jean la jouissance anticipée du ciel. Il y avait plus de quarante ans qu'il ne vivait que de Lui; mais il vivait loin de Lui. Le Seigneur avait dit : « Je veux que celui-ci demeure en moi jusqu'à ce que je vienne! » Jean demeurait toujours, Jean attendait toujours : l'ami ne venait point. « Quel supplice! s'écrie encore Bossuet en un autre endroit. O divin Sauveur, votre amour est trop sévère pour lui! N'est-ce point cruel que celui qui vous aime davantage attende plus que les autres le bonheur de vous voir face à face, et tel que vous êtes? »

Jésus le consola. Paul avait déjà eu la joie de voir son Maître glorieusement régnant dans le troisième ciel. Ce ciel s'ouvrit pour Jean : il y reconnut Jésus! *Dominus est!* c'est le Christ! Mais maintenant quelle gloire! quels concerts! quelle joie! Il le contemple; ce n'est plus le supplicié, c'est le prince : il porte la couronne. C'est le souverain prêtre aussi : il

1 Bossuet sur l'Apocalypse, Préface.

est vêtu de la robe flottante et de la ceinture d'or. C'est le Verbe: sa parole est perçante comme un glaive, et forte comme l'airain. C'est l'Éternel enfin; car les cheveux de sa tête sont blancs comme la neige, en même temps que son visage resplendit de l'éclat du soleil à son midi; beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, alpha et oméga, principe et fin dernière: la mort seule sera capable de nous donner l'idée de ce que fut pour saint Jean cette manifestation de ce qui seul fut aimé, de ce qui seul est aimable; et, s'il est vrai qu'il faut de l'admiration et de l'adoration dans l'amour, quelle flamme n'alluma point dans ce cœur immaculé l'apparition souhaitée de Celui qu'il avait vu mourir sur une croix, et qu'il retrouvait triomphant dans son royaume des cieux: *Ego Joannes socius in tribulatione, in regno Christi!* Par ces dernières paroles, saint Jean semble indiquer que l'ancienne prière de sa mère avait été exaucée, et qu'il avait obtenu cette place glorieuse à la droite du Roi des cieux, que Salomé avait autrefois demandée pour lui dans l'Évangile.

Mais il n'y a que Jean qui puisse dire ces choses. Paul les a vues, observe saint Charles Borromée, mais il déclare que l'homme ne saurait les redire. Jean les voit et les écrit[1]:

Je me tournai, et je vis, entre sept chandeliers

[1] Quæ enim vidit Paulus explicare non valuit, inquiens: *Quæ non licet homini loqui.* Joanni verò quæ vidit, non modo loqui sed etiam scribere licuit in admirabili illo revelationum libro. (S. Car. Borr. *Homil. in Joan.* t. III, p. 216.)

d'or, quelqu'un qui ressemblait au Fils de l'homme. Il traînait une longue robe, et il était ceint sous les mamelles d'une ceinture d'or.

Sa tête et ses cheveux étaient blancs comme la laine éclatante et la neige, et ses yeux paraissaient comme la flamme ardente.

Ses pieds étaient fermes et lumineux comme l'airain qui sort de la fournaise, et sa voix ressemblait au bruit des grandes eaux.

Il avait sept étoiles en sa main droite, de sa bouche sortait un glaive (image de sa parole), *et son visage était beau comme l'éclat du midi.*

Dès que je le vis, je tombai à ses pieds comme frappé de mort. Mais il mit sa main droite sur moi en disant : Ne crains rien, je suis le Premier et le Dernier.

Je suis Celui qui vis. J'ai été mort; mais je suis vivant dans les siècles des siècles.

Je suis l'Alpha et l'Oméga, le commencement et la fin, Celui qui est, qui était, et qui doit venir, le Tout-Puissant.

Écris donc les choses que tu as vues, celles qui sont et celles qui doivent arriver ensuite[1].

1 Conversus sum et vidi... in medio septem candelabrorum aureorum, similem Filio hominis, vestitum podere et præcinctum ad mamillas zonâ aureâ. Caput autem ejus et capilli erant candidi tanquam lana alba, et tanquam nix, et oculi ejus tanquam flamma ignis.

... Et cùm vidissem eum, cecidi ad pedes ejus tanquam mortuus. Et posuit dexteram suam super me dicens : Noli timere, ego sum primus et novissimus.

Et vivus, et fui mortuus, et ecce sum vivens in sæcula sæ-

Jusqu'ici, remarque Bossuet, saint Jean a seulement comme ouvert le théâtre, et préparé les esprits à ce qu'on doit voir. Nous entrons maintenant dans l'objet même du livre. Trois parties le composent : d'abord les *avertissements*, puis les *prédictions*, enfin les perspectives et les *promesses* célestes : ce sont comme les trois actes de ce drame universel où Dieu a le premier rôle, où toutes les destinées de ce monde et de l'autre s'agitent sous sa main, et dont l'action, s'ouvrant dans une île obscure, se poursuit à travers la création entière, et se dénoue dans le ciel.

II

Dans les premières scènes, il ne s'agit encore que de l'Église de la terre. De tous les maux de l'exil le plus grave, pour saint Jean, était son éloignement de ces jeunes colonies qu'il venait de fonder en la foi de Jésus. « Je reviendrai, leur répète-t-il au nom de Jésus-Christ, voici que je reviens, tenez bon jusqu'à ce que je vienne ! *Veniam tibi citò, tenete donec veniam!* » En attendant, chacune de ces Églises, ses filles, passe devant ses yeux ; et, dans leurs défaillances, leurs combats, leurs vertus, Jésus-Christ fait voir à Jean les vertus, les combats, les tristesses futures de l'Église entière.

culorum; et habeo claves mortis et inferni... (Apoc. I, 12, 19 et 8.)

L'image que Jean nous offre des chrétientés d'Asie est celle d'une société aux prises avec le péril, dans une vaste révolution de mœurs et de doctrines. L'Église entrait dès lors dans cette existence perpétuellement mourante et cependant immortelle qui est le trait le plus divin de son histoire. A Smyrne, les Juifs l'inquiètent; à Pergame, les écoles s'insurgent contre la foi; à Thyatire, une femme qui se dit prophétesse, une nouvelle Jézabel prêche par la parole et l'exemple la morale toujours neuve de la libre existence; à Philadelphie enfin, la synagogue de Satan s'élève au-dessus de l'Église de Jésus.

Cependant, d'un autre côté, la religion voit chanceler ses plus fermes appuis. Aux premiers enthousiasmes de toute œuvre qui commence, on voit déjà succéder cette seconde période d'abattement ou de tiédeur qui menacerait de tout perdre, si l'Église ne possédait en elle le principe d'un rajeunissement perpétuel. Les anges des Églises, comme Jean nomme les évêques, fléchissent dans leur courage. L'ange d'Éphèse lui-même a senti se refroidir sa charité première. L'ange de Thyatire n'a pas su résister avec assez de force aux oppositions d'une femme suscitée pour la ruine de son peuple; l'ange de Sardes n'a plus de la vie que le nom. Celui de Laodicée s'est attiédi à l'heure ardente des combats. Il est temps que Dieu lui-même descende dans l'arène, et défende son Épouse par le glaive de sa parole, ainsi qu'il le déclare. C'est le sujet de toute cette première partie que Bossuet appelle celle des Avertissements.

Mais la parole de Dieu est un glaive qui guérit les blessures qu'il fait; à travers le feu consumant de la sainte colère, on sent couler cette douce onction de Jésus-Christ, dont le cœur semble passer tout entier par les lèvres de l'apôtre de l'amour :

Tu es pauvre, dit-il à l'évêque de Laodicée, *tu es pauvre, misérable, aveugle, dénudé; mais j'ai de l'or éprouvé par une flamme pure : je t'en vendrai, si tu veux, et tu deviendras riche. J'ai des vêtements blancs, et tu pourras t'en revêtir et en couvrir ta honte. J'ai un baume pour la vue : tu en oindras tes yeux, et tu verras la lumière. Car ceux que je reprends et que je châtie de la sorte, ce sont ceux-là que j'aime. Reprends courage. Repens-toi. Je me tiens à la porte, et je frappe. Si quelqu'un veut entendre ma voix et m'ouvrir, j'entrerai dans sa maison, je souperai avec lui, il soupera avec moi; et quand il sera vainqueur dans le combat de la vie, je le ferai asseoir sur mon trône, près de moi, comme moi-même je fus vainqueur, et je montai ensuite sur le trône de mon Père*[1].

Cependant ce n'étaient certes pas des hommes de peu de foi que les hommes désignés ici par le prophète. Nous en connaissons quelques-uns, et l'histoire ici encore prête à la Révélation une grande lumière.

[1] Nescis quia tu es miser, et miserabilis, et pauper, et cæcus, et nudus.

Suadeo tibi emere à me aurum ignitum probatum ut locuples fias, et vestimentis albis induaris, et collyrio inunge oculos tuos ut videas.

Ego, quos amo, et arguo et castigo, etc. (Apoc. III, 17-21.)

Cet ange de l'Église d'Éphèse un instant abattu, c'était vraisemblablement ce vaillant Timothée, dont bientôt la charité ira jusqu'au martyre.

Cet ange de l'Église de Smyrne, on le retrouve dans l'illustre et saint Polycarpe, dont nous lirons plus loin le long apostolat; et ces Juifs que Jean montre acharnés à sa perte, nous les reverrons attisant le bûcher où montera un jour le saint vieillard.

Saint Jean nomme Antipas, « témoin fidèle de Jésus dans la ville de Pergame, capitale de Satan, » ainsi qu'il la désigne. Ce témoignage fidèle, nous savons en effet comment il le porta. Comme ce grand chrétien prêchait le nom de Jésus, la foule des étudiants trouva plaisant de lui faire subir un supplice renouvelé du tyran sicilien Phalaris, en l'enfermant dans un taureau d'airain, dont on embrasait les flancs.

Enfin l'ange terrestre de l'Église de Philadelphie, qui, « tout faible qu'il était, avait gardé la parole de Dieu devant les tyrans, et était devenu une colonne du temple, » est suffisamment reconnaissable à ce signalement. C'est vraisemblablement le même dont saint Ignace disait plus tard dans sa lettre aux Philadelphiens : « En voyant votre évêque, j'ai compris que, s'il avait été promu au ministère de la communion chrétienne, ce n'était ni par lui-même, ni par l'action des hommes, ni par la vaine gloire, mais par la dilection de Jésus-Christ et de Dieu le Père, dans les conseils d'une bonté qui me fait trembler pour moi. Il marche dans les commandements du Seigneur, et la justice règle les

mouvements de son âme comme les cordes d'une harpe. Le prêtre Zacharie ne fut pas autrefois plus irréprochable que lui. »

Il y avait donc là d'héroïques courages et de saintes vertus; mais les temps étaient mauvais. Or ce que Jean voulait apprendre aux hommes de l'avenir, c'est que, dans tous les combats qu'on soutient pour l'Église, il ne faut point s'abattre; que nous ne sommes pas seuls, que Dieu nous encourage, et qu'au-dessus de ce bruit de bataille et de tempête, il faut prêter l'oreille à la voix qui nous crie : *Ne crains rien, reste fidèle, tiens bon jusqu'à la mort, et je te donnerai la couronne de vie.*

III

Après avoir entendu les avertissements du Seigneur aux anges des Églises, Jean vit l'horizon céleste s'élargir devant lui. Les lois divines de la providence générale dans le gouvernement des peuples se dévoilèrent à ses yeux, et le prophète entra dans la politique de Dieu.

Il n'y a rien de plus grand que les principes qu'elle pose, et il n'y a rien de plus clair que l'application exacte qu'elle en fait aux révolutions qu'elle annonce dans le monde.

La première vérité qui fut montrée à saint Jean, c'est l'action divine souveraine dans l'histoire. Que le débat s'agite avec les stoïciens et avec les cérin-

thiens, comme du temps de saint Jean; qu'il se pose, comme aujourd'hui, entre le spiritualisme et le matérialisme, l'éternelle question c'est de savoir si l'avenir suprême, définitif, appartient aux forts et aux habiles; si, pour être grand, il peut suffire d'être heureux; si le dernier mot des choses est dans le succès; si enfin le droit et le devoir ne sont que de belles fictions, ou si ces deux grands mots sont aussi de grandes choses dont la sanction finale repose aux mains de Dieu.

A ces problèmes le prophète reçut une solution. A la politique humaine, infirme ou insidieuse, l'Apocalypse oppose la politique divine, puissante mais patiente, certaine de son but, regardant l'homme qui s'agite tandis que Dieu le mène, secouant les trônes des rois qui se cachent d'effroi, et tenant suspendue la coupe de ses fléaux sur la tête des empires enivrés de domination, de gloire et de volupté. « Lorsque les choses prédites depuis tant de siècles arriveront, dit le grand Newton, le genre humain possèdera la preuve la plus complète que ses destins sont gouvernés par une souveraine Providence[1]. »

C'est la première réponse du livre inspiré : il y en a une autre qui complète celle-ci : c'est que Dieu fait tout ici-bas en vue de son Église. Il n'y a qu'un intérêt pour lui, celui des âmes; il n'y a qu'un combat, celui du bien contre le mal, symbolisé par celui de cette femme, belle comme la lumière, fou-

[1] Newton : *Observat. sur les Prophéties*, ch. II.

lant la lune aux pieds et couronnée d'étoiles qui est la Religion, luttant contre le dragon, dont la rage ne cesse de circonvenir les enfants que met au jour cette mère immortelle. Que les esprits curieux de haute philosophie étudient l'Apocalypse à ce point de vue : il n'y en pas de plus sûre et de plus belle que celle-là.

La vision de saint Jean lui montra cette sagesse appliquée aux grands événements de l'avenir de l'Église et du monde.

Quels sont ces événements? Quand furent-ils accomplis, ou quand le seront-ils? — Assurément ici l'ombre se mêle à la lumière; l'Apocalypse est encore, en un grand nombre d'endroits, le livre fermé de sept sceaux; il contient autant de mystères que de mots, a écrit saint Jérôme : *Tot verba quot sacramenta;* et longtemps encore ces mystères feront la dispute des docteurs et des mystiques. « L'erreur des interprètes, dit encore Newton, est de fixer l'époque à laquelle les prophéties doivent s'accomplir. Dieu a inspiré les révélations de Jean, non point pour satisfaire la vaine curiosité des hommes, mais pour justifier sa prévision divine après l'accomplissement. La seconde apparition de Jésus-Christ en ce monde expliquera l'Apocalypse, et les yeux de toute la terre se tourneront ainsi vers la vérité pour ne plus la méconnaître[1]. » — « Qu'on ne me demande donc rien de l'avenir, ajoute Bossuet. L'avenir se trouve toujours bien autrement que nous ne pen-

[1] Newton, *Observat. sur les prophéties*, ch. II.

sons, et les choses mêmes que Dieu en a révélées arrivent par des manières que nous n'aurions jamais prévues. Mais pour ce qui est du sens immédiat, que je regarde comme accompli, on ne peut douter qu'il ne soit utile de le rechercher[1]. »

Ainsi l'obscurité de certaines prophéties ne saurait autoriser à les négliger toutes. Quelques-unes sont devenues claires par l'événement, et c'est ainsi qu'on voit briller deux faits immenses, dont Jean fut le prophète, et dont nous sommes les témoins.

Le premier événement est la réprobation et la chute finale de l'empire romain. C'était pourtant l'époque où l'astre de Rome semblait jeter son plus brillant éclat : aucun regard mortel n'eût pu apercevoir Alaric et les barbares. Jean les voit. Quelle étrange apparition des siècles, et combien le prophète laisse loin derrière lui les deux historiens romains, dont l'un venait de s'éteindre, et dont l'autre s'élevait dans une renommée sans égale ! Tite-Live avait raconté le passé de sa patrie pour en célébrer la gloire; Tacite peignait le siècle présent pour en dévoiler les vices. Plus grand que l'un et l'autre, cet exilé était l'historien de l'avenir; et, lançant de son rocher solitaire de Patmos d'irréfragables arrêts contre la Rome de Domitien, il dénonçait la fin de la ville éternelle. « Cette nouvelle Babylone, cette cité qui dresse comme sept têtes superbes ses sept collines illustres, cette mère toute remplie d'impuretés et de luxure, revêtue de la pourpre comme il

[1] Bossuet, *Préface sur l'Apocalypse*, xv.

convient aux reines, portant écrit sur son front son nom mystérieux, riche de l'or du monde, couverte de pierreries, tenant la coupe de l'orgie, ivre du sang des martyrs et des saints; la grande ville enfin qui possède l'empire sur les rois de la terre[1], » il n'y a pas à s'y méprendre. c'est bien Rome; c'est la lamentable histoire de sa chute que dictait l'ange de Patmos quand, trois siècles d'avance, il criait avec force :

Elle est tombée, elle est tombée la grande Babylone. Sortez de son enceinte, ô vous qui êtes mon peuple, pour ne pas tremper dans ses crimes et ne pas souffrir de ses maux.

Dans un même jour fondront sur elle la mort, le deuil, la famine; le feu l'embrasera, et les rois qui ont vécu avec elle dans les délices pleureront en voyant la fumée de l'incendie.

Les pilotes, les marchands et les navigateurs qui fréquentaient la mer se sont arrêtés au loin, et, regardant le lieu de l'embrasement immense, ils se sont dit : Quelle ville fut jamais semblable à cette grande ville[2]?

[1] Apoc. XVII, 3 et sq; XVIII, 2 et sq.

[2] Ibid., XVIII, 1 et sq.

De telles prophéties survenant parmi les triomphes de Rome, et tombant au sein des fêtes de la Grèce enivrée, soulevaient des colères et des éclats de rire dont l'écho se retrouve dans la satire du temps : *Le Patriote, ou le Catéchumène*, que nous avons déjà citée.

« Comment va le monde? demandait un chrétien.

« — Tout est bien, tout sera bien, » répondait le païen.

« Les chrétiens branlent la tête et froncent le sourcil : « Non,

Les Visigoths se chargèrent d'accomplir à la lettre la prophétie de saint Jean[1]. Selon qu'il l'avait prédit, il y eut des élus qui, par horreur des péchés et par crainte des malheurs de cette Rome infidèle,

disent-ils, la patrie est menacée de grands maux! » Et, débitant aussitôt mille choses charmantes, ils parlent de révolutions, de grands troubles, de bouleversements près de fondre sur la ville, et d'armées impuissantes, et d'ennemis vainqueurs. »

A ce tableau, le patriote, c'est le nom que le païen se donne, déclare qu'il ne se contient plus, il bouillonne de colère: « O les plus misérables des hommes, s'écrie-t-il, assez d'impertinences! C'est trop longtemps braver ces hommes au cœur de lion, qui portent le casque et la lance, et ne respirent en leur âme que la flamme des combats. Ne craignez-vous pas que les malheurs dont vous nous menacez ne se retournent contre vous qui osez faire ainsi mépris de la patrie? »

» Hommes en l'air, ajoute-t-il, dans quelles régions nuageuses avez-vous vu ces choses? Si telle est la lumière de vos prophéties, votre grossière ignorance vous a trompés deux fois! Inventions de bonnes femmes, contes de nourrices que tout cela! Est-ce que vous pouvez connaître les choses à venir? Non, ces choses ne sont point, et ne seront jamais. Vous êtes le jouet de vos songes, vous ne vous plaisez que dans le mal, vous souffrez de nos bonheurs, vous les avez en horreur; et le beau profit que vous faites en nous souhaitant de tels maux! Finissez-en, de grâce, avec ces folles rêveries, avec ces divinations et ces desseins pervers; ou sinon tremblez qu'un dieu ne vous fasse payer cher le crime de vos imprécations contre votre patrie, et les paroles par lesquelles vous la déshonorez. »

A la fin, comme contraste, le pamphlet fait survenir un brave homme essoufflé, annonçant pompeusement que les Perses sont vaincus, que Suse vient d'être soumise, que l'Arabie entière sera traînée en triomphe. C'était la réfutation des prophéties chrétiennes, et il ne restait plus qu'à rendre grâces aux dieux, en laissant dire les fous.

1 V., sur la prise de Rome par Alaric, Zozim. *Hist.* lib. V, p. 105. — S. Hieronym. *ad Princ. Epitaph. Marc. Epistol.* XVI, *nunc* XCVI.

sortirent de son enceinte et se jetèrent sur les navires, d'où ils purent voir la flamme qui dévorait les maisons de la ville maudite. Les uns s'enfuirent en Afrique, et y trouvèrent Augustin, qui méditait le livre de la *Cité de Dieu*. Ce livre n'était que l'histoire de l'accomplissement de l'Apocalypse, et le développement éloquent de la politique divine [1]. Les autres se réfugièrent auprès de saint Jérôme, qui, caché et pleurant dans sa grotte de Bethléhem, lisait alors les lugubres *Visions d'Ézéchiel*. Les entendant raconter les désastres de la patrie, il se rappela les paroles de l'apôtre inspiré, et, laissant là son prophète, il s'écria comme l'ange de l'Apocalypse : « *Factum est!* c'est fait! Babylone est tombée; Rome est prise, pillée, ravagée par la flamme, et devenue le sépulcre de ses propres enfants. La lumière de l'univers est éteinte, la tête de l'empire est coupée, c'est le monde tout entier qui périt dans une ville [2]. »

Mais, ainsi qu'on l'a dit, Dieu n'efface que pour écrire; et un second événement non moins grand, plus heureux, fut montré à saint Jean.

« Ce n'est pas la chute de Rome, a observé Bossuet, ni de l'empire idolâtre et persécuteur, que Jésus-Christ veut découvrir principalement au prophète; c'est, dans la chute de cet empire, celle de l'idolâtrie, et, avec la ruine de l'empire de Satan,

[1] S. August. *de Civitate Dei*, lib. XX, integr.
[2] S. Hieronym. *Proœmium in lib. I et III Ezech.*

le parfait établissement du règne de Jésus-Christ et de son Église.

« Jésus-Christ avait dit : « Maintenant le monde va être jugé ; maintenant le prince de ce monde va être chassé dehors ; et, lorsque j'aurai été élevé de terre, je tirerai tout à moi[1]. » L'accomplissement de cette parole de Notre-Seigneur, si soigneusement remarquée par saint Jean, est le sujet tout entier de son Apocalypse. On y voit les combats du diable et de ses anges contre l'Église naissante. Leurs efforts sont inutiles, leurs prestiges découverts ; le dragon est enchaîné, le prince du monde est vaincu ; le démon avec la bête, avec le faux prophète, sont jetés dans un étang de soufre et de feu pour y être tourmentés aux siècles des siècles[2].

« De l'autre côté, dans le même temps, on voit Jésus-Christ vainqueur, et tous les royaumes du monde composant le sien. Ainsi il attire à lui tout le monde ; et ses martyrs s'assoient afin de juger le monde[3]. »

Le concile de Nicée donna une grande image de ce triomphe du Christ. « Pour la première fois depuis les jours de Moïse, émancipateur de l'homme au milieu des nations esclaves de l'ignorance et de la force, se renouvela la manifestation divine du Sinaï. Comme autour du camp des Hébreux, les idoles étaient debout autour du concile de Nicée, lorsque les interprètes de la nouvelle loi proclamè-

1 Joan. XII, 31-32.
2 Apoc. XIX, 20 ; XX, 9, 10.
3 Bossuet, *l'Apocalypse*, ch. III, p. 130.

rent la suprême vérité du monde : l'unité de Dieu et la divinité de Jésus. Arius fut condamné. Les fables des prêtres qui avaient caché le principe vivant, les mystères dans lesquels les philosophes l'avaient enveloppé, s'évanouirent. Le voile du sanctuaire fut déchiré avec la croix du Christ; l'homme vit Dieu face à face. Alors fut composé ce Symbole que les chrétiens répètent, après quinze siècles, sur toute la surface du globe[1]. » Là siégèrent en ce jour, comme l'avait vu saint Jean, *ceux qui avaient souffert pour le témoignage de Jésus, et le jugement leur fut donné*[2]. Les Pères du concile purent chanter ensemble le cantique que l'apôtre a mis sur les lèvres des vainqueurs de la Bête : *Vos ouvrages sont grands et admirables, ô Seigneur Dieu tout-puissant! O Roi des siècles, vos voies sont justes et véritables! Qui ne vous craindra, Seigneur, et qui ne glorifiera votre nom? Car vous seul êtes miséricordieux, et toutes les nations viendront, et se prosterneront en votre présence, parce que vos jugements se sont manifestés* [3].

1 Chateaubriand, *Étud. historiq.*, 2e Disc.

2 Et vidi sedes, et sederunt super eas, et judicium datum est illis... qui non adoraverunt bestiam propter testimonium Jesu et propter verbum Dei. (Apoc. xx, 4.)

3 Vidi... eos qui vicerunt bestiam... habentes citharas Dei :
Et cantantes canticum Moysi servi Dei et canticum Agni, dicentes : Magna et mirabilia sunt opera tua, Domine Deus omnipotens; justæ et veræ sunt viæ tuæ, Rex sæculorum.
Quis non timebit te, Domine, et magnificabit nomen tuum? Quia solus pius es, quoniam omnes gentes venient, et adorabunt in conspectu tuo, quoniam judicia tua manifesta sunt. (Apoc. xv, 2, 3, 4.)

IV

Mais le triomphe suprême de l'Église n'est pas dans ce monde. Dans une dernière partie du livre sont dévoilées les gloires de l'éternité après celles du temps. Le ciel s'ouvre devant saint Jean pour la troisième fois : ce n'est plus de l'Église d'Asie, ni de l'empire romain, qu'il s'agit désormais; le dernier acte du drame se dénoue dans le sein de Dieu :

Je vis un nouveau ciel et une nouvelle terre; car le premier ciel et la première terre avaient disparu, et la mer n'était plus.

Et moi, Jean, je vis descendre du ciel la sainte cité, la nouvelle Jérusalem qui vient de Dieu, ornée comme l'épouse qui s'est parée pour son époux.

Et j'entendis une voix forte sortir du trône, et elle disait : Voici la tente de Dieu avec les hommes, et il demeurera avec eux. Ils seront son peuple, et Dieu au milieu d'eux sera leur Dieu.

Dieu essuiera toute larme de leurs yeux; et il n'y aura plus ni mort, ni cris, ni douleur, parce que les premières choses sont passées.

Alors celui qui était assis sur le trône dit : Voici que je vais faire toutes choses nouvelles...

Et il me dit encore : C'est fait! Je suis l'Alpha et l'Oméga, le principe et la fin. Je désaltèrerai à la source d'eau vive tout être qui a soif.

Celui qui sera vainqueur héritera de ces choses, et je serai son Dieu, et il sera mon fils[1].

La palingénésie universelle du monde remplit le chapitre suivant. La Jérusalem nouvelle s'élève du désert, brillante de clarté; le fleuve de la vie y coule, pur comme le cristal; et, au lieu qu'ici-bas nous marchons dans la mort, l'arbre de vie ombrage les nouvelles nations, qu'il nourrit de ses fruits sans cesse renaissants. Il n'y a plus de nuit, il n'y a plus de ténèbres; le soleil lui-même n'a que faire dans ce lieu de l'immortelle splendeur, que Dieu remplit de lumière, et dont il est le centre. C'est la beauté radieuse, c'est la pureté sans tache; rien de souillé ne saurait entrer dans ce séjour, où le mal n'a pas de place. Le temps lui-même n'est plus, et le règne des élus ne connaît pas de fin. *L'Esprit et l'Épouse se crient l'un à l'autre : Venez!* Car, dit sainte Thérèse, ce qui précède sur la terre n'était que fiançailles. Ici est le mariage de l'âme avec Dieu[2].

La vision de saint Jean efface tout ce qu'on avait dit sur la vie future. Il y avait quatre mille ans que

[1] Apoc. xxi, 1 et sq.

[2] « L'âme ne sort plus de ce centre, et rien ne trouble plus sa paix. Ici est le mariage de l'âme avec Dieu ; ce qui précède n'était que fiançailles. Les visites de Dieu passaient vite : ici cette faveur dure toujours. Toujours la vie bouillonne et coule, et se répand sur les demeures de l'âme. Cette demeure centrale est le lieu du divin soleil, où habite le grand Dieu..., Dieu étant ce divin soleil qui est et qui demeure toujours au centre de l'âme, fécondée par sa douce et vivifiante chaleur. » (Sainte Thérèse, *Château de l'âme*, viiie demeure, ch. i.)

nous rêvions du ciel. Tous les regards montaient là; mais, ne le pouvant entrevoir, les hommes s'en étaient fait des idées incomplètes, très-souvent erronées : « l'œil n'avait point vu, l'oreille n'avait point ouï, le cœur n'avait pas senti ce que Dieu préparait aux âmes qu'il avait chéries. » Homère y avait mis les jeux et les combats; Platon y avait mis la sagesse et la beauté; Pythagore y plaçait les sphères harmonieuses; Cicéron y retrouvait la gloire et la patrie, dans son fameux *Songe de Scipion;* Virgile venait d'y mettre la poésie et la vertu : mais, si beau que cela fût, cela ressemblait à la terre; ce n'était pas le ciel, parce que n'était pas la présence, la vision, la jouissance de Dieu.

Voici le tabernacle de Dieu avec les hommes; il demeurera avec eux! Le premier qui vit cela vit la béatitude la seule digne de Dieu et la seule digne de l'homme; car l'infini commença à lui apparaître. « Qu'ai-je voulu, Seigneur, et qu'ai-je cherché au ciel et sur la terre, sinon vous? » demandait le Psalmiste. Et nous-mêmes, que cherchons-nous dans ce qui brille et fuit, sinon le divin Bien, qui se dérobe ici-bas à nos embrassements? « Mais je serai rassasié, Seigneur, quand votre gloire me sera apparue, » disait encore le prophète. L'Apocalypse révéla cette plénitude parfaite, où l'homme et Dieu se rencontrent dans une société indissoluble et éternelle.

Société immense, multitude innombrable faite de toute tribu, de toute race, de toute langue! L'Élysée des païens était le séjour exclusif des héros et des

rois; et quels autres, en effet, voyez-vous errer dans les prairies élyséennes, dans les champs d'asphodèle? Le vrai ciel, le ciel de Jean, s'ouvre à de plus nombreux comme à de plus grands vainqueurs; car les couronnes y sont le prix de la sainteté. Jusqu'ici les passions, les besoins, et dès lors les souffrances de la terre, suivaient les âmes païennes dans leur ciel attristé : rien n'attriste les cœurs qui s'abreuvent de la vie aux sources intarissables de l'Agneau et de Dieu. Enfin, dans l'Élysée, tout le bonheur expirait dans un oubli fatal. Le Léthé ne coule pas dans le paradis de saint Jean; là ne monte ni la mort ni la séparation, et les affections en Dieu dureront autant que lui.

Telle sera la beauté, telle sera l'unité, telle sera l'immensité, telle sera l'éternité de la demeure vivante que l'Écriture appelle la *Jérusalem céleste.* Elle est resplendissante de *la lumière de l'Agneau*, comme saint Jean dit encore. Jésus est cet *l'Agneau immolé dès le commencement du monde*. Hier c'était l'agneau, victime figurative, que les Juifs se partageaient dans le festin de Pâque. Aujourd'hui, ici-bas, c'est l'Agneau que Jean a rencontré sur le bord du Jourdain, et qu'il mange à la Cène : *Ecce Agnus Dei!* Demain, au ciel ce sera l'Agneau glorifié, triomphant sur l'autel éternel où le chante toute langue : il n'y a pas de plus large synthèse que celle-là [1].

[1] Ceux-là ont pu en avoir quelque image qui ont vu, à Saint-Bavon de Gand, la scène de l'Agneau mystique, dans l'admirable peinture que Van Eyck en a faite. L'Agneau est sur l'autel, la

Dans cette vie divinisée tous les rêves se réalisent, tous les vœux sont comblés; et, se portant lui-même garant de ces promesses, Jean le prophète ajoute : *Moi, Jean, ai vu ces choses, je les ai entendues; après quoi je me mis aux pieds de l'ange qui venait de me les montrer, et je l'adorai!*

Adorer! n'est-ce pas ce qu'on est tenté de faire quand on a lu ces pages? *Heureux celui qui garde la prophétie de ce livre,* répète l'apôtre par deux fois. Heureux celui qui croit qu'ici-bas Dieu lui-même est notre Providence. Heureux celui qui espère que là-haut Dieu lui-même sera notre récompense. « Oh! que la contemplation de ce magnifique, de cet immense, de ce ravissant système d'amour, qui embrasse tout, est propre à élever et agrandir notre âme! s'écrie un savant illustre. Qu'elle est propre à nourrir notre reconnaissance pour cette Bonté

flamme sainte dans le regard, dans l'attitude d'une victime, mais de la victime divine. Il ne souffre plus, il règne. Les anges l'adorent à genoux, les vieillards l'encensent, les vierges lui chantent leur hymne : l'allégresse est sur les fronts, l'*Alleluia* retentit sur les harpes sacrées. La Jérusalem céleste montre ses tours de diamants et ses murailles de saphir. La croix y apparaît, maîtresse comme un sceptre; l'autel y semble un trône. Le sang qui coule de l'Agneau est un sang glorieux : une fontaine jaillit en sept jets étincelants. Il est écrit au bas que c'est la source de la vie. La vie c'est l'Agneau lui-même, comme il est dit aussi : *Jesus vita.* Elle déborde de toutes parts. Une moisson de fleurs jaillit sous cette rosée. Le paradis en est rempli d'éclat et de jeunesse. Jean, près de l'autel, contemple l'Agneau transfiguré; et au premier plan deux groupes, le regard ébloui en présence du mystère, représentent notre monde, tandis qu'au-dessus de tout, le Saint-Esprit rayonne dans un ciel sans fin.

adorable qui nous a ouvert par son Envoyé divin les portes de cette bienheureuse éternité, le grand, le perpétuel objet de nos désirs ! Déjà elle nous met en possession de ce royaume qu'elle nous avait préparé depuis la fondation des siècles. Déjà elle place sur notre tête la couronne immarcessible de gloire ! Déjà nous sommes assis dans les lieux célestes; le sépulcre a rendu sa proie, la mort est engloutie pour toujours; l'incorruptible a succédé au corruptible, le spirituel à l'animal, le glorieux à l'abject. Les plus longues révolutions des astres entassées les unes sur les autres ne peuvent plus mesurer notre durée. Il n'est plus de temps, l'éternité commence; et avec elle une félicité qui ne doit point finir. Transportés de joie, de gratitude et d'admiration, nous nous prosternons au pied du trône de notre Bienfaiteur. Nous nous écrions : Notre Père, notre Père ! Nous... Saisissez la vie éternelle[1] ! »

Saint Jean avait écrit dans son Apocalypse : *Je dénonce à tous ceux qui entendent les paroles de cette prophétie que, si quelqu'un y ajoute quelque chose, Dieu le frappera des plaies marquées en ce livre. Et, si quelqu'un retranche quelque parole du livre de cette prophétie, Dieu l'effacera lui-même du livre de la vie*[2].

En dépit de ces anathèmes, l'Apocalypse de Jean

[1] Charles Bonnet. Palingénésie philosophique. Conclusion.

[2] Apoc. xxii, 18, 19.

subit plusieurs sortes de contrefaçons et de travestissements. Il y eut l'Apocalypse prétendu de saint Pierre, qui pendant un certain temps obtint quelque crédit. Il y eut le Ravissement de saint Paul au troisième ciel, qui fut composé et célébré par les gnostiques. Cérinthe lui-même avait fait une Apocalypse en opposition à celle du saint apôtre. Enfin on vit paraître l'Apocalypse apocryphe de saint Thomas et de saint Étienne, réprouvées l'une et l'autre par le pape saint Gélase. C'était surtout le génie vaporeux de l'Orient qui aimait à se nourrir de ces rêveries mystiques; et l'on ne sait pas assez quel péril l'illuminisme de cette première époque fit courir à la foi. L'anathème de saint Jean avait pour but de défendre la raison égarée contre ses propres excès, en leur opposant la sacrée barrière d'une révélation véritable.

Saint Jean ne demeura pas longtemps dans l'île de Patmos après cette vision. Des nouvelles venues de Rome apprirent que Domitien venait d'expier ses crimes, le 15 septembre de l'année 96. On apprit en même temps l'avénement de Nerva, dont un des premiers actes fut de rappeler les bannis que l'on avait condamnés pour cause d'*impiété*. C'est ainsi que Dion Cassius désigne le christianisme, qu'il ne connaissait pas.

Saint Jean quitta Patmos[1]. On a représenté la foule des insulaires, attristés de ce départ, se jetant aux pieds de l'apôtre, et lui disant avec larmes :

[1] Euseb. *Hist. Eccl.* lib. III, cap. xv, xvii.

« Bon maître, nous sommes encore trop faibles dans la foi, restez avec nous, ne nous abandonnez pas, ou du moins laissez-nous quelqu'écrit qui nous affermisse dans la parole de Dieu. » Jean leur laissa son livre de l'Apocalypse. Puis il leur dit adieu, et prit la mer pour s'en retourner à Éphèse. Il n'en avait été éloigné que deux ans.

CHAPITRE XX

RETOUR A ÉPHÈSE. — ÉPÎTRE A ELECTA — ÉPÎTRE A CAIUS — LE JEUNE HOMME CONVERTI

I

Ce fut donc dans l'année 97 que l'apôtre put revoir son Eglise d'Éphèse, où tout appelait le bonheur et le bienfait de son retour.

En effet, un grand deuil venait de désoler cette chrétienté. Selon le *Martyrologe* et le *Menologium*, ce fut dans cette même année que périt glorieusement son évêque Timothée, le disciple de saint Paul et le compagnon de saint Jean. Jean, qui avait laissé « ce bon soldat du Christ » au plus fort de la mêlée engagée contre l'hérésie et contre l'idolâtrie, n'ignorait point ses périls. De son île solitaire il voyait et dénonçait, en son Apocalypse, les abominations qui étaient pour le troupeau la pire des contagions, celle de la volupté. Mais, en louant *les grandes œuvres, le travail et la patience de l'ange de l'Église d'Éphèse*, Jean parlait déjà *des maux qu'il avait supportés pour le nom de Jésus-Christ*, et faisait pressentir que le mal aurait contre lui des représailles mortelles.

Il ne se trompait point. Au lendemain des tremblements de terre qui l'avaient secouée jusque dans ses fondements, on voyait la folle Éphèse mener, sur ses tombeaux ou ses décombres, les pompes orgiaques de sa déesse ou de ses dieux. La plus célèbre de ces fêtes était une assemblée annuelle, appelée *Catagogie,* sorte de bacchanale qui rappelait les plus monstrueux excès de Byblos et de Corinthe. On y voyait une foule, ivre de vin et de débauche, armée de massues, portant les images de ses dieux, barbouillée ou masquée, parcourir les quartiers principaux de la ville, chantant des vers obscènes, s'attaquant impudemment aux hommes et aux femmes, sans ménager les violences quelquefois meurtrières que légitimait le culte de la divinité.

Il était de bon goût de mêler à ces cris délirants de l'ivresse de grossières injures au Christ et aux chrétiens. Timothée ne les put souffrir; indigné de ces outrages, il ne se contint plus, nous rapportent les Actes de son martyre. Il se jeta hardiment devant le cortége impie, protestant contre ces blasphèmes au nom de Jésus-Christ. C'était courir à la mort. Sa présence mit en fureur la féroce assemblée. On l'accabla de pierres, puis les massues l'achevèrent. Il n'en fallait pas tant pour en finir avec un homme faible de corps et qui depuis longtemps ne faisait que traîner une vie languissante [1].

1 Polycrat. *Vita S. Tim.;* edit. P. Pithou.
Baron. *Annal. Eccl.,* t. I, p. 395.
Le Quien, *Oriens Christianus*, p. 669 et 672.
Bolland. *Acta Sanctor.*, XXIV *Januarii.*

« Mon fils, lui avait jadis écrit saint Paul dans sa lettre d'adieu, mon fils, sois toujours fort dans la grâce du Christ. Travaille comme un bon soldat de Jésus-Christ. Moi aussi, je travaille jusqu'à souffrir les fers, ainsi qu'un malfaiteur; mais on n'enchaîne pas la parole de Dieu. Voici la promesse fidèle : Si nous mourons ensemble, ensemble nous vivrons... J'ai combattu le bon combat, j'ai parcouru la carrière, j'ai défendu la foi. Il ne me reste plus qu'à recevoir la couronne que me décernera la justice de mon Juge[1]. »

Timothée à son tour obtint cette couronne. Il respirait encore quand ses disciples le portèrent sur la montagne voisine, où il expira au milieu de leurs prières. Ceci se passait donc au commencement de l'année 97, qui était la deuxième du règne de Nerva, le 24 janvier, auquel jour la fête du saint est célébrée dans l'Église latine. Une grotte du mont Libate, près duquel il était mort, reçut le corps du martyr. Saint Jean devait bientôt y reposer auprès de lui.

Il ne fallut rien moins que son arrivée pour consoler ces tristesses. Toute l'Asie chrétienne s'émut de son retour. Une fois libre il ne tarda pas à recommencer ses courses d'apôtre dans cette contrée, heureuse de saluer en lui le confesseur de la foi qu'il venait prêcher. L'antiquité nous a conservé le souvenir des missions de saint Jean au sein des chrétientés fondées[2], instituées et gouvernées par

1 II Tim. IV, 5-8.

2 Sancti Patres tradunt quòd, post reversionem suam de

lui. Lui-même, dans ses épîtres, nous apparaît visitant ses Églises l'une après l'autre, combattant les erreurs, corrigeant les mœurs, fortifiant les défaillances, et portant en tout lieu cette mansuétude qui est le caractère éminent de sa vie et de son sacerdoce.

Tel est aussi le caractère des légendes nombreuses relatives à cette époque de la vie de saint Jean.

Selon les unes, le grand apôtre est à peine débarqué dans le port d'Éphèse, qu'un convoi funèbre se présente à sa vue. C'est celui de Drusiana, une chrétienne de la ville, morte durant l'exil de l'homme de Dieu, sans avoir eu la consolation de le revoir. Jean arrête le cortége, ressuscite la morte, qui bénit, avec le peuple, le nom du Seigneur Jésus. Cette résurrection, diversement racontée, fait le fond d'un récit qui se retrouve dans un grand nombre de chroniques orientales.

Dans d'autres, on voit saint Jean devenir pour son peuple l'objet d'un culte reconnaissant : « Les uns, est-il raconté, voulaient toucher ses mains; les autres désiraient les porter à leurs yeux ou les tenir sur leur poitrine. Beaucoup étaient réconfortés par sa parole, ou guéris par le seul attouchement de sa robe [1]. »

exsilio, in Epheso et circà adjacentia loca prædicaverit, ibique mortuus sit et corpore quiescat. (S. Ambros. *in Apocalyps. Expos.* cap. x; Appendix ad opera.)

[1] Apud Ephesum in tantâ gratiâ hominum apostolus exstitit, ut alius manus ejus gauderet contingere, alius applicare eas oculis suis, et pectori admovere, si ità usus exposceret. Plerique,

Nous ne nous arrêterons pas aux récits des merveilles attribuées à l'apôtre. Il peut se faire qu'elles reposent sur un même fond de traditions premières et véridiques. Mais la critique ne saurait les dégager sûrement des excroissances parasites dont l'imagination trop libre des Orientaux a chargé ce sujet.

C'est à cette même époque de la vie de saint Jean que se rapportent ses deux dernières épîtres canoniques. Dès le second siècle, l'Église les avait reconnues comme étant du saint apôtre. En Orient, Origène, Clément et Denys d'Alexandrie; en Occident, le Catalogue trouvé par Muratori, saint Irénée de Lyon, leur donnent saint Jean pour auteur. Aussi bien elles ont, avec son Évangile, des traits de ressemblance qui, eux seuls, suffiraient à les faire reconnaître pour filles d'un même père.

La première de ces épîtres s'adresse à Electa. Je ne puis me ranger à l'opinion de ceux qui, par ce mot d'Electa, veulent entendre une Église, une société d'élus. Pourquoi recourrait-on à ce sens allégorique, quand le sens littéral n'a rien que de plausible? Pourquoi Jean n'aurait-il pas adressé cette lettre à une chrétienne charitable, comme tout le donne à entendre? Il n'y a pas d'étrangeté dans ce nom d'Electa, que nous trouvons porté, d'ailleurs, par plusieurs personnages de ce temps. Puis n'est-il pas plus sage de s'en tenir à l'opinion des plus anciens Pères?

etiam tactu vestis exhilarati, quia tetigerant amictum ejus sanabantur. (Abdias, apud L. de la Barre, *Hist. vet. Pat.*, p. 23.)

L'un des plus considérables par son antiquité et son autorité, Clément d'Alexandrie, nous apprend que la lettre était adressée à une chrétienne de Babylonie[1]. Electa y élève dans l'exercice de la foi et de la charité une famille digne d'elle et qui compte des filles, car Clément désigne cette épître sous le titre d'Épître aux Vierges. Mais, si défendue que soit la maison d'Electa contre la contagion du dehors, le mal peut y pénétrer. C'est pour la prémunir contre ces pressants périls que l'apôtre lui écrit; et, dans l'épître adressée à une seule famille, toute famille peut trouver la règle de ses devoirs.

Cette lettre est courte. Elle rappelle, par son langage comme par sa doctrine, la première épître de Jean. L'apôtre y prend lui-même le titre de vieillard, d'ancien ou de prêtre, selon la synonymie de ces mots dans le grec. D'ailleurs les répétitions fréquentes de cette petite lettre y font assez sentir cet âge suprême de la vie, qui réduit tout à l'unité d'une idée souveraine qu'il faut redire toujours. La charité est pour Jean ce dernier mot de tout.

Il débute par des vœux et des félicitations :

L'Ancien à Electa et à ses enfants, que j'aime dans la vérité. Avec moi l'aiment tous ceux qui ont connu la vérité... Que la grâce, la miséricorde, la paix de Dieu le Père et de Jésus-Christ son Fils soient avec vous dans la vérité et la charité.

Je me suis réjoui, parce que j'ai su que vos en-

1 Scripta est vero ad quamdam Babyloniam. (Clem. Alex. *Adumbr. ad II Joan.*, Op. t. II, p. 1011.)

fants marchaient dans la vérité, comme nous en avons reçu le commandement du Père.

Vient alors l'exhortation au nécessaire amour de Dieu et du prochain :

Et maintenant, Electa, je vous en supplie, non point par un commandement nouveau, mais par ce qui fut prescrit dès le commencement : Aimons-nous les uns les autres.

Or posséder en soi la charité de Dieu, c'est marcher selon les commandements de Dieu. Voilà le commandement dans lequel il faut marcher, selon que vous l'avez entendu dès le commencement.

Après la charité, la vérité est le grand bien qu'il faut garder et défendre :

De nombreux séducteurs ont paru dans le monde, qui ne confessent pas que Jésus-Christ est venu dans la chair. Celui qui parle ainsi est séducteur et antechrist.

Pour vous, veillez, afin de ne rien perdre de vos œuvres, mais afin d'en recevoir une pleine récompense. Celui qui recule et qui ne demeure pas dans la doctrine du Christ, ne possède pas Dieu. Celui qui demeure dans la doctrine, celui-là possède le Père et le Fils.

Si quelqu'un vient à vous qui ne vous apporte pas cet enseignement, gardez-vous de le recevoir en votre maison et de lui donner le salut. Car lui donner le salut, c'est se rendre participant de ses œuvres mauvaises.

Tout se termine par l'espérance d'une prochaine visite :

J'ai d'autres choses à vous écrire. Mais je n'ai pas voulu les mettre sur le papier; car j'ai l'espérance d'être bientôt chez vous, et de vous entretenir de vive voix pour que votre joie soit complète.

Les fils de votre sœur Electa vous donnent le salut avec moi [1].

Vérité, charité : les posséder sur la terre, c'est déjà posséder le ciel : « O vérité, ô charité! chante un hymne de l'Eglise, quand est-ce que viendra le jour où, après les éclipses d'ici-bas, nous jouirons enfin de votre fête éternelle! »

II

Nous avons déjà vu figurer dans cette histoire le nom de Caius. Trois personnages sont nommés ainsi dans les monuments sacrés de cet âge apostolique. L'un est de la Macédoine [2]; l'autre est de la ville de Derbé [3]. Mais il paraît que celui dont nous allons

[1] Senior Electæ dominæ et natis ejus, quos ego diligo in veritate, et non ego solus, sed et omnes qui cognoverunt veritatem...

Sit vobiscum gratia, misericordia, pax à Deo Patre, et à Christo Jesu Filio Patris, in veritate et in charitate.

Gavisus sum valdè quoniam inveni de filiis tuis ambulantes in veritate, sicut mandatum accepimus a Patre.

Et nunc rogo te, domina, non tanquam mandatum novum scribens tibi, sed quod habuimus ab initio, ut diligamus alterutrum etc. (II Joan., 1–5.)

[2] Act. xix, 29.

[3] Act. xx, 4.

parler est Caius le Corinthien, dont saint Paul fait mention deux fois dans ses épîtres[1].

Caius se distinguait par une charité qui le faisait bénir dans les nouvelles Églises de l'Asie Mineure : son hospitalité réjouissait le cœur de tous les frères. Ce n'était pas chose nouvelle que l'hospitalité, sur cette terre où l'avaient reçue et célébrée Hérodote et Homère. Mais le christianisme, en l'y rétablissant, l'avait élevée à une dignité surhumaine, en faisant voir dans l'hôte l'image de Dieu même. « Soyez hospitaliers les uns envers les autres sans vous plaindre de cette charge[2], » avait dit le prince des apôtres. « Que la fraternité vous unisse dans l'amour; gardez-vous d'oublier le devoir de l'hospitalité, » répétait saint Paul aux Hébreux[3]. « Supportez votre part de l'indigence des saints, pratiquez l'hospitalité[4], » disait-il aux Romains. Enfin Jacques le mineur, adressant en Asie son épître catholique, recommandait ce devoir dans des termes touchants où respire l'âme ardente de l'ami de saint Jean : « Mes frères, gardez-vous de faire acception de personne. Si, dans votre maison, un homme se présente ayant l'anneau d'or au doigt et portant une belle robe, tandis que le pauvre entre vêtu misérablement, gardez-vous de donner vos attentions

[1] Nous l'avions d'abord placé près de saint Jean à Éphèse, d'après la synopse de saint Athanase. L'opinion qui le place à Corinthe a pour elle de meilleures autorités et de grandes vraisemblances.

[2] I Petr. IV, 9.

[3] Hebr. XIII, 2.

[4] Rom. XII, 13.

à celui qui est richement vêtu en lui disant : Venez vous asseoir ici ; au lieu que vous dites au pauvre : Asseyez-vous au-dessous de l'escabeau de mes pieds. O mes frères bien-aimés, est-ce que ce ne sont pas les pauvres de ce monde que Dieu a choisis pour les faire riches dans la foi, et héritiers du royaume qu'il a promis à ses amis [1] ? »

La charité de Caius s'exerçait de préférence envers les missionnaires qui allaient répandre au loin la vérité chrétienne. « La plupart, dit Eusèbe, des disciples apostoliques dans lesquels brûlait l'amour de la sagesse, ayant une fois distribué aux pauvres tout leur bien, s'en allaient dans les pays éloignés prêcher l'Évangile de Jésus. Ils y fondaient des Églises, y plaçaient des pasteurs, opéraient des miracles, et les foules écoutant leurs paroles embrassaient le culte du vrai Dieu [2]. »

Ayant reçu gratuitement, ces pauvres de Jésus-Christ voulaient donner gratuitement. Aussi la charité avait-elle ménagé pour les prédicateurs, de distance en distance, des stations hospitalières où ils trouvaient asile, assistance, sauf-conduit, ne voulant imposer aucune charge aux païens, dont l'Église ne désirait posséder que les âmes.

Saint Jean avait appris que telle était la maison de Caius le Corinthien. La troisième de ses épîtres fut écrite dans le but de l'en féliciter. Il y prenait le nom de vieillard ou de prêtre, comme dans la précédente ; et voici ce qu'il disait :

1 Jacob. II, 2.
2 Euseb. *Hist. Eccl.*

L'Ancien à son très-cher Caius, qu'il aime dans la vérité.

Mon bien-aimé, je prie Dieu que vos affaires, votre santé, tout en vous soit aussi prospère que votre âme.

Je me suis grandement réjoui lorsque mes frères sont venus, et que, par leur témoignage, j'ai su que vous étiez dans la vérité; car c'est dans la vérité que vous marchez.

Je n'ai point de plus grande joie que d'apprendre que mes fils marchent dans la vérité.

Mon bien-aimé, c'est une bonne œuvre que vous exercez envers les frères, et particulièrement envers les étrangers, lesquels ont rendu témoignage de votre charité devant l'Église.

Et vous ferez bien de les faire conduire et assister en leurs voyages d'une manière digne de Dieu.

Car c'est pour son nom qu'ils se sont retirés d'auprès des gentils, ne voulant rien recevoir d'eux.

Aussi devons-nous les accueillir, afin d'avoir notre part dans l'œuvre de la vérité[1].

[1] Senior Gaio charissimo, quem ego diligo in veritate.

Charissime, de omnibus orationem facio prospere te ingredi, et valere, sicut prospere agit anima tua.

Gavisus sum valdè venientibus fratribus et testimonium perhibentibus veritati tuæ, sicut tu in veritate ambulas...

Charissime, fideliter agis quidquid operaris in fratres, et hoc in peregrinos.

Qui testimonium reddiderunt charitati tuæ in conspectu ecclesiæ. Quos benefaciens, deduces dignè Deo.

Pro nomine enim ejus profecti sunt, nihil accipientes à gentibus.

Nos ergò debemus suscipere hujusmodi, ut cooperatores simus veritatis. (III Joan., 1-8.)

Mais l'homme ennemi s'efforçait de semer la zizanie dans ces chrétientés naissantes. La fin de l'épître de Jean dénonçait avec regret un foyer de discorde dans l'Église où Caius exerçait ses vertus. Un certain Diotrèphe y avait jeté le trouble par son ambition. Ce « fils de Jupiter », comme signifie son nom, rebelle à l'autorité du vénérable apôtre, ne l'épargnait pas dans ses discours. Il se refusait aux devoirs de l'hospitalité, agissant même contre ceux qui recevaient les frères, et osant les exclure de l'assemblée sainte. Premier et triste exemple de ce pharisaïsme égoïste et dur, préoccupé d'ambition, rapportant tout à soi, et semblant ignorer que se consacrer à Dieu c'est se dévouer aux hommes.

Or quels étaient ce schisme et cette division, et n'en peut-on trouver la trace dans l'histoire?

C'est à Corinthe que Bède et les commentateurs les plus autorisés placent la résidence de Caius et le foyer de la division dénoncée en saint Jean. Or c'est à la même ville, et vers cette même date de l'an 97, que le saint pontife Clément écrivait son épître destinée à faire cesser un schisme dans cette Église. Dans la lettre de Clément et dans celle de l'Apôtre, même plainte sur ces troubles, même blâme des ambitions qui se disputaient la suprématie, même tableau des violences exercées sur les frères. « La révolte a soufflé, dit le pontife romain, et de là sont sortis les jalousies, les discordes, le tumulte, les luttes, l'asservissement. Les petits se sont insurgés contre les grands; ceux d'en bas se sont élevés contre les hommes en dignité; les ignorants, contre les

sages; les jeunes gens, contre les anciens. La dignité épiscopale a été disputée. Les apôtres l'avaient prédit; mais sachons respecter ceux qu'eux-mêmes ont choisis. Pourquoi déchirons-nous les membres du Seigneur [1]? »

Je ne sais si cet accord de temps, de lieu et de circonstances n'est pas une raison suffisante pour conclure que les lettres que nous mettons en présence ont le même objet et se rapportent aux mêmes faits. Voici, d'ailleurs, dans quels termes s'exprime ici saint Jean :

J'aurais écrit à l'Église; mais Diotrèphe, qui aime à tenir le premier rang, ne veut pas nous recevoir.

C'est pourquoi, lorsque je reviendrai parmi vous, je lui ferai connaître quel est le mal qu'il commet en semant contre nous des paroles mauvaises.

Non content de cela, il ne reçoit pas les frères; il empêche même ceux qui les voudraient recevoir, et les chasse de l'Église.

Mon bien-aimé, n'imitez point ce qui est mauvais, mais ce qui est bon. Celui qui fait bien est de Dieu; mais celui qui fait mal ne connaît point Dieu [2].

[1] *Epist. S. Clement.*, apud Cotellier. *Patres apostol.*, t. I.

Un texte plus complet des deux épîtres de saint Clément vient d'être publié par Philothée Bryenne, métropolitain de Serres, en Macédoine, d'après un manuscrit de la bibliothèque du Saint-Sépulcre, du Fanar, à Jérusalem. Constantinople, 1875.

[2] Scripsissem forsitan Ecclesiæ. Sed is qui amat primatum gerere in eis, Diotrephes, non recipit nos.

Propter hoc, si venero, commonebo ejus opera, quæ facit,

L'apôtre termine par l'éloge de Demetrius, autre chrétien fidèle et hospitalier. Puis, comme à Electa, il promet de venir :

J'ai beaucoup de choses à écrire que je n'ai pas voulu mettre sur le papier. J'espère vous voir dans peu de temps, et converser avec vous.

Paix à vous. Vos amis vous saluent. Saluez aussi chacun des amis par leur nom[1].

III

Cette visite des Églises, annoncée par l'apôtre dans ses deux dernières épîtres, était parfois marquée par d'émouvants épisodes, bien faits pour nous révéler les mœurs diverses de cette époque, et l'influence presque irrésistible de saint Jean.

Le plus célèbre est celui dont Clément d'Alexandrie nous a fait le récit, conservé par Eusèbe. L'antiquité chrétienne nous a légué peu de pages d'une

verbis malignis garriens in nos, et quasi non ei ista sufficiant, neque ipse suscipit fratres, et eos qui suscipiunt prohibet, et de ecclesiâ ejicit.

Charissime, noli imitari malum, sed quod bonum est. Qui benefacit, ex Deo est; qui malefacit, non vidit Deum. (III Joan., 9-11.)

1 Multa habui tibi scribere; sed noluit per atramentum et calamum scribere tibi.

Spero autem protinus te videre, et os ad os loqui. Pax tibi. Salutant te amici. Saluta amicos nominatim.

éloquence plus simple et d'une plus pathétique beauté[1].

« Après la mort du tyran, Jean, étant revenu de l'île de Patmos dans la ville d'Éphèse, fut sollicité de se rendre dans les contrées voisines. Il y allait pour instituer des Églises, y établir des évêques, et admettre aux fonctions du service de Dieu les hommes que désignait le signe du Saint-Esprit.

« Or il était un jour en une ville du voisinage dont même quelques-uns ont rapporté le nom. Là, ayant consolé les frères par ses discours, l'apôtre remarqua dans la foule un jeune homme beau de taille, noble de visage, et d'une âme encore plus belle que son corps[2].

« Jean prit le jeune homme près de lui, et, le présentant à l'évêque : « Voici que je vous le confie, dit-il, devant l'Église et devant Jésus-Christ. Jésus-Christ me sera le témoin du dépôt sacré que je vous remets; car c'est le trésor de mon cœur.

« L'évêque s'engagea à prendre soin de lui. Le vieillard lui répéta encore sa prière. Puis, ayant fait cela, il s'en revint à Éphèse.

« L'évêque reçut le jeune homme dans sa propre maison. Il l'éleva, l'aima, le garda comme sur son sein. Puis à la fin il lui confera la lumière céleste du baptême.

« Mais, quand il l'eut marqué du sceau du

[1] Clem. Alex., apud Euseb. *Hist. Eccl.*, lib. III, cap. XXIII, p. 92.

[1] Νεανίσκον ἱκανὸν τῳ σώματι, καὶ τήν ὄψιν ἀστεῖον, καὶ θερμὸν τὴν ψυχὴν ἰδων...

Seigneur, l'évêque commença à se relâcher de sa vigilance première. Le jeune homme se trouva ainsi trop tôt émancipé, et il ne tarda pas à se voir entouré de jeunes garçons de son âge, oisifs, effrontés, et de méchantes mœurs[1].

« Ils l'entraînèrent d'abord à partager leurs festins, le traitant somptueusement. Puis ils ne tardèrent pas à l'emmener avec eux, la nuit, quand ils allaient dérober le bien d'autrui. Enfin ils le firent tomber jusque dans les dernières profondeurs du crime.

« Pareil à un cheval généreux que sa fougue emporte dans le précipice, le jeune égaré se porta aux derniers excès. Il ne se souvint plus du salut de Dieu, ne connut plus de mesure, et voulut l'emporter sur tous ses compagnons; car il estimait que tout était perdu pour lui.

« Voilà pourquoi, formant de ces méchants hommes une compagnie de brigands, il se mit à leur tête, et devint le plus violent, le plus cruel, le plus pervers de la bande.

« Un certain temps s'écoula, et Jean fut de nouveau appelé dans la même ville.

« Ayant terminé tout ce qu'il avait à faire, il s'adressa ensuite à l'évêque, et lui dit : « O évêque, maintenant rends-moi le dépôt que Jésus-Christ et moi nous t'avons confié, en présence de l'Église dont tu es le pasteur. »

« L'évêque s'étonna d'abord, pensant qu'il s'agis-

[1] Illum verò, præmaturâ potitum libertate, æquales quidam sibi adjungunt, desides ac dissoluti et flagitiis omnibus assuefacti... At ille sensim assuescebat pravitati...

sait de quelque dépôt d'argent. Mais Jean lui ayant dit : « Ce que je réclame c'est l'âme de notre jeune frère, » le prêtre baissa les yeux, pleura, et répondit : « Il est mort[1]. »

— « Comment, et de quelle mort? — Mort à Dieu; car maintenant ce n'est plus qu'un méchant, un perdu, enfin, pour tout dire, un voleur! Il a quitté l'Église, et il tient la montagne, dont il s'est emparé avec une troupe armée de gens semblables à lui. »

« Jean, l'ayant entendu, déchira ses vêtements, se frappa le front de douleur; et, poussant de grands sanglots : « A quel gardien, dit-il, j'avais confié mon frère!... Mais qu'on m'amène un cheval, qu'on me donne un guide! » Puis, quittant l'assemblée, il partit à l'instant.

« Il arriva au lieu qu'on lui avait désigné. Les gardes avancées s'emparèrent de lui. Il les laissa faire; et, sans leur demander grâce, il leur dit fermement : « Menez-moi à votre chef, c'est pour lui que je viens. »

« Le chef était en armes, croyant qu'on lui amenait une capture. Mais, ayant vu de loin Jean, qui venait à lui, et l'ayant reconnu, il fut saisi de honte, et s'enfuit à toute hâte.

« Jean presse son cheval, le poursuit, oubliant son grand âge, et criant d'une voix forte : « Pourquoi me fuis-tu, mon fils, pourquoi fuis-tu ton père?

1 Juvenem, inquit, et animam fratris reposco. Tunc senex, demisso vultu suspirans atque illacrymans : Is, ait, mortuus est... Στενάξας κάτωθεν ὁ Πρεσβύτης καὶ τι καὶ ἐπιδακρυσας· Ἐκεῖνος, ἔφη, τέθνηκε...

un homme désarmé, un vieillard? Aie pitié de moi, mon enfant, ne crains pas. Il y a encore pour toi une espérance de vie. Je me ferai ta caution auprès de Jésus-Christ. S'il le faut, je donnerai ma vie pour toi, ainsi que le Seigneur a donné sa vie pour nous. Je donnerai mon âme pour racheter la tienne. Arrête, mon fils, crois-moi; c'est le Christ qui m'envoie[1]. »

« Ce qu'ayant entendu, le jeune homme s'arrêta; il tenait ses yeux à terre. Puis il jeta ses armes, et se mit à trembler et à pleurer amèrement.

« Jean l'aborda; mais lui, embrassant ses genoux, ne savait que le prier par ses gémissements. Il était baigné de ses larmes comme d'un second baptême: mais il tenait encore sa main droite cachée sous sa robe[2].

« L'apôtre, de nouveau, l'encourage, le rassure, lui jure qu'il obtiendra sa grâce du Sauveur; à son tour il le supplie, se met à ses genoux. Puis, s'emparant de cette main désormais purifiée, il la baise tendrement[3].

« Le jeune homme fut ramené dans l'assemblée des saints. Jean pria avec lui. Il jeûna avec lui, faisant ensemble pénitence. Il guérit ainsi son âme par la vertu de sa parole, ainsi que par celle d'un charme souverain; et il ne le quitta plus qu'il ne l'eût ressuscité et rendu à l'Église. »

1 Τί με φεύγεις, τέκνον, τὸν σαυτοῦ πατέρα, τὸν γυμνὸν, τὸν γέροντα. Ελέησόν με, τέκνον, μὴ φοβοῦ, ἔχεις ἔτι ζωῆς ἐλπίδα... ὑπὲρ σοῦ ψυχὴν ἀντιδώσω τὴν ἐμήν. Στῆθι, πίστευσον, Χριστός με ἀπέστειλεν.

2 ...Μόνην ἀποκρύπτων τὴν δεξιάν.

3 Γονυπετῶν, αὐτὴν τὴν δεξιὰν καταφιλῶν.

De pareils traits n'ont pas leur analogue dans l'antiquité profane. On avait bien pu voir, dans cette même Ionie, des vieillards à cheveux blancs pleurer leurs jeunes fils tombés dans les combats. On avait vu un vieillard, un poëte, s'en aller, lui aussi, de ville en ville, chantant la vertu des hommes et la puissance des dieux. Mais cette puissance n'était qu'une puissance brutale, cette vertu n'était que la vaillance guerrière. On n'était pas entré dans l'empire des âmes ; on ne soupçonnait pas ces hérauts inspirés, ne chantant que la paix, n'annonçant que le pardon. La fade mythologie ne pouvait rien comprendre à ces sublimités de la théologie qu'un pêcheur lui révélait pour la première fois. Seulement le nouveau monde vers lequel on marchait se faisait pressentir par ces souffles nouveaux de la sainte parole, par ces parfums de vertu qu'envoyait le rivage encore voilé de l'avenir. La jeunesse la première y courait à des luttes autrement héroïques que les batailles antiques. Les anciens y relevaient leurs enfants qui tombaient, les ramenant au combat. Un nouveau champ s'ouvrait sur les hauteurs morales où la foi de l'Evangile venait de placer le monde, et Jean restait encore pour montrer le chemin de cette grande conquête.

CHAPITRE XXI

L'ÉCOLE DE SAINT JEAN. — SA MORT

I

Saint Jean était devenu la lumière de l'Asie. « Il convenait, écrit un savant docteur, que, dans ces premiers commencements de l'Église, il y eut quelque part un flambeau resplendissant qui restât allumé pour éclairer les doutes des fidèles. Marie la première avait été ce flambeau; elle morte, ce fut saint Jean qui demeura dans l'Église pour en être la lumière, jusqu'à ce qu'elle eût pris sa forme définitive et sa consistance[1]. »

C'est à la faveur de ce séjour prolongé et lumineux au centre de l'Église du premier siècle, que Jean groupa un certain nombre de disciples qui reçurent

[1] Æquum erat ut, initio nascentis Ecclesiæ, lampas aliqua splendidissima maneret in eâ, ad quam omnes in rebus dubiis confugerent... Maria hæc fuit primum. Virgine mortuâ, mansit Joannes, donec Ecclesia, firmiter constituta, ipsa per se firmitatem retineret. (Apud Lopez. episc. Croton. t. III, p. 31, col. 1.)

ses leçons, s'inspirèrent de son esprit, et le transmirent ensuite aux lointaines contrées de l'Orient et de l'Occident.

Ils forment ce qu'on a nommé l'école de saint Jean. Elle fut nombreuse sans doute; et, entre ceux qui la fréquentèrent, beaucoup sont inconnus. D'autres ont sauvé leurs noms de l'oubli par l'éclat de leurs vertus ou celui de leurs œuvres ; et l'histoire de ces disciples jette une dernière clarté sur celle de leur maître.

Ignace et Polycarpe occupent à cette école une place première.

Ignace, *Ignatius*, que plusieurs auteurs appellent aussi *Egnatius*, est le plus connu de tous[1]. Quelques historiens ont vu en lui ce jeune enfant que le Seigneur avait placé au milieu des apôtres en leur disant : « Si vous ne devenez semblables à ce petit enfant, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux[2]. » Lui-même écrivait plus tard aux chrétiens de Smyrne : « Quant à moi, j'ai connu Jésus-Christ dans sa chair, après sa résurrection[3]. » Il avait peut-être vécu dans la société de Marie et de

1 V. sur saint Ignace :

Bolland. *Acta Sanct.*, 1 Febr.

Cotellier, *Patres ævi apostolici*, t. I.

Halloix, *Ecclesiæ orient. scriptorum Vitæ*, in-fol., p. 289; Douai, 1533.

2 Tradunt Græci quòd parvulus erat quem Dominus advocatum statuit in medio dicens : Nisi efficiamini sicut parvulus iste. (Anastas. Bibliothec., *in Scholiis ad actionem primam octavæ synodi* — Nicephor. lib. II, cap. XXXV. — Metaphrast., ad XX Decemb. Item apud Surium, etc.)

3 Ignat. *ad Smyrnenses.*

Jean, après la Pentecôte. Maintenant nous le retrouvons évêque d'Antioche, successeur d'Evodius sur ce premier siége de saint Pierre, ordonné, assure-t-on, par l'apôtre lui-même, puis s'attachant aux traces de Jean, son second maître, et recevant la doctrine et la direction de ce grand saint[1].

Antioche était en Asie la rivale d'Éphèse. La beauté de ses édifices, sa population nombreuse, son commerce étendu, le goût et le culte des arts, en faisaient, d'après Josèphe, la troisième ville de l'empire. Mais c'était aussi la ville des mœurs dissolues et des plaisirs infâmes, que couvraient de leurs ombrages les bosquets de Daphné, que consacraient les fêtes d'Astarté et les mystères d'Adonis.

Dieu, qui se plaît aux miracles, avait choisi cette cité perverse pour en faire une métropole de la foi. Les fidèles s'y étaient multipliés plus qu'en aucune ville de l'Asie, et ils y avaient pris pour la première fois le grand nom de chrétiens. Ignace, devenu leur évêque, y avait donné au culte l'éclat que réclamait le beau génie des Grecs, autant du moins que le comportait la pauvreté de ces commencements. On raconte dans sa Vie qu'ayant été transporté par une vision au sein des mélodies des anges, Ignace avait appris à son Église d'Antioche cette musique céleste[2]. Ainsi les hymnes purs com-

[1] Οὗτος ὁ θεῖος Ιγνάτιος, ἅμα Πολυκαρπῷ... μαθήτης Ἰωάννου τοῦ εὐαγγελίστου γένεται. (Metaphrast., ad xx Dec.)
S. Chysost., *Op.*, t. I, orat. XLII, p. 499.)

[2] Socrat. *Hist.* lib. VI, cap. VIII, p. 313.

mencèrent à retentir sur les bords déshonorés par les chansons délirantes des prêtresses syriennes.

S'il ne nous est pas permis d'assister aux fréquents entretiens d'Ignace avec saint Jean, du moins les leçons de l'apôtre ont laissé dans les lettres authentiques du martyr des traces reconnaissables. Ce sont des traces de flamme. La vérité, la charité, y ont le même langage dans les écrits de l'un et dans les épîtres de l'autre; Ignace, comme saint Jean, prêche la doctrine du Verbe; il insiste comme lui, et dans les mêmes termes, sur la vérité de la chair du Fils de Dieu fait homme. Comme saint Jean, il appelle le corps de Jésus un pain, et son sang, un breuvage : « C'est le pain de Dieu que je désire, ce pain qui est la chair de Jésus-Christ, fils de David; et je ne veux pas d'autre breuvage que son sang, source d'immortel amour[1]. » La lumière, la charité, la vie, la pureté, tous les mots de saint Jean reviennent continuellement sous la plume de son disciple. Aussi prétend-il être le frère des Éphésiens, parce qu'il a reçu, comme eux, la doctrine de Jean. « Je souhaite d'être toujours mis au rang des chrétiens d'Éphèse, lesquels, par la vertu toute-puissante de Jésus-Christ, ne se sont point écartés de la doctrine des apôtres[2]. »

Mais ce n'est pas seulement la doctrine de saint Jean, c'est son amour pour Dieu qui déborde dans les lettres d'Ignace aux Églises d'Asie. Ces Églises sont celles-là même où Jean a répandu l'onction de Jésus-

1 Ignat. *ad Roman.* IV.
2 Ignat. *ad Ephes.* XI.

Christ, Éphèse, Smyrne, Magnésie, Tralles, Philadelphie, Rome même. Ignace, comme son maître, fut amené à Rome pour y subir le martyre. Il fut chargé de chaînes ; dix soldats, qu'il appelle dix léopards, le torturaient nuit et jour : ainsi fut-il traîné jusqu'au prétoire de Trajan. Mais l'espoir de la mort le consolait de tout. « C'est maintenant que je commence à devenir un vrai disciple, disait-il ; déjà mon esprit court au-devant de la croix. » Ignace voulait être moulu entre les dents des bêtes, comme le froment, afin de devenir le pain de Jésus-Christ. Il défendait aux Romains d'intercéder pour lui, se promettant au contraire d'exciter les bêtes qui lui donneront un tombeau. « Il n'y a plus en mon cœur une seule étincelle qui brûle pour quoi que ce soit de matériel, » s'écrie-t-il ; et il compare la mort à un coucher de soleil qui précède le lever radieux d'un jour divin.

Ce beau jour se leva. Ignace était de ceux à qui Jean écrivait : *Vous êtes de Dieu, mes petits enfants, et c'est pour cela que vous avez vaincu le monde.* « Je porte le Christ en moi ; je m'appelle Christophore, » répondit de même Ignace à l'empereur Trajan. Ce nom de *Porte-Christ* est celui qu'il se donne en tête de ses lettres. Trajan l'envoya aux bêtes, et Ignace vit enfin le moment dont il disait : « Le fer et la croix, les os brisés, la violence des bêtes féroces, les membres coupés et le corps entier broyé, que je souffre toutes ces peines, pourvu que j'obtienne Jésus-Christ[1]. »

[1] Ἵνα Ἰησοῦ Χριστοῦ ἐπιτύχω. (*Ad Rom.* IV.)

Ignace rencontra sur la route glorieuse qui le menait au martyre un autre disciple de Jean, Polycarpe, de Smyrne. C'était lui dont il disait : « Tu es affermi en Dieu comme sur le rocher. Veille comme l'athlète de Dieu. Le prix du combat est l'incorruptibilité et l'immortalité. Demeure ferme dans la vérité comme une enclume que l'on frappe. Il est d'un grand athlète d'être frappé et de vaincre[1]. » Polycarpe, de son côté, disait aux Philippiens : « Vous avez reçu Ignace, ce modèle de la charité, chargé de chaînes augustes, qui sont les diamants des vrais élus de Dieu[2]. »

Polycarpe avait paru, lui aussi, prédestiné à de grandes choses par les merveilles de sa première enfance[3]. On disait qu'une sainte femme du nom de Callisto, avertie par un songe, l'avait trouvé et recueilli sur une des routes qui menaient à la ville de Smyrne, près de la porte Éphésiaque. C'était un de ces enfants venus du fond de l'Orient, amenés par les marchands qui en faisaient trafic pour le service des Romains. Callisto l'avait acheté, affranchi, élevé dans la crainte de Dieu, doté de grands biens, dont il n'avait voulu user que pour soulager les pauvres. Un évêque du lieu, appelé Bucolos, l'avait instruit

1 Ignat. *ad Polycarp.* I.

2 Policarp. *ad Philipp.*

3 V., sur saint Polycarpe :

Bolland. *Acta SS.*, XXVI Jan., t. III, p. 306; edit. Palmé. — Sa vie, par Pionius.

Tillemont, *Mémoires*, t. II.

Halloix, *Eccl. orient. script. Vitæ.*

Cotellier, *Patres ævi apostolici.*

d'abord, puis fait diacre, puis prêtre. Un jour, se voyant près de mourir, le vieillard le fit venir, lui prit la main droite, la porta tour à tour sur son cœur et à ses lèvres, avec ces seules paroles : « Gloire soit à toi, Seigneur[1] ! » C'était marquer qu'il léguait à Polycarpe son âme d'apôtre et sa parole. Le peuple ratifia ce choix. Une flamme qui brilla sur le front de Polycarpe le désigna aux suffrages de l'assemblée sainte. Jean le consacra évêque[2]; et saint Jérôme dit de lui qu'il fut le premier pontife de l'Orient.

Smyrne et Éphèse se touchaient. Polycarpe fut le disciple assidu de saint Jean; et, selon Irénée, il vécut toute sa vie de ce grand souvenir. D'ailleurs même amour de Jésus, même zèle de la vérité, même indignation contre les hérétiques, dans le disciple et le maître : « Quiconque, disait Polycarpe dans sa lettre aux Philippiens, quiconque ne confesse pas que Jésus-Christ est venu dans la chair est un antechrist. » C'est une citation textuelle de saint Jean. L'impiété gnostique lui causait tant d'horreur, dit encore Irénée, que, se bouchant les oreilles afin de ne pas entendre proférer ces blasphèmes, le disciple disait : « O mon Dieu, à quel temps m'avez-vous réservé pour que j'endure de

[1] Imminente jam morte, Polycarpi manum capit, et primum quidem eam pectori suo apprimit, dein vultui. Quæ cum egisset Bucolus : Gloria tibi, Domine, inquit; itaque obdormivit. (Pion. *Vita S. Polycarpi.*)

[2] Joannis apostoli discipulus ab eo Smyrnæ Episcopus ordinatus, totius Asiæ princeps fuit. (S. Hieronym. *de Scriptor. Eccl.* XVII.)

pareilles choses ! » Alors il se levait, et quittait l'assemblée[1].

Polycarpe était un évêque missionnaire, comme saint Jean : ou par lui ou par d'autres, il porta la vérité jusqu'aux rivages les plus lointains de l'Orient et de l'Occident. Selon notre Martyrologe, ce serait Polycarpe qui aurait installé successivement à Lyon Pothin et Irénée. Ainsi l'Église de Lyon se rattacherait-elle directement à saint Jean.

Ignace, passant à Smyrne, y revit Polycarpe, et donna le saint baiser à ce frère qui ne devait pas tarder à le suivre au martyre. « Puissions-nous un jour être réunis en Dieu ! » lui avait-il écrit. Polycarpe fut fidèle à ce rendez-vous. L'on sait que Marc-Aurèle, n'ayant pu le contraindre à blasphémer le Dieu qu'il avait servi pendant quatre-vingt-six ans, le condamna aux flammes[2].

Au nombre des disciples de Jean faut-il mettre Papias, évêque d'Hiérapolis? « Papias, dit Irénée, fut l'auditeur de Jean et l'ami de Polycarpe. » Et après lui saint Jérôme : « Papias fut le disciple de Jean et le condisciple de Polycarpe[3]. » Le témoi-

[1] Si quid tale audisset beatus ille et apostolicus presbyter, aures obturabat et pro more suo dicebat : O bone Deus! in quæ tempora me reservasti, ut ista patiar ! (S. Iren. *Epistol. ad Florinum*, apud Euseb. lib. V, cap. IX.)

[2] V. son martyre, dans la belle lettre écrite par l'Église de Smyrne à celle de Philadelphie : « Octoginta et sex annos ei servivi et nullo me affecit incommodo. Et quomodò potero blasphemare Regem meum qui me salvavit? » (Bolland., p. 318.)

[3] S. Iren. *Hæres.* V, XIII.

S. Hieronym. *de Vir. illustr.*

gnage d'Eusèbe, prétendant le contraire, ne saurait prévaloir contre l'affirmation de ceux qui, comme Irénée, sont des contemporains. En outre, on a allégué que Papias n'avait pu être le disciple de l'apôtre saint Jean, parce qu'il n'avait rien dit du quatrième Évangile. Un fragment ancien, retrouvé par Thomasius, constate, au contraire, que Papias premièrement était le disciple de l'apôtre; en second lieu, que, jeune encore, il écrivit lui-même sous la dictée de Jean, et lui servit de secrétaire dans la composition de son Évangile[1].

Papias était éloquent. Il avait cette beauté de style et de parole qui est un don du génie grec, et qui faisait désespérer saint Jérôme de donner une digne traduction latine de ses écrits[2].

Particulièrement curieux des faits de la tradition, placé sur les confins du siècle apostolique, et comme aux derniers échos du témoignage contemporain de Jésus-Christ, Papias, non content de ce qu'il avait appris de Jean, son premier maître, s'informait auprès de ceux qui avaient entendu la parole des apôtres, recueillant comme les miettes de la table des Évangiles. Cinq livres, qu'il appela *Exposition*

[1] Papias nomine, Hierapolitanus, discipulus Joannis carus, in exotericis (exegeticis?) quinque libris retulit...

Descripsit Evangelium dictante Johanne rectè.

Thomasius, *Catalog. des manuscrits de la Bible.* Ce fragment, retrouvé dans un codex de la reine de Suède, venait peut-être de saint Wenceslas, duc de Bohême, et remontait au IXe siècle.

[2] Sanctorum Papiæ et Polycarpi volumina nec otii mei, nec virium est tantas res eadem in alteram linguam exprimere venustate. (S. Hieronym. *Lib. contrà Helvidium*, c. IX.)

des paroles du Seigneur Jésus-Christ, furent le fruit de ses recherches. Il ne nous en reste presque rien. Fauteur de l'opinion erronée des millenaires, il eût été à craindre que Papias n'eût chargé de ses propres erreurs les traditions qu'il voulait nous transmettre. Mais le Christ n'a pas voulu laisser vivre une autre *Exposition* de sa parole que celle de l'Évangile. L'œuvre de Papias a péri : le livre de l'homme est tombé devant le livre de Dieu.

II

« L'école de saint Jean, a dit le moins suspect des critiques contemporains, est celle dont la suite s'aperçoit le mieux dans le IIe siècle. » Saint Justin, Tatien, Origène, saint Clément, vont recueillir la succession d'Ignace, de Polycarpe et de Papias. Déjà saint Irénée porte le même héritage sur la terre de Gaule. Né vingt ans environ après la mort de l'apôtre, il va devenir le lien entre l'âge de l'Évangile et les temps apostoliques. Il redira au bord du Rhône ce qu'il avait appris sur les bords du Mélèse. Dans sa lettre à Florinus, voici en quels termes il se proclame disciple de Polycarpe, qui fut disciple de Jean :

« Je t'ai vu dans ma jeunesse, en Asie Mineure, près de Polycarpe. Combien tu recherchais son approbation alors! Je me souviens de ces temps anciens mieux que de l'heure présente; car les connaissances qu'on a reçues dès l'enfance grandissent

avec notre âme, identifiées avec elle. Je pourrais dire le lieu où s'asseyait le bienheureux Polycarpe quand il discourait, ses habitudes, sa contenance, ses discours au peuple. Il nous racontait comment il avait vécu avec Jean et les autres qui avaient vu le Seigneur. Il se souvenait de leurs paroles et de tout ce qu'il avait recueilli touchant le Christ, ses miracles et sa doctrine. Polycarpe rapportait tout cela conformément aux Écritures, l'ayant appris de ceux qui avaient vu de leurs yeux le Verbe de vie. Et, par la miséricorde de Dieu, j'écoutais ces choses avec soin, ne l'écrivant pas sur le papier, mais le gravant dans mon cœur; et, par cette même grâce, je me le rappelle et je le médite incessamment[1]. »

Mais l'école de saint Jean était plus grande qu'Éphèse, plus large que l'Asie : elle était partout où son Évangile avait pénétré. Le monde païen lui-même en ressentait l'influence; et l'apôtre, de son vivant, put voir le christianisme commencer à transformer un siècle qui l'insultait et le persécutait.

C'est à cette époque, en effet, qu'une révolution étrange se produit dans les idées, sans qu'aucune cause humaine puisse en rendre raison[2]. L'amour

1 Vidi te cùm adhuc puer essem, in inferiori Asiâ, apud Polycarpum in Ecclesiâ splendidè versantem et conantem ei te probari. Magis enim eorum recordor quàm quæ nuper contigêre... Disserebat Polycarpus, et quem se habuisset cum Joanne usum familiaritatemque referebat, etc. (S. Iren. *ad Florin.*, apud Euseb. lib. V, IX.)

2 V. sur ce sujet :

M. Jules Denys, *Hist. des idées morales dans l'antiquité*, t. II.
V. surtout M. de Champagny, *les Antonins*, t. II, liv. II.

de l'homme pour l'homme pénètre dans les esprits. Un philosophe comme Sénèque parle d'aimer le genre humain. Pline le Jeune, un avocat, commence à mettre le devoir au-dessus de la patrie[1]. Épictète préconise la vaste et primitive unité de tous les hommes dans une seule famille, dont Dieu est le père[2]. L'âpre génie de Juvénal s'attendrit pour nous dire, chose nouvelle! que si nous avons une âme, c'est afin de nous aimer beaucoup les uns les autres[3]. Dion Chrysostome nous apprend que « tous les hommes ensemble forment une même cité, une communauté de frères, sous l'autorité de Dieu[4] ». Or chacun de ces philosophes, écrivains, orateurs, — et cela est prouvé, — a vu de près les chrétiens. Un souffle de l'Évangile a passé sur les esprits, même les plus dissidents. Un mouvement s'est fait dont l'histoire s'étonne : c'est « la fraternité », ainsi que Paul appelait la société chrétienne, qui conquiert les esprits, et qui sera bientôt la maîtresse des âmes.

Une révolution analogue s'annonce dans les mœurs. La vengeance, hier encore la joie des âmes magnanimes, est traitée par Juvénal de volupté des cœurs faibles et des esprits étroits[5]. Dans l'ordre social,

[1] Patria, et si quid carius patriâ, fides. (Plin. I, XVIII.)
[2] Epictet., apud Arrian. IV, XVII.
[3] Juvenal. *Satir. XV*, 140 et sq.
[4] Dion. Chrysost. *Orat.* LXXX, *de Libertate.*
[5] .... Minuti
Semper et infirmi est animi exiguique voluptas,
Ultio.
(Juvenal, XIII.)

l'esclave va redevenir un homme; la servitude s'adoucit, et voici que l'on discute sa légitimité pour la première fois[1]. On pense aux ouvriers, on honore le travail; on célèbre l'honnêteté conjugale, et les princes s'inquiètent d'ouvrir des asiles pour les petits enfants[2].

Ce n'est pas cependant que les princes soient meilleurs, les philosophes plus sages, les poëtes mieux inspirés que dans le siècle d'Auguste; mais c'est le siècle du Christ. L'Évangile y faisait son avénement public. Du cénacle à la rue, de la boutique à l'école, de l'ergastule de l'esclave à la chambre de son maître; du gynécée au foyer, du foyer au forum, du forum au sénat, sa parole montait jusqu'au Palatin impérial, où elle parvenait souvent mutilée et inexacte; mais, telle qu'elle était, elle élévait les pensées, forçait les mœurs à rougir, venait en aide aux pauvres; et, avant même de faire recevoir une nouvelle foi, elle était déjà capable d'inspirer une meilleure loi.

1 Dion. Chrysost. *de Servitute*, xv, p. 242.
Senec. *Epist.* V, xix, et II, vi; XIV, xix, etc.
Plin. *Epist.* XVI, xxxii.

2 Voyez les inscriptions de Velleia et de Bénévent, sur les fondations de Trajan.
It. Pline, *Panégyr. de Trajan.*

III

Saint Jean pouvait mourir. Dernier exécuteur du testament de Jésus, il voyait déjà poindre l'avénement de la charité dans le monde.

Pour lui, la charité était sa seule pensée, son unique discours. Saint Jérôme a raconté que, réduit par son grand âge à ne pouvoir se rendre à l'assemblée des saints, il s'y faisait porter, et là il ne cessait de répéter ces mots : « Mes petits enfants, aimez-vous bien les uns les autres. » On aurait désiré qu'il en eût dit davantage; mais le vieillard en revenait sans cesse à son discours : « Aimez-vous les uns les autres. C'est le précepte du Seigneur; si vous l'accomplissez, il ne faut rien de plus[1]. »

Je ne suis pas éloigné de rapporter à ce temps le trait familier que Cassien attribue à saint Jean, et duquel il tirait une morale aimable.

Un jour, dit-il, que Jean était à caresser une perdrix, un chasseur qui le vit dans ce délassement, lui en dit sa surprise. « Et vous, lui demanda le saint,

[1] Cùm Ephesi moraretur, usque ad ultimam senectutem, et vix inter discipulorum manus ad Ecclesiam deferretur, nec posset in plura verba vocem contexere, nihil aliud per singulas solebat proferre collectas, nisi hoc : Filioli, diligite alterutrum. Tandem discipuli et fratres, qui aderant, tædio affecti quòd eadem semper audirent, dixerunt : Magister, quarè semper hoc loqueris? Qui respondit dignam Joanne sententiam : Quia præceptum Domini est; et si solum fiat, sufficit. (S. Hieronym. *Comment. in Epist. Galat.* lib. III, c. VI.)

tenez-vous toujours bandé l'arc que je vous vois dans les mains? — Non point, dit le chasseur, je le détends et le repose pour qu'il puisse retrouver au besoin son ressort et son élasticité. — O jeune homme, reprit saint Jean, pourquoi vous étonnez-vous que, moi aussi, je détende et repose mon âme pour qu'ensuite elle décoche ses pensées vers le ciel[1] ? »

Le ciel était devenu le but des pensées de Jean, et le terme de ses désirs. Bossuet l'exprime ainsi : « Et ne voyez-vous pas que ce vieillard se meurt chaque jour de ne pouvoir mourir une fois? Écoutez comme il crie : « Mes bien-aimés, nous sommes dès « à présent enfants de Dieu ; mais ce que nous serons « un jour n'apparaît pas encore. » Écoutez ce qu'il dit dans son Apocalypse : « L'Esprit et l'Épouse « disent ensemble : Venez ! » Que lui répond le divin Époux? « Oui, je viens bientôt, *ecce venio citò.* » O instant trop long, *o modicum longum!* Il redouble ses gémissements et ses cris : « Venez, Seigneur Jé- « sus ! *Veni, Domine Jesu*[2]*!* »

Le Seigneur vint enfin. Selon une belle croyance, ce fut la Vierge Marie qui donna à saint Jean la première révélation de sa délivrance prochaine : « O mon fils, vous m'avez conduite dans votre maison

[1] Cassian. *Collat. XXVI,* c. XXI.

Item, Hincmar Remensis, *in Vita S. Remigii,* apud Surium, Januar. XIII.

Item, Mapheus Vegius, *Biblioth. Patr.,* t. XXVI, p. 719.

Cornel. à Lapid. *in Joan.* XXI, p. 543.

[2] Bossuet, *Panégyriq. de S. Jean.*

quand j'étais sur la terre. Maintenant venez avec moi dans la maison de Dieu[1] ! »

D'autres ont écrit : « Jésus, entouré de ses disciples vient en personne auprès de Jean, son ami, et lui dit : « Viens, mon bien-aimé. Il est temps de venir t'asseoir à ma Cène céleste, au milieu de tes frères. » A cette voix, l'apôtre éleva les mains vers son Maître, disant : « Je vous rends grâces, ô Jésus, que j'ai tant désiré. Ouvrez à mon cœur la porte de la vie, pour les siècles des siècles[2]. »

La mort de Jean fut douce et sans douleur : toute l'antiquité est d'accord sur ce point. Quant aux circonstances dont elle fut entourée, elles sont loin d'avoir l'authenticité nécessaire à l'histoire.

Un jour, connaissant que son heure est venue, racontent d'anciens auteurs, Jean en prévient ses disciples, les rassemble à l'église, fait la fraction du pain, le distribue aux fidèles, et leur adresse cet adieu : « Que mon partage soit le vôtre, et que le vôtre soit le mien[3]. »

1 *Révél. à sainte Brigitte*, apud Cornel. à Lapid. *Proœmium in I Epist.*, p. 415, col. 2.

Item Salmeron., t. X, *Tract. XLI* : « Pro illis ædibus in queis ad tempus erat recepta, beata Virgo excepit Joannem in cœlestibus tanquam peculiarem filium suum.

2 Offic. ad usum ordinis SS. Dominici. — Paris, in-4°, Th. de Hansy, 1743. — It. S. Petri Damian. — *Opp.* t. II, p. 156.

3 Pars mea sit vobiscum, et vestra mecum. (Apud Laurent de la Barre, *Abdias*.)

V., sur la mort de Jean :

Petr. Damian. *Sermo II de Joanne.*

Nicephor. Callixt. *Hist.* lib. II, c. XLII.

Nicet. Paphlagon., apud *Biblioth. Patrum.*, t. XXVII, p. 397.

Gregor. Turonensis, *de Gloria virg.* lib. I.

Cela fait, il se dirige avec quelques-uns des siens vers le lieu de son sépulcre. C'était le penchant d'une colline voisine de la ville, sans doute le mont Libate, où l'évêque Timothée reposait dans la paix. Il put bénir de là une dernière fois Éphèse, étendue à ses pieds, tout le rivage ionien, où s'élevaient les Églises qu'il avait enfantées, et, au delà de la mer, les colonies où ses fils allaient porter le feu sacré de l'Évangile.

Arrivé là, saint Jean commença à s'entretenir doucement avec ses disciples, qu'il ne devait plus revoir. Il leur recommanda de se maintenir dans l'unité de la foi de Jésus-Christ, et de fuir l'impiété. Il insista plus que jamais sur le commandement de s'aimer les uns les autres. Puis, élevant les bras et les yeux vers le ciel, le saint vieillard entra dans une longue prière.

Selon les mêmes récits, nul homme ne fut témoin de la mort de saint Jean. Ayant congédié les frères, Jean entra dans le lieu souterrain de son sépulcre, et les disciples le laissèrent pour qu'il y méditât ou qu'il s'y reposât. Quand, quelque temps après, ils y pénétrèrent, Jean avait cessé de vivre, et son âme

L'autorité la plus considérable est celle de saint Augustin. (*Traité CXXIV sur S. Jean*, édit. Migne, col. 1970.) Il prétend que de son temps on croyait que le saint s'était couché dans le sépulcre, où il respire encore.

Saint Épiphane (*Hæres.* LXXIX) rapporte que Dieu donna à Jean une mort merveilleuse.

Dom Calmet estime que ces récits n'ont pas d'autres fondements que le livre des Actes de saint Jean, ouvrage très-ancien, mais corrompu par le fameux Lucius.

virginale s'en était retournée dans le sein du Seigneur.

Quelques auteurs catholiques n'ont vu, dans cette représentation du trépas de l'apôtre, qu'une image de la douceur avec laquelle le vieillard s'endormit dans la mort[1].

Cette bienheureuse mort arriva, suivant Eusèbe, en la soixante-huitième année depuis la résurrection de Jésus-Christ, la centième de l'Incarnation, sous le règne de Trajan, consul pour la troisième fois. C'est saint Irénée qui nous apprend que l'apôtre vécut jusqu'à ce temps. Selon saint Épiphane, Jean aurait eu alors quatre-vingt-quatorze ans. La chronique d'Alexandrie, plus exacte peut-être, le fait vivre cent ans. Elle place son trépas dans l'année cent quatrième de l'ère chrétienne, la septième de Trajan, Neratius Marcellus et Licinus Sura étant consuls, saint Évariste étant souverain pontife de l'Église de Dieu.

Le tombeau de saint Jean se voyait à Éphèse. Plus tard le pape Célestin écrivait au concile réuni en ce lieu : « Sur toutes choses, pensez que vous êtes dans la ville où saint Jean a prêché, où vous avez ses reliques que vous honorez[2]. » Saint Denys d'Alexandrie, saint Jérôme, saint Augustin, saint Chryso-

[1] Ainsi Dom Calmet, *Dissert. sur la mort de saint Jean*, p. 17.

[2] Antè omnia vos præcipuè considerare, iterum atque iterum recolere decet hæc loca esse, quibus Joannes apostolus prædicaverit, cujus reliquias præsentes honoratis. (Cœlestin. Pap. *ad Conc. Ephes.*)

stome, parlent de ce tombeau. Une église s'éleva de bonne heure sur ces restes de l'ami de Jésus : on l'appelait l'Apostolique. Aujourd'hui, dans le village misérable qui marque l'emplacement d'Éphèse, une mosquée s'élève sur les débris d'une église chrétienne très-antique. On croit y reconnaître les ruines de la basilique qui conserva longtemps le corps et le nom de saint Jean.

De merveilleuses croyances ajoutèrent bientôt à la religion de ce tombeau. Les uns disaient qu'à peine le sépulcre s'était-il fermé sur le corps de l'apôtre, qu'une grande lumière l'avait enveloppé. Les autres racontaient que de ce lieu une source avait jailli, de laquelle coulait une eau pure comme le cristal. D'autres en faisaient sortir une manne blanche comme la neige, qui revêtait la terre d'un manteau de pureté. Enfin un plus grand nombre prétendit que saint Jean était ressuscité, Dieu ne pouvant laisser à la corruption de la tombe le corps virginal qui avait reposé sur son cœur[1].

Une autre immortalité fut donnée, même en ce monde, à l'apôtre saint Jean. Nous avons vu d'abord comment tout est plein de lui dans les premiers siècles de l'histoire de l'Église. Cependant cette

[1] S. Aug. *in Joan.;* édit. Migne, p. 1970.
S. Ambros. *Sermo in Psalm. CXVIII.*
Nicephor. *Hist.* lib. II, c. XLII.
Voy., sur cette mort et cette résurrection, les sentiments des Pères, dans la dissertation de dom Calmet, en tête de son explication du IV[e] Évangile.

existence historique du disciple, qu'est-elle auprès de celle que lui refont dans leur culte et leur docilité toutes les âmes qui lui demandent la règle de leur foi, le code de leurs devoirs, le modèle de leurs vertus, les leçons de la vie présente et les espérances de l'éternité? Que sont même les temples que l'univers entier a dédiés à son nom, auprès de ceux qu'il s'est faits dans le cœur des hommes qui veulent lui ressembler? Ces cœurs sont tous les cœurs où le Fils de Dieu a sa place; car comment aimer Jésus sans aimer aussi le disciple que Jésus a chéri? Une sorte de reflet de la divine face de son Maître adorable est resté sur ses traits. C'est le perpétuel objet de la contemplation et de l'hommage des saints. C'est aussi le sujet du désespoir de ceux qui voudraient les reproduire en une image fidèle, mais dont l'insuffisance m'a saisi tant de fois dans le cours de cet ouvrage.

— Voilà pourquoi, ô Jean, je veux en finissant réclamer votre pardon. Vous m'aviez ébloui par votre beauté sainte, vous m'aviez attiré par votre charité. Et si j'ai pris le pinceau pour cette esquisse trop pâle de votre cœur admirable, c'est que j'avais espéré qu'ayant été le disciple et l'ami du Fils de Dieu, vous sauriez, mieux que tout autre, nous le faire connaître et nous le faire aimer!

FIN

APPENDICE

I

SUR LE PRÉTENDU SÉJOUR DE MARIE A ÉPHÈSE

Cette opinion, la moins généralement acceptée aujourd'hui, repose principalement sur un texte de la lettre synodale où les Pères du concile d'Éphèse, en 431, énumérant les magnificences de cette ville, en parlent de la sorte : « Ἔνθα ὁ Θεόλογος Ἰωάννης, καὶ ἡ Θεοτόκος Παρθένος, ἡ ἁγία Μαρία. Là, Jean le Théologien et la sainte Vierge Mère de Dieu... » Le verbe manque, mais c'est gratuitement que l'on y supplée par le mot *résidèrent*, que rien n'appelle ici. Ne s'agit-il pas plutôt des deux célèbres sanctuaires de Jean et de Marie, qui étaient, en effet, les deux grandes églises de cette métropole? (V. M. l'abbé Le Hir, *Études religieuses* du 15 août 1866.)

Avant cette époque, au IVᵉ siècle, saint Épiphane s'exprime ainsi sur ce prétendu séjour de Marie à Éphèse : « On ne trouvera rien dans l'Écriture sur la mort de la sainte Vierge : ni si elle est morte ou non, ni si elle a été ensevelie ou n'a pas été ensevelie. Et lorsque Jean partit pour l'Asie, nulle part l'Écriture ne donne à entendre qu'il l'emmena avec lui. Elle se tait à cet égard. *In sacris litteris nullam de Mariæ obitu mentionem reperies, mortua sit necne, sepulta an non sepulta fuerit. At cum Joannes interim in Asiam profectus sit, nusquam tamen Beatam Virginem itineris comitem secum habuisse significat. Sed de ea re penitus Scriptura conticescit.* »

Saint Épiphane, né en Palestine (310), devait être bien informé.

Avant lui, Polycrate, évêque d'Éphèse dans le second siècle, vantant les gloires de son Église dans une lettre écrite au pape saint Victor, ne parle ni du séjour ni du tombeau de Marie, bien qu'il parle du séjour qu'y avait fait saint Jean.

A défaut des témoignages positifs des Pères des quatre premiers siècles, il est juste de tenir compte particulièrement de la tradition, soit chez les Grecs asiatiques, soit dans la Palestine.

Même les ménologes grecs sont-ils favorables à l'opinion qui place la mort de Marie à Jérusalem. S'il est vrai qu'ils ont été rédigés fort tard, au xe siècle par exemple, il n'est pas moins vrai qu'ils l'ont été sur des traditions antérieures et généralement répandues dans le pays.

De même pour les églises de Palestine et de Syrie. En Palestine, Juvénal, évêque de Jérusalem en 429, témoigne de la présence près de cette ville, à Gethsémani, d'une église majeure où l'on croyait qu'était le tombeau de Marie. Et, bien que suspect à plusieurs égards, Juvénal est un témoin recevable en ce point.

En Syrie, saint Jean Damascène, au viiie siècle, place à Jérusalem la mort de la Mère de Dieu, dans un récit qui inspire plus tard la légende du Bréviaire romain.

Enfin on montre encore à Gethsémani, près de Jérusalem, un très ancien tombeau, dit *Tombeau de la Vierge*, lequel, s'il n'est pas celui qui reçut le corps de Marie, atteste du moins, par son nom, l'antiquité de cette tradition.

Quelques auteurs, il est vrai, sans en donner les raisons, inclinent à faire venir la sainte Vierge à Éphèse. Baronius hésite, Benoît XIV n'ose choisir entre les deux sentiments; Tillemont, embarrassé par le texte mal compris de la lettre du concile d'Éphèse, est contraint de recourir à la supposition de deux séjours successifs de Jean et de Marie dans la ville d'Éphèse. Puis, saisi des

impossibilités que son opinion présente pour la chronologie, il se réfute lui-même dans sa conclusion : « Nous ne saurions croire que saint Jean ait fait aucun séjour considérable à Éphèse avant l'année 65, pour le plus tôt; et, supposé que la sainte Vierge eût quinze ans quand elle enfanta le Seigneur, quatre ans avant l'ère chrétienne, elle aurait eu alors quatre-vingt-quatre ans, et il y a apparemment peu ou point d'apparence qu'elle soit venue à Éphèse dans un si grand âge. » (Tillemont, *Hist. eccl.*, t. I, note, p. 467.)

Dans ces derniers temps, un missionnaire lazariste, dans un écrit intitulé : *Éphèse ou Jérusalem*, s'est efforcé de reprendre la thèse favorable à Éphèse, l'appuyant d'arguments dont le plus neuf est tiré d'une révélation de la sœur Catherine Emmerich, et de la découverte faite en ces dernières années, près d'Éphèse, de ruines qui seraient l'ancien tombeau de la sainte Mère de Dieu? Malgré l'invitation courtoise que nous en a faite le respectable auteur, nous n'avons pu nous rendre à son sentiment.

En réponse à la première édition de notre ouvrage, Mgr Scappapietra, archevêque de Smyrne, dans deux excellents articles publiés dans la *Revue des Missions catholiques*, 28 février et 7 mars 1873, a fortement revendiqué pour Éphèse l'honneur d'avoir possédé la présence de Marie. Nous renvoyons volontiers à ces lettres du vénérable prélat, dont nous avons le regret de ne pouvoir accepter les conclusions.

Voici la réponse que je fis, le 9 mars 1873, à M. le rédacteur des *Missions catholiques*, au sujet de cette controverse :

« Monsieur le rédacteur,

« J'ai reçu avec reconnaissance, et lu avec le plus respectueux intérêt, les deux remarquables articles que les *Missions catholiques* ont publié touchant *le séjour de la sainte Vierge à Éphèse*. Je suis heureux, Monsieur, que

vous m'ayez ainsi procuré l'occasion d'adresser mes remerciements à Mgr l'archevêque de Smyrne, qui a bien voulu consacrer une si savante étude à la réfutation d'une note de mon livre sur l'*apôtre saint Jean*.

« Ce n'a pas été, croyez-le bien, Monsieur, sans une longue hésitation et sans un profond regret que je me suis décidé à découronner Éphèse de la gloire qu'elle revendique si magistralement par la plume de son vénérable pontife. Mes regrets s'aggravent encore de la pensée d'avoir involontairement contristé son cœur d'évêque, en inclinant à l'opinion qui, à défaut de tous les suffrages, m'a paru réunir les plus graves autorités et les plus solides raisons.

« Celles que Mgr de Smyrne invoque en faveur du sentiment contraire sont incontestablement de nature à faire impression. Je leur dois, pour ma part, l'attention la plus religieuse; et si, comme son indulgence me le fait espérer, une nouvelle édition succède aux deux premières, je me ferai un devoir de me livrer, sur ce point, à une étude encore plus approfondie, dans laquelle je tiendrai le plus grand compte des documents que Sa Grandeur a mis dans une si vive lumière.

« Je voudrais qu'il ne tînt qu'à moi de répondre à la paternelle invitation de Mgr Scappapietra, en me rendant, sous sa conduite, parmi les belles ruines d'Éphèse, et au cœur des souvenirs dont il est l'éloquent vengeur. Mais ce n'est certes pas là, vous le sentez bien, Monsieur, que j'aurais la témérité d'engager avec lui une lutte d'opinions, si respectueuse qu'elle fût. Comme l'ange avec qui Jacob osa lutter, l'ange de l'Église de Smyrne aurait trop facilement raison de son adversaire, qui pourrait bien, lui aussi, ne sortir que boiteux de cette lutte inégale. Ce que j'aurais de mieux à faire serait de commencer par où finit le patriarche, par lui demander humblement sa bénédiction.

« Qu'il veuille bien au moins agréer ici le public hommage de ma reconnaissance pour les sentiments bienveil-

lants dont sa lettre est animée à l'égard du livre et de l'auteur, et qui le font assez reconnaître pour le successeur de l'apôtre de la charité.

« Je vous offre d'avance mes remerciements pour la bonté que vous aurez de vous en faire l'interprète, et je vous prie d'agréer mon respectueux dévouement en Notre-Seigneur.

« BAUNARD. »

II

LES RUINES D'ÉPHÈSE

Il ne reste de l'ancienne ville d'Éphèse que des ruines, et pas beaucoup plus de la ville turque d'Aia-Soluk, bâtie sur une montagne en face d'Éphèse. Nous nous logeâmes dans une des maisons qui composent le petit hameau auquel Aia-Soluk, considérable autrefois, a été réduite. Devant notre porte était une mosquée abandonnée qu'ombragent de beaux arbres; on y voyait quelques tombes, une jolie fontaine, une espèce de plate-forme peu élevée, réservée pour la prière et tournée du côté de la Mecque.

Rien n'est debout du plus célèbre monument d'Éphèse, du fameux temple de Diane; il est même fort difficile de se faire une idée du lieu qu'il occupait. Tous les débris subsistants sont évidemment d'une époque post'ri ure, de l'époque romaine; mais ces débris sont très imposants. La ville antique, étalée sur les pentes du mont Préon, d'un côté descendait dans une vallée située entre le mont Préon et le mont Coressus, et de l'autre s'avançait dans une plaine magnifique, embrassée par deux demi-cercles de belles montagnes qui s'ouvrent et laissent voir la mer. Éphèse tournait son front de ce côté; l'acropole était située sur le mont Préon. De là la plaine marécageuse et verdoyante, que termine la ligne azurée de la mer, se dé-

roule dans sa majestueuse tristesse. La nature de la végétation, les troupeaux qui paissent dans les hautes herbes, la grandeur des ruines, l'étendue, la solitude, le silence, rappellent la campagne de Rome; plus loin, quelques aqueducs aident encore à ce rapprochement involontaire. Ici on ne trouve point de ces détails élégants d'architecture qui appartiennent à la belle époque grecque. C'est un autre âge de ruines, c'est l'âge de ces vastes cités qui, après le siècle de la perfection, eurent un temps de prospérité, de richesse, de grandeur; de ces cités à la fois grecques, romaines et orientales, dans lesquelles la beauté sobre de l'art hellénique était étouffée sous le grandiose romain et sous le génie colossal de l'Orient.

Elles représentent le second âge de la civilisation grecque, telle que l'avait faite Alexandre en mêlant l'Asie et l'Europe, le génie d'Athènes et celui de Babylone. Il y a ici quelque chose de Balbeck et de Palmyre.

Cet âge de fusion puissante rappelle aussi le christianisme, dont les clartés sortirent de ce chaos. Les souvenirs chrétiens sont les plus grands souvenirs d'Éphèse. Ils vont bien à la majesté et à la mélancolie de ces lieux. Selon la tradition des premiers siècles, saint Jean l'Évangéliste, *la grande lumière d'Éphèse,* comme l'appelait l'évêque Polycarpe, mourut dans cette ville, qui était un des sept flambeaux mentionnés par l'Apocalypse; et on y montrait la sépulture du Disciple bien-aimé.

Aujourd'hui, dans les flancs du mont Préon, s'ouvrent deux grottes formidables. Quand on s'engouffre dans leurs profondeurs, quand on lève les yeux sur les rocs noirs et jaunes qu'éclaire à demi une lueur mystérieuse, quand on remonte à la lumière par une pente escarpée, à travers ces masses qui semblent avoir été entassées pêle-mêle par un cataclysme subitement interrompu, on se laisse aller à croire que l'Aigle de la vision a habité ce creux de rocher, et a eu, dans ces antres vraiment apocalyptiques, un avant-goût des terribles révélations de Patmos.

Je ne vous ferai point une description détaillée des

ruines d'Éphèse; mais je voudrais vous donner une idée de leur nombre, de leur étendue et de leur effet poétique.

Ces ruines se composent de vastes monuments, les uns formés d'énormes blocs de pierre ou de marbre, les autres construits partie en marbre et partie en briques. Mérimée me faisait remarquer le singulier caractère de cette architecture à la fois coquette et barbare, qui semble l'œuvre d'un artiste grec travaillant pour un Romain. La place de plusieurs temples est clairement indiquée par de nombreux fragments de colonnes, de frises, d'architraves. Le stade est parfaitement reconnaissable. Dans ce stade, à la tombée de la nuit, tandis que nous écoutions le cri des loups et le miaulement des chacals, nous entendîmes retentir le coup de canon qui annonçait l'ouverture du ramazan : singulier mélange d'impressions diverses!

Une porte en marbre qui conduit au stade est formée de débris plus anciens: l'un d'eux est un bas-relief funèbre représentant un guerrier à cheval, et un serpent enroulé autour d'un arbre comme Satan dans les loges de Raphaël et à la chapelle Sixtine; d'autres portent des inscriptions grecques et latines. On voit déjà les procédés de la barbarie parmi toute cette magnificence. Le théâtre, adossé à la montagne, regardait la plaine. Quelques gradins subsistent encore: les deux extrémités par lesquelles la scène touchait aux gradins sont également conservées. Sous l'une d'elles est une construction cyclopéenne, reste d'un âge beaucoup plus ancien, avec une porte semblable à celle du souterrain de Tirinthe. Tandis que nous contemplions d'en bas l'hémicycle du théâtre, il était rempli par un troupeau de chèvres noires; un petit chevrier turc sifflait sur un débris; une immense volée de corneilles décrivait de longs circuits dans les airs. Vers la montagne, le ciel était pluvieux et grisâtre, et d'un éclatant azur du côté de la mer. Sur des nuages cuivrés passaient des nuages blancs comme des spectres; par moments, une lueur claire et pâle illuminait les ruines immenses, les cimes sévères, la plaine déserte.

Je n'ai rien vu de plus sublime; la campagne romaine elle-même ne m'a jamais apparu plus grande et plus triste. (J.-J. Ampère, *La Grèce, Rome et Dante. — Une Course en Asie Mineure,* p. 357 à 362.)

III

SUR LE FAUX PROCHORE ET LE VOYAGE DE SAINT JEAN

Je n'ai tenu nul compte, dans cette édition, du *Voyage de saint Jean,* écrit apocryphe composé vraisemblablement au IVe ou Ve siècle, sinon plus tard, sous le nom emprunté de Prochore, un des sept diacres de l'Église primitive.

Ce récit avait été d'abord écrit en grec. M. V. Guérin, envoyé en mission dans l'île de Patmos, en a vu un très beau manuscrit, qui a été depuis acheté et transporté dans la bibliothèque du Musée Britannique. Il a été traduit en latin dans la *Bibliotheca maxima Patrum,* t. II, de l'édition de 1677. Bellarmin, Tillemont, Vossius, Baronius, sont unanimes à nier son authenticité.

L'ouvrage commence son récit à la dispersion des apôtres et au départ de saint Jean pour l'Asie Mineure. Il le termine à la mort miraculeuse de l'apôtre.

On y trouve aussi la lettre prétendue que le proconsul d'Éphèse aurait écrite à Trajan pour lui dénoncer l'apôtre. En 1865, on a retrouvé cette lettre gravée sur les murailles du réfectoire de l'abbaye de Westminster. (V. lettre du Rév. Ch. Wordsworth au rédacteur du *Times,* 15 mai 1865.) Ce n'est qu'un pastiche de la lettre bien connue que, vers ce même temps, Pline le Jeune adressait à l'empereur sur les progrès de la religion chrétienne en Bithynie.

Il est fort vraisemblable que le livre du faux Prochore a été composé à Patmos. Il donne sur le séjour de saint Jean

dans cette île des détails circonstanciés qui, s'ils ne sont pas historiques, paraissent du moins empruntés aux traditions encore vivantes dans le pays. (V. M. Guérin, *Descrip. de l'île de Patmos*, p. 20. — Paris, chez Durand, 1856.)

IV

UNE VISITE A PATMOS

« En face de cette côte d'Ionie, si célèbre autrefois par les richesses, aujourd'hui par les ruines de tant de grandes villes, Milet, Priène, Éphèse, se lève un groupe d'îlots, rochers presque sans noms, déserts pour la plupart, disséminés dans la mer Icarienne entre Cos et Samos. Un seul est devenu fameux : c'est Patmos.

« L'unique manière d'aller à Patmos est restée la même depuis saint Jean. On loue, à Mycone, la plus orientale des Cyclades, ou à Scala Nova, qui est le port d'Éphèse, un petit bâtiment, ponté tant bien que mal, avec quatre ou cinq hommes d'équipage, et l'on se lance bravement dans les hasards d'une traversée à la voile, qui peut durer douze heures au moins, et, au plus, indéfiniment. Nous partîmes de Mycone au milieu de la nuit; nous étions à Patmos le lendemain un peu avant le coucher du soleil... »

Suit la description du monastère, et de la réception hospitalière de l'*higoumène* ou abbé.

« Le jour tombait, le soleil se couchait dans un ciel sans nuages. Nous profitâmes des derniers instants pour grimper sur les toits et embrasser l'aspect général de l'île.

« Le toit plat du monastère forme une vaste terrasse qui s'élève, s'abaisse et se relève, suivant que le caprice du constructeur a donné à chaque corps de logis un étage

de plus ou un étage de moins. Les créneaux servent de parapet. Çà et là une dizaine de petites coupoles byzantines, hautes de huit à dix pieds et coiffées d'une croix grecque, percent la surface du toit en indiquant la place d'autant de chapelles intérieures. Ce toit plat, blanchi à la chaux et luisant au soleil; ces coupoles bossues avec leurs tuiles multicolores et leurs vitres étincelantes; ces créneaux qui projettent vers l'Orient des ombres gigantesques; l'ensemble était saisissant. A nos pieds les grands murs noirs fuyaient, bizarrement inclinés. Serrées à leur ombre, douze cents maisonnettes montraient leurs terrasses d'une blancheur aveuglante, où babillaient les femmes et les enfants. D'un coup d'œil nous embrassions l'île dans sa petitesse. Ce n'est qu'un point perdu dans la mer immense; et cette impression, chose singulière, m'a plus frappé sur cet îlot que dans une barque en pleine mer. Quatre collines, hautes de huit cents à mille pieds, répondent, aux extrémités de l'île, à celle où le couvent s'élève. Formées de grosses roches noires amoncelées, elles sont entièrement stériles. Le rivage et les vallons intérieurs, quoique dépouillés d'arbres, montrent quelque verdure; mais ce n'est pas la verdure des pâturages, c'est celle d'inutiles bruyères qui poussent spontanément. Que voyons-nous encore? Des petites chapelles sur toutes les hauteurs, des huttes de bergers faites de branchages de pin, des étables couvertes, des parcs misérables où paissent de maigres moutons, cinquante barques à l'ancre dans le port silencieux : voilà tout Patmos dans son austère pauvreté.

« Mais relevons les yeux. Portons-les au-delà de cette terre sèche et de ces rochers sinistres. Quelle splendeur! quelle lumière! Autant d'îles que de flots, semées dans la mer sans bornes! Qu'elles sont belles à cette distance heureuse qui cache leur stérilité, en laissant voir leurs formes majestueuses! C'est Amorgos, l'île aux belles femmes et aux beaux enfants; Amorgos qui semble la carène renversée d'un vaisseau immense; la cale étincelle au soleil,

les flancs ombreux montrent des pans déchirés et des anfractuosités sombres. C'est Nicaria, découpée en mille baies où se cachaient naguère les pirates de lord Byron. C'est Samos, tantôt plaine et tantôt montagne; elle ondule en courbes capricieuses, dénudée au sommet, luxuriante au pied d'ombrages et de verdure. C'est, à l'Orient, la terre d'Anatolie, c'est l'Asie depuis Milet jusqu'à Iassos des Léléges; la côte lentement se lève, puis s'abaisse lentement, et forme un immense et majestueux fronton qui rappelle, avec plus de grandeur, le Pentélique athénien. Une vapeur diaphane, et qui n'ôte aux objets rien de leur netteté, marie tous leurs contours et fond heureusement ce ciel, cette mer, ces îles; le ciel est bleu, la mer est bleue, les îles sont bleues; les îles plus vaporeuses, la mer plus foncée; le ciel clair, tendre et presque cendré à l'horizon.

... « La place où le couvent s'élève n'est pas celle où la tradition rapporte que saint Jean reçut les visions apocalyptiques. A vingt minutes du village, à mi-hauteur de la colline, on montre une grotte surmontée d'une église et de diverses constructions. Un escalier de trente marches y descend... C'est dans cette grotte, dont on a aplani les parois et arrondi la voûte, que la légende a placé la vision de l'Apôtre. Elle n'offre rien de remarquable d'ailleurs : deux rigoles, creusées dans le sol, indiquent le lit d'une source aujourd'hui tarie; une fente triangulaire à la voûte est, disent les moines, l'ouverture par où la voix de Dieu parvenait à saint Jean. La grotte a douze pas de long, quatre ou cinq pas de large; elle ne renferme qu'une table de pierre servant d'autel, derrière un panneau de bois chargé de peintures byzantines; c'est ce qu'on nomme l'*iconostase*... »

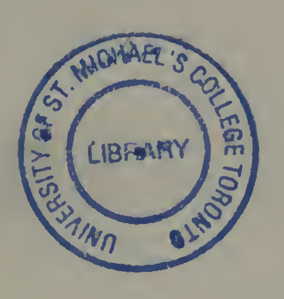
Louis Petit de Julleville.

(*Revue des cours littéraires,* n° 14, 2 mars 1867.)

TABLE

APPENDICE

28613. — Tours, impr. Mame.


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

